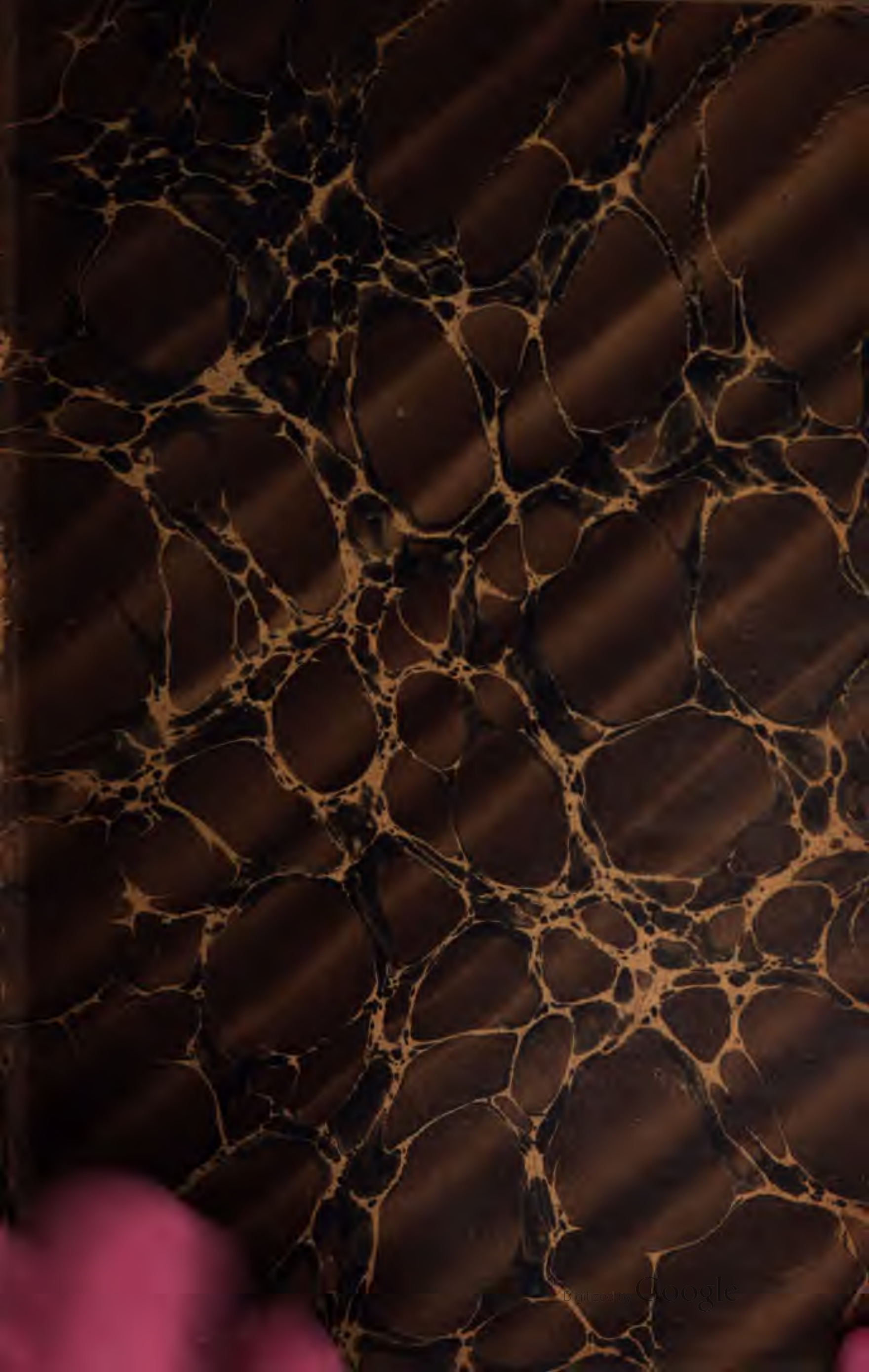



SIGILLVM ACADEMIAE HARVARDIANAE IN NOV ANG
VE RI TAS
CHRISTO ET ECCLESIAE



LA VIE ET L'ŒUVRE

DE

ROBERT-W. MAC-ALL

OUVRAGES

De M. Eugène RÉVEILLAUD

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE

George-Théoph. Dodds. *Un Missionnaire écossais en France*, in-12, avec portrait.. 3 »

La Question religieuse et la solution protestante, in-16. 9e édition.. 1 »

La bonne Guerre, broch. in-12.. » 25

Histoire du Canada et des Canadiens français, in-8o, avec carte.. 7 50

Une Excursion au Sahara algérien et tunisien, in-12.... 3 »

L'Établissement d'une colonie de Vaudois français en Algérie, in-12, avec carte et gravures.................. 2 50

Le sublime Cantique (*Cantique des Cantiques*). Drame sacré, exposé selon la plus récente exégèse et mis en vers français, in-8o.. 2 »

Le Surnaturel dans le Christianisme, broch. in-12...... Épuisé.

Histoire chronologique de la Nouvelle-France au Canada, par le P. Sixte Le Tac, Récollet.

Imprimé pour la première fois, d'après un manuscrit de 1689, avec une introduction, un appendice et des notes, par Eug. Réveillaud. Tiré à 300 exemplaires sur papier de Hollande, in-8o.. 10 »

Les Lois de la nature dans le monde spirituel, traduit de l'anglais du professeur Henry Drummond, avec une introduction, par Eug. Réveillaud, in-8o, 3e édition..... 7 50

LA VIE ET L'ŒUVRE

DE

ROBERT-W. MAC-ALL

FONDATEUR DE LA MISSION POPULAIRE ÉVANGÉLIQUE
DE FRANCE

FRAGMENTS ET SOUVENIRS RASSEMBLÉS PAR Mme MAC-ALL

TRADUITS ET COMPLÉTÉS

PAR SON AMI

EUG. RÉVEILLAUD



PARIS
LIBRAIRIE FISCHBACHER
(Société anonyme)
33, RUE DE SEINE, 33
1898

Divinity School.

A TOUS CEUX

(SANS DISTINCTION CONFESSIONNELLE AUCUNE)

QUI ONT CONTRIBUÉ AU DÉVELOPPEMENT DE CETTE ŒUVRE MORALISATRICE, LARGE, ÉVANGÉLIQUE, SOIT PAR LA PROTECTION DE L'AUTORITÉ, SOIT PAR LE CONCOURS INDIVIDUEL, PASTORAL OU LAÏQUE;

AUX REPRÉSENTANTS DES NOMBREUSES SOCIÉTÉS AMIES : DE L'ENCOURAGEMENT AU BIEN, DE L'INSTRUCTION ET L'ÉDUCATION LIBRES POPULAIRES, DE LA SOCIÉTÉ DES LIVRES RELIGIEUX DE TOULOUSE, DE L'ALLIANCE ÉVANGÉLIQUE, DES SOCIÉTÉS BIBLIQUES ET DES TRAITÉS RELIGIEUX DE FRANCE, DE GRANDE-BRETAGNE ET D'IRLANDE, ETC.;

A MM. LES PRÉFETS, LES COMMISSAIRES DE POLICE, LES GARDIENS DE LA PAIX;

AUX RÉDACTEURS DE LA PRESSE RELIGIEUSE; AUX DIRECTEURS DES ŒUVRES DE BIENFAISANCE; AUX DAMES DIACONESSES;

AUX ORATEURS, ORGANISTES ET PRÉPOSÉS AUX PORTES DES RÉUNIONS;

AUX MONITEURS ET MONITRICES DE L'ŒUVRE DES ENFANTS;

AUX DAMES COLLABORATRICES; AUX COLLABORATEURS QUI ONT DONNÉ GRACIEUSEMENT LEUR CONCOURS ARTISTIQUE OU LITTÉRAIRE;

AUX MÉDECINS GÉNÉREUX DES DISPENSAIRES;

AUX HONORÉS COLLÈGUES DE PREMIÈRE ET DE DERNIÈRE HEURE;

AUX AMIS D'OUTRE-MANCHE, DES ÉTATS-UNIS, DE SUISSE, DE SCANDINAVIE, DE RUSSIE, DES MISSIONS FRANÇAISES DE L'AFRIQUE DU SUD;

CES QUELQUES SOUVENIRS DU FONDATEUR SONT OFFERTS PAR CELLE QUI SURVIT.

AMIS DE LA FRANCE,

LEUR AMOUR EST NÉ A LA SOURCE D'OU JAILLISSENT TOUTES LES VRAIES LIBERTÉS, TOUTES LES GRACES, — LA CROIX DU DIVIN SAUVEUR DU MONDE.

Paris, Ascension, 1897.

INTRODUCTION

AU LECTEUR FRANÇAIS

L'historien qui voudrait raconter l'œuvre de saint Paul considéré comme le grand missionnaire de la foi chrétienne en Europe, devrait commencer son récit par la vision du Macédonien, racontée au Livre des Actes : « *Étant à Troas, Paul, dans la nuit, eut une vision. Un Macédonien lui apparut, et lui fit cette prière Passe en Macédoine et viens nous secourir!* » *Sur quoi, l'auteur de ces précieuses Annales, le médecin Luc, compagnon de l'apôtre, ajoute, d'un trait sobre autant qu'énergique :* « *Paul ayant eu cette vision, nous cherchâmes aussitôt à nous rendre en Macédoine, concluant que le Seigneur nous appelait à y annoncer la bonne nouvelle.* »

Pour les hommes de Dieu, la foi tantôt précède et tantôt suit la vue; mais dans la claire vision d'un homme — fût-ce un étranger — qui crie : Au secours! elle ne manque jamais de discerner une vocation, un appel de Dieu. Et, pour ceux qui sont marqués du caractère divin de l'apostolat, la détermination suit toujours cet appel.

L'apôtre contemporain dont ce livre raconte la vie, le fondateur de cette « Mission populaire évangélique de France » qui a pris et s'honorera toujours de porter le nom de Mission Mac-All, *eut aussi son appel du Macédonien, et c'est cet appel qui décida, sinon de sa vocation initiale, du moins de sa direction dans la dernière et la plus féconde partie de sa vie. Une première influence de l'Esprit l'avait, en effet, dans son pays natal, engagé dans l'œuvre du Seigneur; et, sans doute, sa fidélité dans la tâche du ministère évangélique et pastoral, le désigna pour le service nouveau que le Maître attendait de lui. Car, que Dieu lui-même l'ait « choisi comme un instrument »* (1) *pour publier parmi les déshérités spirituels de notre pays de France, et tout d'abord auprès des ouvriers de nos faubourgs parisiens, l'Évangile de ses miséricordes et de son amour, c'est ce que démontrera toute cette histoire de l'homme et de l'œuvre. Quant aux raisons qui déterminent le choix que Dieu fait de tel ouvrier ou de tel instrument, si nous pouvons en deviner quelques-unes par ce que la Bible nous apprend des pensées de l'Éternel, si « différentes de nos pensées », et du plan général de son œuvre qui confond si souvent l'humaine sagesse, il en est d'autres qui restent un secret entre lui et ses élus.*

N'est-ce pas une des plus merveilleuses dispensations de sa Providence, ces ambassadeurs qu'il envoie, ces

(1) Actes, IX, 15.



délégations d'hommes qu'il opère d'un pays à l'autre, par-dessus les barrières des langues, les frontières des nationalités et des peuples! Il donne un Juif de Cilicie pour apôtre aux Grecs et aux Romains; un Grec d'Asie, Irénée, pour apôtre et docteur aux Gaulois. Il charge un Irlandais, Colomba, d'évangéliser l'Écosse, et un Provençal, Augustin, d'évangéliser l'Angleterre. Il fait d'un Anglais, Winfrid (S. Boniface), le premier apôtre de la Germanie, et d'un Franc-Picard, Euscaire, le premier missionnaire en pays scandinaves. Il envoie Pierre Valdo jusqu'en Bohême, où il préparera le chemin de Jean Huss. Plus tard, il fera de deux Français, Farel et Calvin, les réformateurs de la Suisse romande, et d'un autre Français, Lambert d'Avignon, le réformateur de la Hesse. Et combien nous en passons! On pourrait dire, tant les exemples en sont fréquents, que c'est une des lois de son gouvernement. N'est-ce pas qu'il entend nous donner ainsi une leçon de solidarité humaine, et, en même temps, une prophétie de la fraternité, de l'union future des nations; je dis bien : une prophétie du temps messianique, du grand millénium où les hommes fondront l'acier de leurs canons pour en faire des charrues, et où il n'y aura plus sur la terre, renouvelée par la justice et par l'amour, qu'un seul troupeau sous un seul pasteur?

Les plus surpris de ces appels mystérieux, sont souvent ceux qui les reçoivent. Saint Paul ne pensait pas à quitter le vaste champ missionnaire que lui offrait son Asie natale, quand le Macédonien de la vision lui

apparut à Troas. Ses vues s'étaient portées jusqu'alors vers de tout autres horizons. Il aurait voulu annoncer la parole dans la province asiatique d'Éphèse; mais il en avait été « empêché par le Saint-Esprit » (1). Arrivé près de la Mysie, il se disposait, avec ses compagnons d'œuvre, à entrer en Bithynie; mais « l'Esprit de Jésus ne le leur permit pas » (2). L'Esprit du Seigneur savait ce que l'esprit de l'apôtre ignorait encore : que le temps de l'Europe, le temps de sa « visitation » était venu et que tout était prêt pour l'apostolat des Gentils. Dans les villes de Macédoine, illustrées jadis par les exploits guerriers des Philippe et des Alexandre, il y avait des femmes « craignant Dieu », comme Lydie de Thyatire, prêtes à saluer le jour du Prince de la paix; ou, comme la Pythonisse et le geôlier de Philippes, des âmes travaillées et chargées, disposées à recevoir la guérison et le salut. C'était, à Thessalonique, une foule de Grecs prosélytes et de « femmes de distinction »; à Bérée, ces Juifs d'esprit assez libre pour examiner les Écritures et en rapprocher l'enseignement de Paul; à Athènes, parmi les Épicuriens, les Stoïciens et autres « philosophes » dédaigneux, c'étaient « Denys, l'aréopagite, une femme nommée Damaris et quelques autres avec eux ».

Il n'est pas jusqu'à Corinthe, la grande ville commerçante et populeuse, célèbre par ses luxures et par ses débauches, où ce même Esprit du Très Haut ne se fût

(1) Actes, XVI, 6.
(2) Actes, XVI, 7.

mis à part un peuple nombreux [1], *toute une moisson d'âmes dont Aquilas, le faiseur de tentes, et sa femme Priscille devaient être les prémices. C'est là que Paul devait se mettre en relation avec les judéo-chrétiens de Rome, et leur « annoncer », en attendant de le leur porter, cet Évangile « qui est la puissance de Dieu pour le salut de quiconque croit ». C'est là que furent écrites ses principales épîtres; là qu'il devait laisser de son œuvre les traces les plus profondes, plus durables en tout cas que celles de son ministère dans sa Cilicie natale, ou même parmi ses chers mais mobiles prosélytes de Galatie. Grande preuve, entre une infinité d'autres, que l'Esprit de Dieu est, pour les enfants de Dieu, un guide sûr. L'Apôtre des Gentils ne regretta jamais d'avoir suivi ses indications et répondu à ses appels. Aucun des chrétiens fidèles, qui l'ont depuis lors imité et suivi dans la voie missionnaire, prêts à quitter pour s'y engager « leur pays et leur parentage », n'a jamais non plus regretté d'avoir obéi aux directions du plus prévoyant, du plus tendre et du meilleur des Maîtres.*

Robert-W. Mac-All a été suscité à la France, comme un ami et comme un apôtre, au jour de sa détresse, à cette heure, la plus sombre peut-être de son histoire, où son étoile obscurcie semblait sur le point de tomber dans la nuit de l'abîme. Après les désastres

(1) Actes, XVIII, 10.

de la guerre étrangère, les convulsions de la guerre civile. Toutes les assises de la société étaient ébranlées. Dans Paris, encore fumant des brasiers allumés par les « fous furieux » de la Commune, les cendres étaient encore chaudes de nos monuments publics incendiés. C'est alors qu'il vint, — envoyé par Dieu — sans qu'il se doutât lui-même de tout le bien qu'il devait nous faire. Tel le bon Samaritain de l'Évangile qui, venant à passer près du malheureux que des brigands ont blessé et laissé à demi mort, se sent « ému de compassion lorsqu'il le voit, s'arrête, s'approche, bande ses plaies, en y versant de l'huile et du vin »; ainsi a fait, pour les plaies morales et spirituelles de notre peuple, ce « bon Anglais » de notre temps. Devant le spectacle lamentable de nos blessures et de nos souffrances, ce serviteur du Christ s'est rappelé que son Maître est venu chercher et sauver le monde perdu et que par « ses meurtrissures nous est venue la guérison » (1). Sans doute, alors sa prière est montée vers le trône de la Grâce éternelle : « Envoie le message de relèvement. Envoie les messagers. Envoie, Seigneur, qui tu veux envoyer. » Mais qui sera suffisant pour ces choses? Quel scribe, quel sage, quel philosophe, quel orateur, quel prédicateur attirant les foules par l'éclat de son talent et de son nom? — Lui-même, tout modeste et simple, pasteur ignoré (en France du moins) d'une congrégation indépendante, étranger, ignorant — ou

(1) Esaïe, LIII.

autant dire — la langue de notre pays, pouvait-il penser qu'il fût l'homme suscité de Dieu, élu pour une telle tâche? Pourtant, l'appel lui vint et il l'entendit : « Me voici, Seigneur, pour faire ta volonté! » Discernement de sa volonté, obéissance à son ordre, fidélité dans la tâche acceptée,

C'est là ce que Dieu demande
D'un fidèle serviteur [1].

C'est là ce qu'il a trouvé dans Robert-Whitaker Mac-All.

Quoique nous nous réservions d'y revenir à sa date, dans l'ordre de cette biographie, nous croyons bon de mentionner, dès l'abord, les circonstances et les termes de cet appel. Donc, c'était en 1871. M. Mac-All, alors âgé de cinquante ans, était pasteur à Hadleigh, à l'est de l'Angleterre. Sujet à de fréquentes migraines et ayant senti le besoin de prendre quelques semaines de vacances, pendant les chaleurs de l'été, il avait décidé de venir, accompagné de sa femme, visiter le théâtre de la guerre franco-prussienne et de la guerre civile, plus terrible encore. M. Mac-All ne parlait pas alors le français tout en le comprenant un peu; mais lui et Mme Mac-All, ne voulant pas visiter les pauvres victimes de ces guerres sans faire quelque chose pour les amener à la connaissance du Sauveur, s'étaient munis d'un paquet de traités évangéliques publiés par la Société des Traités religieux.

(1) Cantiques populaires.

Le soir du 18 août 1871, M. et Mme Mac-All distribuaient ces traités parmi les ouvriers qui se pressaient autour d'eux, à l'angle formé par la rue et le boulevard de Belleville. Ces petits livres furent accueillis avec un plaisir évident. On voyait bien que les distributeurs étaient Anglais. Mais à ce moment les Anglais jouissaient de quelque popularité parmi les pauvres de Belleville, qui n'oubliaient pas le secours que l'Angleterre leur avait envoyé lorsqu'ils mouraient de faim. Un de ces ouvriers, à l'air intelligent, qui parlait quelque peu l'anglais, ayant probablement vécu en Angleterre, s'adressa à M. Mac-All et lui dit : « Monsieur, j'ai quelque chose à vous dire. Vous êtes en cet instant dans un quartier habité par des milliers d'ouvriers. Nous avons tous abandonné une religion de superstition et de tyrannie ; mais si quelqu'un venait nous enseigner une religion de liberté et de sincérité, beaucoup d'entre nous seraient disposés à l'écouter. »

L'ouvrier disparut, mais l'appel resta. Il se grava dans le cœur du « bon Anglais » et n'en sortit plus. La Mission populaire évangélique de France est née de là.

EUG. R.

AVANT-PROPOS

DE MME MAC-ALL

Quelqu'un a dit, — un des Français qui l'ont le mieux connu, — que celui dont parlent les pages qui vont suivre ne se servait jamais du pronom « moi ». Et il est certain que jamais il n'y eut quelqu'un de moins disposé que lui à se produire, à se mettre en avant ; et cependant son action se faisait sentir, s'imposait.

Comment, du reste, aurait-il pu en être différemment? Sa personnalité si marquée devait faire de lui un guide écouté. En revoyant par la pensée cette vie si mouvementée, on pourrait dire si agitée, l'on ne peut s'empêcher de songer au manteau de Joseph à l'étoffe bigarrée, aux couleurs, aux images variées d'un kaléidoscope ou à une série de chromos. Oui, la trame en paraît, à première vue, désordonnée et comme dépourvue de lien ; mais au fond, cependant, quelle unité puissante!

Ce n'est point une tâche aisée qu'a entreprise celle qui a écrit ces lignes, mais c'est une œuvre d'amour. Elle eût pu s'en remettre à des mains moins novices ;

le livre y eût, à coup sûr, beaucoup gagné en fini et en correction. Mais, de l'avis même de l'honoré et éminent ami qui eût entrepris de mener à bonne fin cette œuvre, c'était à elle qu'il incombait naturellement de l'écrire.

Elle a donc accepté la tâche sur l'ordre de son cœur, et sur le conseil pressant d'un très cher ami de son mari.

Bien faite était sans doute la matière de ce livre pour l'encourager, et unique l'occasion qui s'offrait à elle. Mais hélas! plus cette constatation s'impose à son esprit, plus s'accuse et s'accentue la faiblesse et l'insuffisance dont elle a fait preuve dans l'exécution de son plan.

Heureusement, Dieu est là pour mettre « sa force dans la faiblesse de ses serviteurs et de ses servantes ». Qui regarde vers lui avec humilité ne peut point perdre courage.

Celle qui écrit ces lignes a eu le bonheur, en outre, de découvrir ce qu'elle pourrait appeler une carte, une instruction nautique qui lui indique les directions générales et lui montre de quel côté il faut diriger la barre. Peu avant sa mort, en effet, son mari avait commencé à écrire ce qui eût été, si telle eût été la volonté de Dieu, un résumé de son pèlerinage de soixante-douze ans sur la terre. Il aurait composé ainsi des pages tantôt gaies, tantôt graves, rappelant ses nombreux souvenirs touchant les hommes et les choses, s'étendant surtout sur son

père dont il avait conservé l'image dans son cœur, comme un précieux trésor.

Trop courtes pages, hélas! Elles suffisent pourtant à donner la clé de l'ouvrage et sa note dominante. Cette note tient dans ce mot qui en ouvre le premier chapitre : « La Joie du service actif. »

Cela ne fait-il pas songer au Saint-Graal, à cette charmante légende du moyen âge que devraient plus souvent méditer les hommes de notre âge? « Cette relique précieuse est invisible aux infidèles. Outre les biens temporels que procure la contemplation du Graal, tels qu'une perpétuelle jeunesse, une force invincible dans les combats, elle donne au chevalier pieux une certaine joie céleste, *un pressentiment du bonheur éternel* (1) ».

(1) J. Demogeot. *Histoire de la littérature française depuis ses origines jusqu'à nos jours.*

PREMIÈRE PARTIE

EN ANGLETERRE


Au revoir !
Votre bien dévoué
R. W. McAll

CHAPITRE PREMIER

LA JOIE DU SERVICE ACTIF

Fragment d'écrit de M. Mac-All

Si je me décide, à l'âge de soixante-dix ans, à écrire une brève histoire de ma vie, la raison qui me pousse le plus fortement à cet essai, c'est la conviction profonde que peu de personnes, si même il en fut, ont eu une vie plus *vraiment heureuse* que la mienne. Oui, vraiment, il m'est arrivé souvent de songer, de rêver, en telles circonstances de ma carrière, que j'étais assurément l'être le plus heureux qui fût sur terre. Que ce fût, en un certain sens « un rêve », c'est possible, mais je suis très sûr que l'origine de cette rêverie remonte à de merveilleuses dispensations de joie, et, quand j'en fais le compte, mon cœur de septuagénaire tressaille d'une intense gratitude et fait monter sa louange à Celui qui m'a donné cette joie en partage.

Qu'était cette joie, et d'où venait-elle? A vrai dire, la source où je l'ai puisée semblerait à beaucoup de gens l'opposé même des conditions du bonheur : je veux dire, dans le parcours d'une carrière absorbée en efforts incessants pour accomplir, dans mon humble sphère, le service du Maître; or, cette absorption impliquait le renoncement — non pas à titre de mérite, mais par suite des exigences de ce service même, — à beaucoup de choses qui, pour une appréciation superficielle, seraient considérées comme des ingrédients essentiels dans la coupe d'une joie débordante. Qu'on veuille bien se dire que je ne présente pas ma carrière en modèle — loin de là! — Si tout pouvait être dit, ma vie, si richement privilégiée qu'elle ait été, serait marquée par des imperfections sans nombre et fort humiliantes. Souvent, j'ai été prêt à conclure que jamais proportion plus disparate entre des privilèges si particuliers et

l'usage que j'en ai fait pour la gloire du Seigneur n'aurait été, autant que dans mon cas, une cause de condamnation. Mais je désire ici rappeler comment, en dépit de tous ces déficits et de toutes ces infidélités, mon effort pour m'adapter jour après jour à Son service, a illuminé pour moi les étapes successives de la route, et a fait, si je puis m'exprimer ainsi, germer et fleurir d'innombrables fleurs du ciel dans un sentier qui, pour un observateur borné aux horizons terrestres, aurait semblé plutôt traverser une terre aride et sèche.

Mon seul but, en écrivant ces souvenirs, sera de mettre en relief, en caractères pris sur l'empreinte de ma propre vie, cette vérité que je tiens d'une foi profonde, savoir : que le secret de la joie du cœur, d'une joie tranquille, constante et sans mélange se trouve seulement dans le service du Maître, dans la consécration la plus intense et la plus permanente de toutes les énergies de notre être à l'effort de faire d'abord ce qu'Il nous donne à faire. Ai-je besoin de faire remarquer que, pour goûter cette joie, il n'est pas indispensable de laisser de côté, comme ç'a été mon cas, toute vocation du monde, et de réserver la totalité de son temps et de ses forces pour un service directement spirituel? Dans mon cas même, beaucoup de mes obligations, tout en étant connexes avec la tâche d'avancer le règne de Christ sur la terre, comportaient évidemment le tracas et le fracas de détails incessants qui, pour la plupart, étaient séculiers et mondains. Que chacun soit juge de son propre cas, mais que le serviteur de Christ voue à son Maître, à mesure pleine, tout ce qu'il a de temps, de talent, d'influence, pour l'employer à la poursuite fidèle de sa vocation terrestre; sa bénédiction, sa récompense sera d'avoir part, une part large et pleine, à cette pure joie dont je parle. Mon but essentiel sera donc de *recommander* — et je le fais du plus profond de mon cœur — la recette de

consécration que j'ai indiquée, à quiconque voudra faire avec moi l'expérience de la vraie et pure joie.

Je fais plus particulièrement allusion, dans ces vues, aux vingt et un ans que j'ai employés à la poursuite quotidienne de mes tentatives d'évangélisation à Paris ; mais, en principe, l'enseignement qui se dégage de ma carrière, si imparfaite qu'elle ait été, est le même du commencement jusqu'à la fin. Si je tâche d'écrire quelque chose sur la première partie de ma vie, ce sera pour mettre en lumière, dans cette relation, l'éclat indicible des privilèges que j'ai déjà mentionnés. Qui, plus que moi, a pu goûter la joie d'une enfance heureuse, autour d'un foyer plus béni et plus à l'abri de toutes les influences adverses et mondaines? Chez nous, la crainte et l'amour de Dieu régnaient sans partage. Chaque influence reçue par l'enfant était par excellence une influence tendant à Dieu. Mon père, Robert Stephens Mac-All [docteur *in utroque jure* (LL. D.)] était un homme éminent et qui ne fut inférieur, par les dons intellectuels, à aucun homme de sa génération. Mais, pour ceux qui l'ont connu intimement, ces qualités supérieures et brillantes semblaient s'effacer, quand on le mettait en face de sa consécration si pleine à la gloire de son Sauveur; cette consécration avait, d'ailleurs, été brasée au feu des luttes intérieures, car, avant d'en arriver à se fixer dans la voie d'une foi simple et ferme au sacrifice expiatoire du Calvaire, sa nature avait eu à soutenir de terribles assauts de la sagesse humaine, et à traverser les plus sombres suggestions de l'incrédulité. Je n'essaierai pas, dans cette étude, de faire son portrait comme penseur et orateur chrétien. Toutefois, je noterai un ou deux traits que je crois inédits, dont je fus témoin dans mon enfance, alors qu'il s'était fait mon précepteur, et me permettait d'entrer dans le sanctuaire de son cabinet de travail. Ces traits pourront jeter quelque lumière sur ses rares, et, à certains égards, incomparables qualités...

Malheureusement, le manuscrit s'arrête là. Cette autobiographie qu'il avait pensé écrire, et qui — riche de ses impressions personnelles et de ses témoignages sur ce que « ses yeux avaient vu » (1) — eût été un document d'une valeur inestimable, il ne trouva pas le temps de la compléter et n'en put tracer que ces quelques lignes. D'autant plus chères nous sont-elles, comme le serait une ébauche ou quelque partie fragmentaire d'une statue d'un grand maître. Combien précieuses aussi par leur teneur! Tel un père que la mort empêcherait d'achever le testament qu'il avait commencé de dicter, mais qui, toutefois, aurait eu le temps de léguer à ses enfants et à ses amis ce rare talisman : le secret du bonheur.

Outre cette page, sa veuve a encore trouvé dans ses papiers quelques lignes, par lesquelles il avait lui-même marqué d'avance les jalons, les points de repère de l'ouvrage qu'il projetait. Mme Mac-All s'est attachée à les suivre exactement, dans la biographie de son mari qu'elle a eu à cœur d'écrire en anglais. Nous ne saurions mieux faire nous-même que de nous laisser guider du plus près possible par leurs indications.

Voici d'ailleurs, à titre documentaire, ces notes trop brèves, sorte de croquis, d'esquisse, ou, comme il l'appelle lui-même, de fil conducteur de sa carrière :

(1) Ire Ep. Jean, I.

La joie du service actif préparé par le maniement des affaires.

La porte d'airain s'ouvrant d'elle-même (1). Presque toutes les autres portes fermées.

Ici, un événement extérieur (l'appel du Macédonien, Belleville).

Là, une voix intérieure (Londres, *Union Chapel*).

Je m'arrache des pastorats, en dépit de..., etc.

Qui pourrait hésiter à reconnaître un *plan* dans tout cela, et d'*un autre que moi ?*

Esquisse de mes premières années. Parents, côté paternel; côté maternel. Traits de mon père. Macclesfield. Naissance. Santé délicate. École. Le banc de Saint-Georges. Mr. Leigh, puis Mr. W. Alexander. Conviction de péché. Œuvre du Saint-Esprit en moi à l'âge de trois ou quatre ans. Manchester. — L'*Amanuensis* (manuel) de mon père. Son « Alarum » *Réveil-matin* pour la chaire. Son dernier sermon. Ses derniers mots : « Deviens un ministre de Jésus-Christ », etc. Sa mort. Architecture. Bureau à Londres. Sir Charles Barry (Panchaud ?), etc. Changement de carrière. Collège universitaire. Jours heureux. Sunderland et Leicester. Dix-huit années. Deux Églises. Ministère. Conversions, etc. *Délices* de la prédication et du pastorat. Court séjour à Manchester. Birmingham. Hadleigh. Nombreux *appels*. L'Appel à Paris. Caractères généraux de l'œuvre en cette ville. Administration. Devoirs séculiers. Assistance aux réunions, par tous les temps, tard chaque soir avec Mme Mac-All. Graves et diverses épreuves. Vingt et une années. Fêtes, « 20 », « 70 », etc., etc. Légion d'honneur. Marques d'estime personnelle. Effets sur la mission de ma maladie. Témoignages d'affection, etc. Insister sur la Main directrice.

(1) Allusion à la citation du *Livre des Actes,* XII, 10.



Cette page, ainsi que le fragment qu'on a lu au commencement de ce chapitre, fut trouvée à Auteuil sur la table de travail de M. Mac-All, quelques semaines après sa mort. Voici donc le plan de la construction; mais où prendre les matériaux pour la bâtir? Mme Mac-All, sa pieuse veuve, les a trouvés, en partie, dans quelques lettres et manuscrits de date plus ou moins ancienne, dans les récits de famille qu'elle tenait de sa belle-mère, femme d'une intelligence et d'un savoir éminents; dans une série d'annotations sur des carnets quotidiens tenus par lui pendant plus de cinquante ans; dans des notes de voyage développées en des conférences en vue de ses classes de jeunes gens; dans des sermons, traités ou cantiques, en anglais et en français; dans ses agendas français et ses plans de sermons; dans de nombreux écrits et rapports, soit officiels, soit personnels; enfin, dans quantité de notes familières écrites par Mme Mac-All elle-même, pendant les premières années de la « Mission aux ouvriers de Paris ». Nous n'avons eu, pour toute la première partie de la carrière de l'homme de Dieu dont nous retraçons l'histoire, et, d'une manière générale, pour tout le côté intime de sa vie, qu'à suivre à notre tour Mme Mac-All dans son travail, en profitant, après elle, des notes et des documents qu'elle a rassemblés. Dans la seconde partie seulement, nous avons fait appel à des souvenirs

personnels, et puisé à de nouvelles sources d'informations. Sans doute, il nous faudra, dans l'emploi de ces matériaux, laisser de côté beaucoup de choses que nous aurions souhaité retenir. Puisse l'influence de ces pages, prouver que la sélection a été inspirée par le conseil de Celui qui ne peut errer en ses directions!

CHAPITRE II

LES TROIS ROBERT

1766-1821

Les parents de Robert-Whitaker Mac-All étaient, à ce qu'on croit, originaires du « sandy Coll » d'Écosse, dont il est parlé dans le *Lord des Iles* de Walter Scott. Le nom primitif de la famille aurait ainsi été *Mac-Coll* (on sait que *Mac* indique la filiation dans les langues gaëliques). En passant la Tweed, le *C* du nom serait tombé et l'*O* aurait été changé en *A*. Le père de notre héros n'avait pas pris son parti de cet effet du dépaysement en climat plus méridional, et se proposait, nous dit-on, de reprendre l'*O* primitif et original de son nom.

La biographie anglaise nous fait remonter à cent vingt-sept ans en arrière. Durant cette période, la famille compta successivement trois Robert. Le premier était un bel homme, doué d'un caractère gai et d'une grande facilité de parole, prédicateur de prédilection dans les « Chapelles » évangéliques de Gloucester, à Saint-Yves et de Old Sion à Whitechapel, fondées par la « bonne Comtesse » de Huntingdon. Il était, de plus, grand fumeur, ce qui expliquerait, peut-être, pourquoi le deuxième Robert dit un jour au troisième : « Je désire que tu me fasses une promesse. — Laquelle, mon père ? — Fais-moi d'abord la promesse, avant que je te dise de quoi il s'agit.

— Est-ce quelque chose qu'il me soit possible de faire? — Oui, certes! Promets-moi de ne jamais fumer. »

L'enfant promit et tint toujours fidèlement sa parole.

Le premier Robert s'établit à Saint-Yves, et c'est là qu'il gagna l'affection de celle qui devait devenir sa femme,. Jane Ley. Néanmoins le pasteur étant pauvre, et la jeune fille ayant dû braver la colère de son père pour l'épouser, celle-ci n'aurait pas eu la vie facile sans sa bonne tante Stephens, qui la protégea tant qu'elle vécut, et, en mourant, se souvint d'elle dans son testament. Notre jeune couple en témoigna sa reconnaissance en donnant le nom de Stephens à leur premier-né, notre second Robert. Si les murs pouvaient parler, Tregenna Castle (transformé aujourd'hui en hôtel) aurait bien des choses à nous raconter de cette bonne tante.

Vingt-sept ans plus tard, nous voyons Mistress Mac-All en visite à Macclesfield, chez ce fils qui, à son tour, est marié et père d'une petite fille. Ce second Robert avait, dès lors, la réputation d'un prédicateur aimé et populaire. En partant, la mère laisse sur la cheminée un bout de fil, — frêle souvenir que son fils ne voudra pas laisser déranger.

Le voyage à Londres par le coche était fatigant. Lors de son arrivée, elle écrit à son fils : « Le Coran t'est expédié, et nous espérons t'envoyer



bientôt la *Lyra prophetica* de Byttner. « Son père ajoutait : « Il m'est bien doux de pouvoir te l'envoyer. Pas de poisson cette année à Saint-Yves. »

Un peu plus tard, nous trouvons de lui la lettre suivante :

Londres, le 19 décembre 1821.

Mon très cher fils,

Nous recevons à l'instant ta bonne lettre du 17; elle a été la bienvenue. et c'est avec des larmes de joie que nous l'avons lue, ta mère et moi; la nouvelle de la naissance de votre premier-né, notre petit-fils, est vraiment une grâce. Comme, dès l'instant de ta naissance, nous t'avons solennellement consacré au Seigneur, je ne doute pas que, de même, toi et ta femme n'ayez aussi consacré à Dieu ce gage de sa faveur. Nous nous unissons à vous dans cet acte solennel.

L'enfant, baptisé par son grand-père, le 3 mai 1822, le fut sous les noms de « Robert-Whitaker Mac-All », ainsi que l'atteste le registre de la chapelle congrégationaliste de Townley Street, à Macclesfield. C'est ce « troisième Robert » qui sera le héros de notre récit. Nous n'avons plus à apprendre de qui il tenait son prénom de Robert. Mais disons maintenant d'où lui venait son autre prénom de Whitaker.

Il y a une « fameuse distance » de Saint-Yves, dans la Cornouaille, à Macclesfield, dans le Cheshire, où naquit Robert-Whitaker; cependant, le trajet sera vite fait, grâce au « tapis merveilleux » plus rapide que celui du *Flying Dutchman*, que possède tout narrateur. Adieu donc à la pitto-

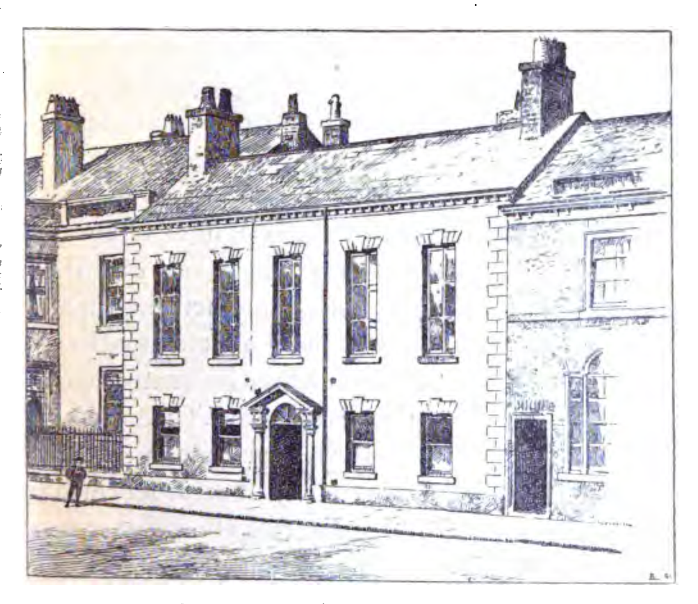
resque petite ville d'il y a cent ans, et à ses habitants vifs comme le salpêtre; adieu aussi aux plages sablonneuses de la Cornouaille, avec leurs petits *Pectens* roses et couleur d'ambre (les « Papillons de la mer » de Cuvier); adieu aux pêcheries à la « seine », et à l'auditoire à bouche béante de sardines et de mulets rouges des légendes de Saint-Brandan; adieu, enfin, à la belle devise de Saint-Yves : « *One and All!* »

A Macclesfield, c'est le rouge foncé de la brique qui donne sa couleur à la ville, — tranchant sur les tons verts et gris des hautes collines qui la séparent du Derbyshire. Buxton n'est pas très éloigné, si vous prenez la route du « *moorland* », tandis qu'à trois minutes de la station de Hibel-Road, dans la direction de Manchester, vous rencontrerez Prestbury, l'église mère de celle de Macclesfield, avec son « porche des morts » (*lych-gate*), et le paisible village situé sur la rive gauche de la petite rivière de *Bollin*, qui dirige vers la Mersey ses eaux limpides.

C'est là que furent unis, le 6 novembre 1815, Robert-Stephens Mac-All et Sarah Whitaker, et c'est là aussi que, à l'ombre du temple et à côté de plusieurs générations de parents, repose Mistress Mary Millet, la protectrice des premières années de notre héros, et sa plus fidèle amie jusqu'à l'heure où elle quitta ce monde.

Le mouvement méthodiste du siècle dernier

avait laissé, dans cette région, des traces profondes; John Wesley était souvent venu dans le voisinage, en visite chez M. Richard Bruce de Tattenhall (1), qui fut l'un des partisans les plus décidés du grand



MAISON OU EST NÉ ROBERT-W. MAC-ALL

Revivalist, prit rang parmi ses prédicateurs laïques. Il prêcha, en effet, dans les assemblées et classes qu'il organisait, avec une activité et un zèle qui ne l'empêchèrent pas d'atteindre à l'âge avancé de quatre-vingt-seize ans. Parmi les familles notables

(1) Arrière-grand-père de R.-W. Mac-All.

du pays entraînées dans ce mouvement de réveil religieux se trouvait la famille Whitaker.

En 1796, M. John Whitaker, l'oncle maternel de notre Robert-W. Mac-All, s'occupait, avec quelques autres jeunes gens, de grouper les enfants pauvres de Macclesfield dans une salle offerte à cet effet, et où des instituteurs bénévoles leur donnaient l'instruction religieuse et leur apprenaient à lire et à écrire.

« On pensera peut-être, a écrit depuis M. Whitaker, que c'était une entreprise bien téméraire de ma part. Où trouver l'argent? A vrai dire il ne m'en fallait pas beaucoup pour commencer. Un ami nous donna deux guinées pour acheter les livres nécessaires; mais voilà qu'au bout de quatre semaines la salle était devenue trop petite. On en trouva une autre où tous se rendirent le cinquième dimanche; mais il fallait la meubler et se procurer des pupitres, des bancs, bien d'autres choses encore. »

Après un autre déménagement, ils se trouvent, en 1797, dans la manufacture de Hardern. En 1812, le nombre des écoliers atteignant 2,149, on se vit forcé d'ériger le bâtiment dont nous donnons ci-contre la gravure. Maîtres et élèves donnèrent à eux seuls 1,676 livres 15 shillings, c'est-à-dire environ 41,919 francs, somme très considérable pour l'époque. Cette institution a fêté son centenaire le 6 mai 1896.

L'honoré fondateur mourut prématurément à



L'ÉCOLE DU DIMANCHE A MACCLESFIELD, FONDÉE PAR JOHN WHITAKER
D'après une gravure du temps.

l'âge de quarante-sept ans, le 29 octobre 1820, usé par les épreuves et les fatigues qu'il avait endurées en faisant l'œuvre du Seigneur. Deux mille personnes suivirent son convoi et pleurèrent sur sa tombe. C'était un homme de paix, mais qui, à l'occasion, savait lutter pour ses idées. Il ne voulait pas que l'école appartînt à une confession particulière, et, quoiqu'il en coûtât beaucoup à son esprit pacifique, il tint tête d'un côté au clergé anglican et de l'autre aux méthodistes. On croyait généralement, et non sans raison, qu'il avait eu autrefois un amour « traversé ». Son père disait : « Notre John a perdu son amie, mais il a adopté tout Macclesfield à sa place ! »

Revenons à l'année 1798. Nous sommes dans la maison de Dieu, au milieu d'un auditoire varié où la jeunesse se mêle à l'âge mûr. Un émule de Whitefield et de Wesley est en train de parlér. Écoutons-le :

Prêtez-moi attention encore quelques moments et je vous raconterai une histoire véritable. Dieu, mes frères, le Dieu grand et bon, qui prend plaisir à l'amélioration et au bien-être de ses créatures, a mis au cœur d'un jeune homme d'entreprendre, gratuitement, l'éducation de tous les enfants pauvres de la ville, du moins de tous ceux qui voudront s'en remettre à ses soins et se soumettre aux règlements prescrits. Il a vu leur déplorable condition et son cœur en a été ému ; il a résolu de leur venir en aide, et Dieu lui a donné la sagesse, le jugement et la force de concevoir et d'exécuter un plan. Il est le père, l'ami, le maître, le ministre



John Whitaker (d'après un pastel).

de tous les jeunes gens que vous voyez autour de vous; c'est ma ferme conviction, qu'entre les mains de Dieu il sera un plus grand instrument de bénédiction pour les âmes que nous tous, pasteurs et prédicateurs de la ville.

C'est ainsi que parlait à « Christ Church », en octobre 1798, le révérend David Simpson aux maîtres et aux élèves assemblés pour la première fois, et c'est John Whitaker qu'il désignait de la sorte.

A l'école qu'il avait fondée fut attaché, en novembre 1814, en qualité de chapelain, un jeune prédicateur, Robert-Stephens Mac-All « maître ès arts », présenté par l'aimable et courtois Dr Collyer. Il s'était engagé à prêcher tous les dimanches, à 7 heures et demie le matin et à 2 heures et demie l'après-midi. Il devait bientôt élargir son cercle d'activité en projetant racines et rameaux, car en écrivant à l'un des membres de la famille Whitaker, en septembre 1815, faisant allusion à ses prochaines fiançailles, il disait :

Comme mon célèbre parent de Glastonbury (1), je dois pousser bientôt mes premiers bourgeons, et l'on s'attend à me voir dans l'éclat de ma pleine floraison et frondaison vers le temps de Noël prochain ou un peu avant.

Le 6 novembre 1815, Robert-Stephens Mac-All épousait, en effet, dans l'église de Prestbury, Sarah, la plus jeune des sœurs de John Whitaker.

(1) Allusion à une légende.



Deux jolis pastels, dans de vieux cadres de forme ovale, nous montrent la petite Sarah à l'âge de onze ans environ, un livre sous son bras nu, et un chapeau *coalscuttle* sur sa blonde tête ; le frère, déjà jeune homme, aux longs cheveux bouclés, aux yeux doux et calmes, avec un gilet bleu clair et une cravate de satin blanc nonchalamment portée bien que sans négligence.

Il y avait d'autres sœurs toutes blondes et jolies : Martha Roe, Elizabeth Higginbotham, Mary et Rachel. Mistress Whitaker, leur grand'mère, semble avoir été, à sa manière, une seconde Janet Geddes. La famille Whitaker était presbytérienne et allait assidûment à la chapelle de King Edward Street. Mais survint un certain pasteur professant des idées rationalistes qui, un dimanche matin, dit brutalement à son auditoire que le sang de Jésus-Christ n'avait « pas plus de valeur que le sang d'un taureau ou d'un bouc ». En entendant cela, Mme Whitaker se leva, disant, d'après ce qu'on a raconté : « Cela n'est pas l'Évangile ; mes amis, laissons ce lieu, puisque le Seigneur Jésus l'a quitté. Que tous ceux qui pensent de même me suivent ! » Ce fut un véritable exode, qui entraîna la plus grande partie de la congrégation.

Cette vaillante femme était l'arrière-grand'mère de Robert-Whitaker Mac-All. Il n'est pas étonnant que son descendant ait eu le « courage de ses opinions ! » Sa grand'mère maternelle était Elizabeth



Sarah Whitaker (d'après un pastel).

Bruce, fille de Richard Bruce de Tattenhall dont il a déjà été parlé, et qui descendait lui-même, en ligne directe, de ce Robert de Bruce qui disputa la couronne d'Écosse à John Baliol, en 1293. Ce Robert de Bruce était le grand-père de Robert *le* Bruce, roi d'Écosse [1].

Jamais on ne vit Elizabeth Whitaker, née Bruce, embrasser ses enfants !... Était-ce là quelque mystérieux héritage de ses redoutables ancêtres ? Nous n'en savons rien ! Espérons, cependant, que si les signes extérieurs et visibles de l'affection manquaient, son cœur ne laissait pas d'être chaud. On rapporte que lorsqu'on lui présenta son petit-fils, Robert-W. Mac-All, alors *baby*, elle l'accueillit par ces mots : « Eh ! mais que tu as de beaux yeux ! »

De M. Whitaker *Senior*, on a tracé ce court portrait : « C'était un homme bon, conduisant religieusement sa maison, faisant le culte domestique. Sur son lit de mort, alors que ses forces défaillaient, il voulait encore se mettre à genoux pour prier. »

En parlant d'une chaise qui était au chevet du lit de son père, Miss Whitaker disait : « Si cette chaise pouvait parler, quel témoignage elle rendrait ! »

(1) « Ce Robert, le *compétiteur*, épousa Isobel de Clare et mourut en 1295. Robert, son fils, épousa Marguerite, comtesse de Carrick, et mourut en 1304. C'est de ce mariage qu'est né Robert *le* Bruce, roi d'Écosse, le septième fils du même nom dans la même famille, après son établissement en Bretagne. » Voir Aikman, *Histoire de l'Écosse*, traduit du latin de Georges Buchanan, vol. I, pp. 397-98, note.



CHAPITRE III

TRAITS DE LA VIE DE MON PÈRE

« Traits de la vie de mon père » avait écrit M. Mac-All dans son plan d'autobiographie. Pour commencer, en voici un sur son jeune fils. A plus de quatre-vingts ans, sa tante racontait la petite histoire suivante :

« Robert ne voulait pas chanter un cantique; son père au contraire l'en pressait. « Papa, je ne peux « pas, j'ai quelque chose dans la gorge.— Il faut que « tu chantes quand je te le demande, dussé-je pour « cela manquer le voyage à Londres que je dois « faire. » Il faisait allusion à un engagement qui l'appelait à Londres, montrant ainsi que rien ne pouvait lui faire sacrifier l'éducation de son fils. Il aurait préféré ne pas partir, plutôt que de ne pas se voir obéir. Du reste, après avoir éclairci sa voix, le jeune Robert ne tarda pas à chanter ce qu'on lui demandait.

L'on se souvient aussi de ce mot : Lorsque Robert était petit garçon, son père avait un auxiliaire à Saint-Georges (Macclesfield). « Papa, lui demanda-t-il un jour, pourquoi ne laisses-tu pas prêcher chaque fois M. Leigh? Ça me ferait tant plaisir! — Pourquoi M. Leigh? — Oh! papa, c'est qu'il est si *court!* »

Quelques années plus tard, à Manchester, son père fit faire un mécanisme d'horlogerie appelé

alarum, qui devait l'avertir dès qu'il dépassait l'heure prescrite dans ses sermons. On avait placé l'appareil sur une planche dans la chaire, et le diacre, assis en bas, devait le mettre en branle à midi. L'heure venue, le branle fut donné, mais sans attirer l'attention du prédicateur; recommençant alors une seconde fois, le diacre ne réussit qu'à exciter l'orateur qui, finalement, à la troisième reprise, bien loin de s'arrêter lui-même, arrêta brusquement l'appareil.

Cette vivacité n'empêchait pas la piété du père d'être profonde; et s'il était long dans ses sermons, c'est que sa bouche parlait de l'abondance de son cœur.

« Chez nous, écrira son fils, la crainte et l'amour de Dieu régnaient en maîtres. L'influence exercée sur la jeunesse avait pour but suprême de la tourner vers Dieu. » Comment s'étonner dès lors que M. Mac-All dans ses notes ait pu écrire : « Conviction de péché — Œuvre du Saint-Esprit lorsque j'avais trois ou quatre ans ». Et de fait, le jeune Robert était un bon petit garçon, et comme il le disait plus tard en riant, « bien meilleur alors qu'il ne le fut après ». Aussi estimait-il dès lors que la vie valait d'être vécue. Et, un jour qu'une dame lui demandait pourquoi il avait l'air si triste, il répondit d'un ton lamentable : « Je viens d'avaler un pépin de tamarin. — Eh bien, quoi? — C'est que... est-ce que je n'en mourrai pas? — Toi,

mourir! Allons donc! » Il faudrait pouvoir reproduire le ton du dialogue (1).

Dans l'église de Saint-Georges, M. Mac-All aimait à montrer le banc où, tout enfant, il s'asseyait pour écouter les sermons de son père, ces sermons qu'il trouvait si longs. On a aussi conservé de cette époque un livre, une sorte d'*album* « appartenant à *Master* Robert Mac-All » où se trouvent plusieurs dessins tracés de sa main enfantine, entre autres une tombe sculptée, avec figure couchée bien réussie, et une grande chapelle, avec horloge en face de la chaire et grand orgue — ce qu'on pourrait appeler une image prophétique de son avenir.

Pour en revenir au Dr Mac-All, le père, il avait, à un haut degré, ce fluide mystérieux, magnétique, qui attire les sympathies. Nul mieux que lui ne

(1) Voici une autre anecdote contée par une amie de longue date :

« Un pasteur était allé remplacer le Rév. R. Mac-All père, à Manchester. Il est reçu au presbytère, où le jeune Robert s'empresse de lui montrer les trésors de sa petite bibliothèque (de 68 volumes) *à lui,* à lui seul. Le pasteur le félicite et lui donne *six pence!* Robert est enchanté; le lendemain pourtant, il vient vers M. Evans, d'un air triste, avec des larmes dans la voix et dans les yeux : « Monsieur, dit-il, je ne pourrai accepter « votre *six pence*, à moins que vous ne m'en donniez un autre « pour ma sœur! »

« Son père fronça le sourcil, ce qui n'empêcha pas que Robert reçut son schilling! »

M. Evans a su raconter avec *humour*, à l'occasion de l'ouverture de la chapelle de Sunderland, cette historiette du petit garçon devenu pasteur!

savait rétablir l'ordre dans une réunion agitée ou dans une foule excitée. Si dans un comité un orage éclatait, il était toujours prêt à le calmer, trouvant sans effort les mots qui apaisent. Cette faculté de rétablir partout la paix, nous la retrouverons chez son fils, qui possédait en outre l'heureux art qui fait trouver un mot plaisant au moment précis, où sans cela, crèveraient les nuages de colère. Don précieux, et qu'il faudrait souhaiter à tous les présidents de toutes les assemblées!

A toutes ces qualités, le Rév. R.-S. Mac-All joignait une grande tendresse pour les faibles, pour les opprimés, et même pour les bêtes. Pour celles-ci il était plein de bonté; toute cruauté envers un animal le faisait sursauter de dégoût. Son frère racontait un jour: « Je ne crois pas que de sa vie il écrasa jamais un ver; souvent je l'ai vu s'arrêter dans sa marche, et, sans se douter qu'on l'observait, en prendre un qui rampait sur le sentier, pour le mettre sur le bord de la route à l'abri de tout danger. » Certes, s'il eût vécu de nos jours, il aurait protesté contre les cruautés de la vivisection.

Quant à sa compassion pour les pauvres, il suffira, pour en donner une idée, de citer ce trait : On lui apportait un jour son traitement trimestriel; or, il y avait à ce moment à Macclesfield une détresse générale. « Que faire pour les pauvres ?... » se demandait le pasteur, et soudain, tendant l'argent

qu'on venait de lui offrir : « Tenez! reprenez cette somme, et mettez-la en tête d'une liste de souscription; tout, plutôt que de laisser ces pauvres gens mourir de faim! » Et ainsi fut fait, ses amis ayant accepté de recevoir une partie de cette aumône offerte d'un si grand cœur.

Une autre fois, lors d'une de ces grèves si fréquentes dans les pays manufacturiers, la foule des mécontents s'avançait du côté de la ville où il avait son domicile; des groupes de personnes inconnues vinrent alors se poster vis-à-vis de sa porte. Et lorsque les manifestants étant arrivés demandèrent, comme ils le faisaient devant plusieurs maisons : « Qui habite là? Faut-il jeter des pierres? » le groupe qui stationnait devant la maison cria aussitôt, appuyé par plusieurs voix sorties de la foule : « Non, non! Pas là! C'est un brave homme! »

Ce fut au mois de janvier 1827 que Robert-Stephens Mac-All commença, à Manchester, l'exercice du saint ministère, qu'il devait continuer jusqu'en 1838, c'est-à-dire jusqu'au terme de sa vie. Durant ces onze années, il fut tout pour son fils : non seulement un père, mais un précepteur, un éducateur, un ami. Il se développa alors, entre ces deux natures si bien faites pour se comprendre, une douceur de relations dont on devine le charme par les petites notes que nous a conservées la pieuse main de Mme Mary Millet, la « Mary » de notre récit.

Cette douce camaraderie rapprochait les âges et empêchait le père de vieillir. Il aurait fallu les voir à la chasse, ces deux Nemrods, dans les garennes sablonneuses de Southport, ou dans les montagnes sauvages d'Aberystwyth ou de Beaumaris, au pays de Galles ! Mais que les âmes « sensibles » se rassurent ! C'était à la chasse des fleurs ou des plantes qu'ils passaient leurs heures. Leur « sport » innocent ne faisait aucun mal ni à l'oiseau, ni à l'insecte.

Voici, à titre de spécimen, quelques-uns des « billets doux » échangés en ce temps-là entre les deux amis. Du fils au père :

Mon cher papa,

J'espère que vous accepterez avec ce billet ce qui l'accompagne ; et, quoique ce soit fort peu de chose, j'espère que vous y trouverez quelque plaisir et utilité. Ce sera une petite addition — oh ! bien petite — à la classe des cryptogames de votre herbier. Vous souhaitant toute la santé et tout le bonheur possibles, je suis

Votre fils tout dévoué.

R.-W. Mac-All.

Du père au fils :

5 février 1830.

Mon cher Robert,

Je viens de recevoir avec un très grand plaisir la carte d'Angleterre et du pays de Galles que tu as faite ; je m'empresse de t'en accuser réception, afin que tu ne sois pas déçu, demain matin, en attendant un mot de moi. J'espère que cette carte te sera utile ; pour moi, elle m'a tant réjoui



Robert-Stephens Mac-All, LL. D.

que je ne voudrais pas m'en séparer contre beaucoup d'argent. Il nous faudra faire en sorte de commencer le plus tôt possible notre fameuse carte d'Europe; mais pour le moment, je n'ai pas une seule feuille de papier assez large pour cet usage. Et, du reste, je n'ai pas une minute à moi, comme tu le sais. Mais voici bientôt le printemps; les journées seront plus longues; il nous faudra bien employer un temps qui jamais ne reviendra.

Tu n'oublieras pas ce que je t'ai appris aujourd'hui sur le curieux globe terrestre que nous possédons. Peut-être en aurons-nous un meilleur un de ces jours; mais n'en parlons pas, au moins avant quelque temps. Quand tu auras achevé la carte du pays de Galles pour ta tante, montre-la-moi. Je m'attends à avoir beaucoup à faire demain; mais pourtant, il nous faudra trouver un peu de temps pour une copie et peut-être pour un peu de géographie.

Adieu. Ton père qui t'aime.

R.-S. MAC-ALL.

Du même au même, — sans date — mais écrite à l'occasion de son anniversaire de naissance :

Mon très cher garçon,

Je n'ai que juste le temps de t'écrire ce bout de billet; mais comme je sais qu'il te fera plaisir, je n'y veux pas manquer. Je tiens à te dire que, durant l'année que tu viens d'achever, tu ne m'as donné que des sujets de satisfaction. Et cela me fait espérer que je verrai se réaliser en toi tout ce qu'un père désire trouver en un fils, qu'il peut bier appeler en toute vérité « le fils de son amour ».

A la suite d'une attestation (*Testimonial*) pour R.-W. Mac-All, relative à ses études, le père met



cette prière : « Que mon fils reçoive en abondance ces influences et ces bénédictions célestes, qu'il n'est pas, hélas ! au pouvoir de la tendresse paternelle, même la plus vive, de communiquer ! Veuille donc le Père des miséricordes, de qui seul cette grâce dépend, la répandre sans cesse sur mon enfant, pour le bénir et pour qu'il soit à son tour en bénédiction (1) ! »

En 1833-34, le jeune Robert dut interrompre

(1) Voici encore quelques extraits de lettres du fils au père :

« L'autre jour je suis allé à Manchester, et j'ai eu la chance de rencontrer Mme Callender qui m'a emmené dans sa voiture. Devant la boutique du libraire, elle m'a fait descendre en me disant de choisir de sa part, jusqu'à concurrence de dix shillings, des livres pour Eliza et autant pour moi. Vous pouvez juger de mon embarras dans le choix des livres ; enfin je me suis décidé pour les « Conversations sur la Botanique » avec gravures coloriées, qui seront pour Eliza ; et pour moi, ne trouvant aucun ouvrage sur la minéralogie, j'ai pris un magnifique volume de poésies. S'il y avait par hasard quelque poésie que vous n'aimiez pas me voir lire, signalez-la-moi, et j'en éviterai la lecture. »

16 février 1835.

Mon cher père,

A la fin, et après bien des hésitations, je me suis décidé, sentant que c'était mon *devoir*, à vous écrire ces quelques lignes. pour vous dire que je désirerais ardemment me voir accorder chaque soir un certain temps pour être seul ; je sens, en effet, que la hâte ordinaire avec laquelle je fais ma prière est mauvaise, et qu'il me *faut absolument* y apporter plus de réflexion. Tout ceci, j'aurais pu vous le dire, mais j'ai trouvé plus facile de l'écrire. Croyez-moi, votre fils dévoué et affectionné.

Robert.



FLORA MANCUNIENSIS,

OR,

THE NATIVE FLOWERING

PLANTS

of

MANCHESTER,

and its Neighbourhood,

By R.W. McAll,

the descriptions taken from the Work of Galpine

The Second Edition re-written & Much Improved

Manchester,

Printed & sold by R.W. McAll, Lime Grove, also in London, Doncaster, Manchester, [illegible], & Castle House Aberystwyth

1837

FLORA MANCUNIENSIS.

Monandria Digynia.

1 Callitriche. Water Starwort.

1.| Doubtful. | Ditches, Moss Lane &c.

Diandria Monogynia.

2. Veronica. Speedwell

2.| Serpyllifolia | Smooth | Various fields

3.| Beccabunga | Brooklime | Ditches Moss Lane &c

4.| Officinalis | Common | Platt Hall fields.

5.| Chamaedrys | Germander | In various places.

3. Lemna. Duckweed

6| Doubtful | Pools, Dover St. &c

Digynia

4 *Anthoxanthum. Vernal Grass.

7.| Odoratum | Sweet Scented | Meadows.

Triandria Monogynia.

5. Iris. Iris or Flag.

8.| Pseudacorus | Yellow | Wilson St. Ponds &c

6. Eriophorum. Cotton Grass.

9.| Angustifolium | Common | Moss Lane &c.

Fac-simile du manuscrit de la *Flora mancuniensis*. (La *Callitriche* ici mentionnée a été transférée, en 1830, à la classe *Monœcie*) (21 de Linné).

presque totalement ses études à la suite d'indispositions continuelles et assez fortes. Néanmoins, il se rappellera plus tard ce mot de sa mère, disant à côté de lui, quand la maladie l'empêchait de se rendre à l'école : « Ça ne fait rien, va! Il en saura autant que les autres, quand il aura vingt-cinq ans. »

Dans un billet adressé à son père et daté du 30 octobre 1834 (il n'avait pas encore treize ans) il parle de « *SES maux de tête* ». Un triste « avoir », en vérité, et qu'il devait conserver toute sa vie!

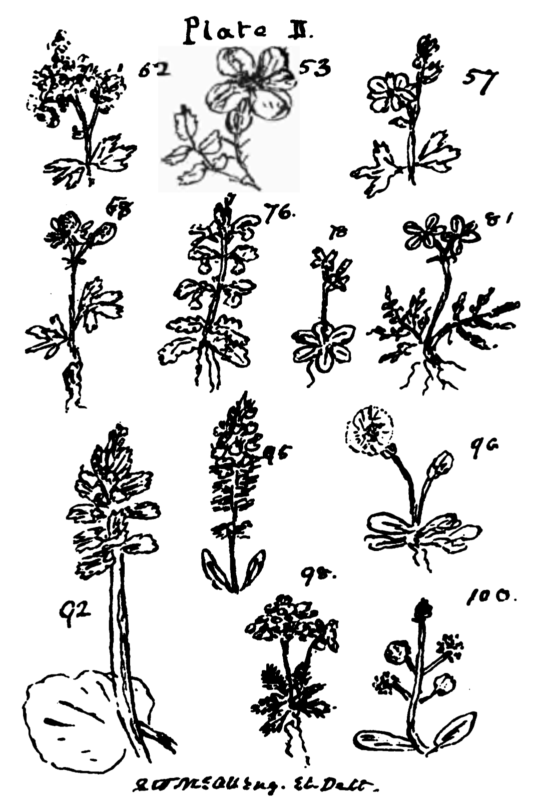
Nous avons parlé des « chasses » aux fleurs et aux plantes que le père organisait avec son fils au cours de leurs promenades champêtres. Le goût de la botanique, et tout particulièrement l'amour des fleurs, se développa ainsi de bonne heure chez le jeune Robert. Voici un court extrait d'une petite brochure manuscrite intitulée : *Neuf excursions près de Southport, Lancashire, en 1837, par R.-W. Mac-All :*

Martin Mere, 26 juin 1837.

Papa et moi, dès que nous eûmes appris à notre grande joie que Henry Aughton, un botaniste de Southport, venait de trouver à Martin Mere le *Butomus umbellatus,* nous nous arrangeâmes pour y aller voir avec lui, sachant bien que c'était juste le moment de la floraison.

Rien de très curieux ne se présenta en chemin, si ce n'est que nous fûmes agréablement surpris d'apercevoir une orchidée à forme de papillon (*Orchis bifolia*). A la fin nous arrivâmes au fameux endroit, et nous eûmes la chance de trouver juste une tige de ces fleurs que nous avions si

souvent désiré voir, et qui venait de fleurir. En retournant par un autre chemin, nous fûmes encore favorisés :



Spécimen des dessins de la *Flora mancuniensis*, par R.-W. Mac-All.

d'abord ce fut le *Vaccinium Oxycoccos* et ensuite l'*Osmunda regalis*, la plus belle des fougères anglaises, et que nous n'avions jamais vue.

En reproduisant ce passage, nous avons voulu

donner une idée de toute une petite littérature due à la plume du jeune Robert. Au texte, il joignait des dessins, non seulement techniques, sur les fleurs qu'il avait trouvées, mais il insérait parfois des paysages croqués par lui. Beaucoup de ces petits livres existent encore, fort nettement écrits, bien illustrés et reliés avec goût. Son esprit éveillé se portait d'ailleurs sur les sujets les plus divers. Dans une liste de ces opuscules, dressée par Mme Mac-All, nous en comptons une cinquantaine composés de 1832 à 1835.

C'est ainsi qu'après avoir écrit : « *Ce que doit être la bonté et l'obéissance chez l'enfant* », il avait composé : « *Quelques caractères de l'histoire anglaise* », puis « *l'Histoire de la pomme de terre* ».

Cependant, la botanique était son sujet favori d'étude et un grand nombre de ses petits livres et de ses lettres nous y ramènent. Citons encore, entre beaucoup, ce court extrait :

Je viens de voir Henry Aughton ; il m'a dit qu'il pourrait nous montrer une fleur rare, dont je ne me rappelle plus au juste le nom. Je lui ai demandé s'il savait où l'on pouvait trouver l'*Ornithogalum umbellatum*. Il m'a dit qu'il en avait vu non loin du moulin de Birkdale. Il pense que probablement il pourra nous en trouver là. Ce serait délicieux.

CHAPITRE IV

CONSÉCRATION. — 1RE COMMUNION

C'est en 1838, à l'âge de dix-sept ans, que Robert-W. Mac-All fit sa première communion. Elle fut précédée d'une entière consécration à Dieu, comme on peut en juger par les pages suivantes écrites durant cette phase de sa vie :

Grand Roi du ciel, éternel, invisible, toi qui habites au-dessus des cieux, viens illuminer, je t'en prie humblement, de ta bienfaisante clarté ma pauvre âme perdue et désolée. Parais dans la personne de ton fils Jésus, et sois pour moi le guide sûr, qui, me permettant d'oublier toutes les choses de la terre, m'élèvera jusqu'au ciel. Montre-moi mon Rédempteur crucifié sur la croix pour ma rédemption, montre-moi ses mains ensanglantées, son flanc percé, son agonie, sa douceur, l'invitation gratuite qu'il adresse au pécheur, son élévation maintenant, sa pauvreté sur la terre, et ses souffrances de toutes sortes — tout cela comme s'adressant à moi, et ayant été fait pour moi. — Fais que j'aie sans cesse cette idée présente au cœur, et donne-moi la force, par ta grâce, d'ajouter un solennel *Amen* à cette déclaration que je fais, m'appuyant sur toi, divin Père, et mettant mon espérance en ta force. Oui, *Amen*.

Moi, créature indigne, ayant une conscience profonde de ma faiblesse et de mon indignité naturelles, aussi bien que de la nature décevante de toutes les choses de la terre ; persuadé en même temps de l'impossibilité d'être sauvé autrement que par la mort de Jésus, je te déclare ici mon dessein solennel (que Dieu me permette de ne jamais l'oublier !), de faire une guerre sans relâche, interminable

et résolue au péché, quelle qu'en soit la forme, et de me dévouer autant qu'il est possible au service et à l'amour de mon Sauveur. Je ne veux d'autre joug désormais que le sien. C'est par Lui seul que je puis espérer trouver grâce devant Dieu; je reconnais sa parfaite sainteté et je sais qu'il a obtenu le salut de l'humanité; j'espère en conséquence qu'il obtiendra le mien. En un mot, je suis résolu, quoique je ne puisse rien par moi-même, à me dévouer à la gloire de Dieu et du Seigneur; et je ne peux concevoir de bonheur plus grand — il n'en est pas de concevable, — que d'être à terre, humilié, dans la poussière, en jetant ma couronne aux pieds de Jésus, et en joignant ma voix au concert des louanges qui montent vers Dieu et vers l'Agneau.

R.-W. MAC-ALL.

17 janvier 1838.

Que Dieu me donne la force de remplir le but que je me suis proposé; que sa grâce travaille puissamment en moi; qu'elle me permette de vivre pour sa gloire! O mon Père, montre-moi mon impuissance, la perfection de mon Sauveur, et conduis-moi à la fin dans son royaume éternel! S'il y a dans mes résolutions quelque faute, Seigneur, arrache-la. Et maintenant, Seigneur, je me jette dans tes bras, souhaitant de pouvoir, durant toute l'éternité, louer le Père, le Fils, et le Saint-Esprit. *Amen. Amen.*

O Jésus, si doux, si humble, si compatissant, toi dont le seul nom inspire mon cœur, — ton nom qui signifie à la fois Sauveur des pauvres et misérables pécheurs, Rédempteur, Juge, Grand Prêtre, Prophète et Roi, — je ne voulais pas autrefois, je veux de tout mon cœur aujourd'hui venir à toi. Donne-moi ta grâce, pour que je puisse me prosterner soumis et abaissé devant toi; ma prière quotidienne sera que ta compassion ineffable, que ton sceptre d'or s'étendent sur moi! Oui, mon Dieu! sur moi,

malgré mon indignité et ma perdition! Fais-moi vivre, mais afin que je te loue, afin que je m'efforce ici-bas de suivre ton divin exemple. Fais-moi vivre, afin qu'un jour j'aie ma place avec les chœurs triomphants des rachetés et des anges. C'est leur état glorieux que j'ambitionne. Puisse cette décision que j'espère pouvoir faire connaître bientôt à ceux qui m'entourent, ne pas être jugée au dernier jour comme prise à la légère et trop peu mûrie! Daigne enfin le Saint-Esprit me préserver et me guider ici-bas, jusqu'au jour bienheureux où je serai dans le séjour de la paix éternelle!

Dieu compatissant; que ces résolutions trouvent grâce devant toi! puissé-je être capable de les observer toujours! Augmente, augmente ma foi, ô mon Dieu! réchauffe mon amour, suscite dans mon cœur un nouveau zèle, purifie toutes mes pensées, et surtout, donne-moi la force de résister au malin, et de sortir victorieux de la lutte. Du Père, du Fils et Saint-Esprit, je voudrais, durant toute l'éternité, célébrer la majesté éternelle, moi, poussière, et pourtant je l'espère, enfant de Dieu. Confiance! puisque je t'ai pour appui Jésus, mon Jésus, mon Sauveur, mon tout! *Amen, amen, amen!*

29 janvier 1838.

Comment puis-je, malgré mon infirmité, oser comparaître devant ta face redoutable, moi qui suis moins que rien devant toi, ô Dieu puissant et éternel, ou bien plutôt Dieu offensé! Il faut ta compassion infinie, il faut ta grâce immense pour que le ver rebelle ne craigne pas de se hasarder sur le chemin qui conduit vers toi! C'est surtout, comptant sur l'intercession de mon Sauveur que j'exprime le désir de m'approcher de toi, tout pénétré de ma profonde humilité, que j'ose même m'adresser à toi, afin de remettre entièrement ma destinée entre tes mains.

4

Ton service procure la liberté parfaite, ton joug est aisé, et ton fardeau léger; quelle joie pour celui à qui il est donné de servir un tel maître, et de porter un tel fardeau! — fardeau, non; ne me déchargé-je pas, au contraire, entièrement de mon fardeau, du lourd fardeau de mes péchés aux pieds du Rédempteur? Je confesse que je suis un pécheur, rien qu'un pauvre, qu'un misérable, qu'un indigne pécheur, dont ta justice aurait pu depuis longtemps exiger le châtiment. Je reconnais que je suis irrémédiablement perdu sans le sang de Jésus. Aussi, je veux solennellement suivre, accepter le salut qu'il m'offre, et déclarer que je suis déterminé, avec l'aide de Dieu, à placer mon espoir en Lui seul, et à entamer une lutte absolue et sans trêve contre mes péchés. Toutes mes facultés, ô Dieu, je voudrais te les consacrer! Sers-t'en comme tu le jugeras bon! Je serai trop privilégié encore de sentir que je suis le serviteur du Roi des Rois, que dis-je? que je suis son fils! Je me soumets, Père de grâce, à ta volonté pour toujours. Fais de moi ce qui servira le plus à la gloire de ton règne, et ce qui contribuera à mon bonheur éternel. Dirige entièrement ma volonté, ma volonté endurcie, donne-moi le souci complet et absolu de t'obéir! Extirpe de mon cœur les passions tenaces qui empêcheraient mon salut final! C'est, en un mot, Seigneur, mon être tout entier que je te supplie d'accepter, c'est le meilleur de moi-même que je livre à toi, à toi seul, à toi pour toujours! Accepte, accepte, ô mon Dieu. Fais de moi, je t'en prie, ton enfant! Anéantis, oh! anéantis, tout ce que tu juges en moi contraire à tes lois parfaites. Augmente ma foi, donne un renouveau à mon amour, élève mes résolutions, purifie mes désirs, tiens mes pensées fixées vers le ciel...

Je voudrais faire du Christ mon idéal — idéal parfait. Accorde-moi l'appui bienfaisant de ton Saint-Esprit pour

me diriger et m'encourager à travers le « désert de cette vie », et lorsque j'aurai achevé ton œuvre et atteint le but que tu m'imposes, *soutiens-moi à mon lit de mort, et fais que je puisse dire à cette heure dernière, avec calme et confiance : « Je sais que mon Rédempteur est vivant »!* (1). Alors, Seigneur, tu me permettras de me tenir sans crainte, devant ta face et de rendre de ma vie un compte qui trouve grâce devant ton tribunal auguste. Et quand ceci même sera arrivé, que mon esprit, libre désormais, délivré de toute entrave de la chair, vole, vole, vole encore, jusqu'à ce qu'il se trouve face à face avec le Rédempteur, qu'il participe à l'assemblée glorieuse, calme et bienheureuse entre toutes, de ceux dont la joie la plus pure et le triomphe le plus noble consistent à jeter à tes pieds leurs couronnes et à unir leurs voix dans un même cri de reconnaissance ! Et pourquoi, dès maintenant, malgré tous les obstacles de la terre, ne chanterais-je pas aussi tout joyeux, ma louange dont l'écho, je l'espère, parviendrait jusqu'à ton trône. « Gloire à l'Agneau qui fut immolé », « Honneur, gloire et puissance soient à Dieu, sur son trône, et à l'Agneau aux siècles des siècles ! » Toutes ces résolutions je les forme au nom et pour l'amour de mon Rédempteur bien-aimé, et comptant sur sa force, je suis résolu à les tenir ! *Amen ! Amen !*

Considérons un peu maintenant le petit cercle de famille que l'on peut qualifier d'« heureux », même sur cette terre de misère. Le père et la mère en sont les chefs; sous leur protection une seule fille et un seul fils, qui, à ce moment, les jours d'enfance étant passés, s'élèvent peu à peu

(1) C'est Mme Mac-All qui a souligné les trois lignes mises en italique.



à la maturité. Voici la fille dans un portrait tracé par son frère :

Rien à signaler dans ses jours tranquilles. Nulle vicissitude dans cette existence qui s'écoula tout entière, depuis le premier souffle jusqu'au dernier, sous le même toit paternel. Les mêmes yeux qui répondaient naguère à ses premiers sourires d'enfant, et qui encourageaient ses premiers pas, furent tendrement fixés sur elle, lors du dernier adieu, et pleurèrent des larmes amères sur sa joue pâle de morte. Pauvre enfant! dont l'esprit doux et tendre répondit à la tranquille destinée. Dans sa jeunesse, on ne trouve en elle que simplicité des désirs, que peur de faire de la peine, qu'amour de l'effacement, qualités bien peu faites pour affronter les rudes batailles de la vie, pour entrer en lutte avec un monde, dont elle n'eut pas la déception de connaître les bassesses. Et quand enfin elle eut pris Jésus pour Maître et Sauveur, sa joie, malgré sa timidité et sa placidité naturelle, se manifesta sur sa contenance même. Hélas ! on pouvait prévoir dès ce moment sa destinée, à voir cette figure éclairée d'un de ces rayons mystérieux qui semblent, on ne sait comment, annoncer, dès l'aurore, l'assombrissement du crépuscule.

Ce fut un jour solennel et mémorable dans l'histoire de la famille, que celui où le père accueillit cette enfant à la table du Seigneur. Quelque chose manquait cependant au bonheur des parents. L'autre enfant, le fils, n'était pas gagné à la cause divine. Quelques semaines se passèrent ; et alors, — autre journée mémorable, — le fils vint se joindre au reste de la famille, et

confessa le même Sauveur. Le père vit donc toute sa famille l'entourant auprès de la Table sainte. Rempli alors de joie et de reconnaissance, après avoir fait allusion, devant l'assemblée dont il était le pasteur, aux sentiments dont son cœur était plein, comme pour mettre un dernier sceau à la remise de leur âme entre les mains de leur Dieu, il entonna une strophe joyeuse d'actions de grâce.

Hélas ! jamais plus la famille ne devait se retrouver complète autour de la table de communion ! Déjà la maladie avait mis sa main sur la frêle jeune fille, et le père affaibli semblait ne pas devoir résister lui-même beaucoup plus longtemps.

Depuis le mois de mars, ses forces avaient décliné chaque jour; pourtant, le lundi de Pâques (16 avril 1838) il prêcha dans la grande chapelle de Manchester, et fit un appel en faveur des missions wesleyennes, sur ce texte : « Puissant pour sauver ». A ce propos il avait eu besoin pour prononcer son sermon d'en avoir une copie bien nette; son fils proposa de la faire : « Impossible, fut la réponse, le temps te manquerait. — Mais si, père, je pourrai y arriver. » Et voilà Robert au travail. Le jour arrive; le matin, l'après-midi se passent, et pourtant la besogne est loin d'être achevée. « Je te disais bien que tu ne pourrais le faire ! — Ne vous inquiétez pas, père, cela sera fait. » Cinq heures passées, bientôt six ! et la plume court entre les doigts agiles. On fait dire à la chapelle qu'il faut

commencer le service, et l'on prie le pasteur en charge de lire une page de l'Écriture sainte et de faire la prière. La copie heureusement est finie, le prédicateur peut monter en chaire... Hélas! c'était pour la dernière fois, car la mort devait tôt après l'enlever! « Ce sermon-là ne sera jamais oublié, écrivit un auditeur, par aucun de ceux qui eurent le privilège de l'entendre. Pendant une heure entière, il nous tint impressionnés sous les élans d'une éloquence puissante; tel était son abattement physique pourtant, que l'un des pasteurs présents fut obligé de proposer un chant, afin qu'il prît un instant de repos. Après quoi il continua, et pendant une autre heure, presque, il tint son auditoire sous le pouvoir de sa parole. »

Quelle fin plus noble pour un ambassadeur de Christ! Il approche de la rive maintenant; les rames de son esquif n'ont plus beaucoup à faire pour atteindre le bord; et cependant, quelqu'un abordera avant lui la terre promise. L'heure de la mort est venue pour la jeune fille. Aucune terreur chez elle, aucune crainte, lorsqu'on crut devoir lui apprendre la vérité. Son père était debout près de son lit; elle lui dit: « Papa, je voudrais que vous puissiez mieux vous porter, à cause de tous les services que vous rendez, mais je crois que je vous verrai bientôt; je crois que nous nous retrouverons bientôt. » La nuit arrivait; elle demanda que toute lumière fût emportée et pria qu'on la laissât

seule. Elle avait voulu remettre une fois de plus son âme entre les mains du Sauveur. Et lorsque le « roi des ténèbres » vint, le lendemain, de grand matin, il ne répandit point la terreur autour de lui. Car un autre roi, le Roi des Rois, était présent.

Depuis cette heure-là, le Rév. Mac-All, quoiqu'il ne laissât échapper aucune parole de découragement, déclina à vue d'œil. Trois semaines s'étaient à peine écoulées que la famille était de nouveau réunie autour d'un lit de moribond. Soutenant dans ses bras la tête affaiblie de son père, Robert regardait avec émotion ces traits étirés par la maladie ; et doucement le cœur cessa de battre, et, les yeux remplis par les larmes, le fils annonça : « Son âme est maintenant près de Dieu. » Si calme avait été ce départ pour le ciel, qu'on ne put savoir au juste à quel moment il avait eu lieu.

« Ainsi, — a écrit R.-W. Mac-All, — ainsi ces deux êtres, si différents par leur tempérament, leur caractère, leur vie, furent dans le même esprit conduits à la même fin, aux mêmes clartés en ce jour suprême. Leurs paroles mêmes, qui d'ordinaire étaient si différentes,en cet instant dernier, parurent inspirées par le même souffle divin, par la même foi, par le même amour. Ainsi l'on peut dire d'eux ce mot, avec toute la tendresse qu'il comporte : « La mort ne les sépara pas ». *Où* sont-ils en ce moment, ces êtres bien-aimés? Je pense qu'ils ne sont *pas loin* de moi, au moment où

j'écris, ni de vous, lecteur, lorsque vous lisez. Plus près même, que si, vous conduisant dans le tranquille champ de repos, sous un arbre dont les branches pendantes abritent une humble tombe couverte de gazon, je vous montrais leurs deux noms sur la pierre qui les recouvre tous deux.

« Et moi, le fils unique! moi qui ai vu leur visage amaigri, qui ai entendu leurs dernières paroles! moi qui les ai vu mettre dans la même tombe! que l'on m'excuse si je me suis étendu longuement sur ce père, sur cette sœur! Parler d'eux me fait penser que je ne les ai perdus que d'hier. Combien vive est la blessure, malgré les années! Et pourtant, j'aime à insister sur leur vie sainte et sur leur mort dans le Seigneur, car j'espère pouvoir bientôt les rejoindre dans cette demeure bienheureuse où nous ne serons plus qu'une famille. »

CHAPITRE V

LA PIERRE PARLE

1839-1843

Les dernières paroles du père mourant à son fils avaient été : « Il vous faut être un ministre de Jésus-Christ. »

Il semblerait donc que « le fil conducteur » dût nous guider tout d'abord dans cette direction. Mais non; à cette phase de sa vie, de dix-huit à vingt-deux ans, rien ne semble indiquer une issue semblable, quand nous voyons, après la mort de son père, le fils faire des études d'architecture, d'abord dans le bureau de M. Lane, — square Saint-Ann, à Manchester, — puis, sous la direction de M. Walter.

« M. Mac-All, vous ne réussirez jamais comme architecte tant que vous ne saurez pas jurer et sacrer contre ces gaillards-là! » — Ainsi parlait un de ses chefs qui, survenant à l'improviste, l'avait trouvé en train de faire des remontrances polies à un ouvrier. — « Alors, je ne réussirai jamais », fut la prompte réponse de l'interpellé.

Pourtant, en 1843 (il avait alors vingt-deux ans), ayant complété le terme de son cours d'études, nous trouvons la mention suivante dans son journal :

11 janvier.

De Manchester à Londres. — Descendu chez J. Wilson Esq., Highbury Place.

C'est de cette maison hospitalière qu'il écrit à sa mère :

Je suis surpris de voir avec quelle facilité je me retrouve dans les rues de Londres. Mes amis aussi s'étonnent de ma promptitude à me débrouiller dans ce labyrinthe. Mais vraiment je pense que, d'ici huit jours, je serai aussi au courant des rues et des directions à Londres que je l'étais à Manchester.

Le 26 avril 1843, il conclut un court engagement avec M. Sydney Smirke et M. Basevi, lequel conclu, il « entra en affaires avec MM. Scott et Moffat », le 29 mai de la même année.

Il eut là toutes les occasions voulues de se perfectionner dans la connaissance du style anglais, sous un maître éminent, M. (plus tard *Sir*) Gilbert Scott. Dans son carnet de poche, nous trouvons quantité de notes et de dessins relatifs à ses travaux et à ses études de ce temps-là.

Il avait d'ailleurs un goût naturel, inné, pour ce noble art de l'architecture. Pour ceux qui l'ont vu à l'œuvre plusieurs années après, préparant des « diagrammes » pour ses classes de jeunes gens, c'était merveille de voir à quelle rapidité d'exécution il était parvenu; on aurait dit que son crayon était né avec lui. Il était épris du style anglo-normand. Sa veuve possède un album de croquis dessinés avec un art achevé, — fruit de nombreux pèlerinages qu'il fit aux monuments

Pitsford Church, Northamptonshire.
Norman Doorway in the Southern Porch.

Scale ½ inch to 1 foot.

Portail de l'Église de Pitsford
(Dessin de R.-W. Mac-All).

de ce style, entre les années 1839 et 1843. Plus tard, appelé à dessiner des lieux de culte pour lui-même ou pour ses amis, ses préférences seront pour le style italien, comme plus adapté, selon ses idées, aux conditions et à toutes les exigences d'un culte populaire. La simplicité et le « reposé » caractérisent ces dessins. Pour le décor intérieur, il aimait à voir une mer de visages devant lui dans une tribune de face. Il avait un soin particulier de l'acoustique, et il avait l'art d'assurer à chaque assistant, dans toutes les parties de l'édifice, l'avantage de voir, aussi bien que d'entendre le prédicateur.

Au nombre des constructions faites d'après ses plans, mentionnons celles de la « Chapelle Ebenezer » à Sunderland et du temple de « London Road » à Leicester. L'église indépendante d'Abbey Road, à Torquay, fut aussi construite d'après ses dessins.

On aimerait s'arrêter sur ce temps de son séjour à Londres, sur les amitiés qu'il y noua, dans beaucoup de cercles où on l'accueillit, d'abord par amour de son père, puis par amour de lui-même. Plusieurs noms figurent dans son journal; mais combien de ceux qui les portaient ont disparu d'ici-bas !

Le 11 mars, il inscrit sur son journal : « Mort de mon grand-père » (le premier des trois *Robert*). Au retour de ses funérailles à Bethnal Green, il



retourne avec son oncle Édouard passer quelques jours dans son « lovely home » de l'île de Wight, rendu historique par le « jardin du recteur » à Brighstone, où le pieux évêque Ken composa son « Hymne du soir », et par le sentier conduisant au banc sous les arbres, qu'on appelle encore « la Promenade de Bishop Ken ».

Ses vacances, cette année-là, furent égayées par l'arrivée de sa mère bien-aimée, le 2 août. Le 5, la mère et le fils allaient à Windsor, et, dans le parc du château royal, ils croisèrent la voiture de la reine Victoria qu'accompagnaient la princesse Clémentine, fille du roi Louis-Philippe, le prince consort Albert, la princesse royale, le prince de Galles et la princesse Alice. Ils n'oublièrent jamais le bienveillant sourire de la gracieuse souveraine en réponse à leur salut. De Windsor, ils se rendirent à Tunbridge Wells, par le coche, passant par Sevenoaks, Knowle et Tunbridge. De là à Hastings. Le 12, ils étaient à Penshurst. Voici deux notes du journal qui se réfèrent à ce séjour :

Le 13, assisté au service dans l'église épiscopale. Le matin, l'évêque de Londres prêchait. Le soir, l'archevêque de Dublin. La toilette immaculée de l'un et la mâle négligence de costume de l'autre m'ont laissé, pour l'avenir, un édifiant souvenir.

2 *septembre*. — L'année passe rapidement tirant vers sa fin. Il me semble que nous sommes dans une vallée, entre deux montagnes dont les flancs se rapprochent si près,



qu'ils ne laissent d'issue que par un sentier très étroit qui mène à la région de l'au delà.

Son engagement avec MM. Scott et Moffat allait prendre fin; dans son ambition de connaître et de voir tout ce que réclamait sa profession, — et quoiqu'il fût dûment avisé par des amis bien intentionnés que c'était peine perdue de s'adresser à ce grand architecte sans de puissantes recommandations, — il se hasarda à écrire à M. (aujourd'hui *Sir*) Charles Barry, la lettre que voici :

1. St Peter's Street, Islington, 16 déc. 1843.

Je vous demande pardon, Monsieur, de la liberté que je prends de m'adresser à vous sans introduction. J'ai achevé le temps de mes études (*articles*) pour la profession d'architecte, et passé après cela quelque temps à Londres, sous la direction de M. Sydney Smirke et de MM. Scott et Moffat. Dans la conviction où je suis de la supériorité de votre méthode et des avantages que je retirerais d'un travail sous vos auspices, je me hasarde à vous prier de me recevoir dans vos bureaux, pendant une année, vous offrant en retour mes meilleurs services. Je me ferai d'ailleurs un plaisir de vous fournir toutes les références, professionnelles et autres, que vous pourrez désirer, et je me mets à votre disposition pour le jour et l'heure de la semaine prochaine que vous voudrez bien m'assigner. Dans l'attente d'une réponse favorable, je suis votre respectueusement dévoué et obéissant,

R.-W. MAC-ALL.

Voici la réponse, datée du mercredi 20 décembre 1843.

Westminster, mercredi.

Monsieur,

Je serai heureux de causer avec vous sur le sujet de votre lettre, si vous voulez bien venir me voir ici, demain, entre neuf et dix heures.

Votre dévoué,

Charles Barry.

Le journal reprend :

21 décembre. **— Rendez-vous avec M. Barry à neuf heures et demie, pour lui présenter mes certificats, etc.**

M. Scott m'a promis des attestations. Le soir, musique, etc.

22 décembre. **— A Manchester, à huit heures un quart (pour les congés de Noël).**

Ici, le fidèle journal nous abandonne. Aucune autre annotation pour cette année 1843.

Nous ne devons pas oublier de parler de Panchaud. Mais qui était ce Panchaud, dont M. Mac-All avait couché le nom sur le programme de sa biographie ? C'était un garçon français — un *mauvais galopin*, — un précurseur de beaucoup d'autres que nous verrons, plus tard, apparaître sur la scène de sa vie. Il pouvait rouler « des yeux comme des soucoupes », à la manière de Hans Andersen, et les contourner d'une manière étrange



et grotesque, — quand son maître (c'est-à-dire M. Robert Mac-All) ne le surveillait pas, — de manière à distraire et à faire rire tous les autres garnements de la classe. Cela se passait à l'école du dimanche de Claremont-Chapel, en 1843; mais il sera reparlé du personnage, que nous retrouverons plus loin.

CHAPITRE VI

A LA FACULTÉ

1844-1848

Nous retrouvons, ici encore, une importante citation de notre héros; elle fixe les circonstances qui l'amenèrent à se consacrer définitivement au service du Seigneur.

« Un soir de dimanche, pendant l'hiver 1844, j'étais assis dans une chapelle de Londres. Je n'avais aucun intérêt spécial dans le lieu ou la circonstance. C'était une chapelle que je fréquentais rarement. Je crois que je n'avais jamais entendu le prédicateur, et certainement je ne l'ai jamais entendu depuis. Le sermon, fait pour soutenir une institution religieuse, était noble, vrai et sérieux, mais il ne m'apporta pas de nouvelles idées. Peut-être devrais-je avoir honte, en confessant que l'enchaînement des idées et le texte même ne restèrent pas fixés dans mon infidèle mémoire. Tout en l'écoutant, je méditais et je me décidai virtuellement à changer entièrement ma vie, quant à son but et à ses occupations; en un mot, le désir irrésistible de changer de direction se fit jour en moi ; il prit corps, me conseillant d'abandonner une carrière adoptée par goût, et pour laquelle j'étais sûr d'avoir les qualités nécessaires, et de recommencer un cours préparatoire en vue du ministère chrétien. Cet incident, probablement

insignifiant en lui-même, paraîtra dans quelque mesure au moins digne de mention, quand le lecteur sera au courant de quelques-uns des traits de ma vie.

« Ma résolution, sérieuse comme elle l'était, n'était due ni à un mouvement de précipitation, ni à la négligence. Je me décidai à faire visite à mes parents et à mes amis, et à prendre leurs conseils. J'avais déjà soumis cette importante alternative à Dieu, qui s'était toujours montré un père pour moi. Tout arrêtée que fut mon idée, j'étais cependant prêt à tenir compte de leur jugement, s'il différait du mien. Avant de quitter Londres, il me fut permis de faire les arrangements qui me permettraient de reprendre ma carrière, si la décision de mes parents était contraire à mes projets. Finalement, après un court intervalle de temps consacré à l'étude, j'entrai dans un collège, comme étudiant en théologie. C'était à Whalley Range, près de Manchester. Je fus assez heureux pour obtenir l'approbation et les éloges de mes professeurs ; et il me fut permis de suivre, jusqu'à la fin, un cours d'études variées. Je le fis avec une grande ardeur et une profonde jouissance.

« Les incidents les plus marqués de cette vie retirée furent causés par les demandes de prédication qu'on m'adressait presque chaque semaine, ainsi qu'à mes condisciples. C'est en des lieux très



divers que nous nous livrions à ces premières tentatives d'exhortations évangéliques : tantôt dans les chaumières, dont les murs dépourvus d'ornements n'étaient éclairés que par une seule et presque invisible lumière; — là, nous trouvions souvent de grandes Bibles, illustrées de gravures en taille-douce, représentant des scènes surnaturelles; — tantôt sous les voûtes brillamment éclairées de cathédrales, que l'orgue faisait résonner et où tous les diacres assemblés, avec leurs cravates d'une blancheur éclatante, ne contribuaient pas peu à intimider un pauvre débutant. Pour moi, un coup d'œil jeté sur quelques-unes de ces scènes ne serait pas sans intérêt, et il est probable que j'y trouverais matière à des réflexions que je ne faisais pas alors. »

Le fragment qu'on vient de lire fut trouvé par Mme Mac-All dans les papiers de son mari. Ce fut l'anneau qui manquait à la chaîne. « Je n'ai pu, écrit Mme Mac-All, m'empêcher de prendre note de la date. C'était le 17 décembre 1895. Si mon mari avait vécu, il aurait atteint, ce jour-là, sa soixante-quatorzième année. » Le récit est bref et simple : il ne parle pas de la lutte intérieure qu'il fallait soutenir, pour abandonner une carrière adoptée avec une passion ardente, et pour laquelle Dieu avait donné au jeune homme des aptitudes très particulières.

Cependant, sa volonté était très forte, et ses

plans lui étaient très chers. Il avait à coup sûr ses ambitions. Mais elles se heurtaient à ce pouvoir supérieur qu'il venait d'apprendre à aimer : la voix de Dieu lui rappelant les paroles de son père mourant, et l'enflammant d'un feu intérieur qui ne devait s'éteindre qu'avec sa vie. Et encore, est-il vrai de dire qu'un amour aussi puissant a pu jamais s'éteindre ? « Ils mentent ceux qui nous disent que l'amour peut mourir. » Ne veille-t-il pas encore, et ne protège-t-il point ceux qu'il essaya de gagner au Sauveur, pendant sa carrière terrestre ?

Et maintenant nous le trouvons au collège. On ne l'oublie point pourtant à Londres, dans le bureau de l'architecte. Et nous possédons ce témoignage :

20 février 1844.

Monsieur Mac-All,

Je commence par vous demander pardon de ma conduite passée dans votre classe : lorsque je pense maintenant à la manière dont nous vous traitions, j'en suis tout honteux. J'espère que M. Backhouse vous a écrit à mon sujet ; aussi je ne ferai pas d'éloges de moi-même. Je suis très triste que vous quittiez notre école, et je serai très content de vous revoir, ou de recevoir une lettre de vous. Je pense que Corby vous écrira. Je termine en vous assurant de ma profonde affection.

Auguste Panchaud.

Beaucoup d'autres lettres de Panchaud à M. Mac-All, et beaucoup de réponses de M. Mac-All à

Panchaud sont notées dans le carnet; mais celle-ci est la seule qu'on ait retrouvée.

Au mois de septembre 1844, M. Mac-All entra donc, comme étudiant, au « Collège libre de théologie de Whalley Range » (1).

La vie de « collège » ne manquait point de gaieté; ce furent « les jours heureux », comme M. Mac-All aimait à les appeler; plaisanteries, reparties, rires à se tenir les côtes, tout cela ne manquait pas d'alléger le travail. Parmi ses condisciples, le jeune homme rencontra beaucoup de ceux qui, plus tard, devaient faire leurs preuves dans le saint ministère. Tant qu'il vécut, ce fut un des plus grands plaisirs de M. Mac-All de retrouver ses anciens camarades, et de s'entretenir avec

(1) Rappelant quelques-uns des souvenirs de sa vie de collège, le Rév. A. Clark écrivait la lettre suivante :

« Ma chère madame Mac-All,

« Le souvenir le plus frappant de notre vie de collège est que, lui et moi, présidions un culte, une fois par semaine, dans un petit village situé à environ deux kilomètres. Nous allions au village ensemble, et, à la fin du service, nous revenions de compagnie. Ces promenades étaient très agréables, et l'œuvre de votre mari, à Paris, m'a rappelé ces réunions tenues dans notre jeunesse. Je me rappelle aussi un plan de grande chapelle qu'il s'était essayé de faire, se servant ainsi des enseignements reçus autrefois, longtemps avant que le « Tabernacle » de Spurgeon fût bâti. Il voulait avant tout obtenir une bonne acoustique, afin que la voix du prédicateur fût entendue partout; car il pensait que, à condition de posséder un homme vraiment qualifié pour entraîner les masses, un seul édifice serait

eux de ces années de jeunesse. Ainsi, il racontait qu'un jour où il avait été désigné pour faire le culte dans une des chapelles de la comtesse de Huntingdon, au moment où il entra dans la sacristie pour revêtir la robe noire du prédicateur, un obligeant sacristain apparut, et, ouvrant un placard, en sortit un carafon de vin : « Vous devez être fatigué, Monsieur, vous qui n'êtes point habitué, sans doute, à parler! Prenez donc un verre de vin! » Et en même temps il remplissait un verre. « Non, merci. — Alors c'est moi qui le boirai. » Et ce disant, notre homme passait de la parole à l'action. De même, on se souvenait qu'au collège il était interdit aux étudiants d'avoir un animal dans les salles d'étude; or, il était dans les habitudes qu'un des professeurs fît des visites inattendues aux étudiants, en négligeant de frapper à la porte. Un beau jour, le directeur se présente dans le sanctuaire de S..., qui rêvait assis, tandis que sur la table,

bien préférable à un grand nombre de petites chapelles, en ce qu'il économiserait les forces et l'activité pastorales. Ces idées me sont souvent revenues à l'esprit, lorsque l'édifice de Spurgeon a été bâti. En une certaine mesure, il a réalisé son idée pendant son propre ministère en Angleterre. Et pourtant, l'on peut penser que sa voix a eu une influence plus grande et remué un cercle plus étendu en France, précisément parce qu'il s'est servi de salles de réunion, plus petites, mais situées dans un grand nombre de localités et couvrant ainsi un plus grand espace. En un mot, je peux dire que la diligence et le dévouement au travail de son Maître, ont été les traits caractéristiques de sa vie si éminemment utile. »



à côté de lui, trônait un chat à l'air modeste. « Qu'avez-vous là ? » dit le professeur de son ton le plus sec. — « C'est un chat, Monsieur, dit l'étudiant. — Hum ! »... puis, après un arrêt : « Lui donnez-vous au moins quelque chose à manger ? Car si vous ne lui donnez rien, il mourra. » Après cette dure réprimande, le brave directeur opéra dignement sa sortie. Un autre étudiant avait une statuette du jeune Samuel sur sa cheminée ; quelque mauvais plaisant vint en son absence, et couvrit de tatouages le corps immaculé de l'enfant : l'on peut s'imaginer l'effet de ces farces parmi cette bande de jeunes gens.

Mme Mac-All aurait pu citer beaucoup d'autres histoires semblables ; mais elle n'a pas cru devoir le faire : ces histoires manqueraient, nous dit-elle, de cette saveur exquise qui faisait le charme des récits de son mari. Il y a tant de choses dans la vie auxquelles on peut rêver, mais qu'il ne faut pas dire, de peur de les déflorer !

Vint enfin la période des examens qui devaient être le couronnement de ses études théologiques. Le premier jour, par suite de l'étourderie d'un ami, il avait manqué le train de Croydon ; arrivant à Somerset-House, il trouva les portes fermées. Heureusement, un examinateur entra par hasard et traversa le vestibule ; on lui expliqua le cas : « Entrez, dit-il, mais vous aurez bien peu de chance d'être reçu. » Le lendemain, 13 juillet,

arrivait la dépêche suivante : « Somerset-House, examen passé, reçu dans les premiers. » Le jeune étudiant avait résolu de prendre ensuite ses degrés de bachelier ès arts (B. A.); mais il n'avait pas tenu compte de la forte somme de travail qu'il devait fournir, en sa qualité de prédicateur et de pasteur d'une paroisse aussi vaste que celle de Sunderland. Il dut donc renoncer à l'espoir d'obtenir ce nouveau diplôme. Qu'importe, après tout? L'apôtre ne l'assure-t-il point? « Ceux qui ont servi Dieu ont acquis des titres élevés. »

M. Mac-All n'avait point eu à attendre longtemps une chaire; dès le mois de novembre, en effet, l'Église congrégationaliste de Sunderland, qui était sans pasteur, avait prié le Dr Vaughan de lui chercher un homme digne de cette fonction. M. Mac-All avait été choisi, et c'est ainsi qu'il pénétra dans cet endroit excentrique de l'Angleterre. Ses premières impressions furent tristes à l'extrême, bien qu'il n'eût qu'à se louer, comme en témoignent ses mémoires, de l'hospitalité bienveillante qu'il rencontra chez les braves habitants de ce pays du Nord. Nos lecteurs verront du reste, dans le chapitre suivant, que ses premières années de ministère furent un temps béni. Qu'on nous permette, en terminant, de citer une lettre du Rév. N. Hurry, un de ses condisciples encore vivants, qui a pu apprécier, par son propre passé rempli de bénédictions, « la joie du service actif » :

Keswick, 30 juillet 1895. — Mon plus grand plaisir était de m'asseoir à côté de lui, à notre table de collège, pendant les quatre années que nous y fûmes ensemble, de 1844 à 1848. Et comme nous avions l'habitude de faire ensemble notre promenade quotidienne, j'eus le privilège d'apprendre à le connaître, mieux que ne le firent la plupart de mes camarades. Avant d'entrer dans notre école de théologie il avait fait des études d'architecture, et, par là, il avait acquis des connaissances esthétiques plus affinées que les nôtres. Son amitié fut pour moi un bien inappréciable. Car, dans nos promenades, il savait discerner chaque beauté de la nature. Il avait étudié la botanique, et cette science avait à tel point développé son goût pour les fleurs sauvages, que je me rappelle avoir été parfois impatienté, en le voyant s'arrêter si souvent et si longtemps pour chercher et examiner ces trésors, auxquels, moi, profane, je n'eusse guère prêté attention. Comme étudiant, il travaillait avec application et persévérance, conservant toujours un bon rang dans ses classes, et ayant une facilité toute spéciale pour exprimer sa pensée, soit dans la conversation, soit dans les compositions écrites. Plein d'enthousiasme, il s'enflammait à la pensée de l'œuvre qu'il devait entreprendre plus tard, comme serviteur de Dieu, et donnait à tous l'impression qu'il était un sincère et fervent disciple du Christ. Sa nature, sensible à l'extrême, l'éloignait de tout ce qui lui paraissait grossier ou égoïste. Toujours on le trouvait prêt à obliger les autres et à se dévouer à leur service.

CHAPITRE VII

A SUNDERLAND

1848-1855

Les gens de Sunderland étaient, en ce temps-là (1848), et sans doute sont encore pareils, au moins pour la vivacité, aux Galates dont parle saint Paul. Tout débordants de vie, ils étaient passionnés pour les affaires. Et les nouvelles de leurs docks ne prenaient point beaucoup de temps pour arriver à l'église. En cette ville, où le vent d'est — le vent de mer — souffle en rafales formidables, on s'arrêtait dans les rues glaciales pour discuter, pour traiter ensemble, et plus d'un rhume mortel fut la conséquence de ces rencontres inattendues. C'est dans un milieu aussi impressionnable et impulsif que devaient s'écouler sept années bien remplies de la vie du Rév. Mac-All. On se souvient sans doute que, dès le mois de novembre, avant qu'il eût complètement achevé son cycle d'études, on l'avait pressenti pour savoir s'il accepterait le poste de Sunderland. Le 31 janvier 1848, l'appel officiel lui était adressé ; et le 24 février, ayant obtenu l'assentiment de ses professeurs et du comité du collège, encouragé de plus par un grand nombre d'amis dévoués, M. Mac-All faisait connaître sa réponse affirmative.

Est-il vrai qu'un premier appel est pour un étudiant ce qu'une première demande en mariage est

pour une jeune fille? Quelques personnes le prétendent. Il est certain, en tout cas, que l'ardeur de ce premier amour ne disparut jamais du cœur du futur fondateur de la « Mission populaire parmi les ouvriers de Paris ». Et si l'heure de la retraite avait jamais sonné pour lui, il est bien probable que son cœur eût soupiré après Sunderland. Sur une feuille d'un carnet dont il se servait en 1848, nous avons trouvé un petit dessin, représentant le cours du Wear, depuis le pont jusqu'aux collines de Ballast. Dans cette vallée, disent les botanistes, se trouvent des plantes exotiques dont les graines ont été apportées de loin par les vaisseaux et semées au hasard par le vent. Au loin, se trouve la vieille abbaye de Monkwearmouth, qui rappelle les souvenirs de Jarrow et du vénérable Bede.

Avant de quitter le collège, le jeune homme voulut dire un dernier adieu à la vie retirée, et pourtant si gaie, qui avait été la sienne jusqu'alors. Il convia ses amis à un souper qu'il organisa dans son cabinet de travail. C'était le 19 mars; le 1er avril, il commençait à Sunderland l'exercice de son ministère. Au mois d'août, il fut consacré pasteur par le successeur de son père, le Rév. Robert Halley (D. D.), assisté des Rév. James Parsons, un vieil ami de sa famille, Samuel Mac-All, son oncle, et Robert Vaughan (D. D.), principal du collège qu'il venait de quitter. Alors, il entra avec ardeur dans sa nouvelle vie, et dès le début l'on

put dire que son ministère porterait des fruits, et en porterait beaucoup. Il n'était point facile de remplir « fidèlement » ses devoirs de pasteur, dans une église qui contenait deux cent soixante-quatorze communiants inscrits. Rien pourtant ne fut négligé : il installa des auxiliaires dans les villages, et organisa des classes bibliques de jeunes gens et de jeunes filles, qui se développèrent rapidement sous l'influence bonne et stimulante du jeune pasteur. Ce n'a point été une faible consolation pour celle qui a dicté ces pages, lorsque, quarante-cinq ans plus tard, Dieu rappela son serviteur, que de recevoir de ses anciens paroissiens des lettres de sympathie qui témoignaient, en termes touchants, du bien qu'avait fait à Sunderland le ministère de son mari (1).

(1) Lettre de M. Thomas Rutherford à Mme Mac-All :

« Sunderland, 12 mai 1893. — La mémoire du passé me revient en écrivant ces lignes ; tout ce qu'il a fait pour nous, en ces jours de notre jeunesse qui, déjà, semblent être si loin, je me le rappelle pourtant, comme si c'était d'hier. Comme il nous excitait à consacrer nos vies au service du Maître qu'il servait ! Et comme nous répondions librement à ses appels ! Beaucoup l'ont attendu pour le recevoir dans les célestes parvis, et beaucoup d'autres le suivront, qui peuvent faire dater leur conversion et leur consécration de Sunderland. »

Voici encore, à titre de témoignage, une lettre de M. John Frost, vice-consul britannique à Rabat, Maroc, adressée à Mme Mac-All :

« Le 7 juin 1893. — Sa perte sera profondément ressentie par tous ceux qui l'ont connu, depuis qu'il s'est donné avec vous à la noble tâche d'évangéliser la France ; mais ce sont ceux qui,

Les marins eurent une grande part de ses sympathies. L'on vit souvent les bancs du temple remplis par le capitaine, le second, et un grand nombre de matelots des navires arrivés la veille dans le port; et jamais le prédicateur ne faisait de meilleurs sermons que dans ces cas-là. Parfois il était appelé auprès d'une pauvre mère ou d'une épouse, à qui il fallait annoncer la triste perte d'un être aimé, englouti par la mer; et si douces étaient les consolations qu'il apportait, qu'on eût dit que son passé avait été consacré à l'apprentissage de cet « art si noble de consoler ». Voici, du reste, ce qu'il écrit après avoir appris la mort d'un de ses amis les plus chers et les plus fidèles, James Heron :

Quand des amis nous sont enlevés, la meilleure manière de soulager notre douleur est de penser à la réunion future. Il m'arrive même, en de tels moments, de me réjouir de remplir les devoirs de mon ministère; je ne les abandonnerais pas en tout cas, même si je n'avais que l'espoir d'un très

---

comme moi, ont eu le privilège de le connaître dans ses jours de jeunesse, qui le pleureront avec le plus d'amertume. Il est impossible d'exprimer ce que je dois à son fidèle ministère de Sunderland; quand je jette un regard en arrière sur toutes les scènes vivantes de son travail, lorsque j'entends sa douce voix et sa prédication attachante dans la chaire ou dans les réunions, ou que je me rappelle les bonnes et simples plaisanteries qu'il aimait à faire au milieu de ses chers jeunes gens, les longues années écoulées semblent s'évanouir, et tout cela me paraît ne dater que d'hier. Aujourd'hui, son travail est achevé, il est entré dans son repos, repos béni après un labeur si grand et une tâche si fidèlement accomplie. »



faible résultat. Tous les jours se présentent à moi des scènes touchantes et instructives; la semaine dernière, j'ai mis en terre un pauvre homme, que j'avais soigné pendant sa dernière maladie. Je le trouvai absolument abattu, et songeant avec terreur à la vie dissipée qu'il avait menée. Je le vis souvent et m'efforçai de lui rendre moins pénible la pensée du départ; j'eus enfin la joie de l'amener doucement vers son Sauveur, qu'il finit par accepter avec une confiance enfantine. La paix régnait désormais dans la chambre du mourant, et quand, quelques jours plus tard, nous entourâmes son cercueil, je vis l'espoir rayonner au front de ceux qui m'environnaient. Sûrement, je le retrouverai dans le lieu d'où toute misère est bannie. Un tel labeur est une joie inestimable.

Voici encore un trait d'une touche charmante :

31 mai 1849. — J'étais hier soir dans la maison d'un de nos fidèles pour y baptiser son enfant. Quand je demandai quel nom de baptême on voulait lui donner, ma surprise fut extrême lorsqu'on me répondit : « Robert Whitaker Mac-All! » Braves gens! Mon cœur a été bien touché par cette marque de leurs bons sentiments à mon endroit!

Écrivant à la date du 12 décembre 1848, il disait :

Je puis déclarer en toute vérité que je *me délecte* dans mon œuvre. Parfois, je me sens surchargé et surmené. Mais jusqu'ici, dans les occasions pareilles, quelque rayon de lumière m'a toujours été envoyé pour me relever et me réjouir. Nos services et nos réunions ont été, dans ces derniers temps, particulièrement intéressants et encourageants pour moi. C'est la saison où beaucoup de capitaines au long cours et autres gens de mer reviennent chez eux,



plusieurs de très lointains voyages, et leur présence au milieu de nous, comme vous pouvez le supposer, donne à nos assemblées un nouvel intérêt et comme un nouveau charme.

La lettre suivante, de la même époque, montrera comment, au milieu de ces charges du ministère pastoral, son âme restait cependant celle d'un artiste, ouverte à toutes les beautés de l'architecture et de la musique :

Vendredi soir 25 août 1848.

... Ayant quelques heures d'attente forcée à passer à York, je suis allé voir le « Minster ». Appuyé contre un des grands piliers du cloître et les yeux dirigés vers ses *voûtes* élevées, il me semblait que je n'avais jamais admiré, autant que je le fis alors, cette merveilleuse construction. Juste à ce moment les grandes orgues emplissaient les voûtes sonores de la réverbération de leurs sons (car c'était l'heure du service divin). On chanta un « *Nunc dimittis* » exquis, puis une antienne magistrale. Étant en dehors de l'enceinte. je ne pouvais voir ni le clergé ni les choristes, et le voisinage de l'orgue donnait à ses sons une telle résonnance que les voix humaines se perdaient dans leurs sonorités plus amples; tandis que, parfois, quand celles-ci s'atténuaient, l'hymne semblait rejaillir comme de la même source d'harmonie — en sorte qu'on aurait pu croire à un chœur d'anges invisibles qui attaquaient l'antienne. Après quoi, l'orgue reprenant de nouveau, les voix semblaient s'éloigner et, sans disparaître, se fondaient intimement dans cette marée montante de louanges, comme si les faibles expressions des hymnes de la terre étaient englouties dans l'*ouverture* de quelque « chant sans paroles » des sphères célestes...



En parlant de ces jours, il disait, sept années plus tard, dans un sermon d'adieu à sa congrégation :

« En quittant ma tranquille vie de collège, je suis venu dans votre ville que je ne connaissais pas. Lourdes m'apparaissaient les responsabilités d'un pastorat, alors que je n'avais point achevé la période ordinaire d'études préparatoires. Quand je me rappelle mes débuts à Sunderland, j'ai la ferme conviction que j'ai reçu, le jour où j'ai commencé mon ministère, une plus profonde connaissance de la solennité de ma mission, et que vous, de votre côté, avez reçu un esprit de prière accompagné des bénédictions du Saint-Esprit. Je ressens une vive gratitude envers Dieu, quand je songe à mon arrivée parmi vous. »

Pendant l'été et l'automne de 1848, il y eut des changements. « Si vous voulez être heureux, lui avait écrit Alfred Vaughan, fiancez-vous. » Et le jeune homme avait suivi le conseil. Un an plus tard, en juillet 1849, il épousait Élisabeth-Siddall, fille unique de Daniel-Burgess Hayward et de Jane Wood, sa femme. M. Hayward avait été professeur de lettres à Blackburn, du temps où le collège de théologie était dans cette ville. Les lignes suivantes, écrites par une des demoiselles d'honneur, permettent de jeter un coup d'œil sur le nouveau *home* du pasteur et de sa femme :

Sunderland, 10 août 1849.

Ma chère M***

Les brises de la mer sont vraiment bien fortifiantes ; la semaine prochaine nous espérons prendre des bains de mer. Lundi et mardi derniers, nous sommes restés à la maison de midi à cinq heures, tant les visites ont été nombreuses. C'est un peu fatigant ; heureusement que tous les gens de la paroisse sont très aimables. La nouvelle maison d'Élisa est charmante ; le salon est joli et commode, la salle à manger est très confortable, ainsi que le cabinet de travail. Les livres du Dr Mac-All font une belle bibliothèque pour M. Robert ; cette bibliothèque occupe la plus belle pièce de la maison ; en effet, aucune autre n'aurait pu contenir tant de livres. C'est un grand plaisir pour moi de m'y glisser quand il est sorti. J'ai pris l'*Autobiographie de Gœthe*, que je trouve très intéressante ; j'aime beaucoup aussi les pièces de Molière. Mais nous n'avons pas beaucoup de temps pour lire.

Jamais accueil ne fut plus chaud que celui que firent au jeune pasteur et à sa femme les paroissiens de Bethel (c'était le nom d'une des chapelles). « Jamais, nous dit Mme Mac-All, je n'oublierai les chaleureuses félicitations, la large hospitalité de ces amis. »

Les premiers mois de la vie des jeunes époux s'écoulèrent ainsi dans une douce tranquillité ; ils aimaient à faire des promenades dans la campagne charmante qui les environnait, et à cueillir dans les vallées le muguet, la primevère et l'orchidée.

Notons ici un voyage fait en juillet 1850 : c'était

la première fois que M. Mac-All avait l'occasion de voir l'Écosse, ce pays qui, depuis lors, devait être l'objet de ses prédilections, si bien que, quinze autres fois, il alla demander à son air pur et fortifiant un réconfort à ses fatigues. Les extraits suivants sont empruntés au récit d'une course de quatorze jours qu'il fit dans les montagnes de Sutherland et de Wester Ross, accompagné d'un ami dont les goûts simples et les aptitudes pour la marche faisaient le bonheur de M. Mac-All.

Après avoir passé le Loch Naver et ses rives désertes, nous arrivâmes au Loch Laoghal, situé dans une contrée également désolée. Ce lieu fut pour nous l'occasion d'une suite d'impressions pénibles; devant nous s'étendaient les eaux claires du lac jusqu'à environ six milles de distance, entourant çà et là quelques petites îles fertiles. Dans toutes les directions se dressaient des rochers escarpés, et l'on voyait s'ouvrir au flanc des montagnes de vertigineux précipices. Sur les bords mêmes du lac, s'étageaient les prairies d'un vert éclatant, sur lesquelles faisait tache le vert plus sombre de petits bouquets d'arbre. Et de quoi tout cela parle-t-il? De ceux qui y ont vécu autrefois. Nous dirigeant vers la chaumière aujourd'hui solitaire de Lettermore, avec un berger et quelques laboureurs, seuls habitants de ces contrées, nous avons causé des jours passés. Là, comme dans toute l'Écosse, du reste, il y avait jadis beaucoup de braves gens, de vrais *bonnie lads*. Ils ont été chassés de leurs maisons, opprimés par les grands fermiers éleveurs; la plupart d'entre eux sont partis, la tristesse au cœur, à la recherche d'un autre foyer et d'un autre pays.

Le dimanche, on allait au service divin à l'église libre de « Strath Tongue », et, nous dit M. Mac-All :

J'observai avec beaucoup d'intérêt l'ordre et l'effet du service en langue gaëlique. Très frappé déjà par le ton du sermon, je fus surtout intéressé par le chant, si particulier, et qu'on appelle *waling*. Le lundi, poursuivant notre route, nous eûmes l'occasion d'observer une procession très curieuse des fidèles revenant de prendre part à la Sainte Cène à l'Église libre de Durness; le jour précédent ils s'étaient réunis, selon l'usage, au nombre de plus de deux mille, accourus de toutes les paroisses environnantes; et on nous montra des vieillards qui étaient venus à pied, sans se soucier des quelque quarante kilomètres qu'il leur fallait parcourir et à l'aller et au retour. Quand la procession se fut éloignée, nous reprîmes notre route à travers les montagnes, et nous eûmes à chaque instant des spectacles dont la magnificence dépasse toute parole humaine. Au bout de quelques heures, après avoir dans le lointain admiré le groupe des îles Orcades, et les rochers de Hoy, nous nous trouvâmes au pied du Loch Hope. Quelle scène grandiose! « Ben Hope » suspendu au-dessus des eaux noires et s'élevant à plus de trois mille pieds au-dessus du niveau de la mer! Dans les cavernes qui l'environnent, « l'aigle, l'émerillon et le daim rouge ont conservé leur antique habitat ». Un peu plus loin, c'est le Loch Eriboll, offrant un port hospitalier aux marins qui ont été secoués dans le dangereux « Pentland Firth ».

Nous passâmes la nuit à Scowrie. Quoique le lendemain matin fût pluvieux, brumeux et un peu orageux, nous partîmes dans un petit bateau pour aller explorer les merveilles de l'île de « Handa ». Au commencement de notre promenade, le brouillard était si épais que nous ne pûmes voir les rochers terrifiants jusqu'au moment où nous arrivâmes au pied même de ces rochers. L'île offre à l'ouest une

chaîne de falaises d'une hauteur gigantesque, formant des colonnes et des cavernes innombrables, et partout, sous l'action des eaux, se sont formées, de la base au sommet, des terrasses; chacune d'elles est habitée par un régiment d'oiseaux de mer, dont les espèces différentes sont rangées par séries successives de la base au sommet. Des milliers de ces oiseaux vivent là continuellement, blanchissant l'air de leurs ailes; tout autour de cette île c'est un bruit continuel, qui nous révéla l'approche de l'île longtemps avant que nous fussions en vue de la terre.

De Scowrie à Assynt. — Nous prîmes un jour de repos dans le second de ces bourgs, habituellement tranquille. On nous dit que le duc devait passer, et, en effet, pendant que je faisais une esquisse, nous vîmes arriver sa voiture. Il parut, en nous apercevant, éprouver quelque plaisir à voir des touristes dans son pays perdu.

Ullapool. — « A right bonnie place », un endroit vraiment ravissant! — Encore une promenade délicieuse dont je conserve le souvenir. Nous avions frété un petit bateau, et nous voguâmes longtemps sur cette mer, si souvent agitée par les tempêtes, mais qui, ce jour-là, était d'un calme majestueux. Nous doublâmes enfin les caps du Great Loch Broom, et nous contemplâmes longuement le profil imposant des montagnes. La vue qui s'offre ici est si belle, que je ne crois pas que n'importe quelle autre partie des Iles Britanniques lui puisse être comparée. Les sommets surplombent les sommets, les pics soutiennent les pics, entourés tous de la plus admirable des atmosphères, et offrant une variété incroyable de tons et de couleurs [1].

Revenons à Sunderland.

(1) Ces notes ont été résumées d'après une conférence que fit M. Mac-All aux Écoles du dimanche de Sunderland, le 9 décembre 1850.



Pendant l'hiver de 1850 à 1851, une grande activité fut déployée dans l'église et dans l'école, qu'on aurait pu, sans mentir, comparer à une grande ruche. Dans toutes les communautés, religieuses et séculières, il y aura probablement jusqu'au millénium des « Progressistes » et des « Conservateurs »; les membres de cette ruche ne faisaient pas exception à la règle. Ses vieilles abeilles agissaient d'une manière respectable et excellente, qui, pourtant, ne satisfaisait pas les jeunes qui parlaient toujours de marche en avant. Le pasteur était Progressiste par tempérament, mais il avait aussi, en homme d'État, des habitudes conservatrices. Il eût pu conduire à toute vitesse, mais en général, il prenait garde de ne pas renverser la voiture. Ce fut avec une douleur extrême que, le 30 janvier 1851, il donna sa démission. Les jeunes abeilles, aussi bien que les vieilles, le suppliaient de rester. Cependant, Dieu ne lui donna point l'ordre de le faire, et il fit ses préparatifs de départ. Le dernier soir où il fit le service, le texte indiqué était le suivant : « Suis-moi. » Parmi les auditeurs se trouvait une brave vieille femme qu'avait beaucoup affligée le départ de son pasteur. Elle n'eut garde d'oublier son dernier texte. Et lorsque, plus tard, le cours des événements amena le départ de nombreuses abeilles, et que l'inévitable essaimage se produisit, la brave vieille expliqua d'un ton sentencieux : « Eh bien! Eh bien!

le malin ne leur avait-il pas dit : Suivez-moi, suivez-moi! Vous voyez ce qui est arrivé ». Le « malin » à qui la phrase fut répétée en rit bien souvent dans la suite.

Le récit détaillé de l'histoire de ces sept années passées à Sunderland serait trop long. Qu'il suffise de dire que le Père Céleste n'a jamais cessé de bénir les deux églises.

Nous préférons donner quelques citations empruntées au journal du pasteur. On y trouvera l'histoire d'une âme, dont la vie spirituelle se fond à chaque instant avec la vie extérieure.

Mercredi 26 novembre 1851. — Ce soir, après l'agitation et l'émotion agréable que m'a causées le service d'inauguration de la chapelle d'Ebenezer, je puis enfin m'asseoir, pour me préparer en vue du service du dimanche. Jamais je n'avais été aussi douloureusement conscient de ma faiblesse, de la fragilité de ma foi et de mon manque d'esprit de prière. Le dimanche, jour béni sous tous les rapports, s'offre à moi sous une perspective pénible. Ce qui m'empêche de désespérer tout à fait, c'est que je me rends compte précisément de mon peu de force et de sagesse, c'est que je sens combien j'aurais besoin de la grâce d'En-Haut. Je suis résolu à apporter dorénavant dans mon ministère un esprit de prière plus développé; je veux prier davantage avant de méditer sur la Sainte Parole, et aussi, avant de prêcher, je veux prier Dieu de me prêter son concours et de me donner sa bénédiction, pour chaque sermon en particulier. Dieu de mes pères! fais-moi la grâce de tenir ces résolutions! Par moments, je ressens toute la joie que je devrais éprouver à la pensée de me retrouver le dimanche suivant comme



messager de Dieu au milieu de mon peuple! Puis de nouveau, j'ai conscience de mon incapacité. Où est-ce donc que je dois chercher du secours? Et quel est le grand but que je cherche à atteindre par ma prédication? O mon Seigneur et Maître! prends mon cœur, et remplis-le du désir ardent de te glorifier!

Puissé-je entrer avec humilité dans cette belle journée du dimanche, et la terminer en me réjouissant dans le Seigneur! Que mon œuvre, ô mon Dieu, soit une source de bénédictions pour une âme! et, si cela te semble bon, permets-moi d'en avoir connaissance!

Cette prière fervente reçut dans la suite sa réponse.

29 novembre 1851. — J'ai été bien réconforté, hier au soir, par les bonnes paroles d'un ami chrétien; mais que je comprends encore mal l'étendue du privilège que Dieu nous a donné, en nous permettant de lui confier par la prière nos anxiétés! Que je suis indigne de cette nouvelle faveur de mon Maître, qui m'a confié une nombreuse congrégation pour l'instruire! Seigneur, préserve-moi du piège qui me menace aujourd'hui et dont la seule pensée me fait trembler; empêche-moi de viser à l'approbation des hommes, car je sens qu'il faut choisir, et que, si je n'évite pas le péril, c'en est fait de mon énergie pour ta Cause; l'œuvre de mon Maître restera inachevée!

30 novembre. — Et maintenant que cette journée est passée, que dirai-je? Deux fois j'ai paru devant les brebis dont j'ai charge — venues en grand nombre surtout ce soir, — et je leur ai prêché l'Évangile. Tout le jour je me suis rendu compte avec douleur de ma propre insuffisance et de mon inaptitude; le matin, cependant, j'ai eu un moment

d'attendrissement en songeant à la bonté de tous ceux qui m'entourent; le soir, j'ai prié avec ardeur pour les pauvres pécheurs.

Je ne sais que dire. Je sens l'efficacité de la prière; et l'instant d'après il me semble que je ne peux pas prier. Quel horrible conflit! Ma grande source de confiance, ce soir, est dans les prières ardentes qui se sont élevées vers Dieu à mon sujet. Ai-je trop demandé, quand j'ai supplié Dieu de m'accorder la joie de lui amener une âme? « O Dieu! je t'en supplie, envoie-nous maintenant la *prospérité*. »

1er *décembre*. — Quels sont mes motifs d'actions de grâce en ce jour? Oh! ne permets pas, Seigneur, qu'une seule pensée d'orgueil trouve place dans mon cœur! Autrefois, dans les premiers temps de mon ministère, il m'est arrivé de penser qu'une si grande tâche n'était pas faite pour moi. Et cependant, mélangée à cette crainte et dominant cette affliction, j'avais la conscience intime et douce d'un ardent désir d'être employé à guider des pécheurs dans la voie du salut... Oh! daigne, Seigneur, raviver encore cette impression. Assiste-moi dans les directions à donner à tous ceux qui *cherchent*. Cette œuvre est ma joie : couronne-la d'une plénitude de paix et de consécration! J'éprouve comme si mon cœur n'était pas assez large pour contenir tout ce débordement de reconnaissance. Puissé-je monter, m'élever vers *Toi*, ô mon Jésus, éprouver un sentiment plus profond encore de ta présence, une dévotion et une absorption plus complètes dans la recherche exclusive de ta gloire! Daigne me préparer ainsi pour les obligations solennelles qui s'imposeront si vite à moi de nouveau! Je crie encore vers toi. Donne-moi, Seigneur, augmente-moi, multiplie-moi l'esprit de *prière*.

2 *décembre*. — Plénitude de joie. Hélas! pas encore assez d'humilité.

5 *décembre*. — Oh! en vue de cette journée de dimanche,

donne-moi un esprit de prière, pour moi, pour tous ceux de mon entourage ! Ne permets pas que ces « commencements » bénis s'arrêtent là. Oh ! continue, achève ton œuvre ! Donne-moi d'être vraiment, en ce jour du Seigneur, l'intendant fidèle de Jésus ! Que nous nous rencontrions à ta Table ! Et dans chacun de nos services, viens, sois là, avec ta puissance : au service du matin, pour embraser les croyants des flammes de ton amour, le soir, pour secouer et convaincre les pécheurs ! Mais, ô mon Maître, prends à toi tout entier ce cœur errant entre la grâce et le péché, et qualifie-moi pour me tenir debout entre ces deux mondes ! Ta grâce est pleinement suffisante. Contrains-moi donc à te chercher, à ne vouloir que toi, à te sentir près de moi. Et que ce soir, à la fin de ma journée, je puisse entendre comme une voix me dire : « Un pécheur de plus a été racheté. »

Le 8 décembre 1851, il écrivait comme suit à son beau-père, M. Hayward :

Quels qu'aient pu être autrefois mes devoirs et mes anxiétés (et vous savez qu'ils n'ont pas été minces), il me semble que je recommence en ce moment ma vie et sa grande œuvre, comme si j'étais sur le seuil et que toute ma carrière fût devant moi et m'attendît. Je n'ai encore, comme vous savez, monté que deux dimanches dans la chaire de mon nouveau temple ; et ces deux dimanches ont été vraiment des jours mémorables.

Je n'ai pas le moindre sujet de me glorifier. Pourtant, je me sens grandement encouragé. On m'a écouté avec une attention religieuse vraiment remarquable et imposante, et, ce qui est plus, j'ai reçu quelques témoignages directs attestant la présence de Celui qui apporte avec lui, quand il est là, la bénédiction sans mélange. Quant au nombre



des assistants, je n'oublierai jamais ce que j'ai ressenti quand, au moment où je me suis levé pour prêcher, dimanche dernier, au soir, j'ai vu tous les sièges occupés sur les bas-côtés et jusque dans les allées, et tout ce vaste édifice rempli partout jusqu'au fond, dans les tribunes et dans les arrière-galeries qui sont appuyées aux murs.

A la vérité, nous ne pouvons espérer que cela dure ainsi toujours. Pour le moment, il nous vient des gens de toutes les classes sociales. On m'a signalé la présence d'acteurs et de *clowns* du Cirque royal de Cook, qui étaient là confondus dans les rangs de l'auditoire. Assurément il faut compter là-dedans pour beaucoup l'attrait de la nouveauté et la curiosité. Puisse cet attrait concourir à de meilleures fins !

Le journal reprend ensuite, retraçant ses plus intimes pensées, notant les phases, les progrès et les temps d'arrêt du mouvement spirituel dans sa congrégation, les alternatives de ses encouragements et de ses déboires. Ce journal court ainsi, presque sans interruption, du 10 décembre 1851 au 3 juillet de l'année suivante. Il note, ce jour-là, son état de fatigue extrême, le besoin qu'il éprouve de prendre du repos. Puis, le journal s'interrompt. On retrouve seulement ce qui suit, daté de la fin de 1852 :

15 décembre. — Après six mois bientôt ! Essaierai-je d'écrire encore, de reprendre ce journal ? Six mois ! durant lesquels j'ai été incapable d'entretenir même l'espérance de continuer un service utile, et où, à de certains moments, l'*éternité* m'a semblé si près, *si près* de moi !



Que signifient ces paroles? Après un voyage de trois semaines, fort intéressant, — trop peut-être, en ce que cela avait épuisé ses forces, — fait dans les îles Orcades et Shetland, M. Mac-All était tombé malade, le premier dimanche d'août. Trois mois s'écoulèrent, pendant lesquels il n'y eut guère d'intervalles de mieux. Les docteurs lui ordonnèrent six mois de repos absolu; mais, avec la force de volonté qui le caractérisait, il reprit son œuvre au bout de trois mois, répondant à ceux qui s'en étonnaient: « Si je ne recommence pas maintenant, jamais je ne recommencerai. »

Et pour montrer ce qu'il entendait par recommencer, et par reprendre le harnais, il se mit à prêcher deux dimanches de suite à Westhoughton, église où il avait aimé à aller pendant qu'il était encore étudiant. Il résista à ces fatigues; mais que de souffrances il lui fallut endurer! Pendant trois mois, il ne put arriver à dormir! Peu à peu enfin, à l'époque fixée par le Dieu de grâce, il se rétablit doucement, d'une manière presque imperceptible.

Rien n'arrêta plus dès lors son activité dans la chaire et dans la paroisse. Il avait composé un recueil de cantiques pendant les mois de surmenage du printemps précédent. On l'attendait pour en faire usage. Tous ceux qui l'ont connu savent combien il aimait les cantiques. Il tenait cette disposition de son père, sans doute, qui en fit lui-même un livre en 1824, à Macclesfield. Voici, du

reste, comment il s'exprimait dans la préface du recueil actuel. Parlant de Foula (l'*Ultima Thule* des Romains) qu'il venait de visiter : « Dans cette terre éloignée, écrivait-il, j'ai trouvé des gens, des vieillards comme des enfants, qui chantaient ces mêmes cantiques qui font notre joie. » Il devait plus tard composer lui-même un grand nombre de chants sacrés, en anglais et en français.

Il est un autre aspect du caractère de notre héros que nous ne voudrions point laisser complètement de côté. Nous trouvons l'occasion d'en dire un mot à propos de la lettre suivante, qu'il reçut un jour d'un de ses confrères dans le ministère, et que nous retrouvons dans ses papiers :

Cher Monsieur,

Je vous envoie un exemplaire d'un recueil de cantiques que j'ai composé. Je pense que vous en aimerez les mélodies, et peut-être approuverez-vous quelques particularités que j'y ai introduites.

Votre affectionné,

Arthur A. Rees.

L'auteur de cette lettre était uni à M. Mac-All par un attachement d'autant plus significatif que, sur plus d'un point, les deux hommes différaient absolument. Ils soutinrent même leurs opinions dans des brochures de controverse, où ni l'un ni l'autre des combattants ne ménageait les coups. Car c'est là un trait du caractère de notre héros, que

jamais il ne craignit d'affirmer ce qu'il croyait vrai.

Et comme le disait, un peu plus tard, Enoch Mellor, un de ses anciens camarades du Collège de théologie : « En toute justice, il faut avouer que Mac-All n'a jamais abandonné le premier rang dans un combat. »

En 1855, M. Mac-All quitta Sunderland pour se rendre à Leicester, où l'avaient appelé de pressantes sollicitations. Nous détachons ce qui suit, d'une lettre d'adieu qu'il adressait aux amis dont il lui fallait se séparer :

Je vous écrirais d'une main tremblante, si je n'avais la conviction profonde d'avoir sincèrement demandé, en cet instant solennel, l'appui de Dieu. En une phrase, je puis expliquer la décision que j'ai prise : il me paraît que je serai *plus utile* à Leicester que dans cette ville. Ce ne serait donc qu'en étant infidèle à Celui que je désire servir que je poursuivrais ici mon chemin. Rien sans doute n'a altéré l'affection que je vous porte, et je crois que vous, de votre côté, me conserverez votre confiance aimante ; mais un devoir impérieux me force à prononcer le mot d'adieu. Adieu donc ! Du fond du cœur j'espère que nous nous reverrons souvent sur cette terre ; rien ne contribue plus, du reste, à adoucir mon chagrin que l'idée des jours futurs qu'il me sera donné, je le souhaite, de venir passer en ce lieu, où, je le sens bien, va rester une partie de mon cœur. Mais, après ces revoirs passagers, il y aura la suprême rencontre. Mes frères, sommes-nous prêts, sommes-nous sûrs de ne point manquer au rendez-vous?

CHAPITRE VIII

VACANCES ET VOYAGES EN ÉCOSSE

1855

« Les voyages étaient son unique luxe, la poésie de sa vie », écrit Mme Dhombres dans les « *Quelques souvenirs* » qu'elle a consacrés à la mémoire de son mari, le si regretté pasteur Dhombres. Nous pourrions refaire la même phrase, en songeant au Rév. R.-W. Mac-All. Qu'on nous permette, à ce propos, de citer quelques lignes qu'il écrivit à son retour d'une courte excursion dans les Hébrides. Nous devons à la bienveillance de M. Frédéric Christol, dont l'affection pour M. Mac-All ne date pas d'hier, de pouvoir reproduire, en même temps que cette notice, une vue de la « croix de Kilchoman », qu'il a dessinée d'après une aquarelle de M. Mac-All.

« Nous avions fait un grand nombre de milles, à pied plus souvent qu'à cheval, nous dirigeant vers l'ouest, sur un sol rocailleux et désert, lorsque, tout à coup entre deux rocs, nous apparut une large échancrure qui découvrait l'immensité de l'Océan.

« A ce moment, nous avions à notre droite, dans le lointain, les hauts sommets de l'Islay, couverts de précipices ; plus près de nous, des hauteurs sauvages se dressaient au-dessus de nos têtes.

« Bientôt après, nouveau changement de décor : un désert de dunes, que nous parcourûmes pour

arriver enfin sur une plage de sable fin. C'était l'heure de la marée; les vagues se succédaient nombreuses, glissant avec vitesse, mais sans bruit, et venaient mourir sur la grève, abandonnant derrière elles des couches de varechs et d'herbes aux vives couleurs. Si attachant était ce spectacle, que nous eûmes à peine le temps d'aller visiter le curieux cimetière de Kilchoman. Là, se trouve une croix magnifique, entre un grand nombre de pierres tombales superbement sculptées. Nous ne pûmes, malheureusement, consacrer que trop peu de temps à voir et admirer ce cimetière si intéressant. Le paysage était d'une beauté sévère, et les fleurs qui ornaient ces tombes mettaient un charme singulier dans la désolation de cette contrée sauvage et stérile. Au delà, c'était l'Atlantique; et, au delà, de ce côté, la terre la plus proche, c'est le Labrador. »

Cette excursion se faisait un samedi soir, beau prélude à ce :

Jour d'espérance et de joie
Qu'un Dieu fidèle nous envoie,
Repos si cher à notre cœur,
Jour du Seigneur.

Comment M. Mac-All était-il venu si loin passer sa journée de dimanche? Parce que là se trouvait, — et de nouveau nous empruntons ce récit au voyageur, — « un pasteur de l'Église écossaise, le Rév. Malcolm Mac-Laurin, fort âgé, et dont



j'avais fait la connaissance tout enfant dans la maison de mon père. A cette époque, il faisait une collecte pour donner un temple aux habitants de cet îlot perdu..... L'idée que j'allais le revoir me causait le plus grand plaisir. Nous le rencontrâmes dans le village; il nous montra aussitôt sa chapelle, un assez vaste édifice, pouvant contenir trois cents personnes. Mais quelle simplicité! De décoration, nulle trace sur les murs; pas de planches sur la terre nue. On n'avait point voulu dépenser plus d'argent qu'on n'en avait!...

« A la demande de M. Mac-Laurin, je me joignis à lui pour diriger le culte. La plupart de ses pauvres paroissiens ne connaissaient que la langue gaëlique; les seuls qui comprissent l'anglais étaient originaires de l'Écosse. Pendant toute la durée du service je sentis une émotion inexprimable : je voyais à côté de moi ce vaillant serviteur de Dieu, dont soixante et onze années avaient blanchi la tête et qui, depuis vingt-quatre ans, était monté, semaine après semaine, dans cette chaire qui, sans lui, n'eût peut-être jamais été élevée! Par les fenêtres qui coupaient la muraille blanche, j'apercevais au loin les vertes prairies d'Islay, que la mer seule bornait. Et je me disais en parlant aux braves gens assemblés, que cette première allocution de moi à eux devait être aussi la dernière.

« Après le sermon, suivant l'usage observé dans



les églises écossaises, les fidèles se réunirent autour de la Table Sainte. Le Rév. M. Mac-Laurin leur parla en langue gaëlique ; j'ajoutai quelques phrases en anglais, dans des termes que je m'efforçai de rendre le plus simples possible. Comme il était facile de ressentir au milieu d'eux les sentiments du cantique :

> Chrétiens qui habitez les contrées glacées
> Ou qui brûlez sous le soleil ardent,
> Vous surtout qui avez trouvé la demeure bienheureuse,
> Dans le pays de joie et de paix,
> Vous êtes unis par des liens plus que terrestres,
> Vous êtes membres d'une même famille.

« Lorsque nous quittâmes le village, le vénérable pasteur et sa femme nous accompagnèrent durant plusieurs milles. D'un côté comme de l'autre, nous voulions retarder le plus possible l'instant de la séparation.

« Il leur fallut pourtant rebrousser chemin. Leurs adieux furent ceux dont peuvent seuls se servir les bienheureux qui espèrent, lorsque les dernières vicissitudes seront passées, entrer en un royaume où l'amitié n'aura point de fin. Nous nous hâtâmes de les quitter, craignant de les attrister par des larmes que nous nous sentions impuissants à retenir. Ce fut un soir dont je renonce à exprimer la tranquille magnificence. Nous vîmes peu à peu s'éloigner nos amis, dans la direction du couchant,

où s'élevait leur humble maisonnette. Et lorsqu'ils eurent complètement disparu dans la pourpre du soleil couchant, nous restâmes longtemps immobiles à regarder les longues rangées de montagnes, qui, au loin, se détachaient sur l'opacité de la mer. Sur elles les derniers rayons de l'astre disparaissant se jouaient, avec une variété et une richesse superbe de coloris.

« Oui, certes, cette nature grandiose et paisible n'est qu'un emblème de la fin magnifique et bénie qui couronnera la vie consacrée à Dieu ! Nous nous répétâmes l'hymne de louanges au Créateur :

> Mon sentier se dore
> D'un reflet du ciel ;
> J'entrevois l'aurore
> Du jour éternel.
> Il monte et rayonne
> Dans le ciel lointain :
> Celui qui pardonne
> M'a pris par la main.

« Ainsi nous croyions apercevoir ce que serait la fin de la carrière de nos amis âgés, le but de leur fidélité constante. Nous avions une vision de ce que serait notre prochaine rencontre, lorsque, la main dans la main, nous parcourrions, non plus les pentes verdoyantes d'Islay, mais la « mer de verre mêlée de feu » où « ceux qui ont été fidèles en peu de choses, seront établis sur beaucoup ».

CHAPITRE IX

A LEICESTER

1855-1866

« Notre départ de Sunderland pour Leicester, écrit Mme Mac-All, impliquait un grand changement de vie et de travail. Là, tout était mouvement; à Leicester les choses n'allaient pas vite à cette époque. Les calmes et respectables habitants de cette ville assoupie semblaient attendre de la religion, selon le mot de Bunyan, « qu'elle mît, dimanches et fêtes, ses pantoufles d'argent ». Les deux sphères de notre activité étaient entièrement différentes; mais c'était la main de Dieu qui avait mis là son serviteur. C'était là qu'il devait travailler. »

Cependant, le sentier du devoir ne lui apparut pas distinctement tout d'abord, ni pendant bien des mois. Les premières offres de Leicester avaient même été repoussées; mais à la fin, au temps marqué par Dieu, son serviteur vit sa voie ouverte et s'y engagea. Dans ses adieux à Sunderland, M. Mac-All mentionne avec reconnaissance, que le nombre total des admissions au titre de membres de l'Église, durant son ministère dans cette ville, — y compris le temps de son pastorat à « Bethel », — fut de trois cent dix, nombre qui donnait, dit-il, « près d'un nom pour chaque dimanche que je passai à Sunderland. » Et Dieu continua de bénir ce ministère. Un grand nombre de nouveaux fidèles furent adjoints à la chapelle de Bond-Street, à

Leicester, comme en fait foi le témoignage d'un de ses auditeurs en cette ville, dans une lettre datée de 1856 :

Il y en a qui ont été attirés par les efforts faits en faveur de ceux qui ne vont dans aucun lieu de prières. C'était pour faire le bien qu'il alla par les carrefours. Ses sermons sont devenus le sujet de conversation des ateliers, et il s'y trouve bien des gens qui expriment leur gratitude de ce qu'il est allé à Sanvey Gate et en d'autres endroits. Et les effets de son œuvre ne se bornent pas là. D'autres ont organisé des classes bibliques. La jeunesse a attendu avec impatience les réunions hebdomadaires, et a exprimé sa gratitude et sa reconnaissance pour celui qui a travaillé de son mieux à leur bien. Il a fait l'œuvre de son Maître.

Après deux ans de travail fructueux, M. Mac-All se démit de ses fonctions de pasteur de la congrégation de Bond-Street, et en 1857 la chapelle de London-Road fut érigée d'après ses plans. Une lettre de lui, adressée au conseil de l'Église et qu'on trouvera citée tout au long dans sa biographie anglaise, met en un vif relief ses vues de réformes dans le sens, peut-on dire, populaire et démocratique.

L'essai fut fait de ces réformes conformément à ses suggestions, et on continua de les appliquer avec succès pendant les huit dernières années du ministère de M. Mac-All à Leicester. Il eut la grande joie de savoir, que le préjugé populaire qui prêtait aux églises des motifs mercenaires, était désarmé dans la classe ouvrière; beaucoup furent



attirés dans ce bel édifice largement ouvert à toutes les classes sociales, et plus d'un, parmi ceux qui, jusque-là, ne le cherchaient pas, trouva le Sauveur.

CHAPELLE DE LONDON-ROAD

Écoutons ce que quelqu'un disait, plus de trente ans après, en une touchante occasion [1] :

Convaincu que l'Évangile devait être à la lettre prêché « gratuitement », M. Mac-All, secondé par des diacres imbus d'un même esprit, fit litière de tout le système des revenus de bancs d'église et de contributions fixes, et s'en remit sans réserve au bon vouloir chrétien des membres de sa com-

(1) L'érection d'un monument à la mémoire du premier pasteur et fondateur de l'église, 1894.



munauté... On n'aura pas de peine à croire que cette méthode ne fut pas universellement approuvée; mais dans les esprits et dans les cœurs de la majorité, elle provoqua un enthousiasme affectueux, qu'une période de plus de trente ans n'a pas éteint.

Pendant cette période de son ministère (1857-1866), ajoute l'ami de Leicester, le nombre des adhésions à l'église s'accrut de cent vingt à quatre cent cinquante; une florissante mission fut établie dans le village de Rearsby; on réunit une nombreuse école du Dimanche; on fréquenta la prédication en plein air ; des classes, des réunions amicales ou en faveur de la tempérance et des œuvres philanthropiques furent créées, et une vie saine et vigoureuse se manifesta pour tout ce qui touchait au travail et à l'œuvre de l'église. L'assistance aux services du dimanche fut, à cette époque, tout à fait phénoménale; les bancs ordinaires étaient fréquemment tous occupés. On dut en ajouter d'autres dans les bas-côtés et jusque dans le pourtour de la table de communion. L'escalier de la chaire même dut être mis en réquisition.

Ces résultats étaient d'autant plus remarquables qu'aucun procédé à sensation ne fut employé pour les obtenir, le service et la prédication étant tous deux d'un caractère sobre et sans prétention. L'intense sincérité du messager de la bonne nouvelle, sa profonde conviction de la vérité et de la portée solennelle de son message, son désir ardent de le voir accueilli par ses auditeurs; qu'on y joigne une vie et une conduite marquées au coin de la plus grande pureté, du plus grand zèle et d'une affectueuse abnégation, ce furent là les seuls procédés qu'employa jamais M. Mac-All pendant son ministère à Leicester.

Sa prédication fut « sans prétention », parce que M. Mac-All ne pouvait être prétentieux; elle



fut « simple », mais avec la simplicité que donne la culture de l'esprit, alliée à une soigneuse exégèse et à une maîtrise parfaite de son sujet; par-dessus tout, était le désir ardent de son cœur d'amener des hommes au Christ crucifié, comme à leur Sauveur et leur Rédempteur, en qui seul peut être sentie la vraie paternité de Dieu. Sa parole, comme lui-même, était diverse; les textes de ses sermons en font voir quelque chose, et quel que fût le sujet, son style et sa manière de les traiter restaient les mêmes. Voici quelques-uns de ces textes :

« Et il est arrivé que, comme son serviteur faisait quelques affaires çà et là, cet homme-là ne s'est point trouvé. » (I. Rois, XX, 40.)

« La noblesse d'Israël a été tuée sur tes hauts lieux. Comment sont tombés les hommes forts? » (II. Sam. I, 19.)

« Et comme il ne pouvait pas survivre à sa chute, j'ai pris la couronne qu'il avait sur la tête et le bracelet qu'il avait à son bras, et je les ai apportés à mon Seigneur. » (II. Sam. I, 10.)

« Jean a achevé sa course. » (Actes, XIII, 25.)

« La Loi a été notre précepteur pour nous conduire à Christ. » (Galates, III, 24.)

« Que pensez-vous du Christ? » (Matth. XXII, 42.)

« Et ils dirent : le Seigneur en a besoin. » (Luc. XIX, 34.)

« Et, après cela, ils n'osèrent plus l'interroger. » Matth. XXII, 46.)

« Et les autres se mettant les uns sur des planches, les autres sur quelques pièces du vaisseau, tous se sauvèrent à terre. » (Actes, XXVII, 44.)

« Ils vinrent à la porte de fer qui conduit à la ville, et la porte s'ouvrit à eux d'elle-même, et ils sortirent. » (Actes, XII, 10.)

« Va, cours au-devant d'elle et demande-lui si elle, son mari et son enfant se portent bien, et elle répondit : Bien. » (II. Rois, IV, 26.)

Quelques jours avant l'ouverture de la chapelle de *London Road*, un petit groupe de fidèles se réunit un soir dans ce bel édifice si pur, si simple, et qui donnait cependant une certaine impression de majesté. Nous chantâmes :

« Here would I find a settled rest
While others go and come,
No more a stranger or a guest
But like a child at home [1]. »

Il était certainement délicieux de sentir que dans cette nouvelle maison de prière « le riche et le pauvre se rencontreraient et fraterniseraient ». M. Mac-All, habilement secondé par un grand nombre d'aides de bonne volonté, vit l'église remplie d'adorateurs empressés. Les passants de la *London Road*, cette promenade favorite des dimanches soirs, furent invités à entrer — autre prophétie de ce qui devait se passer à Paris! La multitude vint — elle revint; tout était bienveil-

(1) Ici, je voudrais me reposer pour toujours,
Tandis que d'autres viennent et s'en vont,
Non plus comme un étranger ou comme un hôte,
Mais comme un enfant dans la maison de son père.



lance et courtoisie; tous répondirent à l'invitation de leurs frères, de leur Dieu! Oui! N'y avait-il pas là la « Main conductrice » qui lui avait fait quitter Sunderland et ses nombreux et chers souvenirs, pour accomplir à Leicester une tâche spéciale?

Ici comme là, les jeunes gens devaient entrer pour une large part dans ses préoccupations et ses travaux. Jusqu'à la fin, ils se réunirent dans son cabinet de travail une fois par semaine. Dans cette tâche aussi, il fut habilement secondé par des amis plus âgés. La session durait généralement d'octobre à avril; puis, une soirée, à laquelle les dames étaient invitées, avait lieu (1).

(1) Voici un aperçu d'une de ces soirées :

Leicester, 7 avril 1865.

A Mme Mac-All.

Chère Madame,

La charade improvisée d'hier au soir s'étant prolongée assez longtemps, nous nous séparâmes immédiatement après; un doute peut donc rester sur la politesse de notre classe, doute que nous voudrions nous hâter de dissiper. Nous désirons donc vous offrir, à vous et à M. Mac-All, les remerciements de la classe pour l'excessive bienveillance avec laquelle vous nous avez accueillis en cette occasion.

Nous comprenons que ce doit être, de bien des manières, une assez lourde charge que d'avoir un si grand nombre de personnes chez vous, même pour une seule soirée, et nous désirons que nos remerciements vous prouvent à quel point nous l'apprécions. Nous croyons que, grâce à vous, la classe a passé une agréable soirée. Nous voudrions aussi remercier les dames qui vous ont si aimablement donné leur concours.

Signé : John Latchmore, junior, secrétaire.

M. Mac-All écrivit tout spécialement des récits imaginaires, destinés à faire tirer des conséquences pratiques et comme un « Pilgrim's Progress » modifié, à l'intention des classes bibliques pour les jeunes filles, qui se réunissaient le lundi soir dans la salle de lecture, au nombre de cent vingt. Il posait aussi, par écrit, des questions, auxquelles celles qui les recevaient devaient répondre de même. Les questions étaient si habilement posées, que si celle qui les recevait n'en saisissait pas complètement la portée, elle y faisait infailliblement une mauvaise réponse, ce qui donnait à l'*humour* sans fiel de M. Mac-All l'occasion de s'exercer.

La musique avait un grand charme pour M. Mac-All; là où il était, les orgues ne manquaient jamais. Comme on peut s'y attendre, il aimait les airs bien accentués, que les gens pouvaient saisir aisément; et sa belle basse, d'un timbre particulier, s'entendait au milieu d'autres voix et gardait son caractère propre, justifiant ainsi la critique d'une vieille dame de North Berwick : « Mistress Mac-All, votre mari a une voix terriblement forte *(unco' strang).* »

« Nous passions généralement — raconte Mme Mac-All — nos vacances en Ecosse, à faire des excursions et des marches dans des endroits où, souvent, il n'y avait pas de routes, comme lorsque nous traversâmes le pays en diagonale de Loch-Duich à Beauly; nous n'eûmes pendant longtemps pour chemin



qu'une piste tracée par le pas des vaches noires de Skye; sentier peu commode, mais délicieux cependant, pour aller de la mer à la mer sur une longueur de cinquante-trois milles, ce qui nous demanda trois jours. Nous eûmes d'autres charmantes vacances en 1864, lorsque nous retournâmes à Clova, séparé de Balmoral, séjour bien connu de la reine Victoria, par une barrière de montagnes sauvages. Ce pays étant favorable à plusieurs plantes alpestres, est le rendez-vous d'un grand nombre de botanistes d'Édimbourg. »

M. Mac-All réunit toutes ses remarques et le récit de ses excursions, dans une conférence qu'il donna à sa « classe » de jeunes gens, en décembre 1864, dont nous donnons ici quelques passages.

Jardins de Montagnes, ou excursions botaniques dans les hautes terres (Highlands) d'Écosse.

Leicester, décembre 1864.

Vous avez entendu parler de jardins suspendus, de jardins intérieurs, de jardins d'hiver; mais que diriez-vous d'un jardin de montagne? Un « jardin de montagne » est planté et soigné sans secours humains. « Ses fleurs vivantes », comme dit Coleridge, « bordent les frimas éternels ». La surface verte et veloutée se borne souvent à quelques pieds carrés, ou même à quelques pouces carrés. Et fréquemment l'explorateur, en découvrant l'un de ces jardins, a raison de croire qu'aucun œil humain ne s'est jamais reposé sur cet endroit spécial et sur ses trésors nombreux et diversement colorés.

Après avoir descendu quelque haute montagne, je me suis souvent arrêté pour jeter un regard en arrière, fasciné par la terreur de sa forme et de son front sublimes; et je me suis émerveillé du nombre de choses féeriques qui se nichent sur son âpre surface, complètement invisibles d'en bas, cela va sans dire, mais qui couvrent chaque petit rebord et pointent à chaque crevasse des roches les plus élevées.

Si l'on voulait tirer une morale ou chercher des similitudes, on pourrait trouver une heureuse vérité en ceci : Approchez-vous ! (telle pourrait être l'interprétation de ce langage silencieux). Regardez de plus près les choses providentielles ; ne craignez rien. Le terrible roc vous révélera en détail, sur son sein glacé, cent petits endroits vivifiants, peuplés des plus douces beautés... Les orages dont Dieu a heurté et a déchiré la face de la montagne en pointes menaçantes, ont préparé d'innombrables recoins dérobés et humides, où la vie se manifeste sous forme d'êtres charmants, qui ne pourraient recevoir leur nourriture ni leur couleur dans une atmosphère moins élevée. Et les orages de la vie ne laissent-ils pas ainsi leur trace derrière eux, préparant à une nouvelle patience et à un humble amour le cœur contre lequel ils ont sévi ?

J'ai parlé des roches les plus élevées, et, seules entre toutes les chaînes de montagnes britanniques, celles-là offrent des jardins de montagnes. Aucun des sommets de notre île n'atteint tout à fait la ligne des neiges éternelles.

Là, bien au-dessus des pentes désolées de pierres croulantes et de débris, se trouvent une quantité d'étroits rebords, de petites tablettes qui, lorsque leur structure géologique et leur exposition s'y prêtent, deviennent autant d'endroits verdoyants et fertiles, à la lettre autant de petits « paradis ». Que trouvons-nous sur ces espaces de la largeur d'une main? Une demi-douzaine de mousses en forment le tapis; autant d'espèces différentes de *marchantia*



et de *lichens*, et quelques *fungi* teintent ses rebords de roc; de gracieuses fougères s'élancent des crevasses et des fentes, et des herbes et des joncs alpestres aux formes ondulantes. Tels sont les accessoires ou le cadre de votre jardin; ses ornements principaux sont de dix à douze des plus admirables plantes alpestres, groupées si naturellement qu'elles charment et reposent l'œil par leurs riches teintes contrastées...

Je découvris un trésor des plus précieux. Profondément enfoncée dans un petit bassin de roches en forme de tombe, dans lequel, j'en suis sûr, aucun regard n'avait jamais pénétré auparavant, m'apparut une charmante fougère. Dès que je l'eus découverte, je reconnus qu'elle m'était entièrement nouvelle, et j'ai toute raison de croire que c'est une variété non encore découverte. J'ai laissé la plante au jardin botanique royal d'Édimbourg, et j'ai le regret de dire que les « frondes » en sont maintenant à Londres, soumises à l'inspection d'un éminent botaniste. Je suis extrêmement fâché de ne pouvoir vous les montrer. Cette plante paraît être une nouvelle variété du polypode pâle des montagnes, et je crois que je puis aspirer à l'honneur de l'avoir découverte.

M. Moore, directeur du Jardin botanique de Chelsea, écrivait en octobre 1864:

Relativement à la fougère, autant que j'en puis juger, je n'en ai pas vu de semblable. Je serais, par conséquent, très heureux de voir celle dont vous parlez, et, naturellement, je vous la renverrai.

On envoya la plante qui fut nommée par M. Moore *Polypodium Phegopteris*, var. *Laciniatum*. Ce nom,

tout resplendissant de la rosée du baptême, et le plaisir de M. Mac-All valaient la peine d'être vus, sans parler du : « Terriblement beau! » de Mme Robbie.

« Jours agréables, continue Mme Mac-All, que ceux que nous passâmes dans la chaumière de l'éleveur à Whitehaugh, Clova. La porte était si basse que M. Mac-All ne pouvait entrer sans se baisser beaucoup; et, quand nous voulions voir le ciel, cela ne nous était possible qu'en nous approchant de la microscopique fenêtre du salon de la ferme, à cause de l'élévation des rochers qui faisaient face. Il y avait derrière la maison un ruisseau avec une passerelle rompue; je me souviens d'avoir essayé de le passer à califourchon, mais je trouvai la plaisanterie assez mauvaise à cause des clous. Mme Robbie, notre hôtesse, le passait sur des échasses en hiver. Nous, les dames, essayâmes, quelques pas seulement! La simplicité et la liberté de notre vie, en cet endroit, étaient charmantes : nous y allâmes pour la première fois en 1863 et nous y revînmes en 1864. Quel charme, après être péniblement arrivé en haut de Jock's Ladder et avoir fait la montée du grand Culrannoch, de descendre le petit Culrannoch, situé à 3.000 pieds au-dessus du niveau de la mer, et là, de contempler un parterre de brillantes lychnis alpestres, aux touffes rosées, molles et parfaites, le seul endroit de la Grande-Bretagne où l'on dit qu'elles croissent.

« Les flancs de la montagne, en face de la vallée de Clova, sont terribles à escalader.

« Feu M. Don, cependant, n'hésita pas. Apercevant un spécimen de la *Bartsia* alpestre, il grimpa, et resta suspendu comme une araignée. Et comme ses amis effrayés lui criaient d'en bas : « Allez-vous risquer votre vie pour une malheureuse plante ? » Lui, sans prendre garde, leur cria enthousiasmé : « Eh ! bigre, il y en a « deux ! »

« Cette excursion délicieuse se termina à la baie de Largo. Là, tandis que les vagues déferlaient à nos pieds, nous étions entourés des enfants et de leurs parents. Les vieillards aussi étaient attirés dans le groupe ; nous leur apprenions à chanter des hymnes à Celui qui dit à la mer en fureur : « Calme-toi », et plus d'une larme coula, tandis que, de leurs voix argentines, les enfants chantaient, chaque fois, leur hymne favori du départ :

Little children will be there
Who have sought the Lord by prayer (1).

« Jamais je n'oublierai les sons entraînants des trois hourras qu'ils poussèrent en notre honneur sur le rivage, le dernier soir, ni les adieux aimables de ces braves gens, tandis que nous passions dans la rue assez primitive du village, le jour

(1) « Là seront les petits enfants
« Qui, dans leurs prières, auront cherché le Seigneur. »



de notre départ, et qu'ils disaient: « Les enfants se souviendront toujours de vous. »

« En 1862, reprend Mme Mac-All, nous visitâmes la région du Ben Lawers. Nous demeurions dans une délicieuse ferme, sur les bords du lac Tay, juste au pied de la montagne. Comme nous avions le vif désir de trouver le *Cysiopteris montana*, qui croît dans la gorge de Lockay, non loin de Killin, nous louâmes la charrette de M. Mac-Diarmid, et nous partîmes, troupe joyeuse, pleine du désir de s'amuser, non de dévaster; aussi, ne transcrirons-nous pas les indications très claires et très tentantes sur la manière et l'endroit où découvrir le trésor... que nous ne découvrîmes pas! Partis à une heure trop avancée de la journée, le crépuscule (ou plutôt la nuit) nous surprit dans la gorge, et nous fûmes obligés d'y rester toute la nuit, jusqu'à ce que les chevaux se fussent reposés, et qu'il nous fût raisonnablement possible de repartir, ce que nous fîmes, de bonne heure, le lendemain matin. Nous n'avions pas à regretter de nous être fatigués, pour voir les brumes se dissiper au-dessus du lac Tay, à mesure que le soleil s'élevait de plus en plus haut; mais nous avions bien sommeil. »

La biographie anglaise cite ici plusieurs extraits de la correspondance de M. Mac-All en 1863 et 1864, qui peuvent donner une idée de son ministère à Leicester, et qui montrent combien ce ministère



fut actif, riche en consolations et en bénédictions. Forcé de faire un choix, nous donnons seulement la courte lettre qui suit, et la réponse encore plus brève :

Leicester, 7 mars 1864.

A M. Parsons

Cher Monsieur,

Je considère l'invitation si bienveillante que vous m'avez envoyée, de prêcher à l'anniversaire d'York, comme un honneur que je ne mérite en aucune façon. Elle m'est des plus agréables, en ce qu'elle me montre la place que j'occupe dans l'estime de quelqu'un que je ne puis que révérer et honorer... Je regretterais de vous donner la peine de m'écrire encore, et je ne le ferais certainement pas, si je n'étais sous l'impression que vous vous êtes laissé influencer par une pensée bienveillante pour quelqu'un qui n'est plus (son père).

Nous nous ferons un plaisir tout particulier de vous recevoir en avril. Tous sont sincèrement reconnaissants de votre promesse.

Croyez-moi toujours à vous avec le plus grand respect.

R.-W. Mac-All.

York, 8 mars 1868.

A M. Mac-All.

Mon cher Monsieur,

Permettez-moi, en dépit de vos doutes, de vous considérer comme engagé à être avec nous le second dimanche de juin, et le jour suivant, le 12 et le 13. Je ne puis qu'ajouter que je reste affectueusement à vous.

James Parsons.

Quand M. Mac-All était petit enfant, M. Parsons était venu prêcher pour son père. En allant à l'office, on vit le jeune garçon qui s'admirait beaucoup dans son habit de nankin neuf, aux boutons dorés.

En 1857, M. Mac-All écrivit, en prenant sur ses soirées et sur ses nuits, un livre qu'il publia sous le titre allégorique *Chapeltown* ou les *Condisciples*. C'était, sous la forme instructive, intéressante et suggestive d'un conte, une critique, d'ailleurs aimable et fraternelle, des défauts qu'il avait observés chez les pasteurs des Églises congrégationalistes. Dans sa préface, l'auteur dit :

Chaque personnage esquissé dans ce livre est inventé, et chaque incident est imaginaire. Le lecteur perdrait son temps s'il cherchait à appliquer les allusions ou les descriptions à un modèle, puisque non seulement toute coïncidence est fortuite, mais qu'elle est ignorée de l'auteur lui-même. Et cependant ces pages traitent de réalités, car dès ses premières années, il a été entouré d'objets qui lui ont rendu possible une connaissance approfondie des sujets. Il écrit une fiction pure en un sens, et, en un autre sens, il n'écrit que sur des « choses qu'il a vues ou entendues ».

L'auteur ne sympathise pas avec les cris des faiseurs de présages du jour. Une charge d'honneur incombe aux Églises britanniques de cette dénomination, tant pour élever le niveau spirituel des âmes que pour diriger l'œuvre d'évangélisation ; l'auteur est persuadé qu'elles comprendront et rempliront leur mission sacrée ; cependant, l'attention des pasteurs n'est pas toujours tellement réglée qu'elle tende au plus haut point à atteindre ce but. Le fait que

certaines manières d'être distinctes, différant même dans les principes les plus importants, caractérisent le saint ministère à notre époque, est une preuve suffisante de cette assertion. On a tenté de définir ici ces différentes manières, afin que le lecteur puisse juger quelle est la meilleure. Mais tout en essayant de faire une distinction, l'auteur tient à protester sincèrement contre deux erreurs communes — celle d'imputer à un système les fautes des individus, et celle de mettre en doute la sincérité de nos frères, en raison des variations qui ne vont pas au delà de la forme de la pensée et de l'expression (1).

Un esprit naturel et qui coule de source est répandu dans tout cet ouvrage, et le plus chaleureux défenseur du système des congrégations indépendantes ne saurait s'offenser d'un quolibet et d'une plaisanterie faits en passant, puisque le

(1) On peut juger du caractère et du contenu du livre, par les appréciations faites à ce sujet dans la presse contemporaine :

« Ce conte a été évidemment écrit par un homme qui connaît bien les Églises indépendantes anglaises. Il décrit la carrière de trois étudiants : l'un d'eux, à la parole facile et populaire, est, quoique bon, trop désireux d'éloges; un autre présente une théorie teutonne du Christianisme, apprise de Schleiermacher, habillée à l'Anglo-Germanique et incompréhensible aux intelligences des paysans et des boutiquiers. Le but du troisième est pur et sa méthode est sage, mais il est quelque peu pharisaïque. Le premier obtient, dès le début, un poste en vue et de gros appointements, mais il tombe malade quelque temps après. Le deuxième ne peut arriver à s'établir à la façon ordinaire, et il se voit obligé de répondre à des annonces; l'une de ces annonces le met en rapport, à Londres, avec une congrégation peu nombreuse, mais que ses membres croient distinguée. Le



but du conte est de montrer, qu'il ne faut pas chercher querelle au système en raison des excentricités et des absurdités de quelques-uns de ses adhérents. L'écrivain nie avoir eu l'intention de donner un exemple de la moyenne des membres d'une congrégation, et affirme que ses personnages les plus comiques sont exceptionnels. Nous ne devons pas omettre de louer l' « humour » contenu dans bien des passages de ce livre.

Parmi ses autres occupations à Leicester, M. Mac-All compila, en tout ou en partie, deux livres d'hymnes pour les écoles du dimanche. L'un de ceux-ci était à l'usage de ses moniteurs et de ses écoliers de Bond-Street, l'autre destiné aux écoles du dimanche de la ville.

Très adroit de ses mains, il avait plusieurs

troisième répond à l'appel de quelques braves gens de la campagne, où, après un travail court, mais heureux dans ses résultats, il meurt d'épuisement. Ses deux amis, cependant, tirent de son ministère dévoué et de sa digne mort les leçons nécessaires. Chacun d'eux reconnaît son erreur et y renonce, et, dès lors, ils recommencent à travailler sous de nouveaux et meilleurs auspices — purifiés, l'un d'un mysticisme et d'une phraséologie sans but, l'autre de sa personnalité. Telle est l'esquisse. Dans le corps du récit se trouvent un assez grand nombre de peintures de la nature humaine, sous tous les aspects, inspirées par la dissidence. L'esprit du livre est bon, et la facture en est vive et charmante. Nous souhaitons un grand succès à *Chapeltown*, convaincus qu'il peut faire un grand bien aux habitants de cette ville célèbre. »

(L'Homiliste.)



fois, à Sunderland, fait des fleurs de cire pour donner des exemples à des écoles du dimanche[1]. Plus tard, il se risqua à reproduire les fleurs du Snowdon et de Ben-Lawers. Il en découpait les patrons dans la botanique de Sowerby, et quand elles étaient terminées, il les plantait sur des blocs de bois, découpés et sculptés de façon à les faire ressembler à des sommets de montagnes. Il avait une fois, non sans peine, produit une représentation de Foula, dans les Shetland, après le séjour qu'il y avait fait en 1852. Pendant le déménagement pour Leicester, le Vandale qui surveillait l'emballage détacha toute la structure de la planche qui, sans doute, aux yeux du pauvre homme, était une tablette précieuse contenant plus d'un pouce d'épaisseur de bon bois blanc!

(1) Voici un petit tableau dû à la plume du Rév. W. Hope Davison, M. A., l'un des secrétaires de l'Union congrégationaliste d'Écosse. Nous le trouvons dans une lettre qu'il écrivait à Mme Mac-All, le 15 janvier 1897 :

« Je crois encore entendre mon père me racontant l'histoire de l'un de ces célèbres « services d'enfants » : la chapelle d'Ebenezer archi-comble; tout l'auditoire en suspens, les yeux braqués sur la chaire; lui (M. Mac-All) dans la chaire; le moment d'attente silencieuse; le texte annoncé : « quelque chose dans cette boîte »; redoublement de l'attente et de la curiosité; toutes les haleines suspendues au moment où le voile était enlevé; et alors, retirée par ses longs doigts blancs, une belle rose en cire apparaissant, œuvre de ses mains, et ensuite le discours sur le sujet. Ainsi s'est photographiée dans mon esprit, à travers l'esprit d'un autre, l'image d'une scène que je n'ai jamais vue, mais qu'il me semble voir cependant. Cette

La lettre suivante a sa place en cette période de notre récit :

48, Euston-Square, Londres, 7 février 1865.

A M. Mac-All

Mon cher monsieur,

Dans la soirée de mardi dernier, vous avez été élu membre de la Société Linnéenne, en même temps qu'un autre excellent associé, le capitaine Douglas Galton ; ainsi, je compterai sur la visite que vous nous avez promise, pour le mardi 16, afin que j'aie le plaisir de vous accompagner à Burlington-House, siège de la Société Linnéenne. Il y a une somme de 130 francs à payer au début.

Croyez-moi tout à vous,

J. Hamilton.

C'était la coutume, parmi les pasteurs, d'offrir, chacun à son tour, un déjeuner aux autres. A peu près à cette époque arriva le tour de M. Mac-All de donner le sien. Parmi les invités se trouvait le Rév. R.-P. Mursell, successeur de Robert Hall, et une lumière de l'Église baptiste de Leicester. Le

« photographie » nous ramène à quelque quarante ans en arrière. »

Le même ami déclare : « Je me rappelle, quand j'étais encore tout petit enfant, avoir entendu les gens de Sunderland, et notamment mes parents, parler avec ravissement de Robert Mac-All. Je me rappelle aussi, comment mon père parlait des heures qu'il lui avait été donné de passer avec lui dans son cabinet de travail, des plans de sermons qu'il écrivait et de ses prières. »



nouveau membre de la Société Linnéenne (FLS) fut mis sur le tapis ; et M. Mursell, qui aimait beaucoup à plaisanter, dit à mon mari : « FLS, FLS, qu'est-ce que cela veut dire ? Est-ce quelque chose qui désigne une fleur ? Flos ! » Ainsi raillé, M. Mac-All répondit vivement : « Oh ! je vais vous dire, cela signifie : *Fellow*, Membre de la Société orthodoxe de Leicester ! »

Il est assez singulier que le jour même où M. Hamilton écrivait sa lettre, M. Mac-All, dans la soirée, faisait à Ashby-de-la-Zouch, avec de nombreux diagrammes et des exemples, sa conférence sur les « Jardins de montagnes » dont il a été déjà parlé. La préparation de ces diagrammes avait occupé toute la maison. Quel temps délicieux que celui où, dans son vieil habit de travail, pinceaux et couleurs en main, il travaillait « comme un Troyen » ! Toujours très occupé, il acceptait avec plaisir l'aide cordiale de ceux de ses jeunes amis qui pouvaient dessiner ou peindre. C'était une petite réunion de travail, joyeuse, pleine de gaieté, et dont le capitaine, avec ses bottes de sept lieues, les dépassait tous par la taille.

De cette façon, il avait préparé plusieurs autres conférences : « Le Mont Rose » ou « la Neige perpétuelle », « Le sixième jour, ou la Terre préparée pour l'homme », « Les Juifs », « Comment les plantes se nourrissent », « Les Hébrides du comté d'Argyle », et d'autres.

C'étaient des heures bien agréables, péniblement gagnées par un travail assidu, raconte Mme Mac-All, que celles où nous pouvions aller dans la forêt de Charnwood, nous imaginant, quand nous avions atteint le sommet de la colline du Phare, que nous étions sur une montagne double de hauteur; car il y a là une chaîne de montagnes granitiques en miniature, et l'on peut y trouver bien des fleurs de montagne, si on les y cherche.

Un proverbe français dit: « C'est toujours l'inattendu qui arrive. » Dans les derniers mois de 1865, des troubles s'élevèrent dans la communauté de la chapelle de London-Road. On ne peut les comparer qu'à ces courants contraires, dans la traversée de Newhaven à Dieppe, qui, tout en dessous de la surface, peuvent être soudain troublés dans leur course par le grand courant qui part des côtes nord de la Bretagne. La mer s'élève vite et retombe non moins vite.

Le 1er novembre 1865, le pasteur, et son collègue le pasteur adjoint, donnèrent leur démission. On supplia, une fois, deux fois, M. Mac-All, à des assemblées de l'église, de revenir sur sa résolution, et deux fois il la confirma. On ne voulut pourtant pas l'accepter; mais le 20 novembre, voyant que la chose était inévitable, on forma un comité d'administration pour douze mois, dont M. Mac-All fut élu membre. Dès lors il mit tous ses soins à leur trouver le pasteur qu'il leur fallait.



Sur ces entrefaites, aussitôt que sa démission à Leicester fut connue, l'église de Grosvenor Street, Piccadilly, à Manchester, porta ses vues sur lui, et il en reçut le 2 décembre une invitation des plus cordiales. Les lettres suivantes révèlent sa profonde anxiété, et son désir d'obéir à « la main qui dirige tout ».

Leicester, 12 janvier 1866.

A John Holt, Esq.

Je sens que le temps arrive rapidement, où il me faudra prendre une décision sur l'importante alternative de rester ici ou d'aller à Manchester. Ce qui me soutient beaucoup, en pensant à tout ce que cela implique, c'est de croire que, en réponse aux nombreuses prières de bien des cœurs, Celui qui dirige tous les esprits, et qui dirige même nos pensées, nous inspirera, au moment nécessaire, une résolution en rapport avec sa volonté. Et s'il en est ainsi, qu'avons-nous à craindre?

Écrivant encore le 16, il dit au même ami :

Quand j'écrirai officiellement à M. Armitage, je vous enverrai aussi un mot. J'ai l'intention d'écrire jeudi, si tout va bien. Il nous faut encore demander que mon esprit reçoive l'inspiration nécessaire au moment de la décision .

Leicester, 18 janvier 1866.

Au même.

J'ai envoyé à M. Armitage, par ce courrier, une lettre à l'adresse de l'église de Grosvenor-Street et de la congrégation, pour les aviser que j'accepte leur offre. Je me sens très reconnaissant d'avoir pu en venir à cette conclusion ;

le doute et l'anxiété quant à mon devoir semblent avoir cessé. J'ose en conclure que si la volonté divine avait été contraire, quelque empêchement, ou au moins une impression, m'aurait marqué que je devais agir autrement.

Le 1er février 1866, il écrit au même ami :

Je suis heureux de dire que l'Église a adressé une invitation unanime et des plus cordiales à M. Allen, hier au soir, et une assemblée de la congrégation doit avoir lieu mercredi prochain pour la confirmer. Je crois qu'il acceptera.

Sa sollicitude pour le temple de la London-Road l'emportait sur tout. Il ne voulait pas quitter le vaisseau avant de le voir pourvu d'un autre capitaine. Il en aurait été de même à Sunderland si le pasteur appelé, et qui semblait implicitement engagé, ne s'était retiré au dernier moment; aussi, là, M. Mac-All fut-il obligé de quitter son troupeau sans avoir le bonheur de lui laisser un guide. Un excellent monsieur et sa famille étant arrivés à Leicester vers l'époque de [son départ et se montrant disposés à aller à l'église de London-Road, M. Mac-All mit en œuvre tout son art de persuasion, et de la façon enjouée qui lui était familière, leur offrit de « leur louer sa maison à bas prix s'ils promettaient d'aller à cette église ».

Le repos définitif que nous chantâmes, écrit Mme Mac-All, ce doux soir de printemps, dans le nouvel et agréable édifice, ne devait pas précisé-





Mme SARAH MAC-ALL
(mère de Robert-W. Mac-All).

ment être le nôtre. La « main qui conduit » nous poussait en avant et encore en avant. A personne plus qu'à Robert-Whitaker Mac-All les relations pastorales n'étaient précieuses. Cependant, la main qui lui montrait la sortie, lui avait aussi donné une merveilleuse vitalité, montrant sa faculté d'adaptation à un nouvel entourage, comme on le vit spécialement lors de son séjour en France.

Aujourd'hui, sur le mur oriental de la chapelle de London-Road et près de la chaire, on voit deux tablettes commémoratives, ainsi conçues :

A LA MÉMOIRE
DE SARAH

VEUVE DU RÉV. ROBERT-STEPHENS MAC-ALL,
DOCTEUR EN DROIT DE MANCHESTER,
MÈRE BIEN-AIMÉE DE ROBERT-WHITAKER MAC-ALL,
PASTEUR DE CETTE CHAPELLE,
QUI FIT METTRE CETTE TABLETTE
COMME SOUVENIR D'AFFECTION FILIALE.
ELLE NAQUIT A MACCLESFIELD
LE 13 FÉVRIER 1784,
ET MOURUT A LEICESTER
LE 4 FÉVRIER 1858.

Suivent quelques-unes de ses dernières paroles, et quelques versets de l'Écriture sainte qu'elle affectionnait. Puis, de l'autre côté de la chaire, l'inscription suivante :

A LA MÉMOIRE VÉNÉRÉE
DE ROBERT-WHITAKER MAC-ALL,
DOCTEUR EN THÉOLOGIE,
MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ LINNÉENNE,
PREMIER PASTEUR DE CETTE ÉGLISE,
FONDATEUR ET DIRECTEUR
PENDANT VINGT ET UN ANS
DE LA MISSION ÉVANGÉLIQUE EN FRANCE.
FAIT CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR
PAR LE GOUVERNEMENT FRANÇAIS.
NÉ EN 1821 — MORT EN 1893.
« IL TRAVAILLA AVEC DIEU ».



Ce marbre fut dévoilé le 14 février 1894.

CHAPITRE X

LA CHAPELLE DE ROBY

MANCHESTER

1866-1867

« Nous aussi, dit Mme Mac-All, nous avons, bien que nous ne les invoquions pas, nos saints patrons. Et quoique le nom légal de la chapelle que M. Mac-All desservit en 1866 et 1867 soit : « chapelle de la rue Grosvenor, Piccadilly, Manchester », cependant, le Rév. William Roby l'a tellement marquée de son empreinte, ainsi que ses fidèles, qu'il faut lui donner ici le nom populaire de « Roby ». « Si j'essaie d'en parler, écrit Mme Mac-All, celui dont j'écris la vie ne me défendrait pas de rappeler quelques-unes des figures et des paroles du passé, que nous faisions revivre ensemble avec délices. Il y avait dix diacres, presque tous vieux en tant que diacres, et en tant qu'hommes, et c'était d'autant plus malheureux! Pourquoi de tels hommes ne peuvent-ils vivre toujours? Ils nous regardaient comme tout à fait jeunes, quoique nous fussions d'un âge mûr; cependant il n'était pas désagréable d'être de nouveau traités en jeunes, car n'y a-t-il pas quelque chose d'inexprimablement agréable à vivre là où l'on est connu et aimé à cause de ses pères? Et nous avions eu tous deux le bonheur de vivre et d'être abrités là, dans notre jeunesse. Si nous les

aimions, les membres de notre conseil des dix, je crois, j'affirme qu'ils nous aimaient aussi.

« Et voici la mesure de la colère familière des gens du Lancashire, de l'un d'eux du moins, à notre départ. Quelle onction, quelle force naturelle, quelle parfaite simplicité chez ce cher vieux M. Ziba Armitage! Quand il élevait la voix pour la prière, elle vous éveillait à la réalité. Cependant, quand M. Mac-All se retira, simplement parce qu'il sentait qu'il ne faisait pas naître un grand mouvement, là où il l'avait espéré, parmi les gens étrangers à la congrégation, les masses dégradées, par suite de l'éloignement de la population vers les faubourgs, M. Armitage ne put admettre ce départ. « On le fouettera pour l'en punir », disait-il pour se décharger le cœur; mais son fouet ne nous fit pas grand mal.

« Voici les propres paroles qu'écrivit M. Mac-All en août 1867 :

> La chapelle est au centre même de la ville. La population effective s'étant complètement retirée de nos environs, je trouve impossible de faire quelques progrès et d'accomplir un grand effort.

« Il y avait aussi une importante école du dimanche, entretenue par les efforts incessants de moniteurs dévoués, et les Dimanches de mission, les traditions « Roby » se manifestaient par des collectes de 5,000 francs pour la L. M. S. (*London*



Missionary Society?) Honneur au Pasteur qui s'est tenu près du noble et vieux vaisseau, fidèle timonier, depuis le départ de M. Mac-All!... quoique le malheur ait bien éclairci les rangs et que, de notre « conseil des dix », un seul reste, dont les mains sont soutenues par de plus jeunes. »

On peut dire de « Roby » qu'elle « étendait ses rameaux à la mer et ses branches au fleuve », car ce n'est pas seulement dans les églises suburbaines du Cheshire et sur les côtes qu'on peut trouver ceux qui, soit par eux-mêmes, soit par leurs parents, s'en réclamaient; mais elle est liée à de nobles noms dans le vaste champ des Missions : Royle dans les mers du Sud, Jonathan Lees en Chine, et le dernier, mais non le moindre, le vénérable Robert Moffat, qui a écrit son « séjour sous les soins bienveillants et éclairés de M. Roby, séjour qui dura au moins un an, à la pépinière d'où je ne pouvais sortir pour venir le voir qu'une ou deux fois par semaine. » Le grand missionnaire décrit ainsi sa première entrevue avec M. Roby :

La peine de frapper à la porte de cet excellent homme semblait très dure. Une deuxième fois j'arrivai jusqu'à la porte, et j'avais à peine posé le pied sur la première marche que le cœur me manqua encore. Enfin, après avoir reculé, puis avancé pendant quelques minutes, je revins à la porte et je frappai. Cela ne fut pas plutôt fait, que j'aurais donné 1,000 livres, si je les avais eues, pour n'avoir pas frappé; et j'espérais, oh! combien! j'espérais de tout

mon cœur que M. Roby ne serait pas chez lui! résolu, s'il en était ainsi, de ne recommencer jamais. Une jeune fille m'ouvrit la porte. « M. Roby est-il chez lui? » demandai-je d'une voix tremblante. « Oui », me fut-il répondu, et l'on m'introduisit dans le salon. L'homme redouté, que j'avais demandé à voir, apparut bientôt. Ma simple histoire fût bientôt dite. Il écouta avec un bienveillant sourire tout ce que j'avais à dire, en réponse à quelques questions. Il dit qu'il écrirait aux Directeurs de la Société, et que lorsqu'il recevrait leurs réponses, il me communiquerait leurs vœux à mon sujet.

A l'automne de 1867, M. Mac-All se sentit poussé à exprimer son opinion, et à agir en conséquence, au sujet des trois Fenians condamnés à mort, le 8 octobre, à Manchester. Nous pouvons appeler cela un avant-coureur de son œuvre parmi les tempêtes de Paris.

Ici, levons le voile, et faisons une visite rapide au centre de l'orage avant de revenir à Manchester. « Sept années environ se sont écoulées, dit Mme Mac-All. A la sortie d'une excellente réunion du dimanche après-midi, boulevard de Ménilmontant, tout près du Père-Lachaise, un ouvrier, qui était évidemment tout à fait un « Rouge », et qui, d'ailleurs, avait probablement un peu trop bu, voulut savoir ce que nous étions, nous. Étions-nous Monarchistes, Bonapartistes ou Républicains? Comme il insistait beaucoup, M. Mac-All dit à la fin : « Dans mon pays, je suis Radical (ce qui chez nous



signifie Libéral), mais ici, je ne suis que chrétien. » Cet aveu amena un grand changement chez l'homme dont les questions avaient été importunes. »

Les extraits de journaux qui suivent, font clairement ressortir la cause et les résultats de l'action de M. Mac-All à Manchester.

Le *Manchester Examiner* du 18 septembre 1867, raconte :

« Pendant que l'on conduisait deux des chefs Fenians, le Colonel Kelly et le Capitaine Deasy, à la geôle de Bellevue, le fourgon de la prison, dans lequel on les emmenait, fut attaqué, en arrivant à la voûte du chemin de fer, en travers de Hyde Road, par une bande d'hommes. Avec quelques coups de revolvers, ceux-ci dispersèrent les agents de police, au nombre de onze, qui accompagnaient le fourgon, en forcèrent la porte et mirent en liberté les prisonniers. Un agent nommé Brett, qui était assis à l'intérieur de la voiture, reçut un coup de pistolet et mourut bientôt après à l'hospice. Deux ou trois autres hommes furent légèrement blessés. Quand la surprise qui suivit l'attaque fut passée, le parti des assaillants fut poursuivi, et leur chef, un homme du nom d'Allen, fut arrêté et convaincu d'être le meurtrier de Brett. Hier au soir les deux Fenians, Kelly et Deasy, n'avaient pas été repris. Le Home Office a offert une récompense de 300 livres (7.500 francs) pour

leur capture, et de 200 livres (5.000 francs) pour celle des Fenians qui ont pris part à l'attaque. »

« *8 octobre*. — Trois des sept hommes accusés de meurtre, ont été déclarés coupables et condamnés à mort. »

Le même journal publia cette lettre le 6 novembre :

Monsieur,

J'entends dire, de tous côtés, que le sentiment d'indulgence qui a fait épargner la vie des autres condamnés Fenians ayant « totalement échoué », le seul parti à prendre est de « faire un exemple », en sacrifiant un ou deux des malheureux actuellement condamnés à mort. Je suis fortement frappé de la hâte de cette conclusion, et je la trouve basée sur des raisons insuffisantes et sur une conjecture superficielle. Était-il raisonnable d'espérer, qu'à la suite de l'expansion et de la force que, malheureusement, le Fenianisme avait déjà prises chez beaucoup de nos compatriotes irlandais, l'effet de cette indulgence se ferait sentir immédiatement, et de façon triomphale, ou même que les actes de téméraire audace seraient tout de suite réprimés? Les conquêtes du calme, de la clémence, de la générosité ne se font pas si aisément. Il faut que la forme angélique de la fraternité souffre plus d'une blessure, avant que la main criminelle qui causa ces blessures s'étende pour demander la pression de l'éternelle amitié.

Si la première opinion est juste, s'il y a lieu d'espérer que la patience fera plus que la terreur pour ramener les mécontents à l'obéissance, je pense qu'il y a les plus fortes raisons de croire, que changer de conduite maintenant, ce serait prévenir l'effet de la tentative d'indulgence, alors qu'on



ne l'a encore qu'à moitié essayée. Il est difficile d'admettre qu'il y ait des esprits assez étroits pour croire que nous n'aurions pas aujourd'hui à déplorer ces funestes actes, si une justice excessive avait été observée auparavant. C'est ma ferme croyance que les outrages répétés, si terribles qu'ils soient, le sont bien moins que n'auraient été la fureur et l'agitation imprudemment excitées, si l'on avait fait, des hommes en question, les « héros martyrs » de la populace égarée. Je voudrais que ma voix fût assez forte, assez persuasive pour être entendue, et je dirais : N'anéantissez pas prématurément cette sage et fraternelle tentative ; essayez, au moins, encore une fois. Plus profondément qu'à la sombre surface des passions *effrénées*, peut-être prépare-t-elle déjà la guérison. Au delà de ce qui n'est que passion et agitation, existe, pour une multitude d'Irlandais, l'idée au moins qu'ils sont réellement lésés. Par-dessus tout, je supplie que la question soit traitée à un large point de vue et comme liée à l'avenir de l'île sœur.

Quel cœur anglais, vraiment généreux, ne désire une intime fraternité, dans laquelle la race irlandaise, avec ses traits si fins et ses talents si variés, nous sera liée et unie de telle façon que la distinction soit à peine possible ?

L'exécution de ces hommes, ou d'Allen seul, si je comprends bien la nature humaine, aura certainement pour effet de retarder cet heureux résultat.

La commutation de la sentence en la peine des travaux forcés, pour celui qui, follement, tira le coup fatal, aussi bien que pour ses camarades, serait une puissante affirmation de la résolution des Anglais de vouloir être pour leurs sujets aveuglés des compatriotes et des frères. Quelles que dussent être les apparences immédiates, je ne puis croire qu'une telle leçon n'aurait pas, à la fin, un heureux résultat.

Je suis, Monsieur, sincèrement à vous.

R. W. Mac-All.



Aucun effort ne fut épargné pour obtenir la commutation de la sentence rendue contre les condamnés. Une réunion influente, convoquée par le Rév. R. W. Mac-All, eut lieu au Marché aux grains, et une pétition en faveur d'un sursis fut adoptée à l'unanimité, le 19 novembre (1).

« Jamais je n'oublierai cette réunion, écrit Mme Mac-All, les milliers d'hommes assemblés, la place, noire de têtes d'hommes, les circonstances tragiques, le pardon chrétien de la veuve de l'agent de police assassiné, obtenu par son pasteur, la plateforme sur laquelle toutes les classes de la société étaient représentées, le ton de largeur, de modération et de miséricorde de l'orateur, recon-

(1) Appelé à la présidence, M. Mac-All prononça une allocution qui fit une profonde impression. En voici les phrases plus particulièrement significatives :

« Montrons à nos compatriotes qui habitent l'Angleterre que nous comprenons les enseignements de Celui qui dit : « Aime ton prochain comme toi-même. » Faisons ainsi, en ce qui nous concerne, tous les efforts nécessaires pour amener les temps heureux où les Anglo-Saxons, unis aux fils de la verte Erin, pourront employer à un but commun leurs qualités exceptionnelles. Hâtons le jour où nous serons tous frères et rien que frères.

« Voyez du reste, messieurs, l'adresse qui nous a été envoyée hier de Manchester. Quel sujet d'espérance! En trois jours elle s'est couverte de 17,490 signatures, données par des hommes de toutes les classes et appartenant à tous les partis.

« Nous avons reçu bien d'autres témoignages d'approbation. Sans doute, ces derniers n'ont pas l'importance du « Memorial » auquel je viens de faire allusion, et dont le papier, bien qu'il fût écrit sur deux colonnes, avait 200 mètres de longueur. »



naissant le caractère détestable du crime, mais relevant, cependant, les circonstances atténuantes.

« Le temps pendant lequel on pouvait agir avait été terriblement court; la demande de commutation avait été signée dans les rues; sans l'initiative la plus énergique des instigateurs de la démonstration, elle n'eût pu être faite. M. Mac-All ne reçut aucun encouragement de ses amis personnels; tous penchaient pour la sévérité.

« La pétition ne fut pas favorablement accueillie. En dépit de tous les efforts faits pour les sauver, les trois condamnés, Allen, Larkins et Gould, furent exécutés le 23 novembre. Quelle tristesse de penser à ce pauvre garçon de dix-neuf ans, si soudainement entraîné par ses compagnons! Son oncle et ses amis vinrent de Dublin, et leur reconnaissance fut touchante, quand, s'étant approchés de la portière du fiacre, ils remercièrent cordialement M. Mac-All. Qui peut dire combien cette expression de sympathie, de la part de tant de milliers de leurs compatriotes, peut avoir contribué à calmer les esprits aigris, pleins du désir de vengeance?

« Que l'on pardonne à une femme de dire qu'elle fut fière de son mari, ce soir-là. On aurait cru que ces pauvres gens ne cesseraient jamais de l'acclamer. Elle n'oubliera jamais deux bras qui, dans le coin le plus éloigné de la galerie, tournaient comme les ailes d'un moulin à vent, quand tous les autres s'étaient arrêtés.

« Après cela, je ne crois pas qu'aucun Irlandais eût jamais essayé de le molester durant un service en plein air, comme on l'avait fait une fois, quand, suivi d'un grand nombre de ses fidèles, un beau soir d'été, il avait tâché de parler du Christ. Un homme menaçait de le jeter par terre; nos jeunes gens de Roby l'entourèrent immédiatement, pendant que l'un de ses compagnons disait à M. Mac-All : « Continuez, monsieur, c'est mon camarade, « il ne vous fera aucun mal », et le service se fit au milieu de la plus grande attention et de la plus parfaite tranquillité, spécialement pendant la prière. M. Mac-All garda l'habitude de prêcher en plein air, pendant tout le temps de son ministère, au milieu de l'été, après le service du soir; un grand nombre de fidèles suivaient, et tout se passait dans le plus grand ordre et avec décorum. Nous soupirons après le jour, où tout prédicateur, doué d'une voix et d'une charité suffisantes, pourra sortir de son clocher pour se mettre, pour ainsi dire, à la recherche « des masses déchues ».

« Plus on lira la lettre suivante, plus on la trouvera touchante. Là, et dans ce qui suivit, était, nous n'en pouvons douter, la « Main conductrice ».

Chapelle de Roby, rue de Grosvenor, Manchester,
25 septembre 1867.

C'est avec le plus grand regret que les membres de notre église reçoivent la démission que l'on vient de lire, de leur estimé pasteur le Rév. R. W. Mac-All; et tout en se sen-



tant convaincus, par les termes décisifs dans lesquels il s'est exprimé, qu'aucune alternative ne leur reste que celle de l'accepter, ils ne peuvent songer à la rupture des importantes relations, si récemment nouées, sans un sentiment de profond chagrin. Vivement touchés de la fidélité et du talent avec lesquels M. Mac-All a rempli ici son ministère, ils désirent lui en témoigner leur profonde reconnaissance, et offrir à lui et à sa compagne aimable et dévouée, l'expression de leur affection et de leur estime sincères et chrétiennes. Ils demandent et désirent ardemment que leurs pas puissent être promptement dirigés vers une sphère où il leur soit possible de travailler avec satisfaction, pendant de nombreuses années à venir, dans la maison du Maître qu'ils aiment à servir.

A l'unanimité et avec une sympathie sincère.

Edward Lewis, *Président*.



CHAPITRE XI

A BIRMINGHAM ET A HADLEIGH

1867-1871

La session d'automne de « l'Union Congrégationaliste » eut lieu à Manchester, en 1867, et M. Mac-All y remplit pour la seconde fois les fonctions de secrétaire — il les avait remplies pour la première fois en 1854, quand l'Union s'était assemblée à Newcastle, Sunderland et North-Shields — ce fut là l'occasion de sa rencontre avec feu le Rév. T. Feaston qui, sur le point de donner sa démission de pasteur à Lozells, Birmingham, mit en œuvre tout l'éclat d'une nature enthousiaste et d'une volonté fortement trempée, pour convaincre M. Mac-All, qu'il était l'homme de la situation. Il réussit. Le temps pour se prononcer était court. M. Mac-All voyait déjà d'autres perspectives s'ouvrir devant lui ; mais le pasteur démissionnaire ne laissa pas « l'herbe croître sous ses pieds ». En conséquence, une invitation faite avec beaucoup d'empressement fut acceptée par M. Mac-All, comme il l'explique lui-même dans la lettre suivante adressée aux diacres de la chapelle de Lozells, à Birmingham :

Trinity Road, Birchfiel, 14 janvier 1868.

Mes amis en Christ,

Après d'anxieuses réflexions, je suis arrivé à la conclusion qu'il est de mon devoir d'informer la congrégation, par

votre intermédiaire, que je reprends ma parole et ne puis accepter son invitation. J'avais, comme beaucoup d'entre vous le savent, des doutes sur mon devoir, avant de répondre à l'invitation. Mon vénérable ami, votre dernier pasteur, fut le premier qui me persuada de ne pas agir d'après ces doutes. Il me paraît maintenant évident, que l'impression dont je lui avais fait part était exacte : les circonstances particulières de l'église rendaient nécessaire un bref intervalle « entre la fin du pastorat actuel » et l'introduction d'un successeur. Je n'ai pas le moindre doute que mon départ, avant que rien n'ait été fait pour cimenter notre union, ne contribue, en fin de compte, au bien de votre communauté. J'aurais dû comprendre que l'amitié mutuelle contractée au cours de mes visites antérieures, n'était pas une raison suffisante pour que je prisse une décision aussi importante. La situation spéciale où je me trouvais à cette époque, la rapidité avec laquelle il me fallait choisir entre les offres venues de la part de différentes églises, nous ont conduits, vous et moi, à une suite d'actions trop précipitées pour être sûres. C'est une consolation de penser que rien ne nous empêche de nous séparer dans les meilleurs sentiments. Je vous serai toujours reconnaissant, à vous et à la congrégation, de l'invitation empressée et cordiale que vous m'avez faite, et à M. Feaston de sa bienveillance personnelle. La meilleure manière d'envisager la chose est de ne pas y voir une démission de ma part, mais simplement le regret consciencieux de ne pouvoir cimenter des relations mutuelles. Je prierai avec ferveur le Grand Pasteur de vous rendre sa présence spécialement sensible et de donner bientôt à votre Église une heureuse stabilité pastorale.

Vous priant de communiquer ma décision à la congrégation, et vous assurant encore de ma cordiale estime, je suis, mes amis en Christ,

Sincèrement à vous. R.-W. Mac-All.



Ainsi s'exprimait M. Mac-All. Mais ses excellents amis ne purent se décider à considérer la question sous le jour où il la leur présentait. Ils le prièrent de retirer sa lettre, et obtinrent qu'elle ne fût pas présentée à la congrégation. Sa conviction resta, cependant, inébranlable. Sa volonté était forte, mais il n'était pas indifférent aux sentiments et aux impressions de ceux auxquels il était mêlé, officiellement ou non; il n'était pas homme à agir brusquement, à sa guise. Il prêcha une fois sur ce texte : « Le Christ ne faisait pas ce qui lui plaisait », et différents événements de sa carrière semblent montrer que le Maître lui avait enseigné cette belle leçon. Quelque court que fût son séjour, il fut suffisant, dit Mme Mac-All, — la suite le montrera, — pour nous créer des amitiés, dont quelques-unes n'ont cessé qu'avec la vie.

« Il est agréable, continue-t-elle, de se rappeler les environs de notre maison de Birmingham-Sutton, Coldfield, avec ses houx magnifiques; ou même le bois de Handsworth, où, par un instinct subtil, M. Mac-All dit un jour à une petite troupe d'amis : « Il me semble qu'il doit y avoir des jacinthes blanches ici, » et juste, quelques instants après, nous en découvrions! »

Quand il s'absentait pour un jour ou deux, c'était un grand bonheur pour M. Mac-All d'assister à une foule de petits offices, où il trouvait l'occasion

d'enrichir son répertoire de nombreux passages piquants et délicieux. En voici un ; il est tiré d'un livre d'hymnes d'une petite chapelle située à environ cent milles de la métropole du centre :

> **Les griffes du vautour avide sont rognées ;**
> **Nous ne craignons plus son pouvoir ;**
> **Il ouvre ses mâchoires d'acier**
> **Et grimace, — mais ne peut dévorer.**

Le séjour de M. Mac-All à Birmingham fut court. Cependant, la lecture de la lettre précédente nous prépare en quelque sorte à ce qui suit. Le 9 juillet 1868, quand toutes les fleurs étaient écloses, une très nombreuse réunion s'assembla dans l'agréable maison de Birchfield. Ceux qui la composaient voulaient ainsi témoigner leur estime et leur affection au pasteur qui les quittait ; et à eux s'étaient joints bien des amis dans le ministère, et d'autres qui, en personne ou par lettre, exprimèrent leur communauté de sentiments. A cette occasion, un magnifique présent et l'adresse suivante furent offerts à M. Mac-All :

Lozells, Birmingham, 9 juillet 1868.

Cher et révérend Monsieur,

C'est avec un regret sincère que nous nous adressons à vous, à la veille de votre départ, vous priant d'accepter ce témoignage de notre respect pour notre pasteur et ami, et de notre gratitude pour la peine toute chrétienne et dévouée que vous avez prise parmi nous. Nous espérons qu'il vous

sera agréable, en vous retirant du pastorat de la Chapelle de Lozells, de posséder un témoignage d'affection, de ceux qui ont eu le plaisir et l'avantage d'être en relations personnelles avec vous ; vous nous donnerez, en l'acceptant, l'occasion d'exprimer nos sentiments de sincère et durable estime, et nos souhaits sincères pour votre bien-être et votre prospérité futurs. Votre départ d'au milieu de nous, qui fait naître tant de regrets et de tristesse, est accompagné de prières unanimes et profondément senties, à Celui qui règle en toute sagesse les événements, afin qu'ils contribuent à sa gloire et à la réussite la plus complète de son œuvre. Puisse le Saint Esprit vous guider, et illuminer votre chemin dans la vie, afin que, jetant les yeux sur la voie par laquelle le Seigneur vous a mené, vous puissiez reconnaître qu'il a bien fait toutes choses !

Nous voulons ici vous donner l'assurance que nous continuerons à nous souvenir de vous avec une sympathie affectueuse, et que des prières sincères s'élèveront toujours vers le ciel, pour que Dieu vous envoie ses meilleures bénédictions, à vous et à votre bien-aimée épouse.

Que le Seigneur vous bénisse et vous garde ! Que le Seigneur fasse briller sa face sur vous et vous soit propice ! Que le Seigneur vous bénisse et vous donne sa paix !

Président, John Hickman ;
Trésorier, George Ireland ;
Secrétaire, George Shread.

Offert avec trois pièces de vaisselle plate.

Ce qui suit est copié sur les notes rapides et abrégées, laissées par M. Mac-All, de sa réponse au témoignage qu'on vient de lire :

Lozells, Birmingham, 9 juillet 1868.

Inattendu..... spécialement après un séjour aussi court, etc., etc. La brièveté de mon séjour aurait, je le sens, la valeur et la conséquence du présent qui veut le reconnaître. Je sais que ceci n'a pas été fait comme une chose toute naturelle. La spontanéité y ajoute une valeur spéciale. J'accepte ce don coûteux, comme l'expression pure d'une confiance et d'une affection cordiales. Je serai toujours reconnaissant pour le sentiment bienveillant qui a provoqué cette idée, pour le zèle et le soin qu'on a mis à l'exécuter, pour la générosité des cotisations, pour le goût exquis qui a présidé au choix du présent, pour l'affection qui en accompagne l'offre. Quant à l'adresse que vous me lisez, les sentiments qu'elle m'exprime, et que je voudrais seulement avoir mieux mérités, seront parmi les plus beaux ornements de ma maison, dans quelque lieu que la Providence me conduise. Et, quoique nous ayons le plus vif regret de quitter un endroit où nous avions espéré fonder un foyer durable, il nous a été permis de former des amitiés, que nous espérons conserver et voir durer autant que notre vie. Si lointaine que puisse être désormais notre résidence, nous nous retrouverons souvent au milieu de vous par la pensée, et nous nous rappellerons avec joie vos attentions amicales et les encouragements sincères de cette soirée.

Chaque fois qu'il vous arrivera de me faire une place dans vos bonnes pensées, ce sera pour moi un privilège inappréciable, si le souvenir que vous me conservez est celui d'un serviteur de Dieu, dont le but, bien qu'incomplètement poursuivi, a été de vivre et de travailler parmi vous pour le divin Maître.

Ce fut, pour celle à qui elles furent adressées, une grande consolation et une vraie joie de rece-

voir, après un quart de siècle, les expressions suivantes des sympathies de cette congrégation.

LOZELLS CONGREGATIONAL CHURCH, WHEELER STREET.

Birmingham, 27 juillet 1893.

Chère madame Mac-All,

Nous soussignés, pasteur, anciens, et membres de l'église et congrégation qui se réunit pour le culte dans la chapelle susmentionnée, vous présentons ici l'assurance de notre sympathie profonde, pour la perte cruelle et irréparable que vous venez de faire en la personne de votre cher mari. Quoiqu'il n'ait été que pour un temps trop court pasteur de cette église, l'impression qu'il a laissée sur un grand nombre de ses amis d'ici n'est pas encore effacée. Nous nous sommes tous réjouis de l'honneur qu'il a eu, de devenir le fondateur et comme le centre d'une œuvre qui embrasse une sphère si vaste d'utilité.

Nous désirons, comme église, faire honneur à la dette de gratitude que nous avons contractée vis-à-vis de sa mémoire pour ses précieux services, et vous exprimer ici la sympathie profonde que nous ressentons aussi, chère Madame, pour votre personne. Nous vous recommandons affectueusement à Celui qui a promis d'être le mari des veuves.

Au nom de l'Église.

Rév. W. G. PERCIVAL, *pasteur;*
Joseph HOOD, *trésorier;*
Francis WEBB, *secrétaire.*

Revenons à l'année 1869. Cette année-là, le 4 décembre, M. Mac-All écrivait de Birmingham à un de ses amis, John Holt, Esq. :

Je vous dois un mot pour vous apprendre que nous partons pour Hadleigh, dans le comté de Suffolk. L'offre de ce pastorat est la septième que j'ai reçue, depuis que j'ai donné ma démission de Birmingham. L'invitation de cette église de Hadleigh a été, entre toutes, si décisive et si unanime, que j'ai senti tomber toutes mes hésitations. Il vous faudra venir voir notre nouvelle sphère d'activité et en juger par vous-même. Nous compterons donc sur vous. La chapelle est un bel édifice, simple mais vaste, qui peut contenir environ 1400 personnes. Attenant, il y a de vastes classes et autres locaux très complets. Il y a sept chapelles qui en dépendent dans les villages environnants, sans parler de quatre postes plus petits. J'aurai deux pasteurs auxiliaires, l'un pour m'aider dans la ville (car il y a trois services, chaque dimanche), l'autre pour prendre soin des villages. J'aimerais vous en écrire plus long, mais je suis très pressé (1).

(1) Voici le texte de la lettre que M. Mac-All écrivit de Birmingham, en réponse à la cordiale invitation que lui avait adressée cette congrégation de Hadleigh :

Birmingham, 3 décembre 1869.

« Mes chers amis,

« Je suis profondément touché de la confiance et de l'estime, que vous mettez en moi, en me demandant de devenir votre pasteur; j'ai réfléchi à votre invitation avec, je l'espère, un désir sincère d'être dirigé vers la voie qui tendra le plus à la gloire du Christ. Des circonstances, indépendantes de ma volonté, me font une nécessité de peser tous les indices de mon devoir, par rapport à différentes sphères d'activité qui se présentent en même temps à mon attention. Le résultat de cet examen est la conviction où je suis, que la volonté divine veut que mon sort soit mêlé au vôtre, et j'en remets le résultat, avec ma prière, à Celui qui est toujours prêt à prendre nos intérêts en mains. Me reposant donc humblement sur cette « force qui s'accom-

Dans une lettre postérieure, M. Mac-All nous donne de plus amples détails sur son nouveau champ de travail :

Notre congrégation de Hadleigh présente des traits particuliers. Côte à côte avec la portion instruite du troupeau, se trouve une foule de braves paysans qui viennent en masse à la « grande réunion » (*big meeting*), de tous les points du district environnant. C'est un beau spectacle, le dimanche matin, de voir rangés sur une ligne, dans une grande tribune qu'ils remplissent, les visages de tous ces hommes, dont beaucoup ont fait à pied des milles et des milles, parce qu'ils « se réjouissent quand on dit : Montons à la maison de l'Éternel ». J'en ai connu plus d'un parmi ces braves laboureurs qui, s'ils n'étaient pas doués de tout le génie d'un Bunyan, avaient pourtant comme des étincelles du même feu sacré, et rappelaient, par certains traits de caractère, quelques-uns des héros de cet immortel auteur.

plit dans notre faiblesse », j'accepte la mission importante à laquelle vous m'avez invité, et je désire consacrer mes meilleures forces à l'œuvre de Christ parmi vous.

« Je ne doute pas que vos estimables diacres, et votre comité, ne me prêtent en tout l'appui de leur inestimable coopération. Je regarde comme un avantage des plus précieux, en raison des devoirs et des responsabilités de ma charge, que vous ayez déjà parmi vous celui qui sera mon principal assistant à la chaire et dans les devoirs du pastorat, celui que son dévouement aux nobles fonctions du ministère a, avec justice, placé si haut dans votre affection chrétienne. Je me réjouis aussi d'être associé à un autre pasteur qui, dans les parties les plus éloignées de votre pays, accomplit une œuvre d'une utilité si évidente. L'esprit chrétien et entreprenant qui vous caractérise, me remplit d'espoir que les bénédictions abonderont dans les jours à venir. Je regarderai le large groupe des moniteurs d'écoles du Dimanche et des prédicateurs dans les villages, comme « mes compa-

Là encore, dans cette ceinture de villages, on trouve comme un avant-coureur des stations missionnaires de Paris et de la banlieue. « Il est vrai, écrit M[me] Mac-All, que l'entourage était bien différent. Des cottages blanchis à la chaux, au milieu des haies, au lieu de cafés et de cabarets. Les omnibus parisiens et les courses à pied (sur le cheval des jambes) remplaceront cette curieuse mais confortable petite voiture, — notre « sociable » — qui nous transportait jusqu'au village le plus éloigné et nous ramenait sains et saufs, en dépit des petits écarts que notre petit cheval se permettait de temps à autre. Nous sortions presque tous les soirs, comme nous devions le faire plus tard à Paris, et notre bonheur était de nous faire des

gnons d'œuvre dans la Maison de Dieu ». Chacune de vos stations attirera mon attention la plus sérieuse, et je serai heureux, quand l'occasion s'en présentera, d'aller les visiter et de me mêler à leurs offices. Et maintenant, si les décisions qui ont, jusqu'ici, été prises ont été accompagnées de l'esprit de prière, souvenons-nous tous que ce n'est qu'en continuant à mettre notre espoir en la source des grâces divines, que nos meilleures espérances pourront être réalisées. Je sollicite votre aide, votre sympathie, votre patience, vos prières constantes. Puisse la grâce d'en haut m'aider à être pour vous un fidèle « ministre de Christ »!

« Croyez-moi, etc.

R.-W. Mac All. »

Ces espérances ne furent pas déçues. Quelles heureuses réunions il y eut dans les chapelles des villages et dans les cottages! Et cette bonne œuvre continue à graviter autour de l'église mère dans les grandes réunions.



amis, de tous les braves gens dont l'éducation entière avait été faite par la Bible et par la chaire chrétienne.

« Et certes, si Hadleigh montre le chemin dans la direction de Paris, il se lie aussi d'une manière bien étroite avec le passé, car M. Mac-All ne prévoyait guère alors que la « Main directrice » de la Providence guiderait ses pas, seize ans après, vers cette curieuse petite ville à moitié flamande d'aspect, et qui rappelle les gravures du *Livre des Martyrs* de Foxe. Rowland Taylor y fut, en effet, martyrisé sous le règne de Marie Tudor, « Marie la sanglante ». L'endroit consacré par ses dernières souffrances, est aujourd'hui marqué sur le « Communal » d'Aldham par une petite pierre commémorative.

Quelques mots sur cette résidence de Hadleigh suffiront, quoique nous eussions eu plaisir à nous y attarder avec Mme Mac-All. « Nous apprîmes, écrit-elle, à en aimer les environs calmes et paisibles. Il n'y a pas là de ces grands murs de parcs qui arrêtent le malheureux piéton et le rejettent sur la route triste et monotone; mais, partout accessibles au regard, de petites collines, des ondulations de terrain, de nombreuses allées bordées de gazons verts et que le pied du promeneur peut librement fouler. Tout cela libre, ouvert, naturel. La flore du pays n'est pas à dédaigner. Il y avait notamment, à une distance de quelques

arpents de notre *cottage*, et près de la tranchée du chemin de fer, des centaines de belles orchidées en forme d'abeilles (*ophrysapifera*), et des touffes non moins belles, quoique moins appréciées, de fleurs de sainfoin. »

La « grande assemblée » du dimanche était tout un tableau, digne aussi d'inspirer un peintre. La coutume avait voulu que toute une galerie fût l'apanage des hommes. « Elle se trouvait juste en face de ma place, dit Mme Mac-All. Aussi pouvais-je facilement remarquer toutes les formes, souvent curieuses, de leurs costumes. Il y avait là des habits à queue de pie, en drap bleu, avec des boutons dorés, et des parapluies bleus et verts avec des becs formidables. Mais ce sont les figures surtout qu'il fallait voir. Elles étaient vraiment originales et caractérisées, ne ressemblant en rien à celles que l'on voit dans les villes, où la civilisation ramène tout à son niveau banal. On conte une amusante histoire d'une femme qui, ne voulant pas être ainsi séparée de son mari pendant le culte, fit bravement le saut, et, un dimanche matin, se montra dans la tribune des hommes... C'était la première fois : ce fut aussi la dernière. Si décidée qu'elle fût à braver le qu'en-dira-t-on, l'opinion publique fut encore plus forte qu'elle. »

Les espérances conçues de part et d'autre, lorsque M. Mac-All se rendit à l'appel de cette église de Hadleigh, ne furent point déçues. Quelles



bonnes assemblées se tinrent là, tant dans l'église principale, où avait lieu chaque dimanche le « *Big Meeting* », que dans les chapelles des villages voisins, ou dans les maisons des paysans! Et cette bonne et belle œuvre se continue toujours avec le même caractère; car l'esprit de Dieu n'a pas cessé de planer sur cette église-mère et sur ses annexes.



DEUXIÈME PARTIE

EN FRANCE

AVANT-PROPOS

De Mme MAC-ALL

M. MAC-ALL EN FRANCE

(De sa 49e année à sa 72e année)

Non. Cette histoire ne sera jamais racontée avant le jour du grand rassemblement. C'est « en haut » qu'elle s'écrit.

Celle qui a dicté ces pages, après avoir vécu sa vie à côté de la sienne, à lui, le fondateur de cette Mission, pendant les vingt et un ans qu'il y travailla, Mme Mac-All, elle-même, se déclare « incapable de la reproduire : elle pensait le pouvoir, mais non ».

L'auteur d'une notice qui a paru, en septembre 1896, *dans la revue* Free Church of Scotland Monthly, *disait ce qui suit, parlant de la Biographie anglaise que celle-ci reproduit et complète : « Il nous semble, sauf erreur, qu'on a perdu une grande occasion de faire connaître au monde, dans tous ses détails, une des entreprises les plus remarquables de ce temps-*

ci. » Nous passons condamnation. En un sens, la critique est juste. Mais encore! Pourriez-vous nous dire comment ce monument-ci s'est élevé? ou plutôt, comment cet arbre-là a crû. Venez alors, et lisez avec attention les « agenda » du fondateur de la Mission populaire de 1871 à 1893, un monument, s'il en fût jamais, de labeur de tête et de mains, opiniâtre, incessant, énorme, avec lequel on peut reconstruire dans tous ses éléments sa vie de chaque jour, où, comme sur une carte, on peut voyager avec lui, soir après soir, dans les régions de la « Terre inconnue ».

Ces sorties de chaque soir furent non seulement ses heures les plus heureuses, mais encore, nous osons le croire, les plus profitables pour sa mission. De quelle importance n'était pas, en effet, ce contact personnel, quotidien, de l'ouvrier avec son œuvre! Comme on l'a dit dans un journal : « M. Mac-All était un homme magnétique. » *C'est juste, mais ce n'était pas tout! Quand, à sa poignée de main et à son sourire s'ajoutait son allocution, si persuasive, si pénétrante, tout cela combiné formait, par la bonté de Dieu, comme autant de canaux de grâce pour plusieurs. Oui, mais avec tout cela, et quand nous aurions appris tous ces rapports par cœur, nous n'aurions encore qu'un squelette. Qui donc revêtira de chair ces os secs? Quel souffle leur communiquera la vie? Le Dr Pierson* (1) *a raison quand il dit : « Le travail héroïque, sanctifié*

(1) *Le Dr A. T. Pierson, grand prédicateur et évangéliste américain, auteur des :* Nouveaux Actes des Apôtres, *etc.*



par le sacrifice de soi-même, défie toute description. »
Quand il s'agit de la Mission Mac-All, nous n'avons pas affaire avec quelque merveilleuse pièce de mécanisme, quelque grande locomotive, mais avec une « croissance ». C'est le grain de sénevé qui se développe parce qu'il a sa vie « en lui-même », et qui devient un si grand arbre, que les oiseaux du ciel viennent faire leurs nids dans ses branches.

Pour emprunter encore une citation au Dr Pierson : « Autant vaudrait essayer de faire une description ou un poème avec l'arome subtil qui s'échappe d'une fleur, que de tenter de mouler, dans une page imprimée, le charme, plus subtil encore, d'un esprit comme celui du Dr Mac-All. » Est-ce l'homme que nous voulons glorifier en citant cela? Non, mais Dieu, qui a donné, avec ce charme subtil, à sa personnalité bénie, le rôle de planter et d'arroser cet arbre de la Mission. Il y avait un magnétisme en M. Mac-All, nous disait tout à l'heure un de ceux qui l'ont approché. C'est là précisément ce qui explique le désespoir de l'écrivain qui s'essaie à raconter sa vie et son œuvre. Un bon juge a dit de lui : « Il était dans tout ce qu'il faisait. » Aussi, pour comprendre la vie que Robert-Whitaker Mac-All a vécue, faudrait-il l'avoir vécue avec lui. Celle qui a dicté ces pages l'a fait; mais elle se sent impuissante à y faire participer le lecteur; tout ce qu'elle peut faire, c'est d'en retracer la physionomie extérieure, en s'aidant des traits que lui-même en avait donnés dans ses vingt et un rapports, des vues qu'elle en a pu prendre elle-

même à ses côtés, et enfin de quelques souvenirs de ses amis.

Écrire l'histoire de chaque station, — car ce ne serait pas une œuvre impossible, — marquer les degrés qui amenèrent M. Mac-All — et ses collègues dans le Comité qu'il s'adjoignit — à entreprendre d'ouvrir de nouvelles salles en réponse à telle ou telle requête spéciale, dire comment l'intérêt s'éveilla pour l'œuvre, en Grande-Bretagne, en France, en Suisse, dans les pays Scandinaves, et même au Lessouto, dans les stations du Continent noir; il faudrait, pour tout cela, grossir considérablement le format de cet ouvrage, et sortir du programme que M. Mac-All lui-même s'était tracé. Contentons-nous de dire, que beaucoup de comités « auxiliaires » ont jailli, pour ainsi dire, spontanément, c'est-à-dire sans effort de la part de M. et Mme Mac-All, et même, parfois, sans qu'ils en fussent informés; ainsi, quand ils l'apprirent, il y avait déjà plusieurs mois que l'intérêt pour l'œuvre était éveillé et enflammé aux États-Unis par une jeune et enthousiaste jeune fille, Miss Beach, qui, sur les encouragements et les instances du Rév. Dr. Leander Chamberlain, avait entrepris de plaider la cause de la Mission, et communiquait à beaucoup son ardent enthousiasme. Hélas! la flamme de cette sainte passion devait consumer bientôt cette noble victime.

Il serait triste, aussi, de rapporter tous les cas d'appels, venant de tous les points de France, qu'il fallut se refuser d'écouter, parce que, comme pour un

enfant qui a grandi et qui trouve ses vêtements trop étroits, la bourse de la Mission ne pouvait suffire à toutes ces dépenses.

Une bonne part du succès que M. Mac-All obtint dans la réalisation de ses plans, peut être assignée, croyons-nous, à ce fait, que sa personnalité, essentiellement sympathique, ne perdit jamais de vue celle des autres, et qu'il tenait toujours compte de leur attitude probable, favorable ou non. Il avait à cet égard plusieurs des qualités de l'homme qu'on pourrait appeler un diplomate chrétien. Il s'orientait auprès du public sur les mesures qu'il avait en vue, interrogeant tel ou tel, au hasard d'une rencontre en chemin de fer ou en omnibus, tâtant ainsi l'opinion et tenant tous ses collaborateurs au courant de ce qu'il voulait faire, lui et ses collègues. Ainsi, souvent, tout un compartiment s'est trouvé rempli d'amis, employés à l'œuvre, et revenant à ses côtés, de la Villette, de Pantin, d'Ornano, etc., entre 9 h. 40 et 10 heures du soir.

Aimable et cordiale compagnie! Car vraiment, si « l'amour illumine le labeur », l'amitié ne le fait pas moins.

CHAPITRE PREMIER

L'APPEL A PARIS

1871

C'est en août 1871 que M. et Mme Mac-All firent, à Paris, le voyage qui changea le milieu et l'orientation de leur existence.

« Ce n'était pas leur goût, ni leur coutume, a-t-on justement écrit [1], de courir les grandes villes en partie de plaisir. Tous les deux aimaient passionnément la nature, et leur plus grand bonheur était de faire de longues courses de montagnes: dans le pays de Galles, en Écosse ou en Suisse. Une boîte d'herborisation en bandoulière et le bâton à la main, ils allaient, infatigables, ravis de cueillir, au bord des neiges ou dans quelque gorge sauvage, une fleur rare dont s'enrichissait leur collection; dînant de quelques simples provisions apportées de la dernière étape, et savourées près d'une source, en face d'un beau point de vue; couchant le soir dans quelque humble auberge de village; très philosophes et contents de peu. Les monuments bâtis par les hommes les intéressaient moins que l'œuvre de Dieu, et ils préféraient la solitude des montagnes à la « Foire aux vanités » des grands boulevards de Paris.

« Mais Paris n'était pas, en 1871, la Foire aux vanités. C'était — qui de nous l'ignore? — une

(1) R. Saillens, *Ami de la maison*, nº de juin 1893.

grande blessée. Les ruines fumaient, les cœurs saignaient encore, lorsque, en août de cette année funèbre, M. et Mme Mac-All vinrent à Paris. Il est impossible, ce me semble, d'aimer la nature sans aimer l'homme qui en est le chef-d'œuvre. La plus belle fleur, c'est la fleur humaine, et nous comprenons fort bien que, du même instinct qui le poussait à chercher des plantes rares dans les tranquilles vallées des Alpes, M. Mac-All ait cherché des âmes dans la cohue de Paris. »

Sur l'agenda de M. Mac-All, pour 1871, figuraient ces notes hâtives :

Mardi 25 juillet. — Chaleur accablante. — Acheté le *Bradshaw* pour le continent, et le guide en Normandie. Passé la nuit chez Cook.

Mercredi 26. — A l'Exposition *Royal Academy* et à l'Exposition internationale. Quitté Londres pour Edimbourg à 8 h. 25. Station Saint-Pancras.

Pourquoi ce changement de plan subit? Pourquoi, se préparant un jour à partir pour la France, part-il le lendemain pour l'Écosse? « Simplement, écrit Mme Mac-All, parce que, en enfants du Nord que nous étions, nous n'osions pas braver la chaleur du continent. » Cette nuit-là, passée à Londres, fut terriblement agitée; M. Mac-All ne dormit pas. Il commençait à regretter la décision qu'il avait prise de traverser la Manche. « Mais nos billets sont déjà pris! — Peut-être les échangerait-on

contre des billets pour l'Écosse! » La pensée fut heureuse et s'exécuta; pour la seizième fois M. et Mme Mac-All se retrouvèrent dans cette bonne terre d'Écosse. « Comme d'ordinaire, nous nous établîmes chez le capitaine Butters, à Largo Bay, dans une jolie maison dont l'une des fenêtres donne sur la mer; c'est de cette fenêtre que Mme Butters guette le retour du bateau de son mari, et qu'on voit la file interminable des bateaux de notre propriétaire, s'avançant d'un côté jusqu'à la porte de la cabane. Avant de quitter ce charmant séjour, nous eûmes le plaisir de voir la mer agitée, et de recueillir les bienfaits salutaires d'un air vivifiant. » M. Mac-All revint alors à sa première idée; ayant encore une bonne quinzaine devant lui, il voulut la consacrer au voyage de France — ses sympathies ayant été dirigées de ce côté-là à la suite des événements de la guerre et de la Commune. Mais avant de s'embarquer pour la France, ils passèrent encore quelques journées agréables avec des amis. Le journal indique, comme suit, l'emploi de leur temps :

2 août. — A Saint-Andrews, chez le Dr Traill.

Dimanche 6. — Le matin, à la chapelle libre; l'après-midi, à l'église principale; le soir, à Sainte-Mary.

Mercredi 9. — Promenade au bord de la mer; à Édimbourg dans l'après-midi — célébration du centenaire de W. Scott; visite chez Miss Traill; le soir, départ pour Londres.

Jeudi 10. — A la Société des traités, où nous faisons l'acquisition de traités français.

Samedi 12. — Traversée de Newhaven à Dieppe, — à l'hôtel Victoria (Rouen).

Dimanche 13. — Visite à Rouen, Saint-Ouen, la cathédrale. A l'église réformée de Saint-Éloi, où nous assistons au culte, — plus tard à l'église anglaise. Distribution de quelques traités.

Mardi 15. — A Paris. — A l'hôtel Perey, rue Boissy-d'Anglas, rue Saint-Honoré, M[lle] Genton, etc.

Mercredi 16. — Aux jardins des Tuileries, au Louvre, rues Royale et de Rivoli. A la Madeleine.

Jeudi 17. — A Versailles; le château, le parc, et à notre retour, au Père-Lachaise, à Ménilmontant, etc. Aux Champs-Élysées, aux Invalides — distribution de traités.

Vendredi 18. — Notre-Dame, le Luxembourg, le Jardin des Plantes, — à Saint-Denis. Distribution de traités qu'on accueille avec enthousiasme.

Faisant allusion à ce voyage, dans un travail qui fut lu, quatorze mois plus tard, devant l'Union Congrégationaliste d'Angleterre, M. Mac-All disait :

L'empressement qu'on mit à recevoir nos traités nous toucha beaucoup. A cette époque (août 1871), le peuple qui sortait à peine des désastres déchirants de la guerre et de la Commune, se montrait très sensible à toute manifestation de sympathie. Nous ne voulûmes pas quitter Paris avant d'avoir porté des traités au cœur même des quartiers ouvriers — à Belleville. Nous essayâmes de trouver les ouvriers, lorsqu'ils rentraient chez eux le soir.

« Ce fut notre dernière soirée passée à Paris,

écrit Mme Mac-All, et ce fut aussi la meilleure des



La Scène de l'Appel (Dessin d'Eug. Burnand).

quatre. En arrivant à la gare du Nord, à notre

retour de Saint-Denis, nous traversâmes les quartiers peu attrayants qui joignent la Villette à Belleville. Ces quartiers, nous devions bientôt les connaître « comme notre poche »! Notre amie de Paris nous avait quittés à la gare, résolue à ne pas mettre les pieds à Belleville. Nous distribuâmes nos traités en chemin, dans les petites boutiques du boulevard de la Villette et dans le grand restaurant situé au bout de la rue de Belleville. Je n'oublierai jamais la courtoisie de l'un des garçons qui me conduisit, à travers les tables de la grande salle, jusqu'à mon mari, qui, à ce moment, se trouvait être le centre d'un groupe attentif, arrêté sur la rue. »

Un homme intelligent, dit M. Mac-All, qui savait un peu d'anglais, s'avança et me demanda si je n'étais pas un pasteur protestant. Comment put-il découvrir cela à travers mon costume de touriste? « — Monsieur, dit-il alors, j'ai quelque chose à vous dire. Dans ce quartier, qui contient des ouvriers par dizaines de mille, nous ne pouvons accepter une religion *imposée;* mais si quelqu'un de vous voulait nous prêcher une religion d'un autre genre, une religion de liberté en même temps que de réalité, beaucoup d'entre nous seraient prêts à l'accepter. » En partant, nous les entendîmes se dire les uns aux autres : Les bons Anglais! Les bons Anglais!

N'était-ce pas là un appel du Maître? Ne se pouvait-il pas, en effet, que des ouvriers dans l'œuvre du Seigneur, Anglais ou Américains,

étrangers aux partis et aux complications de la politique, eussent par là même l'avantage de gagner plus aisément l'oreille du peuple? Si c'était un appel, il était en tout cas bien inattendu. Mais quoi! briser les liens si chers qui vous attachent à votre *home*, à votre ministère, à votre patrie! Endosser le harnais missionnaire pour une tentative aussi audacieuse! La vocation admise, il faut admettre aussi que cela ne pouvait être entrepris à l'aventure et à l'étourdie, mais avec réflexion, étude, esprit de prière et crainte de Dieu.

Les notes suivantes de l'agenda partent du samedi 19 août 1871 :

Quitté Paris pour Évreux, Caen. Temps froid. A Caen les expériences de Paris répétées. Les traités sont reçus avec enthousiasme. A Trouville, au Havre, à Honfleur, même accueil. Nous longeons la belle côte de Normandie, Étretat et Trouville, nous arrêtant à Rouen et à Dieppe. Nous continuons à distribuer des traités. Nous en avons donné 1.370 en tout, car le paquet que nous avions apporté d'Angleterre a été insuffisant, et nous avons dû le compléter à Paris. Passé encore quelques jours à Seaford et à Newhaven; puis, retour à la maison, et, pour notre arrivée, bienvenue à la gare souhaitée par mon cher père et par le Rév. Wallis Jones.

Quel allait être le résultat de ces quatorze journées passées au milieu des Français? « Les probabilités, écrit Mme Mac-All, étaient bien que nous n'oublierions pas facilement ce que nous avions



vu et entendu. Pourtant, il n'est pas bon de partir avant d'être sûr d'être envoyé. Aussi, décidâmes-nous de prendre conseil de Dieu et des hommes. Entre autres amis à qui nous demandâmes avis, nous citerons feu le Rév. baron Hart, le Rév. J. Shedlock, et le regretté Dr Georges Fisch. Nous avions été amenés à attendre la réponse de ce dernier comme devant trancher la question, pour nous décisive, le *To be or not to be* de notre détermination. La réponse vint; je la portai moi-même à la bibliothèque de mon mari, et je le laissai, après avoir placé la lettre devant lui. Qu'allait-elle apporter? Certes, il pouvait hésiter avant de briser le cachet; pourtant, la volonté du Seigneur s'y trouvait déjà renfermée. Cette lettre, en effet, disait: « Venez! » Pour nous, cela signifiait : « Nous irons. » Or, quand je regarde en arrière, je sens maintenant mon étonnement et mon admiration croître de plus en plus. Aurions-nous pu, d'ailleurs, faire ce que nous avons fait « si le Seigneur n'eût pas été de notre côté? » Ce n'est pas chose agréable d'affronter une opinion publique qui se prononce en sens contraire, surtout quand on sait qu'elle est soutenue par ceux qui vous aiment et qui vous souhaitent du bien. « Vous m'excuserez, Mme Mac-All, me disait la plus excellente de mes excellentes amies de notre congrégation, si je vous donne mon avis, mais je crois que vous allez perdre votre temps. » — « Hé

quoi! écrivait à mon mari un de ses cousins, un ami très cher, qui, hélas! n'est plus de ce monde, que m'apprenez-vous? Que dire, que penser de votre projet? Je suis bien embarrassé, pour mon compte, de vous conseiller. Je ne sais rien de la France ni de son peuple, excepté ce qu'on peut en apprendre par la littérature courante; mon impression sur l'état des choses à Belleville actuellement, est qu'une nouvelle révolution est imminente. Je peux avoir tort, mais, le cas échéant, je craindrais que, dans ce milieu révolutionnaire, votre vie ne fût en danger. La question d'un étranger évangélisant les Français me rend perplexe, et je doute du résultat. Renversons les choses et remplaçons Belleville par Saint-Giles ou Cowgate. Quelle chance de succès un étranger aurait-il dans ces quartiers-là? Cela ne nous empêchera pas d'ailleurs, si votre résolution est prise, de vous souhaiter toute sorte de succès, d'autant plus qu'une entreprise semblable demande beaucoup d'abnégation. Les difficultés ne sauraient manquer, et, loin de vos amis, vous aurez à les affronter seuls; vous aurez besoin de beaucoup de courage et de patience; soyez certains que les vœux sincères de nos cœurs ne vous manqueront pas (1). » Cette lettre était certaine-

(1) Extrait d'une lettre du Rév. S. Wardlaw Mac-All, datée de Finchley, octobre 1871.



ment composée dans le « ton mineur » ; écoutons-en une autre composée, celle-là, dans le ton majeur.

Paris, 22 octobre 1871.

Mon cher Monsieur, je ne puis vous exprimer quelle profonde reconnaissance envers Dieu a rempli mon cœur à la lecture de votre si excellente lettre. Le Seigneur est certainement miséricordieux envers notre pauvre France si cruellement accablée, car c'est lui-même qui réconforte nos cœurs par son esprit d'amour. Je vois clairement l'appel de Dieu dans vos expériences de Paris, et dans la manière dont vous est venu le désir d'abandonner tout pour venir sauver des âmes dans notre grande ville. Naturellement, si la voix d'en haut n'avait pas retenti si clairement disant : « Mettez à part Barnabas et Paul pour mon œuvre », je pourrais reculer devant la responsabilité d'un conseil. Oui, j'hésiterais, si je ne voyais pas la main de Dieu, qui prend lui-même la responsabilité entière de ses appels. Je sais que vous trouverez ici beaucoup de difficultés. Nos Parisiens sont légers, aussi facilement distraits qu'ils sont facilement remués et attirés. Mais où est la mission qui a jamais échappé aux difficultés et à une longue attente, avant de conquérir les cœurs? Je ne pense pas que votre qualité d'étranger puisse infirmer à aucun degré le résultat de votre œuvre. Notre peuple se sent très reconnaissant quand un étranger lui apporte, dans son mauvais français, des paroles d'affection sincère. Par une coïncidence vraiment providentielle, j'ai eu ce matin la visite d'une jeune personne d'un zèle admirable, Miss de Broen, à qui le Maître a dit aussi : « Va », et elle va. Elle était présente quand le Rév. Baron Hart a parlé de votre dessein et vous a recommandé aux prières des chrétiens. Quand je lui ai communiqué votre aimable lettre, elle en a

été enchantée, et elle prendra la liberté de vous écrire. Vous pouvez être sûr, cher Monsieur, de trouver ici des frères qui vous aimeront, et seront heureux de collaborer avec vous. Puisse le Seigneur faire de vous un instrument pour sauver un grand nombre d'âmes!

Croyez-moi, cher Monsieur, votre bien affectionné

G. Fisch.

P.-S. Ma femme se joint à moi pour souhaiter la bienvenue à Mme Mac-All.

Comme conséquence nécessaire de ces considérations et des décisions qu'elles entraînèrent, M. Mac-All écrivit la lettre suivante aux diacres de l'église congrégationaliste de Hadleigh :

High Street, 9 octobre 1871.

Mes chers amis, c'est avec un profond sentiment de l'importance de ma démarche, et après avoir cherché avec anxiété la sûre indication de la voie de mon devoir, que je m'adresse à vous au sujet de mon départ anticipé de Hadleigh. Au cours de la visite que nous avons faite cet été en France, et notamment à Paris, nous avons subi l'impression irrésistible qu'il y a là un urgent besoin d'un grand effort d'évangélisation, et que beaucoup, surtout parmi les gens de la classe ouvrière, sont préparés, par suite des récentes calamités de la nation, à accueillir favorablement de tels efforts. Cette impression, aussi puissante qu'inattendue, m'a poussé à réfléchir très sérieusement sur le sujet, et à me demander si nous pourrions avoir chance de nous rendre utiles dans une œuvre de ce genre. Le résultat de nos investigations, et surtout le conseil approfondi de chrétiens expérimentés de Paris, nous a amenés à croire que c'est notre devoir de nous dévouer à la tâche

d'établir une mission dans un des centres populeux de cette vaste agglomération. Nous devons nous attendre à rencontrer beaucoup de difficultés et de découragements. Pourtant, l'appel « Venez nous secourir » semble trop clair et trop puissant pour être écarté. Je suis loin de méconnaître l'importance et les responsabilités de ma position à Hadleigh; mais voici comment le cas se présente à mes yeux : nombreux sont les hommes qui possèdent la capacité et auront la bonne volonté de prendre en mains la charge d'un ministère comme celui de notre congrégation de Hadleigh; par contre, soit à cause de leurs relations de famille ou pour d'autres causes, bien peu nombreux sont ceux qui pourraient se donner entièrement à une œuvre de mission dans une grande ville étrangère. J'ai confiance que vous, ainsi que l'église entière et cette congrégation, comprendrez, qu'en prenant cette résolution, je suis poussé réellement par la foi en une direction divine; j'ai confiance que vous serez tous assurés que nous gardons et garderons toujours, avec un soin jaloux, les sentiments les plus affectueux envers toutes les personnes de Hadleigh. Je suis obligé, à cause de l'approche de l'hiver et du besoin d'une prompte action à Paris, de penser à un départ prochain, soit pour la fin de ce mois ou le commencement de l'autre, à moins que je ne vous cause quelque gêne en agissant ainsi. Lorsque le moment sera venu, il sera de mon devoir de placer entre vos mains ma démission de pasteur. Reconnaissant pour toutes vos bontés passées, et vous envoyant mes bien sincères amitiés, je suis votre bien affectionné.

R.-W. Mac-All.

La lettre suivante fut envoyée, un mois plus tard, aux membres de l'église congrégationaliste :



Hadleigh, 10 novembre 1871.

Chers frères en Christ, vous savez déjà les circonstances inattendues par lesquelles j'ai été porté à croire de mon devoir d'entreprendre une mission dans la grande ville de Paris. Nous avons obéi, en prenant cette décision, à l'impression qu'il y a très peu de personnes en état de se donner à la tâche spéciale et difficile que nous avons en vue, et cette raison a influé puissamment sur notre détermination, d'agir d'accord avec ce qui nous semble être l'indication de la volonté du Maître.

L'obligation de vous quitter nous cause beaucoup de peine, mais nous nous réjouissons de pouvoir le faire en étant dans les meilleurs termes avec tous et chacun. Nous serons toujours heureux de recevoir de vos nouvelles; et elles nous apprendront, si nos vœux sont exaucés, que vous continuez de vivre en paix et en prospérité. Nous sommes persuadés que vous nous donnerez, ainsi qu'à notre œuvre difficile, une place constante dans vos souvenirs et dans vos prières. Puisse mon bien-aimé collègue, avec qui j'ai travaillé si heureusement d'un bout à l'autre de ces deux années, puissent vos diacres estimés, et toute la congrégation, goûter abondamment les joies de la présence et de la bénédiction divines ! Mon devoir est maintenant de remettre entre vos mains ma démission de la charge pastorale que j'ai exercée parmi vous. Adieu donc, frères bien-aimés, « tendez à la perfection, consolez-vous, ayez un même sentiment, vivez en paix, et le Dieu d'amour et de paix sera avec vous ».

Croyez-moi, votre fidèle ami.

R.-W. MAC-ALL.

« Nos amis de Hadleigh, écrit M. Mac-All dans le travail déjà mentionné, en vinrent, à notre inexprimable plaisir et malgré le chagrin que notre



départ leur causait, à donner leur pleine approbation aux motifs qui l'inspiraient.» Les deux mois qui nous séparaient encore de notre établissement en France, furent ensoleillés par les fêtes de moisson de nos villages, et par les visites de beaucoup de nos amis de Leicester, Manchester et Birmingham, parmi lesquels le Rév. E. G. Cecil, dont nous ne devions plus entendre sur cette terre la voix admirable. Nous trouvâmes aussi le temps de faire une étude régulière de la langue française.

« Maintenant conseille-moi, et vois quelle réponse je ferai à Celui qui m'a envoyé, » tel fut le texte du dernier sermon du pasteur. C'était le 7 novembre. Un touchant service d'adieu fut célébré le soir de ce jour-là. Deux des personnes qui prirent une grande part à ce service ont quitté ce monde pour la patrie d'en haut, nous voulons parler du Rév. T. W. Davids, de Colchester, et du Rév. E. Jones, d'Ipswich, dont la fille, Miss Clara, est devenue, plus tard, une aide précieuse dans les salles de la Mission; on ne saurait oublier non plus le Rév. E. Evans, qui prêta aussi une chère enfant à la Mission, environ dix-sept ans plus tard.

Une attaque de ses trop fréquentes migraines retarda le départ de M. Mac-All, et retint pour quelques jours les deux époux dans la maison hospitalière de leurs amis, M. et Mme Lees, de Hadley. Ce fut seulement dans la soirée du 16 novembre que, en compagnie du père de Mme Mac-All, ils



partirent de Ludgate Hill, par le train de six heures vingt, pour Paris.

Dans une lettre écrite quelques années plus tard, et adressée au comité auxiliaire de l'*American Mac-All Association* d'Indiana, M. Mac-All s'exprimait ainsi : « Quand je me consacrai au ministère, je me serais offert volontiers pour la mission en pays païen, si je n'en avais été empêché par la pensée de ma mère, âgée et veuve, dont j'étais le seul fils. Environ douze ou treize ans plus tard, quand Madagascar s'ouvrit à l'Évangile, je fus repris d'un vif désir de rompre tous les chers liens de mon pastorat, et de partir pour aller au loin planter l'étendard de la croix. Mais à ce moment encore il y avait un obstacle : ma femme ne pouvait pas s'éloigner de sa mère âgée. Quand le nouveau Macédonien des hauteurs de Belleville se montra à moi, et me dit tout à coup : « Passe ici et viens nous secourir », je me trouvai, pour la première fois dans ma vie, libre de ces liens sacrés qui m'avaient jusqu'alors retenu. Nos parents morts, il n'y avait plus à briser qu'avec mon église et ma congrégation, que certes j'aimais beaucoup, et à quitter mon pays et mon « *home* ». Je fis ce sacrifice avec joie, regardant, ainsi que je l'ai toujours fait, comme un privilège inestimable d'être ainsi engagé dans la mission du Seigneur. »

C'était là « la porte de fer s'ouvrant d'elle-même », dont il parlait, dans son plan de biographie.

CHAPITRE II

LE PASSAGE DU RUBICON

1871-1872

« Nous arrivâmes à Paris, écrit Mme Mac-All, le 17 novembre 1871, après avoir fait, la nuit précédente, la traversée de Douvres à Calais. Miss de Broen était venue à notre rencontre à la gare. On nous fit attendre longtemps notre bagage. Mon père partit dans un fiacre pour l'hôtel du Monde. Un charmant bouquet avait été préparé pour moi, par une gracieuse attention de Miss de Broen. On nous apprit alors que M. Hart et M. Georges Fisch étaient venus tous deux demander de nos nouvelles. Le jour suivant, nous nous mîmes en route pour chercher une maison; l'appartement dont nous fîmes choix nous plut, perché comme il était sur les Buttes-Chaumont, avec Paris à nos pieds. Notre aménagement fut chose difficile, car jusqu'alors nous n'avions d'autre aide que nous-mêmes, et la course que nous fîmes à la gare des marchandises des Batignolles (à travers les rues boueuses, par un fort dégel), renvoyés de bureau en bureau pour réclamer nos meubles, nous fatigua à l'extrême.

« Nous entrâmes « en jouissance » (belle ironie!) de nos biens, au n° 32, rue des Mignottes, à Belleville, le 23 décembre. La concierge nous alluma le feu; mais, comme c'était la semaine de Noël, per-

sonne ne voulait « embaucher », et il nous fut impossible de déballer notre mobilier. M. Mac-All avait des aptitudes diverses, mais il n'avait pas celle de manier les outils; d'autres membres de la famille étaient nés « menuisiers ». Nous ne pouvions trouver nos tasses et nos soucoupes!

« Petites misères, en vérité, mais pas si petites à ce moment! Las et affamés nous nous mettons en quête d'un restaurant; mais nous éprouvons de la défiance, et nous entrons dans un café, et là nous nous rafraîchissons avec deux tasses de « café noir » où même (ne nous gardez pas rancune, chers abstinents!) nous ajoutons quelques gouttes de cognac. Comme conséquence naturelle nous nous sentons rafraîchis suffisamment, sans l'être toutefois « excessivement ».

« Pendant cinq jours il nous fallut travailler péniblement de nos mains, balayer, apprêter nos repas. Ce fut M. Mac-All qui posa les tapis et accrocha les tableaux. Avec le 28, le soulagement arriva. Mary Tee, notre bonne, vint avec Clara Jones, apportant avec elles la belle et blanche « Minnie », notre chatte angora! »

Pendant six semaines M. Mac-All alla diligemment en reconnaissance. On arpenta le terrain, on prit des mesures, on s'occupa d'entrer en communication avec les pasteurs. L'agenda du dimanche rend témoignage de sa présence au service de M. Robin à midi, dans la vieille petite salle, rem-

placée aujourd'hui par le superbe édifice de la rue Julien-Lacroix ; au service de M. Bersier, à quatre heures, dans la vieille salle également de l'Avenue de la Grande-Armée ; à l'église de Saint-Maur, champ de travail du Rév. Mark Wilks, trente ans auparavant, puis de M. Robineau. On le voit partout : à Taitbout, à onze heures, ou au Grand Chantier, avec M. Fisch et M. de Pressensé, ou à la Chapelle du Nord, avec M. Théodore Monod, pour la prière du soir. D'autres jours, c'était aux lectures bibliques, chez M. Lepoids ou chez Miss Blundell, qu'on l'apercevait ; souvent aussi, l'après-midi, chez M. Armand Delille, rue Royale. Chaque jour lui apporte sa tâche nouvelle : tantôt il remplace un prédicateur absent, tantôt il assiste simplement à une conférence. Et ce travail si fatigant, c'est par un temps glacial qu'il le fait. Le thermomètre marque 16 degrés au-dessous de zéro le 9, et des gens meurent de froid dans leurs lits. Heureusement, le cœur des amis était chaud ; et l'hospitalité si chaude du Dr et de Mme Fisch, de M. et de Mme Hart remontent le moral de M. Mac-All. Au milieu de toutes ces besognes, du reste, il trouve le temps de poursuivre ses études de langue française, abandonnées depuis trente ans. Qu'on ajoute le mal de tête persistant qui ne veut pas le quitter, et l'on se fera une idée de la vie de M. Mac-All à cette époque.

Du reste, rien ne peut lui faire perdre de vue le

but qu'il s'est proposé. Choisir un local qui puisse convenir, telle est son idée fixe. Et le voilà parcourant en tous sens les boulevards et les rues de Paris. Rien ne l'arrête : ni la fatigue, ni les conseils décourageants; enfin, le 30 novembre 1871, un choix définitif a lieu : c'est une salle située rue Julien-Lacroix, à Belleville, que l'on se décide à louer : le prix en était de 200 francs pour trois mois (1).

Nous étions fixés; tout pourtant restait à faire, et seuls ceux qui ont eu part à cette œuvre, peuvent savoir ce qu'elle a coûté de fatigues. Voici un extrait sur quelques-unes de ces journées de préparatifs :

Lundi, 1er janvier. — Visite rue Julien-Lacroix.

Mardi, 2 janvier. — Rue Julien-Lacroix; rue Chapon où nous faisons l'emplette des chaises; déjeuner chez le Dr Fisch; nous allons au passage du Caire, à l'imprimerie chez M. Grassart, chez M. Schultze; à la rue Royale, chez M. Gustave Monod à la Société biblique, etc.

Mardi, 16 janvier. — Leçons de Mlle G.; courses chez le menuisier, à l'École protestante, à la librairie de M. Robin pour choisir des livres; à la rue Julien-Lacroix. Nous écrivons cent deux prospectus, nous les distribuons, et nous écrivons au commissaire de police.

Voici encore quelques lignes, prises dans le livre de ménage de Mme Mac-All :

(1) Les conseils sympathiques de notre excellent ami, M. le pasteur Robert, furent pour beaucoup dans cette installation.

1er janvier 1872. — Il fait froid ; il faut sortir avant le déjeuner pour chercher du pain : 2 francs, 10 francs pour la concierge.

4 janvier. — Visite de M. et Mme Robin.

9 janvier. — La soirée est très triste. Que Dieu soit avec nous ! Robert s'inquiète beaucoup.

15 janvier. — Il y a foule au coin de la rue de Puebla. A Belleville, nous distribuons nos traités et nos invitations.

17 janvier. — Journée des plus angoissantes ; rue Julien-Lacroix, nous n'avons pas trouvé le menuisier. Il faut aller à la rue Chapon, chercher des chaises ; à la rue du Caire, pour demander le commissaire de police de Belleville. Excellent accueil de M. le commissaire (1). Nous rentrons vite à la maison pour dîner. R. écrit au préfet. Il faut écrire des cartes d'invitation, parce que l'imprimeur n'a pas été exact à les envoyer. Mon cher père voulut, malgré ses douleurs, descendre à la rue du Caire pour les quérir à l'imprimerie ; ce fut le commencement de sa douloureuse maladie.

Voici, enfin, une copie exacte de leur premier bulletin ou, comme ils l'appelaient alors, de leur prospectus ou programme.

AUX OUVRIERS

Le 17 janvier 1872. — Rue Julien-Lacroix, 103. Belleville.

« Ce soir, à sept heures, on ouvrira une bibliothèque gra-

(1) « Je tiens, écrit Mme Mac-All, à rendre ici témoignage au bon accueil que nous fit M. le commissaire de police, qui se donna beaucoup de peine pour nous renseigner sur les démarches à faire, et qui s'est montré toujours courtois et prévenant pour nous. »



tuite, composée de journaux illustrés, etc. Pendant la soirée, on chantera des cantiques et on lira des morceaux choisis. Des amis anglais feront à tous un bon accueil. »

Voici une note de la main de M. Mac-All sur cette première soirée :

« Ce fut d'une main tremblante que nous ouvrîmes nos portes. Au commencement, les gens parurent hésiter et passèrent outre. Malgré tout, cette petite réunion compta quarante personnes. Nous fîmes la remarque que plusieurs d'entre elles étaient très bien habillées, comme si elles répondaient à une invitation personnelle. »

C'est ensuite Mme Mac-All qui reprend :

« Parmi les quarante personnes de notre première réunion se trouvaient douze amis dévoués, entre autres Miss Blundell et son évangéliste. Il n'y eut pas de *trouble*, notre espoir commençait à renaître. Peu de temps après, le commissaire et M. Robin entrèrent. Quels battements de cœur lorsque j'entendis la voix cordiale de M. Mac-All !

« Nous retournâmes à la maison fatigués, mais reconnaissants. Nous avions été jusqu'à douter de la possibilité d'avoir une réunion. La nuit précédente, notre découragement était à son comble ; agenouillés devant le feu *mourant*, comprenant toute la gravité de la situation, nous aurions pu, même alors, renoncer à notre entreprise, n'eût été la conviction où nous étions, que

c'était une œuvre qui valait même la peine qu'on y échouât.

« Or, maintenant, par la grâce de Dieu, la réunion était enfin un fait accompli. M. Mac-All m'avait souvent dit, qu'il estimait autant quarante personnes ainsi assemblées en France, que mille en Angleterre. »

Les simples notes qui suivent, et qui donneront une idée de l'activité de M. et Mme Mac-All, à cette époque, sont empruntées au journal (*Diary*) de Mme Mac-All.

19 janvier. — Journée très fatigante. Nous sommes allés au Palais de justice à 8 heures du matin. Entrevue avec MM. Nodin et Grouillet (secrétaires de la Préfecture); dans la rue de Flandre; beaucoup d'arrangements, course au passage du Caire. Là, avec M. Butot, imprimeur du passage, quelques mots de conversation, en payant notre compte et en commandant des programmes pour la rue de Flandre. On était, à l'imprimerie, très curieux de savoir ce que devaient être ces réunions. L'ouvrier qui avait apporté les prospectus était venu dans sa meilleure veste noire. J'eus peine à le reconnaître; c'était un brave homme, à l'air doux. M. Butot demanda de quoi il s'agissait; étions-nous des catholiques? étions-nous des protestants? étions-nous comme l'abbé Lamennais? Mme Butot dit que nous étions venus avec un excellent dessein, mais à un « mauvais moment », parce que le peuple avait « tant souffert »! Elle aurait voulu, nous dit-elle, pouvoir venir à la salle; mais c'était « si loin! » et elle avait quatre enfants petits. Elle en voulait fort aux gens qui avaient « fait tant de mal » (allusion sans doute à la Commune) : ils méritaient d'être bien

punis! Nous avons essayé de lui rappeler que Dieu est plein de patience et de miséricorde envers tous; et qu'adviendrait-il de nous, s'il n'avait manifesté son amour en Christ? et si Christ n'était mort pour « tout le monde », pour « chacun »? — Oui, dit-elle, je sais qu'il a prié pour ceux qui étaient crucifiés à ses côtés. » Une de ses ouvrières écoutait avec une attention et une attitude qui révélaient la vivacité de ses sentiments. A ce moment, elle a pris la parole et, très doucement, mais avec expression : « Oui, dit-elle, parce qu'il a fait expiation pour tous ». Mme B. avait exprimé le souhait que les méchants fussent tous « engloutis »! M. Mac-All a remarqué qu'à ce moment une ouvrière plus jeune avait peine à contenir son émotion. Elle dit qu'elle voudrait bien venir à nos réunions; un ouvrier, là présent, dit qu'il viendrait, lui, dimanche soir.

10 janvier. — Ce matin, samedi, Clara Jones et moi, nous avons distribué les prospectus, etc., en commençant près de notre maison « des Mignottes ». Nous entrons dans quelques bâtiments où les ouvriers finissaient leur travail, et nous en distribuons une douzaine. On nous reçoit poliment, pour ne pas dire aimablement. Ma lampiste s'informe si nous avons eu du monde, et nous souhaite « bon succès ». Ils ont « tant souffert du fait des Prussiens », nous dit-elle, mais plus encore après, et ce serait une bonne chose « s'ils avaient quelqu'un pour les mener tout doucement ».

Nous recommençons nos distributions de bulletins dans la soirée. Nous en donnons sur la place des Fêtes, dans la rue de Belleville; à la porte d'une pharmacie, dans la rue de la Villette, deux ouvriers les reçoivent avec de grands « merci », et l'un d'eux s'arrête aussitôt pour lire le prospectus à la lueur des lampes de la pharmacie. Quand il en vient aux mots : « L'Amour de Jésus-Christ; — un ami

anglais » — « Bon! bon! » dit-il, — et tous deux nous saluent, levant leurs chapeaux, très poliment.

21 janvier. — Rue Julien-Lacroix. Notre premier service de dimanche. Nous étions allés à trois heures pour mettre tout en ordre dans la salle. M. Mac-All a lu la parabole de l'Enfant prodigue; il a exposé comment nous étions là, notre visite de l'été dernier, nos impressions après avoir vu Belleville, l'appel qui nous y fut adressé, et comment nous avons quitté notre « congrégation », nos amis et notre pays, pour venir faire notre résidence au milieu de la population ouvrière de ce quartier, croyant que l'appel nous était vênu de la part du Maître, d'essayer parmi eux une œuvre purement évangélisatrice. Après cette entrée en matière, il a parlé sur ce texte : « Dieu a prouvé son amour envers nous, en ce que, lorsque nous étions des pécheurs, Christ est mort pour nous » (Rom. v. 8).

Il parla très clairement et avec force, répétant avec insistance les passages qu'il voulait graver dans les cœurs. L'auditoire était très attentif. Voici, d'ailleurs, la description qu'il a faite lui-même de cette soirée, dans une lettre adressée à M. George Pearse, datée du 24 janvier 1892 :

Dimanche soir, notre petite salle était remplie jusqu'aux portes : hommes, femmes, enfants, plusieurs en blouses bleues ou blanches, le reste évidemment en leur plus beau costume du dimanche. A la fin, l'auditoire a dû atteindre cent vingt personnes à l'intérieur, sans parler de ceux du dehors, qui n'ont pu entrer faute de place. A plusieurs reprises, ils se sont joints (ou ont essayé de le faire) aux cantiques; ils ont écouté ma lecture de la Bible, puis « mon premier petit sermon en français » (un grand effort pour

moi), ensuite, un ou deux morceaux choisis pour les toucher, enfin ma courte prière finale, après laquelle plusieurs ont dit : Amen !

Le billet d'invitation était ainsi libellé :

Aux ouvriers ! Rue Julien-Lacroix, 103, Belleville, dimanche prochain, à 8 heures du soir, un ami anglais désire vous parler de l'amour de Jésus-Christ. Vous serez tous les bienvenus. Une bibliothèque gratuite sera ouverte de sept heures et demie à huit heures.

Dans la lettre à M. Pearse citée plus haut, M. Mac-All écrivait :

Le jour de notre première réunion, nous avons eu un long entretien avec un représentant de l'autorité, au sujet de l'autorisation.

L'entretien a duré plus d'une heure. Il a approuvé notre dessein ; mais en y joignant les pronostics les plus sombres quant aux résultats dont il fallait absolument désespérer, selon lui : le peuple étant trop abruti ou trop mauvais pour nous écouter, ajoutant que nous serions insultés, molestés.

« Le commissaire de police était présent à cette première réunion, et il entendit l'allocution de M. Mac-All. Deux sergents de ville étaient là aussi, habillés en bourgeois. Quelqu'un les reconnut et dit à l'ami que M. Mac-All avait préposé à la porte pour assurer l'ordre : « Voyez-vous ces deux hommes? Ils sont de la police. » A quoi cet

ami répliqua : « Sont-ils venus voir si nous parlons politique? — Oh! non, bien sûr, mais pour empêcher qu'on ne vous trouble. » En fait, le commissaire se montra en tout parfaitement aimable. Je suis convaincue qu'il nous souhaite le succès. »

Un ouvrier resta, après la réunion, pour parler à M. Mac-All, voulant le remercier, lui dit-il, pour ce que lui, étranger, entreprenait de faire pour sa pauvre France. « La France, disait-il encore, est tombée aussi bas qu'elle était élevée autrefois », — et cette chute s'expliquait selon lui par ceci : — qu'elle s'était séparée de la loi éternelle de Dieu, et que finalement rien ne pouvait aller bien sans l'obéissance à cette loi. Ce qu'il fallait donc au peuple français, c'était de revenir à cette loi éternelle. L'homme qui parlait ainsi était un marchand israélite. Mme Mac-All le revit le lendemain dans la rue avec sa boîte, lisant une bible hébraïque.

Le 30 janvier 1872 vit notre début à la rue de Flandre. M. Mac-All a rapporté quelque part comment il s'était résolu, après diligente enquête et « quelques essais », à porter à quatre le nombre de ses stations missionnaires. C'était là un de ces « essais » et il l'avait tenté à la suggestion de notre ami M. le pasteur Robin. Mais, disait mon mari à ce propos, « nous n'en avons jamais attendu de grands résultats, au moins quant au nombre des auditeurs, car la salle était au fond d'une cour, à

l'écart de la rue principale, et touchait à l'école protestante ».

Hier, 20 janvier, dit le carnet de notes, je suis allé préparer l'aménagement de la salle. Ce n'était pas chose commode, car elle était encombrée de toutes sortes de matériaux qu'il fallut enlever. Et puis, le local était froid et il le fallait chauffer. Enfin, après beaucoup de travail et de fatigue, nous finîmes par avoir une salle propre. Nous sortîmes alors dans la rue, et distribuâmes 151 traités et autant de programmes.

Le lendemain 30, M. Mac-All écrit encore :

Mardi, rue de Flandre, à 8 heures de l'après-midi, réunion d'ouverture. Arrangement de la salle, etc. Distribué 140 programmes et 136 traités. Quatorze personnes seulement à la réunion du soir, dont Miss de Broen et Mme Calame.

« Quoique les présences fussent rares, nos distributions avaient excité la curiosité et fourni matière à beaucoup de conversations dans la rue. Nous revînmes à la maison, très intéressés par ce que nous avions entendu en prenant contact avec ces braves ouvriers, mais convaincus que nous avions peu de chance de réussir dans un local aussi retiré. »

5 février 1872. — Rue Julien-Lacroix. M. Mac-All prêche son premier sermon *composé* en français; jusque-là, il s'était contenté de faire des traductions de ses sermons anglais. Cette nouvelle allocution est tout à fait appropriée à des ouvriers intelligents. Nous entendons des apprécia-



tions favorables. Quelques messieurs écoutent avec une curiosité et un sérieux évidents. Leurs regards montrent de la bienveillance. Un homme rapporte un Nouveau Testament que nous lui avons prêté pour quinze jours. Il assure à M. Mac-All qu'il l'a parcouru d'un bout à l'autre. C'est la seconde fois que nous avons trouvé cette bonne disposition à lire la Bible. La réunion d'aujourd'hui est la meilleure que nous ayons encore eue. Cent trente personnes présentes. Son but était de leur montrer qu'il n'y a pas, à le bien prendre, diverses religions et, comme quelques-uns le disent, la « religion protestante », la « religion catholique » etc., mais une seule religion, la « religion de Dieu, de la Bible ». Il continue en leur montrant ce que la religion avait fait pour Raratonga, une île sauvage, pour les États-Unis d'Amérique, comment elle avait déterminé l'abolition de l'esclavage, etc. Puis, parlant de sa propre expérience à Leicester, il raconte sa visite à un ouvrier qui s'était rendu tristement célèbre par ses méfaits, et comment ce jeune homme avait dit ensuite, à ses compagnons qui le visitaient à son lit de mort : « J'ai un souverain dans mon cœur », expliquant qu'il ne pouvait plus désormais proférer les grossiers jurons qui lui venaient autrefois si facilement à la bouche. L'auditoire fut très attentif jusqu'à la fin et très tranquille pendant la prière. C'est un grand point. J'en suis touchée jusqu'au fond du cœur. Il pria pour les affligés, les veuves, les orphelins, les soldats, les marins, et pour que tous nous jouissions du bonheur éternel.

Voici, comme exemple, une de ces prières :

***Belleville**, le 11 février 1872 — le 23 juin 1872.*

Notre Père céleste, Dieu de bonté et de miséricorde

infinie, enseigne-nous à prier; nous ne méritons pas que tu nous entendes; tu as tellement aimé le monde que tu as donné ton Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle. A cause de lui, pardonne-nous tous nos péchés. Dispose le cœur de chacun de nous à s'écrier avec le publicain : O Dieu, sois apaisé envers moi qui suis un pécheur! Que Dieu bénisse tous ceux qui se trouvent ici (nous sommes étrangers les uns aux autres, mais nous pouvons prier les uns pour les autres). Nous savons que tu es le Dieu d'amour infini. Bénis les vieillards; bénis les jeunes gens. O notre Père, regarde avec une grande compassion tous ceux qui sont affligés. Pourvois aux besoins des pauvres. Soutiens ceux qui doivent mourir; fais qu'ils deviennent en mourant plus que vainqueurs! Que Dieu bénisse ce grand pays et cette grande ville! O Seigneur! enseigne-nous à tous combien Jésus nous aime! Ces chers amis, puissent-ils sentir qu'ils sont pécheurs et qu'ils ont besoin de Jésus pour leur salut éternel! Exauce-nous, ô notre Père, pour l'amour de Jésus-Christ, ton Fils bien-aimé. Allons en paix. Que la grâce de notre Seigneur Jésus-Christ, que l'amour de Dieu et que la communication du Saint-Esprit soient avec vous tous à jamais! Amen (1).

(1) Voici le texte d'une autre prière de la même époque et qui a été prononcée à Belleville, le 14 juillet 1872 :

« Père céleste, nous Te bénissons de ce que tu entends les prières; de ce que tu as promis d'être attentif à la voix de nos supplications. Nous désirons venir à toi, au nom de ton Fils bien-aimé. Nous confessons nos péchés devant toi. Tout indignes que nous sommes, pardonne-nous, et purifie-nous de toute iniquité. Fais que nous nous connaissions nous-mêmes, et que nous te connaissions.

« Tu as certainement une bénédiction pour chacun d'entre nous ici. Ton plaisir, ta joie, est de nous bénir tous. Plaise à



Le journal reprend :

11 février. — A la rue Julien-Lacroix. Étaient là : Clara, Mlle Régert, M. George, Julie Ellès et moi. Julie avait été arrêtée par un sergent de ville pour avoir distribué des traités, cette après-midi, et conduite au poste le plus proche. L'aimable jeune femme le suivit bravement, montra à l'officier public de service ses traités et ses « portions » de l'Écriture sainte, et lui en offrit. Quand il vit ce que c'était, il excusa ses agents : ils avaient cru, dit-il, que c'étaient des brochures politiques. — Nous avons eu, le soir, un bon service; salle comble. M. Mac-All fut écouté avec un silence religieux pendant plusieurs parties de son allocution. Il parla de son père, de sa sœur et de sa mère. Quand il en vint à cette dernière, la voix lui manqua. Son

Dieu que nous tous, nous croyions à cette parole certaine, que Jésus-Christ est venu au monde pour sauver les pécheurs, même les plus grands pécheurs. Bénis les paroles qu'on a prononcées aujourd'hui. Fais qu'il y ait de la joie devant les anges de Dieu pour les pécheurs qui s'amendent. Bénis-nous tous. Bénis l'ouverture de ces petites salles de réunions. Donne-nous le pouvoir de persuader à tous ceux qui se trouvent ici, que c'est le souhait ardent de notre cœur qu'ils aient le vrai bonheur, tant pour la vie présente que pour celle qui est à venir. S'il se trouve ici quelqu'un qui soit affligé, donne-lui ta consolation. Que les chagrins et les tristesses de cette vie soient sanctifiés. Que Dieu bénisse la France, Paris et tous ses habitants. Que la France devienne toujours plus libre, plus prospère ; et que la religion du cœur y règne par-dessus tout. Fais que l'époque heureuse arrive bientôt, où tous, riches comme pauvres, apprendront à te connaître. Que ta présence divine se manifeste sur chacun de nous en rentrant. Et reçois-nous tous à la fin de nos jours, à la maison céleste et bienheureuse. Nous t'en supplions au nom de notre Sauveur, à qui soit la gloire à jamais ! *Amen.* »



émotion se communiqua aux auditeurs. On aurait entendu voler une mouche. Le thème de son sermon était : « O Dieu, sois apaisé envers moi qui suis pécheur », montrant qu'en cela nous sommes « tous égaux devant le grand Juge ».

14 février. (Rue de Flandre). — Mme Mac-All fait une lecture. Dix-neuf personnes présentes, dont deux hommes employés aux catacombes et un jeune soldat.

« Ce 14 février, écrit Mme Mac-All, fut un jour de grande fatigue, quoique la température fût d'une douceur de printemps. Nous sommes allés à Ménilmontant. On se serait cru à la campagne. Derrière nous, Belleville avec son église faisait l'effet d'une petite ville de province; puis, au loin, s'étendait Paris avec Notre-Dame, la Tour Saint-Jacques, d'autres monuments encore, et, dans le lointain, comme une grande plaine avec un horizon bas. Les maisons de ce quartier ont été des villas, des maisons de campagne pour des « bourgeois retirés », mais maintenant, décrépites, ayant perdu leur fraîcheur, elles sont occupées pour la plupart par des ouvriers; et pourtant, vues à quelque distance, elles font encore un effet charmant. La vue qu'on a du sommet de la colline de Ménilmontant, avec ses rues étroites, ses maisons serrées les unes contre les autres et sa pente rapide, forme vraiment un tableau curieux. — Nous nous arrêtons devant une boutique neuve avec appartements à louer. Nous en demandons le prix. C'est 5,000 fr. Si nous les avions, ce serait justement notre affaire.



« Outre notre logement et notre cuisine, nous pourrions y avoir salle de réunions et salle de lecture, car les autorités ont insisté pour que nos salles eussent l'air de librairies; aussi, avons-nous coutume de distribuer aux assistants, avant le commencement des réunions, des feuilles de l'*Ouvrier français*, l'*Ami de la jeunesse*, le *Magasin pittoresque*, etc. Nous visitons ensuite une salle de bal, qui peut bien contenir de trois à quatre mille personnes. On la louerait volontiers trois fois par semaine, les jeudi, vendredi et samedi, quand elle ne sert pas au bal, — moyennant 150 francs par soirée. Nous nous disons que nous aimerions bien nous en servir quelquefois, pour avoir l'occasion de réunir un grand nombre des gens du quartier. Enfin, sur le boulevard de Ménilmontant, après quelques recherches, nous trouvons un local qu'on offre de nous louer pour 600 francs. Le propriétaire, un homme du peuple évidemment, un ancien « communard » peut-être, mais qui a l'air d'un homme expéditif et rond en affaires, veut bien nous le louer à l'essai, pour deux mois, à raison de 100 francs, et promet de nous renouveler le bail ensuite, aux mêmes conditions. Nous réservons notre décision, tout en lui promettant de la lui faire connaître, et nous prenons l'omnibus pour nous rendre boulevard de la Villette, où nous allons voir une autre boutique qu'on nous avait signalée, et que le propriétaire, grand ennemi des commu-



nards, celui-là, consentirait à nous louer jusqu'au terme de juillet, pour 300 francs. Nous visitons ainsi, dans cette seule journée, plus ou moins superficiellement dix boutiques, et, à peine rentrés au logis pour un dîner très court, nous repartons à la réunion, à la rencontre des amis qui auront répondu à notre invitation.

« Quelques-uns de nos bons amis de Paris disaient à M. Mac-All, avant que nous eussions commencé notre œuvre : « Qu'est-ce que vous ferez avec ces gens-là — voulant dire : les ouvriers — quand vous les aurez attirés ? » Nous aurions pu répondre avec l'immortelle Mme Glass : « *First catch your hare* (prenons d'abord notre lièvre), après, nous verrons. »

Quelques petits fonds avaient été mis à la disposition de M. et Mme Mac-All, avant leur départ d'Angleterre, par quelques-uns de leurs amis, M. Ralph Atkinson, de Sunderland, Mme Windsor, de Manchester, Mme Wood, de Sedgley Hall, MM. Mason, Green, Parker, de Hadleigh, etc. [1]. Le tout se montait à 33 livres st. 3 sh. et 6 pence, à quoi il faut joindre 4 fr. 80 reçus en menue monnaie française.

(1) Mme Mac-All y lit avec une attention attendrie le nom de la mère de son amie, Mlle A. Thomas, qui devait, bien plus tard, se dévouer pour la musique de l'Œuvre, en s'associant avec ardeur au travail de Mme Mac-All, pour les Cantiques populaires.



M. et Mme Mac-All, pour faire face à leurs premières dépenses, avaient vendu plusieurs de leurs valeurs de portefeuille : surplus d'actions du *Great Western*, etc., coupes d'argent, médailles d'or et d'argent, pour une valeur totale de 106 livres st. 13 sh. 1 penny.

En janvier 1873, d'après le premier rapport publié de leur œuvre (*Report for fourteen months*), ils avaient reçu 489 livres st. 9 sh. 11 3/4 d. Un trait intéressant à relever, c'est que les souscripteurs, à très peu d'exceptions près, étaient des amis personnels de M. Mac-All. Le premier nom de souscripteur français qui se trouve sur cette liste, est celui de l'excellent Dr Gustave Monod, qui a laissé sur la terre une mémoire bénie, comme avait fait son frère, le grand Adolphe Monod. Il est inscrit à la date du 2 mars (1873) avec une souscription de 500 francs.

CHAPITRE III

LE CHAMP DE TRAVAIL

CHAPITRE III

LE CHAMP DE TRAVAIL

mobiles qui l'inspirèrent? Pour les mêmes raisons, c'est encore elle que nous écouterons nous parler de son cher mari dans la seconde partie de sa vie, celle qui nous touche de plus près, nous Français, et nous intéresse plus particulièrement; puisque c'est le message de son relèvement national par la guérison de ses blessures morales et le salut des âmes égarées, souffrantes, que ce « bon Anglais », comme disaient les ouvriers de Belleville, venait apporter à notre pays. Vivant à ses côtés, de sa vie, toujours à son bras, ayant même foi, même charité compatissante, même ardeur missionnaire, associée à tous ses travaux, partageant ses fatigues, l'accompagnant par tous les temps, tous les soirs, à pied, dans toutes ses réunions, où elle avait pris la charge de tenir l'harmonium, dont elle joue avec une grande expression, admirable comme lui, et comme une « âme seconde » unie à la sienne pour l'éternité, c'est elle qui nous conduira, à la suite de son mari, dans ces salles de réunions où elle faisait entendre un écho de la musique céleste, et qu'elle animait de son regard et de son sourire angéliques. Qui, mieux qu'elle encore, pourrait nous donner, pris sur le vif, au jour le jour, ces petits incidents, ces réflexions, ces mots surpris au vol, ces traits personnels, ces anecdotes caractéristiques, ces mille petits riens qui sont comme les légers fils dont se tisse la trame de la vie réelle? Un philosophe de l'histoire,

un Bossuet, prétendant embrasser seulement les grands horizons et marquer les grandes voies conductrices de l'histoire universelle, dédaignerait sans doute ces menus détails. Le lecteur ne les dédaignera pas, s'il se place au point de vue de l'Esprit du Dieu, qui fait avec des brins d'herbe l'émeraude des prairies et l'or des moissons. Il est le Dieu qui encourage et bénit les « petits commencements ». Aussi voyons-nous dans quelle lumière sa parole met ces faibles commencements, inaperçus de nos grands esprits, et quelle place d'honneur elle accorde à de petites gens, ignorés ou méprisés du monde. Ce sont des pêcheurs de poissons, des péagers, des « hommes sans lettres et du commun peuple », que l'Évangile et le livre des Actes nous montrent suscités de Dieu pour réformer le monde et en commencer la conquête. Petites gens, en effet, hommes et femmes du peuple, humbles figures des fils de Jona ou de Zébédée, des Philippe ou des Nathanaël, des Marie-Magdeleine, des Dorcas, des Lydie..., qui vous eût prédit que vos noms passeraient les siècles, associés à la gloire d'une œuvre éternelle? — Qui sait s'il ne se trouvera pas de même, entre les noms de ces évangélistes ou de ces convertis que Mme Mac-All a notés d'un trait au cours de son récit, tels ou tels qui sont destinés, par eux-mêmes ou par leur lignée, à marquer dans l'histoire de l'Église de Dieu? En tout cas, combien

de ces noms sont inscrits déjà, et pour l'éternité, dans le livre de vie!

Mais peut-être, — avant de reprendre la main de notre guide, du témoin fidèle qui, mieux que personne, rappelant ses souvenirs ou laissant parler son journal, pouvait nous faire revivre cette vie de M. Mac-All dans son labeur de tous les instants, — peut-être convient-il de dire ici quelques mots du champ de travail et des circonstances dans lesquelles l'œuvre y commençait.

Nous l'avons dit déjà et qui ne le sait? Le temps où M. Mac-All entendit l'appel de Dieu, et, répondant à cet appel, vint commencer son apostolat en France, était un temps de profonde détresse pour notre peuple, l'une des heures les plus sombres et les plus critiques de notre histoire nationale. Les Allemands, après nous avoir arraché l'Alsace-Lorraine, occupaient encore, à l'Est, une partie de notre territoire national. La France avait vu s'écrouler, dans la catastrophe où elle-même avait paru près de finir, le gouvernement du second Empire. Le gouvernement de la République était encore mal assis, provisoire; l'Assemblée nationale, partagée en partis contraires, n'avait pas encore donné d'assiette constitutionnelle à la France, et l'on ne savait même pas si la future constitution serait républicaine ou monarchique. « L'avenir sera aux plus sages », disait M. Thiers, investi du pouvoir exécutif, mais à un titre précaire, que son

mérite patriotique et ses services éminents auraient dû rendre définitif. En attendant l'issue, encore incertaine, des compétitions politiques et des conflits constitutionnels, le pays avait peine à se relever des secousses violentes de la guerre et de la Commune. La « délivrance du territoire » par la rançon des cinq milliards que l'Allemagne exigeait d'elle, n'était, pour les penseurs les plus sérieux, que l'une des délivrances, — non la plus difficile, — de celles que la France avait à rechercher et à poursuivre. Que de causes morales, — frivolité, légèreté, abdication de ses droits, désertion parallèle des austères devoirs de vigilance patriotique et de contrôle de ses affaires publiques — avaient déterminé sa défaite et précipité sa ruine! N'était-ce pas aussi à l'action de forces morales, longtemps négligées, qu'elle devait demander son relèvement? — C'est seulement quand on se sent égaré, perdu, qu'on cherche une voie de salut. C'est des profondeurs de l'abîme, *de profundis*, — qu'on « élève la voix vers les montagnes d'où vient le secours ». Toujours, les temps de réforme, religieuse et morale, ont été préparés par des temps de grand abaissement de la religion et des mœurs. Le choc qui nous jette à terre dans la poussière et nous fait sentir notre faiblesse et notre impuissance, est aussi, souvent, par la bonté de Dieu, l'épreuve de grâce qui nous communique l'élan, le ressort, avec la volonté de nous relever.

On pourrait certainement retrouver dans la littérature de cette période, — nous entendons du temps qui a suivi immédiatement les secousses et les calamités de l'année terrible, — bien des marques, chez tous les penseurs, de cette préoccupation du relèvement moral de la France. Le poète qui a donné à l'un de ses livres ce titre même de l'*Année terrible*, celui dont le mot suprême dans son testament devait être : « Je crois en Dieu », l'indiquait alors dans ses vers, dont la pensée était, il est vrai, plutôt stoïcienne que chrétienne :

...Quand la tempête gronde,
Mes amis, je me sens une foi plus profonde;
Je sens dans l'ouragan le Devoir rayonner
Et l'affirmation du Vrai s'enraciner (1).

Et ailleurs :

Quel est donc ce travail étrange de la terre ?
Quelle est donc cette loi du développement
De l'homme par l'enfer, la peine et le tourment?
Pour quelque but final dont notre humble prunelle
N'aperçoit même pas la lueur éternelle,
L'Être des profondeurs a-t-il donc décrété
. . . .
Qu'en ce monde l'idée, aussi bien que la chair,
Doit saigner, et, touchée en naissant par le fer,
Doit avoir, pour le deuil comme pour l'espérance,
Son mystérieux sceau de vie et de souffrance (2)?

(1) Janvier, IV.
(2) Février. *Loi de formation du progrès*.

Plus d'un, parmi les « sages » et les « intelligents » de notre âge et de notre pays, qui se sont, depuis lors, avisés avec le poète que « l'Évangile est toujours la grande clarté (1)... » assigneraient, sans doute, les prodromes de leur « conversion » aux douleurs qu'ils ont éprouvées alors, en voyant la France blessée au vif, et, du même coup, les bases de l'édifice social ébranlées. Mais ce n'est pas, cette fois encore, parmi ces sages et ces intelligents, que la crise a été le plus féconde et la secousse le plus salutaire.

Le même tremblement de terre qui n'émut que médiocrement les magistrats de la colonie de Philippes, en Macédoine, fut, pour l'humble geôlier de cette ville et pour toute sa famille, une préparation décisive à la conversion. Le royaume des cieux « caché aux sages et aux intelligents », allait être révélé, cette fois encore, aux « enfants ». C'est aux pauvres gens de Belleville, et successivement des autres faubourgs de Paris, que le « bon Anglais » allait porter la « bonne nouvelle » de l'amour et des miséricordes de Dieu en Jésus-Christ; et c'est aussi là que cette bonne nouvelle — nouvelle en effet pour beaucoup — allait être le mieux accueillie. Ce que saint Paul écrivait à ses prosélytes de Corinthe, M. Mac-All aurait souvent pu le redire à ses « habitués » des réunions popu-

(1) *Ibidem. In fine.*



laires : « Considérez, frères, que parmi vous, qui êtes appelés, il n'y a ni beaucoup de sages selon la chair, ni beaucoup de puissants, ni beaucoup de nobles [1]. » Une fois de plus, la « folie de la croix », la prédication d'un Christ crucifié, allait être confrontée avec la sagesse des sages de ce monde, et trouvée infiniment plus efficace pour relever et sauver les âmes.

C'est donc avec ce message qu'il venait; message d'une langue moins sonore, d'une imagination moins originale, d'une amplification moins riche que celle des Victor Hugo ou des Leconte de Lisle, mais d'une inspiration plus haute et d'un effet plus sûr. « Pour moi, frères, — pouvait-il dire encore dans les termes de l'apôtre [2], — ce n'est pas avec une supériorité de langage ou de sagesse que je suis allé vous annoncer le témoignage de Dieu. Car je n'ai voulu savoir parmi vous autre chose que Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié. Moi-même, j'étais auprès de vous dans un état de faiblesse, de crainte et de grand tremblement, et ma parole et ma prédication n'ont pas reposé sur les discours persuasifs de la sagesse humaine, mais sur une démonstration d'esprit et de puissance, afin que votre foi fût fondée, non sur la sagesse des hommes, mais sur la puissance de Dieu. »

(1) I. Cor. I, 26.
(2) I. Cor. II. 1 et seq.

Et lui aussi, d'ailleurs, sans se targuer de l'humaine « sagesse », posséda « la sagesse parmi les parfaits », mystérieuse et cachée. Sans prétendre à l'éloquence, il produisit les effets de la plus haute éloquence : l'émotion communicative, qui pénètre, convainc et remue jusqu'au plus profond de l'être moral. Il fut même poète par surcroît, si ce qui fait le vrai poète, c'est encore l'émotion du cœur, une émotion trempée, — comme l'herbe par la rosée du matin, — aux sources de ces larmes divines que le Dieu-Sauveur semble verser sur les misères de cette création rebelle qui soupire elle-même, dans les douleurs de l'enfantement et dans les liens de sa servitude, après la liberté glorieuse des enfants de Dieu. Le recueil des « Cantiques populaires » ne contient pas moins de vingt-huit cantiques d'appel, ou d'hymnes de louanges, qui eurent M. Mac-All pour auteur. La plupart datent de ces débuts de son ministère en France. Plus tard, le temps lui manqua pour en composer de nouveaux; mais alors, il demanda et trouva, pour son recueil qui allait toujours se grossissant d'éditions en éditions successives, le concours de nombreux et bénévoles collaborateurs. Nous citerons, sans garantir de n'en oublier aucun : MM. Théodore et Édouard Monod, R. Saillens, Ambresin, Ph. Boucher, J. Vinard, E. Farjat, César Pascal, Guibal, Tournier, Mathivet, V. Van der Beken, G. Boutelleau, Alfred André,

Léon Paul, Auguste Fisch, Merle d'Aubigné, E. Sagnol, A. Bost, J. W. Lelièvre, Paul Passy, Hanneman, F. Chaponnière, A. Decoppet, Luc Pulsford, Chatelanat, Abel Deschamps, E. L. Budry, Eugène Réveillaud, H. Fourneau, J. E. Cerisier, A. J. Legros, F. Valès, G. Jaulme, E. Barde, H. Guibal, Henri Hollard, E. Favre, Eschenauer, Montandon, Boissier, Glardon, Eug. Bersier, Em. Bonnard, Vesson; M[mes] Mac-All, Matheson, Gibson, Martin Hickel, W. Monod; M[lles] Henriette Hollard, Blundell, Marie L. Borie, Jaulmes, N. Coulin, etc. (1).

Entre tous ces cantiques d'auteurs si divers, ceux que composa ou traduisit M. Mac-All ne sont pas parmi les moins beaux ni les moins poétiquement et religieusement inspirés. Il aimait surtout à célébrer l'œuvre du Sauveur, à chanter le ciel, le bonheur, dès ici-bas, des enfants de Dieu. C'est « la vie et l'œuvre de Jésus-Christ » qu'il résume en ces quelques strophes :

De son trône de lumière
Christ descendit plein d'amour;

(1) D'autres Cantiques populaires, de divers auteurs, furent empruntés aux Recueils antérieurs, des *Chants Chrétiens*, des *Psaumes et Cantiques*, des *Hymnes du Croyant*, des *Cantiques du Réveil*, des *Cantiques imités de l'anglais*, des *Chants évangéliques* de Lausanne, etc., ainsi qu'aux *Recueils* de M. Bersier, de l'Union chrétienne, des Écoles du dimanche, des Iles de la Manche, de Genève, de la Suisse romande, de la Confession d'Augsbourg, des Frères moraves, de Lyon et de la Belgique, des *Songs and Solos*, etc.

Pénible fut sa carrière
Ici-bas, de jour en jour.
Chantons sa grâce infinie.
Célébrons sa sainte vie!

Chaque étranger en détresse
A reçu son prompt appui;
Plus de larmes, de tristesse
Pour l'homme qui vient à Lui.
Chantons son œuvre bénie,
Célébrons sa sainte vie!

Mais le genre humain rebelle
Ne connut point son Sauveur.
Il fallut sa mort cruelle
Pour racheter son erreur;
Quelle souffrance infinie!
Célébrons sa mort bénie!

Son sang les péchés efface
Pour quiconque croit en Lui.
Frères, réclamons sa grâce,
Acceptons tous son appui.
Jésus apporte la vie;
Célébrons sa mort bénie!

C'est l'appel puissant et tendre adressé au pécheur, sur ce texte : « Pourquoi mourriez-vous? » :

Enfant de tristesse
Pris de désespoir,
Christ, plein de tendresse,
Veut te recevoir.
Dans ta misère
Viens aujourd'hui,
Viens près de ton Père
Te donner à Lui.

Pauvre âme égarée.
Reviens à Jésus!
Il t'a rachetée;
Ne t'éloigne plus.
  Quand il t'invite,
  Oh! ne fuis pas,
Accours et va vite!
Il t'ouvre les bras.

C'est, après un regard jeté sur les merveilles et les beautés de la nature, un retour sur la fragilité et la vanité de la vie présente, afin de porter l'âme humaine à chercher le séjour de l'éternel bonheur :

Je louais chaque fraîche fleur,
L'herbe des champs, la moisson blonde;
Je célébrais dans leur splendeur
Les vastes cieux, la mer profonde;
Une voix me dit en retour :
La beauté ne dure qu'un jour.

Je louais, sur son grand chemin,
Le soleil, ce beau luminaire,
Et le guide du pèlerin,
La lune, courant sa carrière.
Mais chacun d'eux m'a répété :
Bientôt s'éteindra ma clarté.

Dieu puissant, s'il te plut d'orner
Cette pauvre terre où nous sommes,
De la faire ainsi rayonner,
Demeure éphémère des hommes,
Combien sera pur et joyeux
Ton palais éternel aux cieux!

Mais comment, par quel effort, par quelle ascension, peut-on arriver à ce palais radieux? Où se trouve « la clef du ciel » ? A quel prix peut-on l'acheter?

La clef du ciel, dès aujourd'hui
Le Sauveur la donne à celui
Qui, tremblant, la demande.
Bientôt il prendra son essor,
Et devant lui la porte d'or
S'ouvrira toute grande.

C'est, avec la grâce du Sauveur, l'humble prière, l'appel du pécheur repentant, qui établit cette communication entre le ciel et la terre. Un autre cantique définit ainsi ce qu'est la prière :

La prière, c'est la pauvre âme
Qui s'élève au Seigneur,
Qui son puissant appui réclame,
Et lui dit sa douleur.

C'est le regard vers notre Père,
L'appel silencieux;
L'humble soupir d'un cœur sincère
Devant lui précieux.

C'est la douce voix de l'enfance,
Dont la simplicité
Met, ô Seigneur, sa confiance
En ta fidélité.

Jésus, dans la gloire éternelle
Plaide pour les pécheurs;
Sur son amour tendre et fidèle
Se reposent nos cœurs.

C'est Jésus qui nous sollicite
A tout lui confier;
Il nous appelle, il nous invite;
Qui ne voudrait prier?

Dans un autre morceau, son âme s'épanche en un cantique joyeux d'actions de grâce :

Ton nom soit à jamais béni,
Dieu d'amour!
Merci pour ton don infini,
Dieu d'amour!
L'amour rayonne sur ta face.
Librement tu veux faire grâce.
Pour nous ton cœur a de la place,
Dieu d'amour!

Ton rôle d'angoisse est rempli,
O Sauveur!
Par ta mort tout est accompli,
O Sauveur!
Plus dévoué qu'un tendre frère,
Prenant sur toi notre misère,
Tu nous ramènes à ton Père,
O Sauveur!

Qui voudrait s'éloigner de toi
A jamais?
Et demeurer sans Dieu, sans foi,
A jamais?
Acceptons tous le don suprême,
Venons à Celui qui nous aime.
Son salut restera le même
A jamais!

On voudrait pouvoir tout citer. Mais, au surplus, le Recueil est là qu'on peut ouvrir, et où, comme

dans un riche écrin, on trouvera plus d'une perle sertie par ses mains, de cette poésie simple et naturelle, mais profondément vécue et sentie (1).

Son message en prose, ses allocutions de chaque soir (on leur ferait tort en leur donnant le nom de sermons) étaient inspirées de la même foi, remplies des mêmes pensées, tendaient aux mêmes fins. C'étaient toujours, — selon la méthode du divin Maître, — des paraboles visant les divers aspects du royaume des cieux, et tâchant d'éveiller chez les auditeurs le désir d'y entrer. Récits de conversions, courtes histoires d'hommes qu'il avait connus et qui avaient trouvé le bonheur dans leur foi; rappel de faits simples, mais saisis-

(1) Rappelons une anecdote à propos de ces cantiques :

Il y a quelques années, le vénérable Archdeacon Howell se promenait, un beau soir de printemps, dans une petite rue de Paris. Soudain il s'arrête, car il entend le chant, ou il se trompe bien, d'un cantique gallois qui résonne, lui semble-t-il, dans une maison à côté. Il y entre. C'est une salle Mac-All, et le cantique n'est pas un cantique gallois, bien que marié à une mélodie galloise, mais les paroles des deux cantiques semblent avoir été inspirées par la même brise sacrée.

Écoutez :

« O gariad, ô gariad
Anfeidrol ei faint. »

« O bonheur, ô grâce!
Voici le Sauveur. »

L'Archdeacon entre; il trouve que l'on chante « parce qu'on ne peut pas faire autrement », cela va tout seul.

Dès son retour dans son pays, il racontait ce petit incident

sants dont il avait été le témoin; anecdotes, comparaisons, images familières pour illustrer et graver dans l'esprit de ses auditeurs les plus humbles les vérités les plus sublimes; telle était la trame, la substance ordinaire de ses allocutions. Et c'est ainsi qu'il a laissé aux « évangélistes », aux « orateurs des salles populaires » qui continuent son œuvre, des modèles presque parfaits de ce que doit être la parole du prédicateur, dans cette œuvre excellente, mais difficile, de l'évangélisation populaire [1].

Procédant aussi par élimination, il avait, d'ailleurs, tracé pour lui-même et pour ses collaborateurs, un programme de ce qu'il convenait d'écarter.

RÈGLES DE CONDUITE

Ne jamais toucher, même en passant, à aucun sujet politique.

Ne jamais mentionner ni la République, ni l'Empire, ni la Commune.

Ne jamais parler de la guerre pour dire si elle était juste

dans une notice qu'il envoyait au *Geninen* trimestriel, feuille nationale galloise.

Il avait demandé aux assistants comment ce cantique avait pu trouver le chemin de Paris? Malheureusement, on n'était pas au courant des faits exacts, autrement on aurait pu lui dire que M. Mac-All le connaissait, paroles et musique, au moins quatre ans avant son arrivée à Paris. Le rythme des paroles galloises lui avait inspiré les paroles françaises.

(1) On trouvera, à l'appendice, à titre d'exemple, une ou deux de ces allocutions, dont Mme Mac-All a retrouvé le croquis dans ses papiers et qu'il nous a paru bon de conserver ici.

ou injuste. Ne jamais apprécier non plus le mouvement de la Commune.

Éviter de parler des cabarets ou des marchands de vins; ne pas faire mention non plus des théâtres, bals, salles de danse ou concerts.

Ne jamais froisser ou morigéner les gens.

Ne jamais donner l'idée que nous nous considérons comme meilleurs que nos auditeurs. Dire *nous* plutôt que *vous*, chaque fois que faire se peut, quand il s'agit d'une constatation humiliante.

Ne jamais prononcer un mot d'attaque contre une Église quelconque, ni contre les abus qui s'y peuvent trouver. On peut traiter pleinement ces sujets en dénonçant quelques abus qui se rencontrent aussi bien en Angleterre.

Ne jamais introduire dans le discours aucun des sujets qui divisent les chrétiens ou sur lesquels ils tiennent des vues différentes, comme la controverse sur le baptême, ou les vues particulières sur le Règne personnel de Christ, ou sur les interprétations des prophéties. Les ouvriers ne trouvent aucun intérêt à ce genre de discussions.

Ne jamais présenter l'Être divin sous l'aspect d'un Souverain vengeur, mais toujours comme un Père aimant et compatissant. Éviter tout langage dur et amer, même contre le péché. Ne parler de la misère future des méchants qu'avec la plus grande réserve et la solennité qui convient à ce redoutable sujet. Même vaut-il mieux, pour le moment, y faire à peine allusion. Omettre, dans le chant des cantiques, les strophes dont l'expression peut éveiller des idées de menaces ou de vengeance [1].

(1) Il est intéressant de reproduire aussi la pièce suivante, où M. Mac-All avait précisé ses idées au sujet de l'ordre et de la conduite des réunions populaires.

ORDONNANCE DES RÉUNIONS

« Les réunions doivent être limitées à une heure. Aucun



Ce programme s'est résumé, plus tard, dans la pancarte qu'on peut voir affichée dans toutes les salles de la Mission, et qui est ainsi libellée : « MM. les orateurs sont priés de se souvenir, que toutes controverses politiques ou ecclésiastiques sont interdites dans ces réunions. » La politique divise, en effet, et les controverses ecclésiastiques n'ont jamais édifié ni converti personne. M. Mac-All leur préférait, avec raison, la charité qui unit dans le lien de la paix. C'est par cette charité vivante, par cette foi aimable et communicative, par ces cantiques qu'il accompagnait de sa

lecteur ou prédicateur ne doit dépasser dix minutes, en règle générale; *jamais*, en tout cas, plus de quinze minutes.

« Bien se garder, pour les réunions du dimanche, et plus encore pour celles des soirs de semaine, de leur donner le caractère de *service religieux régulier* (*culte*).

« De courtes lectures ou allocutions, coupées de chants, semblent le plus propres à satisfaire à cette condition.

« Les prières ne devraient jamais durer plus de deux ou trois minutes.

« Éviter les commentaires diffus sur des textes bibliques. Ne pas donner, au moins quant à présent, aux habitués des réunions, des passages à chercher dans la Bible; ce procédé donne naissance à beaucoup de confusion, et bien des personnes n'ont pas de Bible.

« Ne pas dire que nous sommes disposés à parler aux gens à la sortie, et à nous occuper sans mesure de ce qui les concerne; beaucoup en abuseraient pour demander des secours pécuniaires.

« Ne pas distribuer de traités, de revues ou de livres en



voix grave et profonde, par ces chaudes poignées de main à la sortie, que n'oublieront jamais ceux qui ont reçu sa bonne et cordiale étreinte, qu'il trouvait et gagnait le chemin des cœurs. C'est ce qui a fait de lui un fidèle disciple du meilleur des Maîtres, et c'est par tout cela qu'il a été l'un des plus grands apôtres contemporains.

Il n'a pas été seulement un apôtre; il a été un

dehors de ceux qui ont été préalablement mis à part et inscrits dans les registres.

« Ne pas donner d'avis relatifs à une réunion qui doit avoir lieu dans une autre de nos salles, ou ailleurs.

« Les avis à donner doivent être strictement limités aux réunions de la salle où l'on se trouve.

« Des réunions exceptionnelles ne doivent être organisées et annoncées dans aucune de nos salles. Nous croyons que, si plus de deux réunions par semaine avaient lieu dans un même endroit (sauf une réunion occasionnelle pour les enfants), l'intérêt qu'y apporte le peuple diminuerait rapidement, surtout pendant le printemps et l'été. Nous désirons vivement ne pas entreprendre plus de choses que nous ne pourrons en maintenir. Pour le moment, nous ne sommes pas préparés à inviter les gens à rester, après les réunions, pour prendre part à une conversation religieuse.

« Nous croyons qu'un grand nombre de nos habitués (en particulier les ouvriers intelligents et fiers) éprouveraient un véritable éloignement, si l'on se livrait à une réfutation de leurs croyances religieuses personnelles, réfutation qui pourrait être tolérée en Angleterre. Lorsque certains de nos amis ont entrepris de le faire, j'ai remarqué que les personnes à qui ils s'adressaient ont été enlevées dès lors à nos réunions et à notre influence. En général il est préférable, pour le moment, de les laisser partir avec une cordiale poignée de main, en les invitant aimablement à revenir. »

fondateur. Il a créé, peut-on dire, un genre : la mission populaire [1].

« Ce qui caractérisa l'œuvre dès ses débuts, a très bien écrit M. Saillens [2], ce fut, en même temps que la simplicité d'allures, la cordialité. Nos braves ouvriers de Belleville et de Ménilmontant se sentaient chez eux : ils étaient mis à l'aise par ce mot de « bienvenus » qui se lisait sur tous les bulletins d'invitation, par le sourire des dames qui leur offraient une chaise et un livre de cantiques, et surtout par la poignée de main de M. Mac-All. Cette poignée de main, si elle ne fût venue du cœur, eût été une inspiration du génie; c'est elle surtout que comprenaient les vieux, trop sourds, ou trop bornés, ou trop abrutis, hélas! par la misère ou la boisson pour comprendre autre chose. Aussi, M. Mac-All n'eût-il pour rien au monde consenti, la réunion terminée, à rester au pupitre. Il traversait la salle et se postait près de la porte, serrait toutes les mains, potelées ou rugueuses, noires ou blanches, petites ou grandes, souriant, souriant toujours... »

Il a fait la preuve d'une efficacité de moyens dont nos Églises protestantes avaient à peine conscience... Il faut dire, pour leur excuse, qu'une

(1) Il avait eu pourtant, à Paris même, comme un précurseur en M. Armand Delille qui, déjà avant la guerre, avait établi le culte quotidien populaire de la rue Royale.

(2) *Ami de la Maison*, nº de juin 1893.



longue persécution, et, plus tard, une tolérance soumise à beaucoup de restrictions, leur avaient enlevé le contact direct avec l'âme populaire, et ce ressort que donne la confiance en une mission divine pour le salut de tous... Il a prouvé qu'on peut aller à notre peuple directement, et, par les moyens les plus simples, saisir et retenir son attention, toucher et gagner son cœur. Il nous a légué un exemple à suivre.

Et, en effet, l'exemple a été suivi. Plusieurs Églises sont entrées, depuis lors, dans la voie qu'il a tracée. Dans plus d'une ville, des réunions ont été fondées sur le modèle des siennes, par des sociétés et des Églises qui ont modifié certains détails selon leurs usages particuliers, mais en conservant, comme l'a écrit M. Saillens, l'idée maîtresse et géniale de l'œuvre : « Rendre l'Évangile aussi accessible que possible à l'ouvrier, au passant, à tout le monde. » Dans quelque faubourg populeux, et jusque-là délaissé au point de vue moral et religieux, on loue une boutique, on installe des bancs ou des chaises, une modeste tribune; on cloue au mur quelques versets de l'Écriture sainte, en grandes lettres argentées ou dorées, sur fond de drap rouge. Un harmonium est sur l'estrade. Des livres de cantiques sont remis aux gens du quartier que des bulletins ont, au préalable, avisés de l'ouverture d'une « salle de conférences populaires ». Alternant avec les cantiques, et avec de courtes

prières venant du cœur, on y entend un orateur chrétien qui parle de l'amour et de la grâce de Dieu en Jésus-Christ, et qui s'efforce d'être bref, simple et saisissant. Ce sont là, quels que soient d'ailleurs les noms qu'on leur donne et les Églises qui en prennent soin, — autant de « réunions Mac-All ». Ce sont presque toujours les « cantiques Mac-All » qu'on y chante. Ce nom propre, *Mac-All*, finira par passer en nom commun et en épithète dans notre langue. Ainsi l'œuvre se continue, quoique l'ouvrier se repose aujourd'hui de ses travaux. Le grain de sénevé est devenu un arbre qui pousse et projette ses branches, quoique son vaillant semeur dorme maintenant « à l'abri, dans la douce retraite » qu'il a chantée dans une de ses hymnes (1) :

Doux port de la céleste plage,
Doux abri sur le beau rivage!

(1) Cant. 196 du recueil.



CHAPITRE IV

APERÇUS ET COUPS D'ŒIL

1872-1873

Rien ne saurait donner une idée plus exacte et plus complète de l'œuvre naissante de la Mission aux ouvriers de Paris, que les notes inscrites au courant de la plume sur le journal que tenait Mme Mac-All. Ce ne sont que des aperçus, si l'on veut, des coups d'œil; mais, par ces échappées, nous saisissons l'œuvre elle-même dans son fonctionnement de chaque jour, et nous avons, plus que par toutes les considérations du monde, le sentiment de la réalité active et vivante.

Prenons d'abord cette échappée, sur les réunions qui se tenaient au numéro 103 de la rue Julien-Lacroix, tous les mercredis et dimanches soir. Nous sommes au commencement de l'année 1872, durant les froides soirées de janvier ou de février. La salle est chauffée et claire. M. Mac-All est sur sa petite estrade; Mme Mac-All, à l'harmonium. M. Mac-All commence (tous ceux qui l'ont entendu croiront l'entendre encore) :

Nous allons maintenant, chers amis, chanter un cantique; et puis on lira des morceaux choisis.

Chantons le cantique deuxième sur le papier (*la feuille*). On vous prêtera les papiers (*feuilles*) de cantiques.

Laissez-les, s'il vous plaît, sur les chaises, à la sortie.

N'hésitez pas à nous aider à chanter.

(Je lirai quelques versets dans l'évangile selon Matthieu, chapitre VIII, 1, 13.)

Permettez-moi de vous raconter une *conversation imaginaire*, que je viens d'écrire pour cette réunion.....

Maintenant Mme Mac-All, ma femme, lira un morceau choisi — qui se nomme — « Un pauvre garçon ». Il est extrait d'un livre intitulé : *Les Horizons prochains*, par Mme de Gasparin.

La lecture a lieu; M. Mac-All reprend :

Permettez-moi de vous annoncer que nous aurons ici une réunion dimanche soir prochain. La bibliothèque gratuite sera ouverte à sept heures et demie.

A huit heures, nous nous proposons d'avoir un entretien sur l'Evangile. Nous désirons vous parler de l'amour de Jésus-Christ. On lira aussi des morceaux choisis.

Vous serez les bienvenus. Nous espérons que vous inviterez vos amis à vous accompagner. (Nous espérons avoir encore des chaises ou des bancs pour dimanche prochain.)

Mercredi prochain, nous aurons ici une réunion morale semblable à celle-ci, commençant à huit heures du soir.

Nous aurons grand plaisir à vous parler en sortant, et à vous prêter des Bibles, des Nouveaux Testaments ou des livres. Nous espérons avoir bientôt un grand nombre de livres très intéressants, etc.

M. Mac-All indique encore un chant, puis fait une courte prière et termine : « La paix soit avec vous tous. *Amen* »; puis congédie son auditoire avec un mot aimable, et va, à la sortie, serrer la main des auditeurs qui s'écoulent.

Une autre fois, M. Mac-All annonce que l'entretien sur l'Évangile, commencé à huit heures, finira vers neuf heures moins le quart. Sa préoccupation était d'éviter les longueurs ennuyeuses; et certes il y réussissait.

Une autre de ses formules, après avoir annoncé, le mercredi, la réunion du dimanche soir, était celle-ci : « Permettez-moi de vous inviter *de tout notre cœur* à vous y rendre, et aussi d'inviter vos amis à vous accompagner. Tous seront les bienvenus. *Nous ne désirons que de vous parler de l'amour de Jésus-Christ.* »

Et maintenant, suivons le journal de Mme Mac-All qui commence avec le mois de mars 1872.

Vendredi, 1er mars. — Ménilmontant, 8 heures du soir. Notre première réunion du mois. Grand succès au point de vue du nombre des assistants et de leur attention. Nous avons été bien encouragés; cent personnes se pressaient à l'intérieur de la salle, et un grand nombre se tenaient dehors. Nous avions pris beaucoup de peine pour organiser cette première réunion; ce fut une répétition des travaux fatigants et inoubliables qui précédèrent nos débuts à Belleville. Notre propriétaire assistait à cette réunion, avec sa fille, en grand deuil; M. Mac-All remarqua combien il était sérieux et attentif pendant le chant, et lorsqu'on parla de la foi sincère qu'il fallait porter aux choses de la religion. Nous sommes retournés chez nous profondément reconnaissants.

Mon mari, continue Mme Mac-All, m'a dérobé ma table de toilette à deux tiroirs et en a fait un pupitre pour la chaire de Belleville; ensuite il a pris nos chandeliers de



Latimer [1], pour les transformer en vulgaires porte-bougies; si bien que Mary, notre bonne, a fait cette remarque judicieuse : « M. Mac-All est comme Bernard Palissy, qui brûlait les meubles de sa maison pour alimenter son four de potier. »

Nous épargnons ainsi les frais de plusieurs acquisitions. La caisse de mon piano elle-même, renversée, avec deux tiroirs qu'on y introduisit, a été notre premier bureau.

Mardi, 5 *mars*. — Ménilmontant. Notre petite concierge bretonne, qui n'est pas restée mariée un mois, après avoir assisté à la conférence, a fait l'éloge de son mari, disant : « Je suis plus méchante que lui! ».

Belleville, dans la même soirée. A la fin de la réunion, M. Mac-All a été vivement touché. Un des assistants, qui avait l'habitude de venir plus ou moins régulièrement, un homme grand, raide, à l'air sévère, s'avança et dit à M. Mac-All, à la sortie, qu'il allait partir le surlendemain pour la Nouvelle-Calédonie, dans un poste de confiance. La réunion avait paru l'impressionner. M. Mac-All lui dit en lui tendant la main : « Que Dieu vous protège, monsieur! Que Dieu vous bénisse en Jésus-Christ! » Ces paroles ont fait venir les larmes aux yeux de cet homme d'apparence froide et dure. M. Mac-All ajouta plus bas, car ils étaient entourés de gens : « Je prierai pour vous. » L'homme serra sa main, et en s'éloignant, détourna la tête avec une expression de profonde reconnaissance. Voilà des choses réconfortantes. Nous rencontrerons de nouveau cet homme, j'en suis certaine, mais sans doute ce ne sera pas ici-bas.

7 *mars*. — Ménilmontant. Réunion d'enfants; beaucoup de garçons, dont quelques-uns appartiennent à la classe des « gamins des rues », mais sont, cependant, très tolé-

(1) Faits avec du chêne de la maison où Latimer naquit, à Thurcaston, Leicestershire.



rables. Ces enfants ne sont pas aussi difficiles à maintenir que les garçons de Hadleigh.



SALLE DE CONFÉRENCES DE MÉNILMONTANT

17 mars. — Rue de Crimée. M. et Mme Paul Artigues semblent nous avoir été spécialement envoyés pour nous confirmer dans l'idée de nous installer au boulevard Ornano, où nous sommes allés hier; il paraît qu'il n'y a, à Montmartre, aucun culte d'aucune sorte, sauf celui de M. Gaubert. M. Mac-All est dans une grande perplexité à ce sujet.

M. G... entend une discussion à la porte, et un respec-

table monsieur qui disait : « M. Mac-All parle parfaitement bien le français; il n'a pas fait une seule faute; bien entendu il n'a pas l'accent français, mais néanmoins il sait très bien notre langue. »

13 mars. — Belleville. A la fin de la réunion, André, notre concierge, dit à M. Mac-All : « Quand le curé dit la messe chez nous, il boit toujours; mais vous, quand vous chantez et prêchez, vous avez la gorge sèche! »

17 mars. — Belleville. Un brave vieillard en blouse bleue désirait beaucoup avoir un exemplaire de notre livre de « chansons ». Nous le lui avons prêté. La réunion a été bonne, et l'on a écouté attentivement M. Mac-All. La femme qui distribuait les Bibles m'a apporté un message de la part d'une vieille femme : « Madame, espérait-elle, voudrait bien lui donner cinquante sous pour faire dire une messe pour son mari? » Une autre de nos habituées m'a demandé si je pouvais aller voir une femme anglaise en grande détresse, dont le mari se mourait. Je répondis : oui, avec empressement. Après la réunion, le jeune Flamand, Henri Bordaen, nous accompagne à la maison; nous lui donnons un Nouveau Testament. C'est un jeune homme de seize ans et demi qui habite seul à Paris depuis cinq ans, ayant tous ses parents à Bruges; il travaille dans un magasin de chaussures pour l'exportation chinoise, où il fait de petits souliers, longs d'un doigt environ, pour les dames. Nous avons eu maintenant à Belleville quarante-cinq réunions et 3.481 auditeurs.

Je ne dois pas omettre de parler de la « dame bourgeoise » qui demanda à Clara un des programmes qu'elle distribuait à Belleville le samedi, et qui, après l'avoir pris, revint sur ses pas et dit, en le tenant du bout des doigts : « Je n'aime pas les papiers dans les rues! »

22 mars. — Ménilmontant. Soixante-quinze assistants — une réunion délicieuse; les gens étaient si intéressés,



essayant même de chanter les cantiques. Après la « conversation imaginaire » plusieurs hommes se faisaient des signes de tête en murmurant : « Oui, oui, bon, bon ! »

Dimanche, 24 mars. — A la réunion de la rue de Crimée, j'invitai un ouvrier qui regardait l'affiche de la fenêtre, à entrer dans notre salle ; quand il se détourna pour me répondre, je vis une figure dure et repoussante : « Oh non ! » fut sa réponse dédaigneuse. Ce quartier est tout ce qu'il y a de plus misérable ; d'un côté la superstition, de l'autre l'incrédulité la plus basse ; néanmoins, quelques braves gens entrèrent.

Dans la même journée, à Ménilmontant, quel contraste ! Pendant que je faisais la lecture de la Bible, un grand nombre de gens entraient et sortaient. M. Mac-All parvint à établir un grand silence dans la salle ; un grand nombre d'hommes ne détachaient pas leurs yeux de lui ; ils dirent qu'ils reviendraient et, comme vendredi, ils témoignèrent, à la fin de la réunion, de leur approbation de ce qu'ils avaient entendu.

Dans la soirée, à Belleville, la brave vieille femme aux cinquante sous vint à moi avec un de ses petits mignons, me demandant d'aller voir, à l'église de Ménilmontant, les *grandes cérémonies* de la semaine, ainsi que l'archevêque ; elle disait, comme un petit enfant : « C'est si beau, si beau ! » Elle avait reçu la communion le jour même.

25 mars. — Au commissariat de police, à Montmartre, pour tâcher d'obtenir une *permission provisoire* pour des réunions sur le boulevard Ornano. Nous sommes toujours reçus avec courtoisie par les employés ; néanmoins, nous trouvons notre mission auprès d'eux fatigante, d'autant plus qu'il faut revenir des quantités de fois. M. Gaubert, pasteur dans ce quartier, nous a accompagnés ; lui et sa femme sont très aimables pour nous. Ces expéditions, qui vous mettent toujours dans l'anxiété, sont vraiment épuisantes.



Restaurés par quelques minutes de repos, et tranquillisés à la pensée que le travail de la journée touche à sa fin, nous nous rendons à la rue de Crimée sans attendre de grandes choses; et voilà une magnifique petite réunion, trente-sept personnes, et seulement Robert et moi, comme d'habitude, pour la présider; tous ces ouvriers en bourgeron de travail, dont quelques-uns ont l'air de sauvages, et les autres sont en tenue négligée, nous écoutent avec tant d'attention, les pauvres gens ! En sortant, plusieurs ont demandé ce qu'il fallait payer. M. Mac-All eut à prêter ses lunettes à un ouvrier qui disait ne pas pouvoir se passer des siennes, qu'il avait oubliées à la maison; le brave homme les essaya et parut hautement satisfait, s'il faut en juger par ses signes d'approbation souvent répétés; il dit qu'il reviendrait le lendemain soir.

Vendredi Saint, 29 mars. — Une réunion superbe à Ménilmontant : cent personnes. Les hommes secouaient la tête après la « conversation imaginaire », comme pour dire : « C'est bien. Oui, oui. »

Le recueil des cantiques augmente; il y en a neuf environ de traduits : *No God! No God! the simplest flower.* — N° 78 « du Recueil : N'est-il pas un seul Dieu, la fleur... »; *My Father's at the helm.* — N° 139 : « Mon père ici commande »; *Who are these in white array?* — N° 209 : « Qui sont ces hommes heureux? », etc.

30 mars. — Journée remplie par les détails qui accompagnent inévitablement une telle œuvre, et qui ne laissent pas l'esprit en paix, à cause de toutes les choses, également nécessaires, qu'on n'a pas pu faire.

Dimanche, 31 mars. — Ménilmontant. Réunion splendide, composée en grande partie d'hommes ; la plupart endimanchés et de la meilleure classe d'ouvriers. Parmi eux, on peut voir des figures singulièrement graves et intelligentes. L'attention avec laquelle ils écoutent est vraiment

étonnante, et ferait paraître morte une semblable réunion en Angleterre; jamais ils ne détachent les yeux du conférencier. Quatre-vingt-quinze assistants.

1er avril. — Journée de fatigues et d'épreuves. Nous nous mettons en route une fois de plus, pour tâcher de trouver quelque local dans la rue d'Allemagne, ou peut-être encore dans la rue de Flandre. Nous allons jusqu'à la Petite-Villette, aux fortifications et à l'Abattoir. Il y a devant les cafés une foule d'ouvriers en blouse de travail, occupés à boire; ils n'ont pas la mine accueillante, et même nous en remarquons beaucoup qui ont des regards durs et farouches. Certainement la Villette n'est pas un voisinage agréable. J'offre des Evangiles sous un porche, où nous nous sommes mis à l'abri contre la pluie; un homme qui en a accepté un, et qui le lit tout le temps avec un vif intérêt, met la main à son chapeau en nous quittant. Le nombre des boutiques que nous visitâmes, dans ce seul quartier, est incalculable; je me rappelle notamment être entrée dans une boutique dont le plancher était couvert d'escargots. Toutes nos recherches furent vaines, et nous rentrâmes à la maison fatigués, ayant mal aux pieds, et pas plus avancés que la veille.

2 avril. — Ce matin, nous avons revisé les comptes de la Mission; en admettant que nous ne recevions aucun don, nous pourrons mener l'œuvre jusqu'au mois de janvier, avec un déficit de soixante-cinq francs seulement. Je crois, après tout, que nous établirons un nouveau champ de travail au faubourg Saint-Antoine, qui nous a été beaucoup recommandé.

3 avril. — Nous remontons la rue de Puébla et le boulevard de Charonne, en quête d'une boutique; nous en trouvons une charmante. La promenade elle-même est délicieuse, à travers ces rues tracées dans un sol crayeux qui s'étagent jusque sur les hauteurs; les arbres sont partout en fleurs, ce qui est d'un ravissant effet. Après un entretien



avec le propriétaire, nous nous dirigeons vers la place du Trône, avec ses gigantesques colonnes, en longeant le cours de Vincennes, où a lieu une foire. Nous distribuons cinquante Evangiles, mais nous aurions pu en donner mille, si nous les avions eus. Ensuite, nous arrivons à la place du Trône, encombrée de baraques de toutes sortes, faisant un assemblage bizarre de couleurs et de formes; nous descendons au faubourg Saint-Antoine, où nous trouvons également une gentille boutique; nous avons le sentiment que là nous pourrons attirer beaucoup de gens.

Quelle différence entre cette journée et le temps de nos recherches à la Villette! J'aime ce quartier; il paraît sauvage et libre. Nous retournons par le boulevard.

La question est maintenant de savoir si nous prendrons le local de la rue Ornano ou non. En arrivant nous trouvons Clara qui vient de la Villette. La boutique de la rue de Crimée est libre depuis ce matin. Aujourd'hui, une magnifique réunion a eu lieu rue Julien-Lacroix; — la « conversation » de M. Mac-All a été très touchante, et le peuple en a été vivement impressionné. A son départ, on l'a remercié.

Les réunions qui ont été données s'élèvent maintenant au nombre de 61, et les assistants à 4.631.

Vendredi 5. — Ménilmontant. Réunion magnifique. Cent personnes. A la sortie, un monsieur à l'air important, qui avait écouté avec intérêt, échangea une cordiale poignée de mains avec M. Mac-All, en disant : « Vive la République! » ce à quoi le fondateur de la mission répliqua : « Vive la liberté! » Tout le monde parut satisfait.

Dimanche, 7 *avril*. — Ménilmontant. M. Mac-All a eu un très fort mal de tête, et a été empêché de sortir. Comme les gens arrivaient, M. Théodore Monod parut. Il dit à M. G..., à la porte : « On ne remplit pas cette salle? — Oh si! nous avons cent personnes. » Il présida un petit service. Il parla

de notre but en venant en France, et de son arrivée inattendue pour remplacer M. Mac-All, malade sans doute à cause de ses fatigues de la veille. M. Monod, apprenant que M. Mac-All ne pourrait pas assister à la réunion du soir, rue Julien-Lacroix, dit qu'il ferait son possible pour y venir.

Il arriva, en effet, avant la clôture de la réunion, prit la parole pendant quelque temps, et intéressa vivement l'assemblée. C'était la plus nombreuse réunion que nous ayons jamais eue rue Julien-Lacroix; plusieurs hommes exprimèrent le plaisir qu'ils éprouvaient et demandèrent des Bibles; quelques-uns avaient apporté des sous, que M. Monod me conseilla d'accepter, pour le profit de l'œuvre, comme il disait.

13 avril. — Après treize voyages de reconnaissance à Ornano, nous décidâmes, enfin, Mme la propriétaire de nous accepter comme ses locataires et, après six visites à Charonne, nous avons fini par y trouver un local.

14 avril. — Charonne. Réunion des plus encourageantes; tout d'abord les gens semblaient timides, mais la glace ayant été rompue, le flot se répandit. Ils ont été très polis et attentifs, et ont joui énormément de la musique; plusieurs ont remercié M. Mac-All à la sortie. Ce succès, dans cette nouvelle station, dépassait de beaucoup nos espérances. On a compté soixante-six assistants.

20 avril. — Journée laborieuse de dur travail. Je descends au boulevard Ornano, chez le peintre d'enseignes, pour faire mettre au-dessus de la porte l'annonce de nos conférences. Il me promet d'être à notre local à midi. Je l'attends jusqu'à près de deux heures, puis, je me mets à sa recherche et le rencontre avec son *châssis provisoire* à la main; il refuse cependant d'appliquer les lettres, disant qu'il nous faut pour cela l'autorisation du commissaire de police, si nous ne voulons pas encourir une amende de cinquante francs. Je retourne à la maison, et après le déjeuner, mon mari et

moi nous prenons un fiacre, chargés de notre précieux bagage consistant en vingt-cinq tableaux, une armoire pleine de livres pour la bibliothèque, mille Évangiles, etc. Miss G. va s'enquérir des lampes qu'on avait négligé d'apporter à Charonne. Robert commence à accrocher les tableaux, je mets les rideaux de mousseline aux fenêtres, puis je me dirige vers la rue Beaubourg, en quête des chaises et de la table qu'on nous a promises ; elles ne sont pas prêtes, mais la marchande promet de les envoyer lundi ; je me fie à elle avec une sotte crédulité, comme nous en eûmes plus tard la preuve. En retournant, je m'assure de deux douzaines de chaises dans une petite boutique.

Nous laissons un jeune ouvrier dans la salle, et, malgré toute notre fatigue, nous nous traînons encore chez le peintre, afin de lui payer sa note et faire des arrangements pour qu'il ait fini toute sa besogne le lundi. Après avoir acheté des lampes sur notre chemin, nous arrivons chez nous à dix heures, véritablement fatigués.

Dimanche 21. — Nos trois services recommencent. Charonne (notre première réunion du dimanche à cet endroit). Ce ne fut pas chose facile que de nous y rendre. Après avoir attendu deux ou trois omnibus, nous prîmes la résolution de longer à pied le boulevard Voltaire, par une journée pluvieuse et venteuse. Nous arrivâmes enfin vers les deux heures.

Au commencement, les hommes n'osaient pas entrer ; nous eûmes peur de ne pas avoir du tout de réunion. Puis, de nouveau la glace se rompit, et la salle fut remplie par une quantité d'hommes écoutant avec attention et respect. Robert leur fit le court récit du « Petit Mousse et du Capitaine » ; je leur lus la « Petite Chiffonnière » ; je crois vraiment que ces braves gens ont été touchés. Nous partîmes avec le sentiment que notre petite réunion n'aurait pas pu être meilleure. Nous nous dirigeâmes tranquil-

lement par le boulevard jusqu'à Ménilmontant ; nous étions reconnaissants et heureux. A Ménilmontant la réunion fut aussi magnifique. Très souvent M. Mac-All offre ses lunettes à quelque vieil ouvrier, qui n'a pas apporté les siennes, et cela les amuse et leur fait toujours plaisir. Dans ce quartier comme à Charonne, les réunions se composent presque entièrement d'hommes. Cela nous semble *merveilleux* de les voir assis là, si attentifs, dans leurs blouses, et, quand ils partent, de les entendre parler si aimablement en nous serrant les mains.

22 *avril.* — Nouveau jour de fatigants préparatifs au boulevard Ornano. Après avoir attendu quatre heures, nous allons chez la marchande du bazar Chapon ; elle est du nombre des gens sur lesquels on ne peut compter, en dépit de toutes leurs promesses, et nous sommes obligés de nous procurer des chaises à la douzaine, dans divers magasins, jusqu'à ce que nous ayons atteint le nombre de quatre-vingt-quatre, sans compter celles qui ont été envoyées de Belleville.

Après le dîner, nous partons pour nous rendre à cette première réunion tant désirée [1]. Nous ne pouvons nous rendre maîtres de notre excitation, et notre anxiété est bien explicable, car l'emplacement de notre nouveau local est bien plus central qu'aucun de ceux où nous avons déjà fondé une œuvre. La porte fut assiégée de bonne heure, et quand on l'ouvrit, à huit heures, il y eut une poussée générale ; un certain nombre d'ouvriers traversèrent la salle d'un bout à l'autre, les chaises furent bientôt toutes occupées, et bien des gens restèrent debout, aussi longtemps que dura la réunion. On applaudit les conférenciers et tout le monde se montra aimable et sympathique. Cent cinquante

(1) Pendant 23 ans, ces réunions du lundi soir continuèrent. En 1895, elles furent remises au mardi.



personnes. Tout cela paraît miraculeux. Nous sommes rentrés à la maison, tranquilles et reconnaissants.

Dimanche, 28 avril. — Ménilmontant. Excellente réunion. Un homme, qui y assistait avec sa femme et sa petite fille, demanda à M. Mac-All de préparer cette dernière pour la première communion. Mon mari l'adressa au pasteur, M. Robin. Comme nous étions en train d'étudier un nouveau cantique, trois ouvriers frappèrent à la porte et s'installèrent dans la salle. Nous étions charmés de voir combien l'œuvre est populaire. En sortant, les ouvriers adressèrent d'excellentes paroles à Robert.

29 avril. — Boulevard Ornano. Il y a plusieurs Anglais qui demandent à M. Mac-All d'organiser un service anglais; ils le supplient de devenir, pour ainsi dire, leur bon berger dans le désert. Quelques-uns sont de respectables ouvriers, beaucoup paraissent à l'aise; nous pensons qu'il faudra organiser un service anglais pour eux un jour ou l'autre. La réunion est des plus nombreuses. En descendant à pied par la rue Fessart et le parc des Buttes-Chaumont, nous voyons se dérouler devant nos yeux une vue magnifique sur la hauteur de Montmartre, illuminée par le soleil couchant, avec son vieux calvaire, et, dans le parc, les plus charmantes fleurettes de printemps, mais fermées à l'approche de la nuit; sur les terrains non cultivés, croissent des fleurs sauvages, des myosotis, des géraniums, des boutons-d'or et des pâquerettes, tandis qu'ailleurs sont des massifs de pensées; l'aubépine commence à sortir et les marronniers sont partout en fleurs. Dans notre petit jardin nous avons des tulipes, des lilas, une pivoine rouge, et un iris encore en bouton. Sur les rochers du parc poussent des iris et des pervenches; dans tous les marchés on vend de charmants bouquets de lilas blanc, de tulipes blanches et de muguets.

6 mai. — Ornano. Journée pleine d'anxiété à la suite d'attaques faites dans les journaux, et M. Mac-All étant

souffrant, il y eut de l'opposition à la réunion ; mais sur les représentations de Robert et de M. Théodore Monod, le calme se rétablit. Les Anglais qui assistaient à la réunion offrirent de distribuer les annonces d'un service anglais dans les fabriques.

10 mai. — Ménilmontant. Notre centième réunion ; délicieuse comme d'ordinaire ; malgré la pluie, soixante-deux personnes, surtout des hommes. Tous très cordiaux.

13 mai. — Ornano. Cet endroit formidable, si peuplé, où il y a tant de besoins spirituels à satisfaire, nous inquiète beaucoup ; la réunion tombant le lundi, après les fatigues du dimanche, pèse lourdement sur mon mari. Toute la journée fut remplie par nos préparatifs ; il fallut faire des copies de plusieurs cantiques. M. Mac-All lut sa réponse à l'objection faite le lundi précédent ; on l'écouta attentivement, sans la moindre interruption. Deux hommes, bien vêtus, se firent des signes de tête pendant la lecture et applaudirent à la fin.

Mardi, 21 mai. — Charonne. Soixante-deux personnes. Un épisode eut lieu à la sortie ; des mauvais sujets ne voulaient plus partir. M. Mac-All saisit le chef de la bande par les épaules, et, avec une rapidité incroyable et un grand calme, il le mit à la porte.

Dimanche, 2 juin. — La nuit qui précéda le jour où, pour la première fois, nous fîmes usage de nos propres livres de cantiques, nous veillâmes longtemps, Mary et Clara collant et couvrant les livres, et le dimanche matin j'en terminai encore quelques-uns.

Dimanche, 16 juin. — Ornano. Le monsieur catholique revint, ainsi que quelques dames. Le petit culte anglais eut lieu, et compta vingt-cinq présences. C'était bien touchant de chanter de nouveau nos cantiques anglais. Robert émut beaucoup l'assemblée par ces mots : « O entends nos prières pour notre pays natal, le pays que nous aimons le mieux ! »

A Belleville, dans la soirée, cent vingt personnes. Un de nos triomphes ici, est le nombre de jeunes gens qui assistent aux réunions. Nous terminâmes ainsi, grandement encouragés, notre journée de quatre services, auxquels trois cents personnes prirent part.

19 juin. — Rue Julien-Lacroix. Une veuve d'Alsace, qui nous avait écrit une lettre touchante, est venue avec sa fille et a dit : « Jamais l'Évangile n'a été encore expliqué ainsi. »

Juillet 1872. — M. Mac-All vient de composer son hymne (n° 28 du recueil actuel). Il avait écrit :

Victime, il meurt sur la croix.

M. Bersier a modifié ainsi ce vers :

Pour nous, Christ meurt sur la croix.

Le soir du 7 juillet, à Ménilmontant, M. Mac-All dit : « Il y avait dans la salle quelques hommes à la physionomie dure et rébarbative. Il m'a semblé que ce cantique les avait frappés et touchés. »

15 juillet (?) — Grand orage avec tonnerre et averses. Toute la journée a été lourde et suffocante. Je vais me coucher tard, ou de grand matin. J'ai écrit dans ce livre jusqu'à ce que je ne puisse plus y tenir. Et Robert a veillé aussi tard que moi !

C'est un fait singulier, qu'après sa migraine il ait composé tant de cantiques. C'est alors que l'inspiration lui venait le mieux. Je parle de l'autre semaine. Cette semaine-ci, il n'aurait pu, me disait-il, en faire un seul, « quand même sa vie en aurait dépendu ».

19 juillet. — C'est encore le jour de la réunion de Ménilmontant. Nous chantons : « Vive le nom de Jésus-Christ ! » Jamais, me semble-t-il, on n'a encore chanté ce cantique

avec un entrain pareil. C'est une merveille de voir comme les gens ont vite saisi l'air et les paroles (1).

19 juillet. — Robert reçoit une lettre du secrétaire de « l'Union congrégationaliste d'Angleterre et du Pays de Galles », transmettant une prière du comité, pour qu'il fasse un compte rendu de son œuvre en octobre, lorsque la réunion d'automne aura lieu à Nottingham. Cette perspective me remplit de reconnaissance et d'espérance, — l'espérance d'obtenir de l'aide pour la Mission, et de l'asseoir sur des fondements plus solides.

3 août. — Dieppe. Nous avons distribué des traités, d'abord aux enfants, puis aux adultes qui les suivaient; et, assis sur la plage, nous avons chanté des cantiques en leur faisant répéter quelques-uns des versets. Quelques passants se mirent à railler; mais quelqu'un remarqua, plein d'indignation, que c'étaient des Parisiens, et l'on entendit une voix, puis une autre, s'écrier : « Chantez, madame, chantez. » Nous revenions de Saint-Valery-sur-Somme, où les enfants m'avaient tirée de tous côtés pour avoir des livres, et ils ne voulaient pas me croire lorsque je disais que notre bagage n'était pas arrivé.

5 août. — Bourg. De nouveau nous avons été assaillis par des demandes de traités. Et le 6 et le 7, nous en avons encore distribué en grand nombre, et donné des conférences en plein air. Finalement, nous fûmes invités à entrer dans une chaumière où trois veuves vivaient ensemble. L'une d'elles, femme intelligente, avait habité à Paris.

(1) C'est le premier cantique que M. Mac-All ait tenté de traduire. Il a disparu du Recueil de la Mission avec la Ve édition, remplacé par le cantique de Philippe Boucher (n° 223), également imité du cantique anglais : *All hail the power of Jesus' name* (tous acclament le puissant nom de Jésus...)

« Celui qui, sur un bois maudit... »



12 août. — Nancy. Après une distribution de traités, au Tréport, où un sergent de ville fit entendre quelques protestations (1), nous sommes arrivés ici, où les traités ont été acceptés avec empressement. A Épinal, puis plus tard à Saint-Maurice, nous avons été bien reçus, et à notre retour à Paris, nous avions distribué mille sept cents traités.

25 août. — Belleville. Une des meilleures réunions que nous ayons jamais eues. Le sermon de Robert fut, je crois, un des plus émouvants que je lui aie entendu prêcher; simple, sans doute, mais il le rendit si bien ! C'était vraiment merveilleux.

Il est ici le même prédicateur, attrayant, sérieux, qu'il était en Angleterre ; c'est la même voix, le même homme qui parle ; seulement la langue a changé. Ce « seulement » a son importance ; mais nous avons ici une preuve de la prédominance du fond sur la forme ; la même âme est dans ses sermons, la même nature, et la grande habitude qu'il a de prêcher à des masses prête son aide à sa parole toujours prompte et facile, alors même qu'il parle dans une langue étrangère. C'est un prédicateur, un vrai prédicateur *vivant*, même lorsqu'il parle en français.

Le dernier texte : « Il y a encore de la place, » fut écouté avec la plus profonde attention. A la fin nous avons pu entendre un murmure d'approbation, et un homme dit avec sérieux et gravité : « C'est vraiment bon » ; il avait tout écouté, la tête levée, sa belle physionomie montrant bien que les paroles de Robert avaient pénétré jusqu'à son cœur.

30 août. — Ménilmontant. Splendide réunion; cent vingt personnes. M. Menn, à la porte, entendit quelques hommes qui parlaient de nous; ils disaient que nous devions être joliment bien payés ; M. Menn leur dit que

(1) Son opposition fut conjurée par la bienveillante intervention de M. Rendu.



M. Mac-All avait renoncé à son traitement en Angleterre et vivait sur ses propres ressources, ce qui les étonna beaucoup.

Le 3 septembre, à Ornano, il y eut quarante personnes; au culte anglais, dix-neuf; à Ménilmontant, quatre-vingt-cinq, et à Belleville, cent vingt.

Vendredi, 6 septembre. — Ménilmontant. Pas d'étrangers. M. Mac-All a lu un fort joli morceau sur *L'art d'attraper un rayon de soleil*, suggéré par ce qui venait de se passer à Londres dans un quartier très pauvre. Là, disaient les journaux, une petite fille avait réussi à remporter le prix dans une exposition de fleurs, parce qu'elle n'avait jamais manqué de tourner sa fleur au soleil, heure après heure. La manière dont M. Mac-All a raconté ce petit incident l'a rendu plus charmant encore [1].

Épisode. — Un ouvrier entre, il a l'air terrible ! C'est un être qui, selon l'expression de Mme S..., « n'a que des yeux et des cheveux! » Il écoute une lecture; il aime le cantique et se met à chanter; puis M. Rouilly se lève et commence sa lecture; pendant un instant notre homme écoute, puis il dit, grognant : « ce n'est pas intéressant! » et se prépare à sortir; cependant il s'arrête, écoute encore, s'assied, reste jusqu'à la fin, non pas sans exprimer à petits intervalles son approbation, en disant : *c'est intéressant*.

Autre épisode.

Mercredi, 11 septembre. — Belle journée, calme et paisible. M. Mac-All reçoit une lettre de M. le pasteur Gau-

(1) On se rappelle que M. Mac-All a voulu placer, en tête de ses souvenirs biographiques, ces mots : *La joie du service*. C'était en faire, en quelque sorte, sa propre devise. En effet, n'était-ce pas un hélianthe qui se tournait vers la grande source de lumière? — On disait souvent de lui qu'il *rayonnait*. On en sait maintenant la raison.



bert, le priant de le remplacer, pendant deux dimanches d'absence. M. Mac-All n'a pu accepter; il n'en a pas moins été sensible à cette délicate attention. Dieu voulant, M. Gaubert va se charger des réunions d'Ornano, au mois d'octobre, où nous projetons de nous trouver en Angleterre.

M. Mac-All, Clara, Alice et moi, nous sommes mis en route pour la rue des Saints-Pères — Traités religieux —, après quoi nous avons visité le musée du Luxembourg. Ce fut une fête délicieuse. Tous fatigués, nous sommes rentrés à Belleville où, pour comble de bonheur, nous avons trouvé un bon dîner.

8 septembre. — Ménilmontant. M. G. entendit une discussion sur le sujet suivant : l'Œuvre est-elle protestante ou catholique ? A la fin, il fut décidé qu'elle était protestante; mais « tant pis », concluait-on, on nous traite tous de même ici, on nous fait à tous bon accueil, et on ne demande rien pour les chaises, chose qu'on ne fait nulle part ailleurs.

A cette époque, notre emploi du dimanche était le suivant:

Nous descendions par les Buttes-Chaumont au delà de Chiffonville, la ville des chiffonniers, jusqu'au boulevard de la Villette, en coupant par des rues telles que la rue de la Goutte-d'Or; puis nous allions à notre salle du boulevard Ornano, pour le service français de deux heures. Nous étions toute une bande, et nous avions à porter nos cantiques, ce qui fut le cas jusqu'au moment où nous en eûmes fait imprimer une quantité suffisante pour toutes nos salles. Il y avait en outre à transporter des Évangiles et des traités. Après le culte français, il y en avait un en anglais; ensuite nous nous rendions généralement à Ménilmontant pour une réunion à cinq heures, et, à l'issue de celle-ci, nous allions, toujours à pied, rue Julien-Lacroix, avec Clara, Miss Swindell, la femme qui donnait les traités, et l'un des deux MM. G.; nous prenions le thé ensemble,

pendant que M. Mac-All revenait à la maison prendre un court repos avant le service de huit heures.

Dimanche, 15 septembre. — Belleville. Je prends conscience du privilège qu'il y a à tenir ces réunions; c'est plaisir de voir des gens du peuple, et de savoir qu'ils s'intéressent profondément et sérieusement aux questions religieuses. J'ose à peine les regarder, de peur qu'un regard ne détourne leur attention. Bien des personnes maintenant viennent à pied de Ménilmontant à Belleville, le dimanche soir.

16 septembre. — Ornano. Une splendide réunion de cent quatre-vingts personnes, et bien intéressante. M. Rew, de Liverpool, y parla, M. Leuzinger servant d'interprète. Les paroles de M. Rew étaient si sérieuses et si affectueuses qu'elles ont dû être par elles-mêmes un enseignement; la vue d'un chrétien, d'un étranger, dont le témoignage venait directement du cœur, et le fait que son interprète sympathisait pleinement avec quelqu'un qu'il n'avait jamais vu auparavant, cela était en soi-même un sermon. M. Rew entra immédiatement dans le sujet, exposant le but de l'œuvre, et à l'issue du service, il en parla de la manière la plus intelligente, la plus pratique, suggérant ce qui, déjà, se faisait jour dans l'esprit de M. Mac-All, l'idée d'implanter ces petits centres tout autour de la capitale, en un mot, d'organiser l'œuvre de telle sorte qu'elle ne se bornât pas à un effort individuel, mais qu'elle pût, au contraire, se développer, une fois établie, sous la direction générale de M. Mac-All.

22 septembre. — Cent dix personnes à Belleville. Grand recueillement. Texte du sermon : « Nous ne cherchons pas vos biens, nous vous cherchons vous-mêmes. » M. Mac-All a exposé ses idées à l'égard de l'œuvre, ne pas chercher à détacher les gens d'une Église quelconque, pour les attacher à une autre Église. Notre but est de tâcher d'attirer



les âmes à Christ, sans nous préoccuper aucunement de la forme de leur culte, tout en ayant nous-mêmes des idées bien arrêtées à ce sujet.

Une nouvelle salle fut inaugurée au faubourg Saint-Antoine, le mardi 10 décembre; nous avions quitté la salle du boulevard de Charonne pour nous installer ici. Ce nouveau quartier, que nous avions déjà si bien appris à connaître, la place du Trône, avec ses deux grandes colonnes, placées à l'entrée de l'avenue de Vincennes, *Les Chandelles*, véritables *bougies du Trône*, est absolument sauvage. Ce mot décrit parfaitement les rues et les gens, et cependant nous éprouvions un très grand bonheur en entrant dans notre petite salle remplie d'une foule d'ouvriers. Ils jouissaient énormément du chant. Je me souviens d'un homme assis sur le devant; juste auprès de l'harmonium, qui demanda, lorsque le cantique fut fini : « Chantons encore un couplet! » Une telle demande était irrésistible. Un jour, la réunion fut troublée par des cris qui se faisaient entendre à la porte, et l'un de nos deux Scandinaves, vrai fils d'Odin, amena depuis ce moment un gros chien pour renvoyer les tapageurs. Qu'on imagine notre consternation! Après plus de six mois de réflexion, mon mari jugea sage de transporter le siège des réunions au faubourg; mais cependant pas trop loin, de manière que ceux qui voudraient assister au culte pussent nous suivre. Notre nouveau local offrait un champ de travail attrayant parmi les ouvriers de toute sorte. Ainsi notre première réunion, au faubourg, eut lieu le 10 décembre, par un des plus affreux jours de l'année, jour de pluie... et de vent à renverser les cheminées et à démolir les toits. La matinée avait été remplie par nos préparatifs, et, ne pouvant trouver de fiacre, notre petite bande se résigna à se mettre en route à trois heures; un coup de vent faillit nous emporter dans la rue de Paris. Enfin, nous trouvâmes un fiacre, et, après avoir passé l'après-

midi à terminer nos apprêts, nous reçumes la récompense de nos labeurs : en effet, nous eûmes à la réunion cent trente-cinq personnes. M. G. traversa la rue pour persuader aux ouvriers d'entrer. M. Mac-All fut vivement satisfait par la cordialité des gens à la sortie. Nous sommes bien reconnaissants; c'est une grande faveur de pouvoir porter l'étendard du Christ dans un semblable quartier. On a chanté dans cette première réunion quatre cantiques; on a lu la Bible. M. Mac-All a expliqué le but de l'œuvre, M Rouilly a lu un travail fait par lui; M. Th. Monod et le regretté M. Lepoids ont parlé à tour de rôle. « L'ordre et l'attention sont excellents », dit M. Mac-All.

12 janvier 1873. — Ce jour-là, un dimanche, la première école du dimanche de la mission fut ouverte par Mme Rouilly et ses trois ou quatre aides : Zillah Neuman, Kate Olyott, Beaty Ledward et Carrie Colborne; le nombre des enfants s'élevait à cent six; je me rappelle bien l'immense intérêt que nous portâmes à ce nouvel essai, une école du dimanche française. Il y eut un service après l'école, qui n'était pas tout à fait terminée à notre arrivée; Zillah Neuman tenait l'harmonium pour le dernier cantique. L'une de ces jeunes monitrices de l'école du dimanche d'il y a vingt-deux ans est près de moi pendant que j'écris, et elle éprouve un grand plaisir à se rappeler le rôle qu'elle joua dans cette scène. Qui aurait pu prévoir ce que cette petite réunion d'enfants deviendrait dans l'avenir, sous l'habile direction de M. Greig?

26 janvier. — Faubourg Saint-Antoine. Miss Waldegrave, sœur de Lord Radstock, arriva dans le cours de la réunion. Un soldat qui y assistait répondit très aimablement à ses questions, mais avec une grande méfiance de soi. Elle distribua des traités à la porte.

19 février. — Un ouvrier dit à Robert : « J'ai des raisons spéciales de remercier Dieu de vous avoir amené à ouvrir

une salle dans ce faubourg. Il y a bien des années, j'ai entendu parler par un homme de bien de la Haute-Vienne, de l'amour de Christ mort pour les pécheurs. J'ai toujours désiré, depuis, être en possession de cette vérité : vos réunions m'ont de nouveau appris à la connaître. Lorsque je manquais de travail, pendant cet hiver rigoureux, j'ai trouvé une grande consolation à me dire que Dieu prend soin de moi; et maintenant, je dois lui être bien reconnaissant de m'avoir de nouveau procuré du travail. Je souhaite de continuer toute ma vie dans ces sentiments.

26 février. — Robert et M. Rouilly ont dû consulter le commissaire de police du quartier du Jardin des Plantes. Il a dit avoir reçu une excellente réponse de la Préfecture, et lui-même nous a souhaité plein succès. Le commissaire de Bercy a exprimé la satisfaction qu'il ressentait de ce que nous nous fussions établis au faubourg Saint-Antoine, dans son quartier. Après une enquête minutieuse sur les réunions, faite par des agents spéciaux, le résultat est le suivant : Nous remercions Dieu et prenons courage.

La conversation suivante s'engagea entre M. Rouilly et deux ouvriers grossiers d'apparence qu'on avait engagés à entrer. C'était à la sortie, lorsque M. Rouilly échangeait une poignée de main avec eux; l'un de ces ouvriers dit :

« Vous dites que c'est dimanche votre réunion?

— Oui, à quatre heures.

— Eh bien, j'y viendrai, parce que je n'ai jamais entendu prier comme cela. »

Et le second ouvrier :

« Oui, au moins il y en a pour tout le monde (1) et nous vous en remercions.

(1) Allusion au caractère de la petite prière que M. Mac-All avait écrite, et que M. Rouilly avait faite à la clôture de la réunion. Cette prière contenait des demandes auxquelles tous



— Ce n'est pas moi qu'il faut remercier, c'est notre pasteur, M. Mac-All, qui a écrit la prière, et j'espère qu'il se portera assez bien pour être ici dimanche.

— Eh bien, nous y reviendrons, ne serait-ce que pour entendre ses prières. »

20 mars. — Rue Monge. Miss Blundell, qui édite *L'Ouvrier français*, montra en termes très convaincus que la méthode employée par M. Mac-All pour attirer les ouvriers était la bonne. Elle fit l'éloge des salles si agréablement décorées, disant : « Chaque tableau semble dire : Je vous aime. »

1er avril. — Nous sommes allés à Grenelle, chez un négociant, ami de M. Faucher, pour avoir des informations sur les classes ouvrières dans ce quartier, avec l'idée d'y louer un local. En son absence, nous avons été reçus par son associé, qui s'est montré très poli, et qui a exprimé d'une manière intelligente ses idées sur les ouvriers. Après avoir fait des recherches pendant un certain temps, nous avons trouvé une boutique convenable, et M. Faucher a promis de parler au propriétaire.

31 mars. — Un homme, à la rue Monge, déclare à Miss Howard qu'il aime fréquenter ces réunions « parce que les figures sont si bienveillantes ! » N'est-ce pas une note à recueillir et qu'il sera bon de se rappeler en tout temps ?

21 avril.. — Jour de grande anxiété pour moi. Nous avons eu, pour toutes les assemblées, une réunion spéciale à l'occasion de l'anniversaire de la Mission et environ deux cents personnes pour prendre le thé. Dans la soirée, à la salle d'Ornano, M. Mac-All fit un discours de bienvenue,

pouvaient s'associer, et dans lesquelles tous étaient inclus. Comme disait l'ouvrier, il y avait quelque chose pour tout le monde.



et donna la statistique du travail de l'année; il fut remplacé dans la chaire par onze conférenciers. Il y a un an, j'étais incapable de prévoir une époque où il serait possible d'enregistrer un tel résultat. Les premiers jours de la Mission furent des temps d'épreuves pour nous; on peut même dire qu'ils auraient été pleins d'amertume, si nous n'avions été soutenus par le glorieux but que nous avions en vue, et pour lequel c'est un privilège de souffrir. L'opposition, le ridicule dont on avait tâché de nous couvrir, les attaques des journaux, tout cela n'existait plus maintenant; un étendard avait enfin été hissé et planté, et jamais plus il ne sera descendu, j'en ai la ferme confiance. Mais il fut planté dans la faiblesse, le labeur et les souffrances.

Ornano. — Après tant de voyages entrepris pour chercher des boutiques, pour obtenir l'autorisation des bureaux de police, pour acheter des chaises et autres accessoires, nous sommes parvenus à nous sentir ici chez nous, et l'œuvre s'est établie sur des fondements solides, par des réunions régulières qui se proposent un but moral et chrétien, et nous ne pouvons douter que la bénédiction de Dieu ne repose sur elle. Nous avons de nombreux habitués; quelques-uns ont assisté aux réunions dès le commencement, et plusieurs sont des créatures transformées, à cause de ce qu'elles ont entendu et reçu. Une dame, entre autres, était déiste, et maintenant elle ne manque jamais une réunion; elle s'est engagée dans la petite école du dimanche, et s'efforce de faire tout ce qu'elle peut pour le service de Dieu. Un dimanche, elle a assisté avec nous à toutes nos réunions. Et il y en a beaucoup comme elle. M. Théodore Monod nous a envoyé le résumé d'une conversation qu'il a entendue. Deux vieilles dames parlaient de M. Mac-All, et s'exprimaient sur lui en ces termes: « Il est fait pour cette vocation, ce monsieur; il est gai, il est gracieux, il est compatissant; il a une poignée de main

pour tous ». M. Monod écrit : « Ce témoignage humble et sincère sera un encouragement pour vous, chers amis. Ces pauvres gens comprennent que la source de tout votre travail est l'amour. »

La salle de la rue Monge fut ouverte le jeudi 6 mai 1873 (1). Le lendemain, nous avions une petite soirée intime, à Ménilmontant, pour fêter l'anniversaire de la salle, avec une assistance de cent trente personnes, au nombre desquelles MM. les pasteurs Th. Monod, G. Fisch, Poirson (pasteur swédenborgien), Bastide, le Rév. J. Hartland.

Ce fut alors que M. Faucher dit à M. Mac-All : « Je désire beaucoup que vous veniez à Grenelle, où il y a des milliers d'ouvriers. » M. Faucher ajouta que, dans le cas

(1) En 1873, M. et Mme Georges Pearse, ces chrétiens si zélés pour l'œuvre du Seigneur, qui avaient déjà ouvert une salle de lecture à Marseille, où les militaires pouvaient goûter quelques heures de repos pour lire ou écrire leurs lettres et entendre lire la parole de Dieu, encouragés par le succès, avaient conçu l'idée d'ouvrir des salles semblables à Paris. Bientôt, la salle de la rue Roquépine, celle de la rue Monge, au quartier latin, celles de Grenelle et du faubourg Saint-Antoine furent utilisées à cette fin. Cette tentative très chrétienne réussit et fut bientôt suivie par une entreprise semblable faite à Marseille par M. Saillens, puis par M. Lenoir. A Paris, le regretté Arthur de Rougemont se consacra lui-même à cette tâche avec toute l'ardeur enthousiaste de sa généreuse nature. Cette œuvre comporte des leçons pleines d'instruction pour tous les bons soldats de notre Grand Capitaine. Il serait à souhaiter, à cet égard, que le récit captivant de Miss Bonnycastle pût voir le jour : « Je n'oublierai jamais, dit-elle, l'étonnement de ces braves soldats qui entrèrent à la salle le premier soir de nos réunions, ne sachant pas ce que cela pouvait signifier. Mais bientôt ils étaient assis, chantant de tout leur cœur le nº 1 des cantiques populaires : *Tenez ferme.* »

Nous avions beaucoup d'assistants, et, au beau milieu de la conférence, un groupe de soldats venant à passer dans la rue,

où M. Mac-All y consentirait, lui serait prêt à y apporter sa collaboration (1). Voilà comment l'œuvre de Grenelle a pris naissance. La boutique que nous avions en vue après nos précédentes recherches fut louée, 8, rue Fondary; le bail fut signé dans une petite échoppe de savetier; j'y étais présente. L'autorisation avait été demandée par M. Mac-All, le 24 avril; elle fut accordée le 26.

L'inauguration de notre salle de Grenelle eut lieu le 7 mai, à 8 heures du soir; quatre-vingt-cinq personnes étaient présentes. Le dimanche, 11 mai, dans l'après-midi, il y eut soixante-six personnes. M. Brown (pas notre M. Brown d'aujourd'hui) et M. Faucher y parlèrent. Le soir, à huit heures, la salle fut comble; cent dix-huit personnes.

La première réunion pour les enfants eut lieu le jeudi 22 mai; M. Mac-All y assistait; cinquante-huit enfants.

Il y eut le même jour une réunion à Ornano, à trois heures, avec un auditoire de cent vingt personnes; à Belleville, de

regardèrent à travers la fenêtre, et voyant plusieurs soldats qui chantaient : « Tiens! », dit à ses camarades un vieux caporal médaillé, « c'est un café chantant! Entrons, et je vous paie à boire ». Ils entrent donc tous les cinq, et ils sont bien intrigués de ne trouver ni tables, ni verres, ni aucune boisson, mais une jolie salle, les murs décorés, des cantiques distribués par deux dames, et un monsieur, dont la figure réfléchissait la bienveillance et le bonheur, qui recevait les nouveaux venus et les faisait asseoir sur la première rangée de chaises! Le vieux caporal devient enthousiaste quand le monsieur dit que sa femme et sa belle-sœur ont visité les camps des prisonniers français en Allemagne, pendant la guerre, surtout lorsqu'il parle de celui de Magdebourg où il y avait eu tant de malades et de mourants, et où les soldats avaient été si touchés que l'on s'occupât d'eux! « J'y étais, j'y étais, s'écria-t-il, je me rappelle parfaitement ces dames. »

(1) Plus tard, nous verrons l'excellent M. Sautter identifier son nom avec cette œuvre.



cinquante-trois personnes, à quatre heures et demie ; et de soixante-dix personnes à la rue Monge. M. Mac-All présidait lui-même ces réunions d'enfants, dans les premiers jours de la Mission. Il aurait certainement continué cette œuvre, si les besoins grandissants de la Mission n'eussent réclamé d'un autre côté tout son temps. Ce fut néanmoins pour lui une privation d'être obligé de s'abstenir de présider ces réunions.

24 mai. — Samedi soir. Beaucoup de faits réjouissants se sont produits au boulevard Ornano. Mme Jouy les raconte en ses bonnes lettres, qui se trouvent à la fin de ce livre. Ce soir je suis trop fatiguée pour pouvoir continuer. Il y a eu une crise politique : M. Thiers a été renversé par la Droite, d'où résulte une grande excitation en ces quartiers.

25 mai. — Ménilmontant. Le vieux monsieur, qui s'est montré un de nos habitués les plus fidèles depuis le jour où il vint pour la première fois avec son petit-fils, en rendant un livre sur les preuves de la Résurrection, parla en ces termes de l'ouvrage du célèbre écrivain, M. Renan, sur la Vie de Jésus : « Ce n'est que du bavardage, c'est comme un ballon, poussé de tous côtés par le vent, mais vide ».

22 juin. — A Ménilmontant, aujourd'hui, un ouvrier disait à M. Mac-All à la sortie : « Bonsoir, monsieur, mon ami. » — M. Mac-All a tout de suite répondu : — « Mon cher ami » ; — ce qui fit bien plaisir à l'homme lui-même et à tout le monde.

Grenelle. A l'école du dimanche, Mme Faucher allait présider un groupe de garçons, lorsque ceux-ci lui dirent qu'il leur fallait plutôt un monsieur comme moniteur ! Elle s'est vite retirée et leur enverra un monsieur !

22 juin. — Réunion de pasteurs, d'amis et d'aides à un déjeuner. Robert a lu une étude sur le sujet que les pasteurs lui avaient demandé de traiter : « Les rapports religieux

qu'on peut avoir avec les classes ouvrières. » Ils lui ont demandé instamment de faire imprimer son travail.

8 juillet. — Nous descendons prendre nos amis à l'hôtel du Louvre, pour aller ensuite à Notre-Dame et au Jardin des Plantes. Là, nous nous mettons à regarder les singes et leurs *singeries !* Mais voici une petite bête sud-américaine, comme un grand chat, qui mange avec avidité les boules de gomme de M. Mac-All ! Elle a une grosse dent jaune et rouge ; une gentille petite créature! Lorsqu'elle est en train de manger la dernière boulc, mon mari s'éloigne, car comment saurait-il lui dire : — « Il n'y en a plus » ?

A Ménilmontant, un des assistants me disait : « Comment se fait-il, Mme Mac-All, qu'il n'y ait pas eu de réunions de ce genre avant votre arrivée? » — « Je suppose, lui dis-je, que l'idée n'en était venue à personne. »

(Pourtant, en 1869, le Rév. Grattan-Guinness a tenu des Conférences à la Chapelle-Saint-Maur, à la Chapelle rue Royale et autre part, avec le concours de MM. les pasteurs Armand-Delille et Bersier. Mais ce qui différenciait ces Conférences des réunions Mac-All, pour ne pas parler d'autre chose, c'est que ces dernières se tenaient sur un terrain neutre et parfaitement indépendant, ne recevant l'hospitalité d'aucune Église (1), *se localisant en des boutiques et des magasins).*

Alors cet assistant reprit : — « Il y a à Paris vingt arrondissements ; si l'on pouvait faire en sorte que chacun d'eux eût quatre de ces réunions, ce ne serait pas trop. »

Un ouvrier me serrait cordialement la main à la sortie — c'était à Ménilmontant — ; il me dit : « Je suis reconnaissant d'être ici ; voilà la doctrine qu'il nous faut dans nos

(1) Faisons exception de six semaines, où nous avons fait un essai dans l'école protestante rue de Flandre, suivant la suggestion de notre excellent ami M. le pasteur Robin.



troubles et nos malheurs. Hélas ! que je l'ai négligée ! Mais je désire lui donner ma pensée pour l'avenir. Rien n'est aussi puissant pour nous consoler. »

« Vous avez raison », lui dis-je. Il n'y a rien au monde de si puissant que l'amour du Seigneur Jésus-Christ pour faire de nous des heureux, quelles que soient les circonstances de notre vie ici-bas. »

2 septembre. — La propriétaire d'une boutique de la rue de la Chapelle est venue nous faire ses conditions; elle désirait nous avoir comme locataires, parce qu'elle avait entendu parler de nos réunions et qu'elle savait que nous ne sommes « d'aucune religion ». Nous avons trouvé délicieux ce témoignage légèrement équivoque, quant au caractère non sectaire de la Mission.

21 septembre. — Saint-Antoine. Une des premières réunions du soir. Nous avions beaucoup appréhendé cette nouvelle expérience. Nos craintes furent bientôt dissipées; la réunion se fit en très bon ordre; il y eut cent trente-quatre personnes, la plupart des hommes. Trois messieurs de Londres qui se trouvaient présents remarquèrent l'attitude attentive et intéressée des hommes, et ils exprimèrent la ferme conviction que la Mission ne pouvait que contribuer au relèvement de la France. Ils promirent de faire une collecte dans leur église en notre faveur.

2 novembre. — « Le jour des Morts ». Le nombre des assistants aux réunions est très satisfaisant; au delà de sept cents personnes. A Ménilmontant, l'une des plus nombreuses réunions que nous ayons jamais eues. Beaucoup de personnes, qui revenaient du cimetière du Père-Lachaise, entrèrent; l'ordre, l'attention respectueuse et la tranquillité furent parfaits, et donnèrent beaucoup de courage à Robert, qui, à ce moment-là, avait précisément besoin de réconfort, après des épreuves spéciales survenues dans l'œuvre.



27 novembre. — Réception d'une lettre de M. Th. Monod annonçant que des pasteurs, au nombre de vingt-huit, désiraient collaborer avec M. Mac-All dans son œuvre.

Au mois d'août 1874, le cher et honoré père de Mme Mac-All mourut à Hadleigh, à l'âge de 74 ans. Il avait noblement pris sa part des privations causées par les frais de l'œuvre dans ses premiers jours.

Les sympathies des chrétiens français continuaient d'ailleurs à s'éveiller, à mesure que l'œuvre et son fondateur étaient mieux connus parmi eux. Voici quelques extraits de lettres de différentes dates et signées de noms honorés et aimés :

C'est Mme la baronne de Staël écrivant, le 3 janvier 1874, à Mme Mac-All :

« ..... Je voudrais vous exprimer souvent l'intérêt que m'inspirent vos travaux, et ma reconnaissance pour ce que vous et M. Mac-All faites pour notre population malheureuse. La foi et l'amour des âmes vous font surmonter des difficultés et des répugnances qui arrêtent même les chrétiens. Vous êtes au milieu de nous un exemple et un encouragement. J'espère, quand la saison sera meilleure, aller vous voir... »

Dans plusieurs autres lettres, elle exprime les mêmes sentiments. Mme André-Walther et Mme la baronne de Zuylen de Nyevelt écrivent aussi des lettres pleines d'encouragements chrétiens. Et, si nous pouvions tout citer, cette liste de dames s'allongerait des noms de la comtesse de Castries, de

la baronne de Langsdorf, de la comtesse Agénor de Gasparin, de la comtesse d'Hédouville, de Mme Keller, de Mlle Diane de Bron, de Mme Frank Courtois, de Mlle Dumas, si connue par son œuvre dans les prisons de Paris, qu'elle continua jusqu'au seuil de la centième année, etc., etc.

Parmi les noms de chrétiens éminents qui donnèrent aussi, dès l'abord, leurs encouragements à M. Mac-All, nous n'avons que l'embarras du choix. C'est M. Rosseeuw Saint-Hilaire, de l'Institut, qui donnera jusqu'à sa mort son dévouement et son concours à l'œuvre; c'est le vénérable baron F. de Turckheim, MM. les pasteurs Dhombres, Théod. Monod (nous avons cité déjà M. Georges Fisch, M. Robin, etc.). C'est, en Danemark, M. le pasteur Henry Ussing, d'Aarhus. C'est M. de Pressensé qui écrit :

Je ne puis vous dire combien je vous suis reconnaissant. Vous me rendez le courage que, souvent, je suis tenté de perdre.

C'est le vénéré docteur Gustave Monod qui, en renvoyant le budget de l'œuvre Mac-All, envoie aussi « ses félicitations pour cet éloquent alignement de chiffres, et ses actions de grâces envers le Seigneur de ce qu'il a envoyé à notre pauvre ville un tel ouvrier ». C'est M. Sautter qui crie : « Bon courage », et qui prie M. Mac-All de l'informer quand il ira à La Rochelle, voulant

tâcher de s'y trouver lui-même, pour l'inauguration de la nouvelle salle de réunion que M. Mac-All projetait d'établir dans cette ville. C'est M. Baptistin Couve, de Bordeaux, qui se met aussi à son entière disposition pour des réunions à organiser dans cette ville.

Le billet suivant est de M. Frédéric Godet, le vénéré théologien de Neuchâtel:

Je n'aurais personne à vous envoyer d'ici, sauf peut-être un ami qui ira à Lyon, pour la même œuvre, M. de Watteville. Mais à Paris arrive, aujourd'hui ou demain, de Montluçon, un de nos jeunes frères, nouvellement consacré, qui s'est voué pendant quatre ou cinq semaines à l'évangélisation, et qui se fera un bonheur de vous aider pendant cet hiver, j'en suis convaincu. Il ira vous voir et s'entendre avec vous. Je sais que le désir de son cœur est de s'associer à votre travail.

Ce sont enfin plusieurs amis dont nous lirons les noms dans les chapitres suivants.

Et n'oublions pas de mentionner M. Sébastien de Neufville, le généreux banquier de Paris, qui, un peu plus tard (en mai 1880), écrira à M. Mac-All, pour mettre à sa disposition 3.000 francs, afin de lui permettre d'acheter de nouveaux harmoniums ou de faire réparer les anciens. La mission lui devra aussi des éditions de cantiques imprimés en gros caractères, pour les yeux fatigués des vieillards et des presbytes.



CHAPITRE V

ADMINISTRATION DE L'ŒUVRE
SON EXTENSION

M. Mac-All avait l'œil ouvert et prompt à tous les besoins de sa Mission. Il lui arrivait souvent de découvrir une *boutique à louer* favorable, après que ses lieutenants, partis pour aller explorer le terrain, étaient revenus avec le rapport : « Nous n'avons rien trouvé. » Plus d'une fois, il avisa l'endroit propice, tout en roulant en omnibus pour se rendre aux réunions ; il était toujours à la chasse de ses locaux. Mais cela ne se faisait pas sans grande fatigue, car il lui fallait voir ensuite les propriétaires, arrêter les arrangements, etc. Plus tard, il trouva en M. Rouilly, son estimé collègue, un aide précieux qui partagea d'abord avec lui cette partie de son labeur, puis finit par s'en charger presque exclusivement.

Les salles arrêtées, il y avait ensuite les avis à donner aux commissaires de police, les déclarations à faire au préfet. Il ne fallait pas, en ces matières, un français de fantaisie, mais une phraséologie technique et aride. Et, après que l'autorisation était venue, il y avait les baux à rédiger avec toutes leurs conditions. Ce n'est pas toujours chose commode en France de faire un bail de trois, six, neuf. Or, tous les baux furent signés par M. Mac-All, à l'exception de la seule salle de Bercy. Les

salles de province ne firent point exception à cette règle.

A l'origine, M. Mac-All signait pour toutes ces locations; et quand, plus tard, les agents les signèrent à sa place, il demeura toujours entendu qu'ils agissaient comme représentants de M. Mac-All et sous sa responsabilité personnelle. Ainsi, jusqu'à la fin, il fut seul responsable du loyer de toutes les salles : lourd fardeau pour les épaules d'un homme. « Je me souviens, écrit Mme Mac-All, que le premier bail de la salle de la rue Fondary, à Grenelle, fut signé, en avril 1873, dans une très pauvre boutique de savetier. L'architecte se retrouvait ici en M. Mac-All. A peine avait-il arrêté une salle, qu'il en élaborait aussitôt le plan et, en prenant toutes les mesures avec grand soin, marquait lui-même le nombre des sièges, de manière à tirer tout le parti possible de la place dont il disposait. »

Le mercredi matin, M. Mac-All et M. Rouilly se réunissaient pour préparer le plan des réunions de la semaine; cela ressemblait un peu à un jeu de dames ou d'échecs, car il fallait souvent bouger trois ou quatre fois certaines pièces avant qu'une réunion pût être assurée d'avoir ses orateurs. — Pourquoi donc? demandera quelqu'un. — Parce qu'il fallait faire appel à tout son jugement dans la désignation des orateurs, un tel étant aimé dans telle ou telle salle, et beaucoup moins apprécié

dans d'autres. On peut se figurer les nombreuses courses que cela obligeait de faire à la poste et au télégraphe. Mme Mac-All croit devoir dire à la mémoire de fidèles serviteurs ou servantes, que souvent ils se dérangèrent aux heures les plus tardives, par pure considération pour leurs maîtres, et que souvent, de jeunes « *lady helpers* » à qui il arrivait à l'occasion de partager le logis de M. et de Mme Mac-All, en firent autant. « Il nous fallait sortir, écrit celle-ci, à toutes les heures du jour ou de la nuit, car nous trouvions souvent nos lettres au retour des réunions; et, avant de pouvoir nous livrer au repos, il fallait y répondre et porter ces réponses à la poste. » C'est aussi au cours de ces sorties nocturnes, que les épreuves du Rapport annuel de la Mission furent expédiées de Belleville ou d'Auteuil aux imprimeurs chargés de les mettre sous presse à Sunderland ou à Edimbourg.

Quant à l'activité de sa correspondance, le tableau suivant des lettres que M. Mac-All reçut, et auxquelles il répondit pendant l'année 1885, pourra la faire apprécier; il donnera aussi une idée du poids énorme d'une telle charge.

	Lettres reçues.	Lettres écrites.
	—	—
Janvier	262	190
Février	178	138
Mars	229	183
Avril	255	267
Mai	287	292



	Lettres reçues.	Lettres écrites.
	—	—
Juin	303	260
Juillet	99	220
Août	110	190
Septembre	253	267
Octobre	280	274
Novembre	255	226
Décembre	322	212

Nous devons toujours nous rappeler que, suivant le mot de quelqu'un, avec Dieu il ne peut être question de « *ce qui aurait pu être* ». Pourtant, Mme Mac-All a dû souvent songer que la vie si précieuse de son mari aurait pu durer plus longtemps s'il avait pu se procurer, quand c'était le plus nécessaire, l'aide d'un secrétaire. Après la formation de « l'American Mac-All Association » (1), la correspondance de M. Mac-All avec l'Amérique devint tout particulièrement accablante, — à quel point? celles-là seules peuvent le dire qui étaient alors à la tête de cette association. M. Mac-All, cependant, portait ce surcroît de fardeau avec tant de calme, que fort peu de personnes soupçonnaient combien cet office de secrétariat prenait de son temps et consumait de forces. Le seul regret qu'il exprimât était, que ces obligations nou-

(1) Cette Association américaine des amis de la Mission Mac-All dut son origine aux plaidoyers enthousiastes de Miss Beach, après son retour de Paris en 1878, et fut organisée par Mme Marine J. Chase, en 1883.



velles entravassent l'œuvre plus purement spirituelle à laquelle, au fond de son cœur, il eût désiré se consacrer entièrement. Il se plaignait souvent de n'avoir plus le temps de préparer de nouvelles allocutions, et ceux qui avaient vu l'effet des premières sur le cœur de ses auditeurs, ne pouvaient aussi s'empêcher de le regretter vivement.

On lui disait souvent : « Vous devriez vous ménager et ne pas sortir le soir. » A quoi sa réponse invariable était : « Mais non, c'est au contraire un repos pour moi, après les fatigues et le poids de la journée. » Ces fatigues venaient justement de sa correspondance, de cet amas de détails, souvent arides et difficiles, qu'il était obligé de régler lui-même. « Car son échiquier, écrit Mme Mac-All, n'était pas couvert de pions inertes, de mannequins; mon mari n'était pas comme un général des Jésuites, ayant à manipuler des cadavres *(perinde ac cadaver)* : c'est avec des êtres vivants et sentants qu'il avait affaire, avec de fortes volontés aussi qui, à l'occasion, se déployaient dans un sens contraire au sien, mais qui étaient toujours celles de bien bons chrétiens. » Mais écoutons ce qu'en dit M. le pasteur Appia :

« Au milieu de beaucoup de susceptibilités diverses, de rivalités individuelles, nationales et ecclésiastiques, il savait, guidé par l'instinct de la Charité divine, éviter tout froissement, et avec un



tact mêlé d'équité, donner à chacun le lot qui lui convenait le mieux. »

Pour en revenir à ces sorties de chaque soir, ce changement de travail constituait donc, pour lui, un vrai délassement, et c'est ainsi qu'il considérait les pérégrinations, courtes ou longues, selon l'occurrence, qu'il avait à faire, tantôt jusqu'à Montreuil ou jusqu'à Bercy, tantôt aux Batignolles ou à la rue Royale, l'esprit et le corps profitant à la fois de cette saine « distraction ». « Sans ces courses qui nous mêlaient aux intérêts et à la vie de son nombreux troupeau, nous serions devenus, sans doute, dit Mme Mac-All, deux « Ronds de cuir ambulants », une paire de « machines à écrire » *(Dryasdusts)*.

Et les beaux cantiques que l'on chantait dans les réunions ! Combien ils relevaient de ses fatigues le président lassé, et nous communiquaient à tous quelque chose de cette « joie » qui demeurait au fond de son âme, malgré les soins quotidiens et les lourds soucis de tout genre que sa tâche entraînait avec elle (1).

Dans les premiers temps aussi, que de fois il tirait de sa poche surchargée un *Ami de la Maison* ou un traité, pour le donner à un conducteur d'omnibus ami. Une fois, il se trouva qu'il avait donné,

(1) A cette date, il avait composé tous les cantiques du recueil qui porte son nom. Le dernier fut : « Ton nom soit à jamais béni ». Dès lors, ses occupations débordantes ne lui laissèrent plus le temps d'en écrire de nouveaux.



par erreur, un itinéraire d'omnibus au lieu d'un traité religieux! Un jour qu'il attendait, place de la Concorde, pour prendre le tramway, un pauvre homme qui criait le titre d'un journal, la *France*, vint vers lui avec son ballot en main : « Oui, c'est Monsieur *Maccoll* », dit-il à un employé qui se tenait près de là. Ah! oui, c'est lui, je le connais ! » M. Mac-All était enchanté de la petite scène; et, rentré chez lui, il la reproduisait à sa femme.

Il ne serait pas juste d'oublier les amis d'Amérique ou des Iles Britanniques, dont M. et Mme Mac-All faisaient la connaissance au service du dimanche après-midi, à la rue Royale. Invités à partager leur thé de l'après-midi, le lundi ou tout autre jour, à la villa Molitor, ils les accompagnaient le soir aux réunions et étaient de compte à demi dans les émotions du voyage. Ils se rappellent certainement les courses essoufflées qu'on leur faisait faire pour attraper le train.

Le temps était venu où la Mission allait forcément se transformer, et, par ses développements mêmes, nécessiter de nouveaux vêtements faits à sa taille.

Durant les premières années de son existence, la Mission aux ouvriers de Paris avait été constituée sous le régime d'une sorte d'autocratie paternelle ou de patriarcat. Elle allait devenir une monarchie constitutionnelle ou, si l'on préfère, une république, avec un président à vie qui avait tous

les pouvoirs et toute l'autorité d'un premier consul. Le chapitre suivant nous montrera cette transformation accomplie. Ici, nous allons la voir en voie d'accomplissement.

M. Mac-All avait jusque-là porté seul, nous l'avons dit, toute la responsabilité et tout le poids de l'œuvre : heureux de demander, chaque fois que l'occasion s'en trouvait, le concours d'amis de l'Évangile, pasteurs ou laïques, comme MM. Théodore Monod, le professeur Rosseeuw Saint-Hilaire, le pasteur Dhombres, le professeur L.-J. Bertrand, M. Faucher (de Nîmes), M. Rouilly, etc., concours que ces messieurs étaient, de leur côté, très heureux de lui apporter.

Deux témoignages vont nous montrer, d'ailleurs, comment M. Mac-All recrutait alors ses collaborateurs bénévoles, et, les saisissant, les happant pour ainsi dire au passage, les utilisait aussitôt au service de son œuvre.

L'un est de M. le pasteur Jean Meyer, et nous le tirons d'un discours prononcé par lui à l'assemblée générale de la Mission, en 1897 :

Moi aussi, comme M. Théodore Monod, j'ai mes souvenirs des premiers temps de l'Œuvre Mac-All. Je me rappelle très bien comment mon ami, le missionnaire H. Dieterlen, vint un jour me raconter, — nous n'avions alors encore ni l'un ni l'autre commencé notre ministère,— qu'un Anglais avait ouvert, dans les faubourgs, des boutiques donnant sur la rue ; il savait à peine parler le français, mais

il lisait la Bible, il lisait des traités, il prononçait des allocutions; on entrait et sortait comme on voulait, et le public, assez mêlé pourtant, écoutait avec respect. La chose me parut absolument extraordinaire : il fallait bien être Anglais pour oser tenter pareille entreprise!

Quelques mois plus tard — j'étais pasteur alors — je reçus la visite d'un ouvrier. Il me raconta qu'il vivait irrégulièrement, mais qu'un soir, en se promenant, il était entré dans une réunion populaire tenue à Belleville par un Anglais; il avait été repris dans sa conscience et avait résolu de changer de vie; il me priait en conséquence de vouloir bien bénir son mariage. Le fait me toucha vivement, et je résolus d'aller sans tarder le rapporter à M. Mac-All que je ne connaissais pas encore, et pour lequel je ne doutais pas que ce ne dût être un encouragement.

Je me rendis, en effet, auprès de lui le même jour. M. Mac-All me reçut comme il savait recevoir : « Merci, cher ami, merci »; et il ajouta : « Vous allez rester à dîner avec nous, et ce soir vous m'accompagnerez et vous parlerez à la réunion où je dois aller. » J'étais pris. Je me rappelle très bien l'émotion profonde que je ressentis en assistant à cette première réunion populaire. C'était sur le boulevard de Ménilmontant. La salle était absolument pleine d'ouvriers, hommes et femmes, dans leur costume de travail, attentifs et sérieux; je n'avais jamais vu pareille chose.

Depuis lors, pendant plus de vingt ans, je n'ai guère cessé de collaborer à l'œuvre Mac-All. J'espère que mon travail n'a pas été perdu pour d'autres; je sais en tous cas qu'il ne l'a pas été pour moi-même.

Je me suis fait du bien pour tout mon ministère en y entendant prêcher, en y prêchant moi-même l'Évangile dans toute sa simplicité, la folie de la Croix, et en voyant cette prédication porter des fruits excellents.

L'autre témoignage est de M. Henry Fourneau. Il était alors (en 1878) pasteur dans le midi de la France, à Toulon, et avait entendu beaucoup parler de la Mission populaire parmi les ouvriers de Paris. Aussi, se trouvant de passage à Paris, quoique pour vingt-quatre heures seulement, désira-t-il visiter une des salles de la Mission.

Ce jour-là, raconte-t-il, une réunion se tenait aux Batignolles, rue des Dames, en plein quartier populaire : M. F... s'y rendit ; quelle singulière salle ! Un couloir de quelques mètres de large sur une quinzaine de long, des chaises, un petit harmonium, et aux deux tiers de ce long boyau, une toute petite estrade. Les chaises étaient presque toutes occupées par des hommes en tenue de travail et par des femmes du peuple. C'était la première fois que M. F... voyait la figure si sympathique du créateur de la Mission populaire. Au premier aspect, M. Mac-All, par sa cordialité et son accueil affectueux, saisissait ses interlocuteurs et les auditeurs de ses réunions. M. F..., dans le petit coin de la salle où il s'était assis, ne s'attendait ni à parler, ni même à être reconnu. Tout à coup, M. Mac-All se dérange pendant le chant d'un cantique, vient droit à M. F... et l'emmène avec lui sur l'estrade. L'invitation était si gracieusement faite qu'on ne pouvait la décliner, et c'est ainsi que M. F... fit son entrée dans les salles Mac-All, dans lesquelles il devait si souvent parler pendant vingt ans. Cette réunion fut pour lui une nouvelle révélation de la puissance de l'Évangile, capable par la seule parole de Christ d'attirer les âmes et de saisir les cœurs les plus indifférents à la foi ou les plus éloignés de la vérité chrétienne.

Mais, outre ces concours occasionnels, M. Mac-



All était amené, par les développements mêmes de son œuvre, à souhaiter l'aide permanente de collaborateurs réguliers, qui fussent comme ses lieutenants et sur qui il pût se décharger en partie de la conduite de telles ou telles réunions. Le premier de ces lieutenants, que M. Mac-All devait associer intimement à sa pensée et à son œuvre, fut George Théophile Dodds. Ce jeune pasteur écossais, admirablement doué de toutes les qualités de l'esprit et du cœur, devait, par les desseins impénétrables de Dieu, n'être laissé que pour un temps bien court à la terre, à sa carrière missionnaire, et à cette œuvre qu'il embrassa et servit avec une ardeur infatigable. Sa vie ayant été racontée dans un ouvrage à part [1], nous pouvons nous borner ici à quelques indications bien sommaires.

Il avait déjà, comme missionnaire, rompu sa première lance à Paris, en 1876, au cours d'un voyage de quelques jours. Miss de Broen l'avait invité à adresser une petite allocution à l'auditoire de sa salle missionnaire. Il avait commencé avec un interprète, « mais trouvant que cela allait trop lentement, il s'en était passé et avait fait un plongeon désespéré dans le français ». Après une courte correspondance avec M. Mac-All, tout fut bientôt réglé entre eux, et, au commencement de novem-

(1) *Un missionnaire écossais en France*, George Th. Dodds, *sa vie et son œuvre*, par Eug. Réveillaud. Paris, Grassart, 1885.



bre 1877, il s'établit définitivement à Paris avec sa famille. M. Mac-All lui fit l'accueil qu'un père ferait à son fils, et, depuis ce jour, leur attachement mutuel ne fit que s'accroître jusqu'à sa fin (1). Belleville, où M. Mac-All s'était d'abord établi, fut aussi le centre des premiers efforts de son jeune lieutenant. Mais, l'œuvre s'étendant dans tous les faubourgs de Paris et en province, l'activité de George Dodds ne tarda pas à se déplacer et à s'étendre. Grenelle, Vaugirard, Ivry, Ménilmontant, la rue d'Allemagne étaient ses quartiers ou, si l'on veut (car chacun de ces quartiers avait sa salle), étaient ses salles de prédilection. Il lui arriva de se faire entendre aussi à la salle Rivoli, à la salle de la rue Saint-Honoré, à celle de la rue des Dames, aux Batignolles, à la salle du Trocadéro, pendant l'Exposition de 1878; mais il s'y sentait moins chez lui. Dans celles que nous avons nommées les premières, il se sentait « en famille » et connaissait les visages de presque tous les habitués.

Répondant à des appels réitérés qui lui venaient de plusieurs villes de province, M. Mac-All s'était décidé, en 1878, à étendre le rayon de son œuvre et à implanter d'abord sa Mission à Lyon. En novembre 1878, il se rendit donc dans cette grande

(1) On sait qu'il mourut le 9 septembre 1882, empoisonné par des champignons, dans un séjour de vacances qu'il faisait au Buisson-Luzas, près Salbris (Loir-et-Cher). Il n'était âgé que de trente-trois ans.

ville, qui, après avoir été aux premiers siècles du Christianisme et au temps de la Réforme une ville de martyrs, voit aujourd'hui sa population partagée en deux camps également extrêmes : celui des cléricaux superstitieux et celui des radicaux incrédules. Dans ce milieu, qui semblait fort peu favorable à une œuvre régulière d'évangélisation, M. Mac-All réussit, cependant, dans l'espace de quelques semaines, à fonder quatre stations missionnaires, qui se sont maintenues, à travers des alternatives variées, jusqu'à la mort de M. Mac-All (1). Obligé de retourner à Paris, après ces quelques semaines passées à Lyon, M. Mac-All délégua, pour l'y remplacer, son fidèle lieutenant Dodds, qui y séjourna et y travailla pendant deux mois. Mais le climat de Lyon lui étant contraire, sa santé, d'ailleurs, étant ébranlée par l'excès de son zèle et le surmenage qui en était la suite (il lui arriva de donner jusqu'à dix-sept conférences en une seule semaine!), Dodds dut revenir à Paris, dans les premiers jours de janvier 1879. Il reprit son œuvre avec les mêmes traverses et les mêmes encouragements que précédemment.

Cette année-là, 1879, après être allé plaider la

(1) Depuis lors, le Comité de la Mission populaire ayant dû, par suite de la diminution de ses ressources, procéder à quelques retranchements, a dû renoncer à ces stations de Lyon ; mais l'œuvre d'évangélisation n'a pas discontinué pour cela, l'Église réformée de Lyon ayant repris cette œuvre à ses frais.



cause de la Mission en Angleterre et en Écosse, Dodds fut envoyé par M. Mac-All à Bordeaux, où il y avait déjà quelques salles d'ouvertes. Il visita de même, à différentes époques et toujours dans l'intérêt de la Mission, Boulogne-sur-Mer, La Rochelle, Rochefort, Saint-Étienne, d'autres villes encore où la Mission prenait pied.

C'est ainsi qu'en cinq ans les salles Mac-All étaient passées du chiffre de vingt à celui de soixante et une, éparses maintenant dans plusieurs régions de la France. L'œuvre, étant mieux connue en France et à l'étranger, était toujours mieux appréciée et aimée des chrétiens, et les fonds pour la soutenir affluaient de toutes parts. Dodds commença à établir, en Angleterre et en Écosse, une douzaine de comités auxiliaires qui collectèrent des dons en faveur de la Mission. Une généreuse chrétienne américaine, Miss Beach, qui était venue à Paris et s'était sentie prise d'un grand intérêt pour l'œuvre, commença d'elle-même, vers la même époque, à fonder des comités auxiliaires de dames aux États-Unis, et elle déploya dans cette tâche, qu'elle s'était imposée pour le service du Maître, une ardeur et un zèle qui, sans doute, abrégèrent les jours sur la terre de cette fidèle servante de Christ.

Ce fut également dans le but de faire connaître en Amérique l'œuvre de la Mission Mac-All, et d'aider à la fondation de ces comités auxiliaires,



Miss E. Beach



que George Dodds s'offrit pour accompagner M. Eugène Réveillaud en Amérique, et que M. Mac-All consentit à se priver, pendant quatre mois, du concours de son précieux lieutenant (du 18 septembre à la fin de décembre 1880) (1).

M. Dodds, à peine de retour de ce fructueux mais fatigant voyage, se plongea de nouveau à plein cœur dans l'œuvre de l'évangélisation. Roubaix, Lille, Tourcoing, où des salles venaient d'être ouvertes, eurent alors sa visite. Entre temps, il rédigeait le Bulletin trimestriel de la Mission (*Quarterly Record*), qui venait d'être fondé pour donner aux amis de langue anglaise de la Mission des nouvelles régulières de l'œuvre. Un mois passé à Clermont-Ferrand lui avait été assigné comme un temps de repos; mais le repos n'était pas plus possible au lieutenant qu'au capitaine, et bientôt ses amis recevaient la lettre suivante : « Vous serez heureux de savoir que nous avons enfin réussi à trouver et à ouvrir une salle à Clermont-Ferrand. »

Un court voyage qu'il fit avec son ami, M. Réveillaud, dans les Hautes-Alpes, et qui les conduisit jusque chez les Vaudois d'Italie fut, cette fois, vraiment un temps de délassement et de repos pour leur esprit. Mais à peine de retour à Clermont-Ferrand, puis à Paris, son œuvre le ressaisit

(1) Voir la relation de ce voyage dans le livre cité plus haut : *George Théoph. Dodds, sa vie et son œuvre.*



tout entier, et il ne la quitta plus que pour aller dans ces demeures éternelles où il se repose de ses travaux, tandis que ses œuvres le suivent ici-bas.

Revenons à la Mission. Nous avons déjà fait allusion aux développements extraordinaires qu'elle prit pendant la période qui précéda, accompagna et suivit l'Exposition universelle de 1878. Le rapport de cette année-là (1878) ne mentionne pas moins de vingt-deux salles de réunions, à Paris ou aux environs [1]. Les collaborateurs réguliers dé-

(1) Il peut être intéressant de rappeler les noms et les adresses de ces salles :

Centre de Paris. . .	Rue de Rivoli, 37 (au coin de la rue de la Tacherie).
Salle Évangélique de l'Exposition. . . .	Place du Trocadéro, Passy.
Belleville.	Rue de Belleville, 102.
Montmartre	Boulevard Ornano, 56.
Faubourg Saint-Antoine.	Rue du Faubourg-Saint-Antoine, 142.
Batignolles.	Rue des Dames, 4, et rue de la Condamine, 13.
Les Ternes	Avenue des Ternes, 11.
La Chapelle.	Boulevard de la Chapelle, 29.
Ménilmontant. . . .	Boulevard de Ménilmontant, 90.
Quartier Latin . . .	Rue Monge, 72.
La Villette.	Rue d'Allemagne, 90.
Popincourt.	Boulevard Voltaire, 123.
Montparnasse	Rue de Rennes, 139.
Vaugirard.	Boulevard de Vaugirard, 161.
Grenelle.	Rue Letellier, 59.
Gare-d'Ivry	Rue Nationale, 12.
Bercy.	Boulevard de Bercy, 74.
Quartier du Temple	Rue Charlot, 77.
Montsouris.	Rue de la Tombe-Issoire, 21.
Puteaux	Rue Saulnier, 5.
Boulogne-sur-Seine .	Rue d'Aguesseau, 70.

signés sur la première page du Rapport, outre MM. Émile Rouilly et George-Théophile Dodds, sont : MM. les pasteurs Théodore Monod et Fourneau, MM. F. et C. Moilliet, Chauntrell, Élisée Charlier, Sagnol, Sainton et Hannemann. M. le pasteur Bernard de Watteville est indiqué comme directeur de la branche de Lyon, où il avait remplacé Dodds. M. le professeur Rosseeuw Saint-Hilaire, de l'Institut, écrit la préface du Rapport français, comme il le fera jusqu'à sa mort. Parmi les collaborateurs occasionnels dont les noms sont aussi cités au cours de ce Rapport, nous trouvons ceux du comte de Shaftesbury, de lord Kinnaird, de sir H. Verney, qui prirent part à l'inauguration de la salle du Trocadéro, et ceux de MM. les pasteurs de Pressensé, Bersier, Hollard, Irénée Cochet, Dumas, etc. Les ouvroirs de Mme Dalencourt sont mentionnés, ainsi que l'œuvre d'évangélisation similaire conduite à l'avenue Rapp, près de l'Exposition, par M. Armand-Delille. La fondation de la branche de Lyon a son paragraphe spécial, où sont cités les noms des collaborateurs de la première heure, MM. les pasteurs Andru, Coste, Duchemin, Léopold Monod, Mouchon et Puyroche, et de MM. les Rév. R.-S. Ashton et Horace Noël. Dans cette partie du Rapport, M. Mac-All cite ce mot d'un ouvrier, qui lui dit, les larmes aux yeux : « Jamais de ma vie je n'avais entendu la vérité expliquée ainsi; cela répond à ma conscience;

voilà ce dont j'avais besoin »; et cet autre, d'un ouvrier chauffeur de la Guillotière : « Ma plus grande joie maintenant est, pendant que je surveille mon fourneau, de penser à ce que j'ai entendu dans les réunions. »

Dans les rapports des années suivantes (de 1879 à 1882), nous voyons apparaître, parmi les noms de stations nouvelles hors Paris, celles de Bordeaux, Arcachon, Boulogne-sur-Mer, Versailles, La Rochelle, Rochefort, Saintes, Cognac, Roubaix, Croix, Lille, Saint-Étienne, Dunkerque, Clermont-Ferrand, Montauban, Toulouse, Alfortville, Auxerre, Alençon, Lorient, Brest, Clamecy, Joigny, Tulle, Alger, la Corse, etc., puis (l'œuvre fondée dans le Midi par M. Saillens s'étant adjointe à l'œuvre de Paris), Marseille, Cannes, Nice, etc.

Parmi les noms nouveaux de collaborateurs réguliers ou occasionnels de ces années-là, nous lisons les noms de MM. les pasteurs Ch. Greig, Guillaume Van der Beken, Anderson, Newell, P. Cook, L. Larnac, Ambresin, Andrieu, Audebez, Babut, Bach, Bastide, S. Berger, Blanc, Boegner, Borel, Bridel, Büchsenschütz, Byse, Casalis, Couve, Dardier, Dez, Dhombres, P. Dieterlen, Doumergue, Ducros, Dumas, Duran, Durand-Dassier, Eschenauer, Fallot, G. et Aug. Fisch, Frisius, Gaubert, Gaudard, Gout, Goguel, Guibal, Hirsch, Hocart, Hollard, Jaulmes, Keck, Lalot, Lelièvre, Lepoids, Lods, Lorriaux, Maillet, Gust. Meyer, de Mouilpied,

Jean Meyer, Th. et W. Monod, Aug. Mettetal, Alfred Mettetal, Léon Paul, Paumier, Perrier, Pellissier, Pfender, de Pressensé, Recolin, Robin, Roehrich, Rouffet, Schmidt, Stapfer, Vallette, Élie Vernier, de Visme, Ch. Vernes, Vinard, Walbaum, Weber, Weiss et Von Zech, et de MM. les laïques Frédéric Christol (depuis missionnaire au Lessouto), Alexandre, André, Arthaud, Auboin, P. Besson, Buscarlet, Bois, Bonhoure, Bonigen, L.-J. Bertrand, Chaigne, Clauzel, Crouzet, Desbordes, Dumas, Duvernoy, Eynard, Forget, Faucher, Galtier, Harrison, Hannemann, Herding, Jacques Lavanchy, Le Breton, Lombard, Mabboux, Mathivet, Martin, Merlin, A. Meyer, P. Meyer, Minault, Paris, Paul Passy, Pilate, Poinsignon, Renckhoff, Réveillaud, de Richemond, Alfred et Arthur de Rougemont, Sautter, Sinel, Stahl, Steinheil, Tillemanns, Vasseur, Vignal, Voreaux, etc.

Le rapport de l'année 1879, publié en 1880, donne les noms des membres composant le comité auxiliaire de Paris. Le président est M. Louis Sautter; le secrétaire, M. T. Fallot; le trésorier, M. H. Mirabaud. Les assesseurs, dont la plupart pasteurs des différentes Églises protestantes de Paris, sont: MM. Abric, Bersier, Couve, Dhombres, Th. Monod, Recolin, Robienc, Robin, Rouil, Ch. Vernes, de l'Église réformée; G. Appia, Dumas, Jean Meyer, O. Vallette, A. Weber, de l'Église

luthérienne; G. Fisch, R. Hollard, Edm. de Pressensé, le Dr Gustave Monod, de l'Église libre; Hocart, de l'Église wesleyenne; Lepoids, de l'Église baptiste. La largeur communicative de cœur et de vues de M. Mac-All n'avait pas eu de peine à rallier les diverses dénominations de nos Églises évangéliques, et à les unir toutes dans une profession sincère de vénération pour sa personne et de sympathie pour son œuvre.

Il ne fallait pas moins — on le comprendra — de tous ces collaborateurs, amis et auxiliaires, pour seconder les efforts de M. Mac-All et assurer le fonctionnement régulier d'une œuvre qui prenait, d'année en année, on pourrait dire de mois en mois, de tels développements. Le grain de sénevé de l'origine était devenu un grand arbre où, sous l'action de la sève divine, poussaient, chaque année, des branches nouvelles. Les réunions pour enfants, les écoles du dimanche et du jeudi que M. Greig, venu tout exprès d'Écosse, devait, après M. Frédéric Christol, organiser avec tant de soin et de succès, commençaient à devenir l'un des plus vigoureux et des plus chargés de promesses parmi ces rameaux. Dans une lettre datée de septembre 1879, George Dodds décrivait ainsi une fête organisée au bois de Boulogne pour les écoles de la Mission :

Les élèves de chacune de nos écoles se sont rendus d'abord à l'Arc de Triomphe, où le rendez-vous général avait été pris. Là, nos écoliers, au nombre de 501, avec

leurs 60 moniteurs, M. Mac-All en tête, se mirent en marche deux à deux. C'était un spectacle imposant, cette longue file d'enfants passant à travers la ville et longeant les fortifications. A la fin, nous arrivâmes à la pelouse que la municipalité nous avait accordée pour le dîner champêtre. Cette pelouse, d'une belle étendue, est entourée d'arbres et d'arbustes. On fit asseoir les enfants en cercle, et celui qui avait le titre de « découpeur en chef » trouva que sa fonction n'était pas une sinécure, car les boîtes de conserves américaines qui formaient le fond du menu n'étaient rien moins qu'aisées à ouvrir. Les morceaux de pain, préalablement coupés, faisaient le tour des convives dans une grande brouette. Il y avait aussi fromage, pruneaux, petits gâteaux; pour boisson, de l'eau dans laquelle on avait versé de l'essence de café. Après quelques allocutions, naturellement très courtes, adressées aux enfants, il y eut le chant de cantiques qu'ils exécutèrent avec beaucoup d'entrain. Puis, vint la grande « attraction » de la fête, une visite au Jardin d'acclimatation, dont les directeurs nous avaient gracieusement accordé l'entrée à titre gratuit. On revint ensuite à l'Arc de Triomphe, et de là chacun rentra chez soi. En chemin, nous fîmes la rencontre d'un prêtre qui ouvrit de grands yeux en voyant la longue file de nos enfants. Il s'adressa à M. Mac-All lui-même pour demander à quel institut ils appartenaient. « C'est la fête des écoles d'évangélisation de Paris », fut-il répondu. Le prêtre se dit « enchanté » de l'apprendre. Il en fit part à ceux qui l'accompagnaient.

Quoiqu'il pût dès lors commencer à se décharger de quelques parties de son immense tâche sur ses dévoués collaborateurs, le gros de ce fardeau continuait, pourtant, de reposer sur les bras et sur

les épaules de celui qui était à la fois le fondateur, le chef et l'âme de la Mission populaire.

« Une œuvre de ce genre, écrit M. Fourneau, ne pouvait réussir que grâce à une ténacité, à une activité persistante et sans relâche. M. et Mme Mac-All se dépensaient avec un zèle sans limites; toutes leurs forces, et celles de leurs collaborateurs, étaient employées sans relâche. En 1878, au moment de l'Exposition universelle, la salle construite à la porte du Trocadéro se remplissait trois fois de suite, à trois heures, à cinq heures et à huit heures.

« Tous les jours de la semaine, et chaque jour, à chaque réunion, M. et Mme Mac-All étaient à l'estrade et à l'harmonium pendant tout l'après-midi. Cette salle supplémentaire et le travail considérable qu'elle fournissait, n'interrompaient la réunion dans aucune des salles ordinaires. Chaque soir, dans quelque quartier de Paris, M. Mac-All présidait une réunion, et l'harmonium était toujours tenu par sa vaillante compagne; souvent ils avaient assisté dans la journée à quelque autre réunion spéciale de mères de famille, d'enfants ou de jeunes filles; et, lorsque, fatigués du travail du jour, ils regagnaient, vers dix heures et parfois plus tard, leur maison d'Auteuil, c'était pour y travailler encore, pendant de longues heures, à une correspondance écrasante avec les amis et les collaborateurs de l'œuvre à l'étranger, à Paris et en France.

« Il est impossible de se former une idée complète de l'activité de M. Mac-All, si l'on n'a pas participé à l'œuvre avec lui, en le suivant un dimanche, par exemple, dans les divers quartiers de Paris. Quand je me fus résolu, continue M. Fourneau, de donner une partie de mon temps à la Mission populaire, ce fut avec un vif plaisir que je suivis bien souvent, le dimanche, M. et Mme Mac-All dans leurs pérégrinations à travers les salles de réunion. A trois heures précises s'ouvraient les portes de la boutique de la rue de la Tacherie. La salle était comble, comme, d'ailleurs, elle l'était pour ainsi dire chaque soir ; puis, après la prière finale, de sa petite estrade M. Mac-All se précipitait vers la porte, et donnait à tous cette bonne et cordiale poignée de main qui saisissait plus encore les cœurs que les doigts des assistants. Quiconque l'a reçue ne l'a jamais oubliée. C'était la première réunion.

« A peine était-elle terminée que directeur et orateurs se dirigeaient à grands pas vers le boulevard de Ménilmontant, au n° 90, où se groupaient, à cinq heures environ, cent personnes, hommes et femmes, des Partants, des Amandiers et du Père-Lachaise. C'était une bien intéressante réunion. Elle ne ressemblait en rien à celle de la rue de la Tacherie, mais M. et Mme Mac-All l'aimaient entre toutes. Cette salle avait été la seconde ouverte après celle de la rue de Belleville, tenue alors au

n° 112 — la salle de la rue Julien-Lacroix était devenue rapidement trop petite pour l'œuvre considérable qui s'était faite dans ce quartier.

« Nous partions de Ménilmontant, vers six heures un quart; on se hâtait de manger n'importe quoi, où l'on pouvait, puis on partait pour une troisième réunion qu'il fallait tenir à huit heures soit à Ornano, soit à la Chapelle, et quelquefois plus loin encore; quand nous les quittions vers neuf heures et demie, M. et Mme Mac-All nous serraient si aimablement la main, nous souhaitaient si agréablement au revoir pour le dimanche suivant, qu'on oubliait la fatigue de cet après-midi si laborieusement employé, mais aussi si joyeusement utilisé pour la propagation de l'Évangile parmi les déshérités de Ménilmontant et de la Tour-Saint-Jacques, ainsi que parmi les bons habitués de la salle du boulevard Ornano.

« Ceux qui ont travaillé, dans ce temps héroïque de la Mission populaire, avec M. et Mme Mac-All, n'oublieront jamais les heures bénies passées avec eux, dans ce bienheureux labeur auquel M. Mac-All les *avait initiés.* »

CHAPITRE VI

LE "CONSULAT A VIE"
LE COMITÉ DE L'ŒUVRE

C'est dans le courant de l'année 1882, peu de temps après la mort prématurée du regretté George-Théoph. Dodds, que s'opéra, sur le désir de M. Mac-All, la transformation qui modifia le régime constitutionnel de l'Œuvre, et, d'une monarchie autocratique, ou plutôt d'un patriarcat qu'elle avait été à ses origines, en fit une monarchie parlementaire ou, si l'on veut une étiquette plus républicaine, un Directoire avec un président ou un premier consul à vie. Ce fut, en effet, la première décision que prit le Comité directeur de l'œuvre, d'assurer à son président l'inamovibilité de son siège en lui décernant le titre de président à vie.

La seconde de ces décisions fut de modifier le titre de la Mission. Elle s'était appelée d'abord *Mission aux ouvriers de Paris*. A partir du onzième rapport, pour l'année 1882, le titre officiel de l'Œuvre est devenu : *Mission populaire évangélique de France*. Mais le Comité, qui veut associer le nom de son fondateur au nom de l'Œuvre, décide qu'elle portera, en sous-titre, le nom de *Mission Mac-All*. En réalité, d'ailleurs, il ne fait que prendre note de l'usage et le confirmer, car, depuis longtemps, la Mission populaire aux

ouvriers de Paris était beaucoup plus connue et plus généralement désignée sous ce nom de Mission Mac-All. Même ce nom propre de Mac-All est en passe, depuis des années, nous l'avons noté déjà, de devenir, au moins dans le milieu de l'évangélisation populaire, une sorte de nom commun pour désigner une foule de choses : réunions, cantiques, conférences, études, écoles, dispensaires, cercles de tempérance, etc., ayant rapport avec la Mission. On a même fait — pardon du barbarisme! — le verbe *Macalliser* ou *Macauliser* pour dire : « aller aux réunions Mac-All. » Mais il faut avouer que l'Académie ne l'a pas encore admis dans son dictionnaire.

Sur les frontispices des rapports de la Mission, rédigés d'abord en anglais, en français et en anglais depuis lors, on peut suivre les traces de ces transformations successives de l'œuvre. Les deux premiers rapports ne mettent en vedette que le nom de M. Mac-All, sur qui seul pesait, en effet, toute la charge et la responsabilité de l'entreprise. Le troisième le qualifie de *Directeur honoraire ou bénévole* (*Honorary conductor*, au sens que ce mot: *honorary* a en anglais, où il désigne quelqu'un qui ne reçoit pas de salaire pour l'œuvre qu'il fait). Le nom de M. Émile Rouilly apparaît comme directeur adjoint, et ceux de MM. T. P. Sinel et Ruben Saillens comme collaborateurs (*assistants*). Dans le quatrième rapport, le nom de M. Mac-All

est de nouveau en vedette, avec la mention de cinq de ses collaborateurs : MM. Rouilly, Sinel, Frank Moilliet, A. M. Heriot, B. Peretto et Étienne Sagnol. Dans le cinquième, aux mêmes noms sont venus s'adjoindre ceux de MM. les pasteurs Théodore Monod et Naef. Mention est aussi faite d'un surintendant bénévole de la Mission parmi la jeunesse, M. A. M. Heriot, avec deux auxiliaires, MM. A Bonsey et Hannemann. Les trésoriers pour la France sont M. le Dr Gustave Monod et M. Louis de Watteville. M. Alfred André est le grand banquier protestant et chrétien qui, ainsi que sa vénérée mère Mme André-Walther, ayant. dès le premier jour, donné sa sympathie et son concours à l'Œuvre, avait aussi accepté de donner son nom comme le banquier de l'Œuvre, chargé, avec les trésoriers, de recevoir les souscriptions.

Un premier bulletin français de la Mission coïncida, en avril 1877, avec la publication du cinquième rapport anglais. Le nombre des stations existantes à ce moment était de vingt et une, pouvant contenir 4.240 places. Le nombre des auditeurs présents aux réunions était, en moyenne, par semaine, de 6.500 pour les adultes et de 2.500 pour les jeunes gens et les enfants. Les visites à domicile, faites durant tout le cours de l'année, avaient été de plus de deux mille. Mille exemplaires de la Bible et du Nouveau Testament avaient été mis en circulation. Le nombre des livres prêtés était

de 2.250. Celui des traités et des évangiles distribués à la sortie des réunions avait atteint 96.000. Les recettes de l'année avaient été de 58.295 francs ; les dépenses de 60.597 francs (non compris les recettes et dépenses de la Mission pour les enfants).

Le sixième rapport annuel montre ces chiffres en voie de progression, et du reste, d'année en année, l'accroissement ne cessa jamais durant la vie du fondateur de l'Œuvre. L'état-major de la Mission se compose, cette année-là, outre le directeur, d'un sous-directeur, M. Rouilly, et de huit adjudants, dont cinq donnent gratuitement leurs services. La médaille de la *Société nationale d'encouragement au bien* figure sur la couverture du rapport. Au mois de mai 1877, M. Mac-All avait eu, en effet, la satisfaction, tout inattendue pour lui, de recevoir de cette société cette marque de la reconnaissance des bons Français pour son entreprise. A la réunion annuelle de la société, une médaille d'argent lui avait été décernée, avec diplôme portant la mention : « pour dévouement à l'humanité ». Les paroles suivantes sont extraites du rapport lu devant la nombreuse assemblée par M. Honoré Arnoul, le vénérable secrétaire de la Société :

« M. Mac-All sait que là (à Belleville), dans la population, il y a eu des souffrances de toutes sortes, que la misère morale y habite à côté de la misère intellectuelle et de l'indigence. Il a fondé,




TRAVAIL DÉVOUEMENT


SOCIÉTÉ NATIONALE D'ENCOURAGEMENT AU BIEN
A
R.W. Mc ALL
DÉVOUEMENT
A
L'HUMANITÉ
27 MAI 1877




SOCIÉTÉ LIBRE D'INSTRUCTION ET D'ÉDUCATION.
A
R.W. Mc ALL
SERVICES RENDUS
A
L'INSTRUCTION POPULAIRE
31 MARS 1878
PARIS

pour les multiplier ensuite dans Paris, des réunions du soir, des conférences dont le but est d'éclairer les esprits et de calmer les cœurs encore troublés. Partout où il s'est présenté, M. Mac-All a été cordialement accueilli. A ses paroles sympathiques, on a répondu par des expressions de reconnaissance. La Société d'encouragement au bien s'associe aux témoignages affectueux qui saluent la bienvenue du charitable étranger, et lui offre une médaille en retour du bien qu'il s'efforce de faire. »

Ce témoignage d'estime et de gratitude avait été très précieux au cœur de M. Mac-All : « Nous nous réjouissons beaucoup, écrit-il, de ce que notre but, poursuivi en dehors de tout esprit de secte, de ce que notre simple essai d'améliorer, dans tous les sens, l'État de nos semblables au moyen de l'Évangile, se fasse ainsi connaître au public en général. »

L'année suivante (1878), le dessin d'une seconde médaille figure sur la couverture du rapport. C'était celle de la *Société libre d'instruction et d'éducation populaires*, qui fut présentée à M. Mac-All le 31 mars 1878.

Ce septième rapport mentionne le nom de M. le pasteur Bernard de Watteville, comme directeur *honoraire* (bénévole) de la branche de Lyon. A Paris, George-Théophile Dodds est qualifié de « directeur des bibliothèques et des réunions pour

les enfants et les jeunes gens ». Les collaborateurs en titre mentionnés pour cette année-là (et dont cinq donnaient gratuitement leur concours) sont MM. les pasteurs Théodore Monod et Fourneau, et MM. F. et C. Moilliet, Chauntrell, Élisée Charlier, Sagnol, Sainton et Hannemann.

Le huitième rapport nous présente, sous la direction de M. Mac-All et de son adjoint M. Rouilly, un groupe de quinze collaborateurs, dont sept bénévoles. Les noms nouveaux sont ceux de MM. Greig, Guillaume Van der Beken, Frédéric Christol, Paul Cook et Larnac. La Mission possède trois branches en province : Lyon, Bordeaux et Boulogne-sur-Mer.

Le neuvième rapport contient une liste de vingt collaborateurs, dont huit bénévoles. Les noms nouveaux sont ceux de MM. Eugène Réveillaud, Hirsch, Alex. Donaldson, Charles Bisson. L'œuvre s'est étendue en province et comprend des stations nouvelles à Arcachon (directeur : M. F. D. Chauntrell), à Boulogne-sur-Mer (M. le pasteur Dégremont), à La Rochelle et à Rochefort (M. le pasteur Henri Gayat) et dans plusieurs localités des environs de Paris.

Dans le dixième rapport, relevons les noms de MM. de Pressensé, Vinard, Taylor, le Dr Darcus, le pasteur Daniel Robert, directeur de la branche de Roubaix, Croix et Dunkerque ; le Dr Hastings Burroughs, directeur de la branche de Saint-

Étienne ; J. Durrleman, directeur de la branche de Saintes et Cognac ; le pasteur Galland, directeur honoraire de la branche de Clermont-Ferrand ; le pasteur Adolphe Maillet, secrétaire pour la branche de Montauban et Toulouse.

Avec ce dixième rapport cesse la rubrique qui avait été celle de l'Œuvre jusque-là. Au lieu de « *Mission aux ouvriers de France* », le onzième rapport et les suivants porteront, sur leur couverture, le titre : MISSION POPULAIRE ÉVANGÉLIQUE DE FRANCE, avec le sous-titre : *Mission Mac-All.*

Nous sommes en 1882. Le rapport de cette année-là contient, outre la lettre habituelle de M. Rosseeuw Saint-Hilaire, un « mémorial » de George-Théoph. Dodds, mort le 7 septembre, avec une notice biographique écrite par son frère. Il annonce que, à la requête de plusieurs amis du regretté défunt, le Dr Horatius Bonar, d'Edimbourg, son beau-père, prépare sa biographie, et que M. Eugène Réveillaud, son ami, a exprimé l'intention de faire le même travail en français. « Un tel souvenir, écrit M. Mac-All, contribuera, nous le croyons, sous la bénédiction divine, à fortifier le zèle et le dévouement des chrétiens et à stimuler d'autres jeunes gens, tant en France qu'en Écosse, à suivre les traces d'un vaillant qui leur a laissé un si noble exemple. »

Le rapport annonce ensuite la fondation du nouveau Directoire que M. Mac-All s'est associé

pour alléger, en le partageant avec d'autres épaules, le poids de ses lourdes responsabilités financières et autres. Le nombre de ces directeurs adjoints est de sept. Les noms en sont donnés en tête du rapport. Ces premiers membres du Conseil de direction sont, pour la France, MM. Émile Rouilly, Louis Sautter, Eugène Réveillaud et R. Saillens; pour la Grande-Bretagne et les États-Unis, MM. F. Dundas Chauntrell, le Rév. Ch. E. Greig et le Rév. W. W. Newell junior. L'acte de constitution de leur Société stipule, que le Conseil aura le droit de se compléter lui-même par l'adjonction de nouveaux membres [1], qui devront être choisis parmi les personnes qui apportent à l'œuvre un concours ou un intérêt actif. Il met à la base doctrinale de l'œuvre la déclaration de foi de l'Alliance Évangélique, et établit qu'aucun changement, quant à l'objet ou à la doctrine de la Mission, ne pourra être introduit que par une

(1) C'est ce qui est arrivé au cours du temps. Les nouveaux membres, ainsi adjoints successivement au Conseil, ont été MM. le Dr A. F. Beard, Lorriaux, Léon Rieder, W. Soltau, le Dr Thurber, Gust. Monod, B. Couve, le Dr Henry J. Benham, Jacob de Neufville, Rév. H. E. Noyes, le pasteur Henri Merle d'Aubigné.

Actuellement (1897), le Conseil directeur de l'Œuvre est ainsi constitué : M. Louis Sautter, président d'honneur ; M. Charles Greig, président et directeur de l'Œuvre ; MM. les pasteurs B. Couve, H. Merle d'Aubigné, Noyes, Thurber, et MM. Benham, Gust. Monod, J. de Neufville, Eug. Réveillaud, Léon Rieder, Rouilly et Soltau.

Assemblée générale des donateurs, spécialement convoquée à cet effet. Un fonds de garantie et de réserve était en même temps constitué pour parer à toutes les éventualités (1).

Ainsi l'avenir de l'œuvre était désormais assuré, autant que les vues humaines peuvent s'étendre. M. Mac-All avait voulu que cette œuvre ne dépendît plus uniquement de sa personne, qu'elle pût — les forces ou la vie venant à lui manquer — lui survivre, et continuer, même après son départ pour la patrie d'en haut, sa pensée et son ministère en notre patrie d'ici-bas. Il a assez vécu pour voir son vœu exaucé, la permanence et la stabilité de sa chère Mission assurée. Il va sans dire d'ailleurs que, tant qu'il fut de ce monde, M. Mac-All a été non seulement le chef de la Mission qu'il avait fondée — nous avons dit déjà que le Comité direc-

(1) Il n'est que juste de mentionner aussi le Comité de dames qui, vers le même temps, s'est constitué pour assurer la régularité d'un certain nombre de services, comme celui des dames visiteuses, des organistes, des lectrices de la Bible, etc. Ne pouvant citer, car la liste en serait trop longue, toutes les dames collaboratrices, tant de France que de l'étranger, qui, soit dans ce Comité, soit en dehors, ont montré un dévouement fidèle et constant à l'œuvre missionnaire, nous donnerons du moins ici les noms des dames qui ont fait ou font encore aujourd'hui partie du Comité : Miss Grimston, Miss Matheson, Miss Coldstream, Miss Johnstone, Miss Moggridge, Miss Morgan, Mrs. Greig, Miss Binney, Miss Gregory, Mme Le Gay, Mme Lorriaux, Mme Soltau, Mrs. Benham, Mrs. Ponsonby Moore, Miss Johnson, Miss Douglas, la regrettée Mlle Arbousset.



teur l'avait nommé président à vie — mais qu'il en resta jusqu'au bout l'âme, la pensée directrice, la cheville ouvrière. Il a été comme la reine — si l'on nous permet la comparaison — de cette ruche laborieuse et essaimante. Et, comme Abraham, on aurait pu l'appeler « le père d'une multitude ». Combien d'âmes lui ont dû leurs lettres d'adoption dans la cité sainte, leur droit à la liberté des enfants de Dieu !

Au sein du Conseil directeur qui s'assemblait chaque semaine dans son cabinet de travail, il était vraiment comme un père et il exerçait une véritable dictature, — combien aimable et parlementaire d'ailleurs! — celle de la persuasion. Même quand il était seul de son opinion contre tous, ce qui arrivait parfois au début de l'étude d'une question, son avis, qu'il n'imposait cependant jamais, finissait toujours par prévaloir. Une déférence naturelle nous y amenait tous, les uns après les autres. D'ailleurs, la ténacité d'aucun de nous n'égalait la sienne : une ténacité de fer sous un gant de velours. Et puis, on savait si bien que l'instinct d'une sollicitude et d'une tendresse vraiment paternelle le guidait dans toutes les préoccupations de tous les détails de l'Œuvre! Un si sûr instinct pouvait-il le tromper? Aussi obtenait-il de nous tout ce qu'il voulait. On sentait qu'il appréciait ces victoires, autant qu'un chef de parti qui, sur l'échiquier parlementaire, arriverait

à gagner une partie jugée d'abord irrémédiablement compromise et perdue. Je doute que dans le sein de notre Comité, il lui soit arrivé jamais de perdre une cause qui lui tînt vraiment à cœur.

Une seule fois, il ne put obtenir gain de cause pour son opinion très positive ; — mais alors, il s'agissait d'une très grosse question pour laquelle il avait voulu s'entourer des avis du Comité auxiliaire de Paris et de la plupart des pasteurs des Églises qu'il avait spécialement convoqués. — Cette question délicate était celle de la participation des néophytes, habitués des salles populaires, à la Sainte Cène. M. Mac-All, — qui avait éprouvé combien il est difficile d'obtenir des personnes, même les plus décidément converties dans les salles de la Mission, qu'elles sortent des salles qui ont été le berceau de leur vie nouvelle, pour se joindre à l'une ou à l'autre des Églises évangéliques existantes, — aurait voulu obtenir que la communion fût donnée dans les salles mêmes, à certains jours, par les pasteurs des Églises les plus voisines. On y vit des dangers. Contrairement aux intentions de M. Mac-All, — le moins sectaire, le moins confessionnel des hommes, le moins préoccupé de propager sa conception ecclésiastique particulière, de fonder des chapelles, au sens étroit du mot, — on craignit qu'il n'y eût là le germe de quelque organisation ecclésiastique, de quelque dénomination ou

secte nouvelle. M. Mac-All s'inclina devant l'avis de la majorité, mais il le regretta toujours. Et peut-être, dans l'intérêt non seulement de la Mission, mais du règne de Dieu, eût-il mieux valu suivre en effet sa pensée. Même si des Églises nouvelles, des Églises chrétiennes « missionnaires » étaient sorties de ce mouvement, — comme il est arrivé en Belgique, où les communautés fondées en ce siècle par la propagande de la Société évangélique portent justement ce titre d'Églises missionnaires, — le mal n'eût pas été si grand après tout; et l'avantage eût pu être considérable pour la cause du Christ et pour le bien des âmes, qui doivent passer avant la cause et le bien de nos Églises particulières. Sur ce point, M. Mac-All avait gagné à ses vues la majorité des membres du Comité directeur de la Mission. C'est auprès du Comité auxiliaire, composé surtout des pasteurs de Paris, qu'il trouva les résistances qui l'amenèrent à renoncer à son projet; — car, par-dessus tout, il aimait la paix, et pour rien au monde il n'eût voulu rompre le lien de cette dilection fraternelle, qui l'unissait à ceux qu'il appelait ses « vénérés frères et collègues de Paris ».

La légère divergence de vues qui se produisit sur ce point particulier et purement pratique, n'amena, est-il besoin de le dire, aucun refroidissement dans la sympathie mutuelle et chaleureuse qui unissait M. Mac-All aux Églises de France et à

leurs pasteurs. Cette sympathie s'était déjà manifestée en avril 1875, par l'envoi d'une lettre fraternelle adressée à M. Mac-All, et signée par les pasteurs et anciens des diverses Églises évangéliques réunis à Paris, à l'occasion des réunions annuelles du mois d'avril. Cette lettre portait notamment les signatures suivantes : Eug. Bersier, Georges Fisch, F. Lichtenberger, E. Robin, Rosseeuw Saint-Hilaire, Ernest Dhombres, Théod. Monod, N. Recolin, Samuel Bost, J. J. Keller, Aug. Fisch, J. Bonhoure, Aimé Cadot, L. Boileau, Vernier, A. Pilate, A. Bastide, A. Malan, Cologny, E. Voreaux, F. Lemaire, F. A. Vincent, H. Andrieu. A la lettre était jointe cette note, de la main de M. Bersier :

« Plus de vingt pasteurs, appartenant à l'Église réformée nationale et à l'Église luthérienne, et dont les signatures ne figurent pas sur cette lettre, m'ont chargé de déclarer qu'ils y adhèrent de tout leur cœur. L'adresse n'a pu être achevée qu'après leur départ de la réunion. »

En juin 1876, M. Mac-All recevait une autre lettre, non moins aimable, du Comité de l'Alliance évangélique. Elle était ainsi conçue :

ALLIANCE ÉVANGÉLIQUE

COMITÉ DE PARIS

Paris, 16 juin 1876.

Bien-aimé frère,

Quoique le Comité de l'Alliance vous ait déjà exprimé toute sa sympathie et sa reconnaissance pour l'œuvre que

vous faites au milieu de nous, il a décidé, dans sa dernière séance, de vous le dire de nouveau. Depuis ce moment, votre œuvre ne s'est pas seulement maintenue, elle s'est fort développée. De nouveaux milliers de pauvres ignorants ont été amenés à entendre l'Évangile. Dieu a béni votre travail d'une façon admirable. C'est pour nous un sujet constant d'actions de grâces et de joie. Nous éprouvions le besoin de vous le dire tout de nouveau. Vous avez notre affection et nos prières les plus ardentes, pour que Dieu continue à bénir l'œuvre qu'Il a lui-même si admirablement commencée.

Croyez, bien-aimé frère, à notre sympathie et à notre reconnaissant attachement.

Au nom du Comité :
Georges FISCH.

Nous mentionnerons plus loin des adresses analogues votées par le Synode régional de Nantes en 1883, et par le Synode général des Églises réformées qui eut lieu, à Nantes encore, l'année suivante.

A l'étranger (si l'on peut parler de pays étrangers à propos d'une œuvre qui a toujours eu pour caractère et pour résultat — comme toutes les œuvres vraiment animées de l'esprit du Christ — de supprimer toutes les distinctions et toutes les barrières entre les nations), hors de France donc, notamment en Grande-Bretagne et aux États-Unis d'Amérique, l'œuvre croissante provoquait des sympathies croissantes aussi et des offres de concours toujours plus précieuses. C'est



l'Écosse envoyant, — après ses jeunes fils : les Révérends G. Th. Dodds et Ch. E. Greig, — l'un de ses pasteurs les plus vénérés, un patriarche de l'évangélisation itinérante, le Dr A. N. Somerville. C'est l'Angleterre, d'où vient chaque année, pour remplacer M. Mac-All pendant les vacances, un digne pasteur anglican, le Rév. Horace Noël, et fréquemment aussi le gentilhomme chrétien connu dans les deux mondes, lord Radstock. D'Amérique, ce sont les célèbres évangélistes Moody et Sankey, qui tiendront aussi à honneur de venir collaborer à la Mission Mac-All.

Le rapport de 1879 contient déjà cette mention : « M. le Dr Somerville, accompagné de son fils, a visité nos 23 stations, et il a pris la parole dans chacune d'elles, même à notre réunion allemande de la Villette. Nous avons eu également le plaisir d'entendre les allocutions sympathiques et chaleureuses du Rév. W. Arthur et du major Malan. Enfin nous avons reçu la visite de lord Radstock et d'amis russes et suédois qui sont venus joindre leur témoignagne au nôtre. »

A quel point le vénérable Dr Somerville s'intéressait à cette œuvre et à la personne de son fondateur, on peut s'en rendre compte par les lettres suivantes, adressées à M. Mac-All :

La première est datée de Paris, 12 juillet 1879. M. Mac-All était alors à Bordeaux :

Mon cher monsieur Mac-All,

J'ai bien reçu votre bonne lettre, écrite la veille de votre départ pour Bordeaux. Quelle prévenance, quelle sympathie, se font sentir dans ces lignes si généreuses!...

Il fait une énumération des salles qu'il a visitées, entre autres celles de la rue Condamine et de la rue Vaugirard, qui complétaient la liste des salles Mac-All à Paris, dont il avait fait le tour avec M. et Mme Mac-All, avant leur départ pour Bordeaux.

Je pense, dit-il ensuite, qu'ils ne sont pas nombreux ceux qui sont à même de dire qu'ils ont visité toutes vos salles d'évangélisation, comme je l'ai fait; et, il faut l'avouer, plus je me rappelle cette tournée, plus je me trouve émerveillé à la vue de cette œuvre parmi la classe ouvrière. En effet, cette nouvelle entreprise qu'il vous a été donné d'inaugurer est, me semble-t-il, un des traits les plus remarquables de l'évangélisation de notre temps. Trente et une salles de conférences ouvertes ici à Paris! Voir le monde qui y afflue dans chaque quartier, afin d'écouter la musique de l'Évangile résonnant si clairement de ces petites estrades; le tact qui y préside et règle les détails les plus minutieux; enfin, la main directrice qui a suscité un si grand nombre de collaborateurs zélés et capables et la marche harmonieuse de tant d'œuvres, dans tant de quartiers, toutes soumises à la direction centrale.....

Ce serait bien regrettable, si les démarches décisives n'étaient pas faites pour moissonner ces âmes, afin de leur faire connaître la joie de se réunir avec toute l'Eglise chrétienne dans une grande Communion. C'est une atmosphère chaude qu'il leur faudrait à ces pauvres gens, une



maison où ils seraient les bienvenus, une voix encourageante pour leur parler et, surtout, un pur Évangile pour les instruire, afin de les retenir en rapports sympathiques avec l'Église, quelle qu'elle fût, à qui ils pourraient être associés. En effet, le moment me paraît être arrivé où nous devons dire avec saint Paul (I. Cor. IX, 20) : « Être comme juif avec les juifs; avec les faibles comme si nous eussions été faibles, afin d'en gagner plusieurs. »

La lettre suivante est postérieure, datée de Ferndean, Gareloch-head.

Bien-aimé frère Mac-All,

Je viens de recevoir votre lettre ici, dans mon sanatorium des Highlands, et je vous y réponds sans tarder un seul instant. Si je ne vous connaissais pas si intimement, j'eusse été presque étonné en lisant vos paroles pleines d'une affection débordante. Comment, *comment* avez-vous pu suivre avec un intérêt si généreux mes tournées d'évangélisation parmi ces races si diverses de l'autre côté de l'Équateur — vous, avec vos salles de Paris et la charge toujours grandissante de votre œuvre en province? Tout cela je ne le comprends pas ; mais laissez-moi vous dire que les paroles, si affectueuses et spontanées par lesquelles vous appréciez ma pauvre collaboration, me touchent profondément. Soyez bien assuré que votre sympathie a été pour moi une influence bénie et stimulante, qui n'a pas manqué de m'encourager en route.

Cette dernière entreprise a duré huit mois environ, et vraiment, je me suis senti soutenu comme sur les ailes de l'aigle. Malheureusement, il y a deux mois et demi que, par suite d'un refroidissement, je suis tombé malade et



mes souffrances ont été grandes, quoique maintenant elles soient bien adoucies; cependant, il n'est pas besoin de vous dire combien ma joie serait vive de vous revoir avec Mme Mac-All, et de faire, une fois encore, une tournée dans les salles anciennes et nouvelles de Paris.

En ce qui regarde la France, on ne saurait exagérer l'importance d'une œuvre comme la vôtre. On dirait même qu'une crise salutaire s'annonce. L'influence qu'exerce la France dans les autres pays est un fait qui s'impose, en ce moment surtout, aux observateurs sérieux.

Combien précieuse donc l'occasion qui vous est donnée! Car vous tenez à la main le sel de l'Évangile, élément de vie et d'assainissement; chaque année où il vous est permis de continuer à travailler, est une force qui s'accumule et qui ne manquera pas de produire ses effets pour les principes évangéliques, chez beaucoup de pasteurs même. Que rien n'ébranle la foi de nos frères dans le saint ministère à l'inspiration des paroles divines, il y va du salut des peuples! Mon fils William (mon Manuel) se joint à moi pour vous exprimer, à Mme Mac-All et à vous, nos plus affectueux souvenirs.

A vous, mon très cher ami dans les liens bénis de l'Évangile,

A. N. Somerville.

Du même au même :

Le 20 mai 1884.

J'ai eu le regret d'apprendre que votre santé laisse à désirer; j'espère qu'après un intervalle de repos vous serez vite rétabli. C'est avec bonheur que je vois que vous allez inaugurer une nouvelle salle à Paris, à la porte Saint-Denis. Votre œuvre marche; elle est au moins, pour



les yeux chrétiens, la merveille de l'Europe. (Voir Luc XXI. 17-18 (1).

La visite de MM. Moody et Sankey à Paris eut lieu en octobre 1882. Après une semaine consacrée au public de langue anglaise, M. Moody consentit à s'adresser, par voie d'interprète, au public

(1) Citons aussi cette lettre du Rév. R. W. Dale, écrite à propos de l'envoi fait par M. Mac-All d'un volume de sermons de M. Dhombres :

« Bristolroad, Birmingham, 18 mars 1878.

« Cher Monsieur Mac-All,

« Je vous suis très reconnaissant de m'avoir envoyé ce volume de M. Dhombres. Il y a bien des années que je le connais de nom ; ma belle-sœur, qui n'est plus, m'avait tant parlé de lui et de sa prédication, mais jusqu'ici, je n'avais pas eu l'occasion de voir aucun de ses sermons et je parcourrai ce livre avec un grand intérêt.

« Je voudrais vous remercier surtout pour la « Notice » que vous avez bien voulu m'envoyer, après la lecture faite d'un des sermons, et qui me paraît être une appréciation très juste.

« Laissez-moi vous dire combien la réussite de votre œuvre, à Paris, me donne de la joie, et comme est remarquable la manière dont vous avez été amené à l'entreprendre, et que par l'aide de Dieu vous ayez pu tant accomplir dans un pays étranger.

« Il y a huit jours, je me trouvais avec toute une foule de Mac-Alls. C'était l'inauguration de la nouvelle église de votre cousin à Finchley. Il paraît que là il fait une œuvre excellente. Le nouvel édifice est bien réussi.

« M[me] Dale se joint à moi pour envoyer ses meilleurs souvenirs pour M[me] Mac-All et pour vous.

« R. W. Dale. »



français. L'Oratoire du Louvre, le plus vaste temple protestant de Paris, fut accordé, à la demande du Comité de la Mission Mac-All, pour une série de six réunions du soir. Chaque soir, le vaste édifice était rempli jusqu'aux secondes tribunes, d'une multitude empressée, venue de tous les points de Paris, mais en grande partie fournie par les habitués des réunions populaires de la Mission. Cette semaine mémorable ne sera jamais oubliée de tous ceux qui ont pris part à ces réunions, et qui ont pu se réjouir de voir la cause de l'Évangile servie par ce fidèle et zélé prédicateur (admirablement traduit par M. Théod. Monod), dont la puissance, à peine diminuée par les nécessités de l'interprétation, remuait l'assemblée tout entière. Les réunions intimes (*after meetings*) annoncées après les réunions d'appel n'étaient guère moins suivies que celles-ci, et le dernier soir on estima à 2.500 le nombre des personnes qui restèrent ainsi jusqu'à la fin. On signala des cas nombreux et remarquables de conversions; et toutes les Églises protestantes, dans leurs pasteurs comme dans leurs membres, éprouvèrent les effets de ce mouvement et du réveil qu'il produisit dans beaucoup d'âmes et de milieux. A la suite de ces réunions, M. Mac-All lut à son Comité, et, après l'approbation de celui-ci, adressa à tous les collaborateurs de la Mission une petite brochure sur les meilleurs moyens de

présenter l'Évangile au peuple. Il s'y inspirait des allocutions faites par M. Moody à l'Oratoire, et tirait argument des évidentes bénédictions qui les avaient suivies.

Arrêtons-nous à ce point, pour embrasser d'un coup d'œil l'œuvre générale de la Mission à ce moment-là.

La direction générale de l'Œuvre a son centre à Paris, au Comité de la Mission, mais plus encore dans le cabinet de celui qui est à la fois le directeur du Comité et de la Mission. Les décisions sur toutes les questions — et chaque semaine en apportait sa bonne part — sont prises en séance du Comité, mais ensuite, c'est M. Mac-All, en sa qualité de représentant du pouvoir exécutif, qui, avec ses lieutenants, M. Rouilly, M. Greig, etc., a charge de les appliquer. Il faut pour cela correspondre avec les collaborateurs de Paris, avec les directeurs des salles en province, sans parler des Comités auxiliaires qui se fondent dans les pays amis — 78 bientôt rien qu'en Amérique — et qui tous ont leurs exigences, demandent qu'on les renseigne, qu'on entretienne l'intérêt de leurs membres. La tâche était lourde, surtout pour le président. C'était le mardi après midi qu'avaient lieu les séances du Comité. Commençant à deux heures et demie, souvent elles se prolongeaient jusqu'à près de six heures. Fatigué et épuisé, M. Mac-All descendait alors pour prendre le thé

et repartait aussitôt pour la réunion qu'il avait choisie, souvent à l'autre bout de Paris. « Il est certain, cependant, dit Mme Mac-All, que cette course du soir, qui le mettait en contact avec le public de ses différentes salles, lui était très réconfortante et très salutaire, et souvent dissipait les derniers nuages qu'auraient pu laisser sur son esprit les anxiétés ou les difficultés des questions traitées dans la séance de l'après-midi. »

Les finances de l'œuvre venaient tout entières de dons volontaires.

Les cinq contrées du monde qui contribuaient le plus à assurer la vie de l'œuvre étaient — et sont encore — les États-Unis, le Canada, l'Angleterre, la France et l'Écosse; la Suisse et jusqu'aux pays scandinaves y apportaient aussi leur bonne part. A quelques années de là, en octobre 1892, M. Réveillaud, délégué en Danemark, en Suède et en Norvège, pour y représenter la cause de la Mission Mac-All, devait, conduit par des amis suédois, M. et Mme Anderson-Meyerhelm, y rencontrer partout, jusque dans le palais du roi Oscar II, descendant de Bernadotte, le même accueil aimable, avenant et fraternel qu'il avait rencontré dans son voyage, avec Dodds, auprès des républicains descendants des Puritains d'Amérique. Tant il est vrai que l'amour du même Père et Christ-Sauveur rapproche les âmes et les cœurs de toute nation, de toute langue et de toute tribu!



A noter aussi le rapprochement que la Mission a opéré entre les chrétiens de toutes les dénominations ecclésiastiques, depuis les Anglicans évangéliques — quelques-uns même appartenant à la catégorie de la « haute Église » — jusqu'aux Congrégationalistes, Baptistes larges ou stricts, Wesleyens, Presbytériens de toute nuance, Luthériens, membres des Églises réformées de France ou de Suisse, « Frères » (*Brethren*) ou « Amis » (*Quakers*). Tous se sentaient libres de prendre la parole du haut des modestes « pupitres » ou « tribunes » des salles missionnaires; tous y étaient les bienvenus et y laissaient des traces bénies de leur passage et de leur témoignage.

A considérer donc la Mission dans son chef, dans ses auxiliaires, dans ses orateurs, dans ses donateurs, dans toutes les parties de son fonctionnement, dans tous les développements de ses branches, n'y a-t-il pas là quelque chose d'unique, « la merveille de l'Europe », suivant le mot du Dr Somerville, à coup sûr un des miracles de Dieu dans le monde en ce présent siècle.

CHAPITRE VII

VOYAGES EN FRANCE
SYMPATHIES. — DANS L'INTIMITÉ

Les concours de collaborateurs dévoués et sûrs qui lui venaient de toutes parts, s'ils ne diminuaient guère la responsabilité et le travail du fondateur de la Mission populaire, lui donnaient cependant un peu plus de répit et de liberté d'esprit, et, parfois, lui permettaient de prendre, au plus fort de l'été, quelques semaines de vacances. C'est ainsi qu'il avait pu déjà, dans le courant de l'année 1877, faire, en mars, une excursion à Fontainebleau, visitant le château et la forêt, Franchard, les gorges d'Apremont, Barbison, etc. (1), et en juillet, un voyage de montagne — oh ! bien court — dans les Alpes de Savoie. Une lettre de M. Rosseeuw Saint-Hilaire, écrite en juin 1877, avait préparé à ce voyage l'esprit de M. et de Mme Mac-All. Après avoir exprimé l'espoir de faire pour lui-même, à

(1) Dans cette promenade à Fontainebleau, château et forêt, ils furent accompagnés par les deux MM. Moilliet, le Dr A. Coldstream et sa sœur et M. Saillens.

Le Rév. S. Ashton, B. A., secrétaire de l'*Evangelical Continental Society*, avait bien voulu venir remplacer M. Mac-All pendant son absence. Il parlait bien le français, et ses services dans les réunions furent hautement appréciés. Il resta toujours un fidèle ami et, à l'occasion, un bon et précieux collaborateur de la Mission. Il a été repris à Dieu en septembre 1893, ne survivant ainsi que de quatre mois à son ami, le fondateur de l'Œuvre.

Saint-Enogat, une si bonne provision de santé et de forces qu'il pût reprendre son service dans l'œuvre avec l'hiver prochain, ce vieil ami de la Mission et de ses fondateurs écrivait à M[me] Mac-All :

J'ai été si heureux de faire quelque chose pour le Seigneur et pour vous !

Et vous, quand partez-vous pour vos glaciers ? Je voudrais que ce fût bientôt, car votre cher et digne mari a bien besoin de repos. Mais est-ce bien du repos que d'aller visiter l'*Allée Blanche*, et savez-vous bien ce que vous entreprenez ? J'ai fait ce voyage, il y a trente ans maintenant, seul et livré au désespoir, car je venais de perdre une femme bien-aimée. Je voulais mourir, et j'ai failli y réussir, car j'ai fait ces excursions désespérées *seul et sans guide*. Aucun chemin n'était alors tracé. Je suis tombé dans une crevasse de neige, et j'aurais dû y rester, mais Dieu me réservait pour des jours meilleurs et voulait me conduire à Lui par la voie de l'épreuve; et Il m'a sauvé. Réfléchissez bien, chers amis, et prenez des informations à Genève et à Chamounix avant d'entreprendre une course pareille. En tout cas, ne la faites pas sans guide.

« Ce redoutable voyage, reprend M[me] Mac-All, fut accompli par nous en six jours, sans compter le repos du dimanche à Courmayeur. Nous fîmes à pied la route de Chamounix à Orsières. Partis de Chamounix le 24 juillet, nous allâmes sans étape des Contamines au Balmat, le 25. Le jeudi, 26 juillet, nous fîmes l'ascension du Col du Bonhomme, dont la hauteur est de 2.485 mètres et du Col des Fours, en nous arrêtant à Mottet pour le coucher.



M. MAC-ALL ET SES COLLABORATEURS (Salle de Belleville)

Le vendredi vit le couronnement de notre excursion, le Col de la Seigne (2.532 mètres). Nous fîmes un arrêt d'une heure près de la petite croix qu'on a plantée sur le sommet et de là M. Mac-All prit une esquisse. De ce superbe point de vue le Mont-Blanc apparaît si rapproché qu'on dirait « qu'on peut le toucher ». De là notre descente se fit vers l'Allée-Blanche, cette descente qui avait excité pour nous les tendres craintes de notre vénérable ami. Nous descendîmes plus bas encore, et nous longeâmes le Col du Géant, jusqu'à Courmayeur que nous atteignîmes, bien fatigués, le vendredi soir.

« Le lundi, nous repartîmes avec des forces nouvelles pour le long et fatigant passage du Col Ferret, accompagnés, pendant une partie de la route, par l'évangéliste de Courmayeur. Avant que nos pieds fatigués eussent atteint l'étape d'Orcières, la nuit nous surprit, et nous pûmes craindre un moment d'avoir à prendre notre gîte à la belle étoile ! Mais, heureusement, cette expérience nous fut épargnée. Ainsi ce voyage nous fit faire le tour du Mont-Blanc. »

Ne quittons pas cette année 1877, ni surtout la compagnie de ces chers amis chrétiens, M. et Mme Rosseeuw Saint-Hilaire, dont la mémoire ne saurait périr, sans parler d'un témoignage particulièrement touchant d'affection qu'ils préparèrent pour M. et Mme Mac-All, et auquel ils asso-

cièrent l'élite du protestantisme parisien, qu'ils avaient mis dans leur confidence. Mais laissons parler Mme Mac-All :

« Nos vénérés amis viennent d'Auteuil, à l'autre extrémité de Paris. Ils montent les Buttes-Chaumont pour venir jusqu'à nous. Puis Mme Saint-Hilaire, avec une grâce toute française, à laquelle s'ajoute encore son charme tout particulier, nous dit comment nos pèlerinages pédestres de chaque soir ont été suivis par des yeux sympathiques, et comment, pour garder nos santés si précieuses, des mains libérales ont pourvu aux moyens d'abréger ces longues courses jusqu'aux réunions. Alors elle nous présente un coffret sur lequel est inscrit :

VOITURES

A M. ET Mme MAC-ALL

TÉMOIGNAGE DE PROFONDE GRATITUDE

LES AMIS DE PARIS

« Le coffret contenait une somme de 3.930 francs, avec la liste des cinquante personnes amies qui avaient contribué à nous faire ce présent, et des expressions de cordiale sympathie de nos amis les pasteurs. Un ravissant bouquet de jolies fleurs que nous présenta Mme Saint-Hilaire accompagnait ce don libéral. »

Et maintenant, cédons la parole au vénérable

M. Saint-Hilaire, l'initiateur de cette souscription. Voici comment il s'exprimait dans sa lettre à ses coreligionnaires de Paris :

La société protestante de Paris connaît-elle bien l'œuvre de M. Mac-All ? Sait-elle que le lendemain de nos désastres, ce digne pasteur quittait son pays et son église pour venir, avec sa vaillante compagne, s'établir à Belleville, au foyer de la Commune, pour apporter à ces cœurs pleins de haine l'Évangile de Paix et d'Amour ? La bénédiction de Dieu a, dès le début, reposé sur cette œuvre ; le succès a dépassé toutes les prévisions : vingt stations, ouvertes dans nos faubourgs, embrassent maintenant tout Paris dans sa circonférence.

L'année dernière, 3.705 réunions ont rassemblé, en moyenne, 320.000 auditeurs ; nous laissons de côté les milliers d'enfants et d'adultes qu'ont réunis, en outre, les écoles du dimanche, études bibliques, cours d'anglais. Il faut avoir assisté à ces réunions pour savoir combien la foule s'y presse, avec quelle attention passionnée elle écoute ! Enfin la constante protection accordée par le gouvernement à cette œuvre, dégagée de tout esprit de parti, politique ou religieux, est le plus beau témoignage que l'on ait pu lui rendre.

Mais ce qu'il faut avoir vu de près, comme celui qui écrit ces lignes, ce sont les fatigues incessantes d'esprit et de corps que cette œuvre, par son succès même, impose au digne couple qui en porte à lui seul tout le fardeau ; c'est l'effrayante responsabilité de trouver, chaque semaine, les soixante orateurs qui doivent parler à ces foules ; ce sont surtout les courses sans fin, presque toujours à pied, que M. et Mme Mac-All doivent faire, en plein hiver, de jour et de nuit, pour se rendre de Belleville à leurs diverses stations.



Pour l'honneur du protestantisme français, il ne faut plus que cela soit! La santé très délicate de M. Mac-All ne le supporterait pas, et cette œuvre tient à sa précieuse vie par un lien trop étroit pour qu'on les laisse périr tous les deux! Il y a là, nous le disons hautement, une dette d'honneur, qu'il serait honteux de ne pas acquitter. Les chrétiens d'Angleterre ont seuls supporté jusqu'ici les frais de cette vaste entreprise, et ceux de Paris doivent être émus à jalousie en voyant tout ce qui se fait pour eux et sans eux!

Il faut trouver, et nous trouverons, on n'en doit pas douter, pour nos deux chers missionnaires, une bourse de réserve, distincte des dépenses de l'œuvre, qui leur permette, non pas d'avoir une voiture à eux, ce que refuserait leur humilité, mais d'en prendre une chaque fois que le besoin s'en fera sentir.

C'est un appel direct que nous faisons ici à la conscience de tous les chrétiens de Paris que Dieu a dotés des biens de ce monde. C'est comme volontaire, depuis plus de trois ans, dans cette œuvre bénie, que nous nous permettons de leur adresser cet appel, et nous ne doutons pas que leurs cœurs n'y répondent.

ROSSEEUW SAINT-HILAIRE.

Les dons seront reçus chez M. Saint-Hilaire, *32, rue Molitor, Auteuil*, ou *chez MM. Mallet frères*, rue d'Anjou (au crédit de M. Saint-Hilaire).

N. B. Nous croyons devoir ajouter que cet appel répond au vœu unanime de MM. les Pasteurs de Paris, dont le plus grand nombre prête son concours à M. Mac-All, et qui *recommandent* cette œuvre, *de la manière la plus pressante*, aux sympathies des Protestants de Paris.

R[w] SAINT-HILAIRE, de l'Institut.

Suivent les noms des pasteurs Ducros, Goguel, Hollard, de Pressensé, Th. Monod, Casalis, Lepoids, Dhombres, Recolin.

Revenons aux voyages. Ceux que M. et Mme Mac-All firent ensuite avaient toujours pour but d'aller dans telle ou telle ville fonder des stations de leur Œuvre. La première entreprise de ces fondations de salles en province eut lieu, nous l'avons dit déjà, en 1878 (1). C'est à Lyon que cette première branche de l'Œuvre, hors de Paris et de sa banlieue, fut plantée pour prendre racine. A propos de cette tentative, un précieux ami de l'Œuvre, M. Horace Noël, — qui, depuis 1873, n'a jamais manqué de venir aux premiers appels de M. Mac-All, pour le remplacer pendant les vacances — a écrit dans une relation qu'on trouvera à l'*Appendice* de ce volume,

(1) Cette année 1878 fut affairée entre toutes les années affairées, écrit ici Mme Mac-All, car la grande Exposition se tenait alors, et dans la salle Evangélique, place du Trocadéro, c'étaient chaque jour des réunions. Les foules « dépassaient l'imagination, ainsi que nous l'apprîmes à nos dépens en revenant le soir, par le chemin de fer de Ceinture, à notre réunion de Belleville. Une fois entre autres, je me rappelle que nous eûmes à grimper et à nous tenir en haut des marches sur l'impériale du train, et à chaque pont du chemin de fer que nous passions, il nous semblait que nos têtes allaient être fracassées. Arrivés à Belleville où il fallait nous rendre tout droit à la réunion, car l'assemblée était déjà formée, nos mains étaient noires comme des mains de ramoneurs. Encore bien heureux étions-nous d'avoir pu descendre sains et saufs de notre perchoir. »



qu'il avait tâché d'agir sur M. Mac-All « comme une chaîne d'ancre » pour le retenir. Les lignes suivantes, extraites d'une lettre adressée, en ce temps-là, par Mme Mac-All à une de ses vieilles amies d'enfance, fourniront un curieux commentaire de ces paroles :

Paris-Belleville, 13 janvier 1879.

Peut-être avez-vous entendu dire que les nouvelles réunions de Lyon réussissent très bien. C'était justement ce qu'il fallait et qui a été fait au moment propice. Nous avons eu là quelques rudes journées à passer, le mauvais temps et puis le dur travail de défricher le terrain; mais tout compte fait, les commencements sont très heureux. J'ai compris et vu clairement que Dieu a envoyé là Robert (M. Mac-All) au temps marqué par lui, et je me sens un peu honteuse de moi-même; car, dans mon propre cœur, j'avais pensé qu'il était tout à fait inutile d'y aller encore; *et si cela avait dépendu de moi, la chose aurait été renvoyée au moins jusqu'au printemps*. Nous ne sommes restés à Lyon que douze jours. Depuis lors, M. Dodds est allé pour surveiller, faire œuvre d'évêque, — et il est présentement remplacé par M. Noël jusqu'à l'arrivée de M. Bernard de Watteville.

La seconde branche de l'Œuvre établie en province le fut à Bordeaux.

« Cela nous procura l'occasion et le plaisir, dit Mme Mac-All, d'une course aux Pyrénées et à la frontière d'Espagne par le Port de Venasque. Quoique ce fût au fort de l'été, nous trouvâmes l'Hospice-de-France singulièrement frais cette nuit-là,



au point qu'il nous fallut calfeutrer nos fenêtres avec des chiffons et du papier.

« A Bagnères-de-Bigorre, nous eûmes le privilège d'une très aimable réception chez le vénérable apôtre de cette région, M. Émilien Frossard, aujourd'hui recueilli dans la gloire, ainsi que de M. et Mme Charles Frossard.

« Le 18 juillet, nous fîmes l'ascension du Pic du Midi de Bigorre (2.877 mètres), en partant de Barèges, et nous redescendîmes par Gripp. Il y avait abondance de neige, et nous fûmes très hospitalièrement retenus à déjeuner par M. le général chargé de l'Observatoire météorologique qui se trouve établi un peu au-dessous du sommet de la montagne. »

La branche de Boulogne-sur-Mer se développa, vers ce temps-là, avec deux réunions, — dont l'une établie dans la sacristie de l'Église anglicane de la Trinité, mise aimablement par le Rév. C. Beauclerc à la disposition de la Mission (1).

L'année 1878, année de l'Exposition, fut féconde en témoignages de sympathie pour la Mission et pour son fondateur. Nous ne saurions les relever

(1) En ce même temps aussi, M. Mac-All note comme suit, dans le Rapport, l'entrée de M. Greig dans l'œuvre : « M. Ch. Greig, étudiant en théologie de l'Eglise libre d'Ecosse, a fait ses preuves comme une bonne recrue pour notre état-major de collaborateurs, se dévouant lui-même spécialement aux départements de la jeunesse et des bibliothèques. »



tous, mais nous voulons signaler ceux qui vinrent des chrétiens d'Écosse, et noter aussi l'intérêt qu'une jeune Américaine, Miss E. Beach, sut exciter, par la Providence divine, aux États-Unis, pour les besoins matériels et spirituels de l'Œuvre.

Les quelques extraits suivants, de la plume d'un cher et vénéré ami, le Rév. G. D. Cullen, montreront à quel point son ardeur et ses soucis furent gagnés à cette cause :

Royal Terrace, Edimbourg, le 23 octobre 1878.

Mon cher monsieur Mac-All,

Je viens de recevoir votre lettre — et je vous en remercie d'autant plus que je sais combien vous êtes occupé. La vue de votre petit trimestriel à feuilles roses me fait plaisir ; il pourra nous être utile à notre réunion le 21 octobre. Le lord Provost a accepté d'y présider, et j'en ai averti « Dale » qui descendra chez moi pour une visite de dix jours.

Mais nous traversons à l'heure qu'il est une crise financière, par suite de la faillite de la Banque, et il est à craindre que nos œuvres de bienfaisance et nos sociétés de mission n'en ressentent les tristes conséquences.

Notre trésorier, M. Watson, m'a prié de renvoyer notre réunion jusqu'au printemps, mais cela ne me paraît guère possible.

Tous les jours je prie Celui qui « sait bien de quoi nous sommes faits » et « qui guérit toutes nos infirmités » pour qu'il veuille vous conserver, ainsi que la chère Mme Mac-All, à l'œuvre surabondante que vous faites à Paris et à Lyon.

Il écrit encore, au 21 septembre, qu'il se trouve l'esprit tout déchargé.

Nous avons eu une très bonne réussite — avec une assistance choisie, aussi bien que nombreuse.

Le lord Provost a très bien dépeint ce qu'il a vu de ses yeux, chez vous, à Paris. Le Dr Bonar a proposé et votre ami « Dale » a secondé d'une éloquence émue la seconde motion ; M. Whyte a été très éloquent et convaincu, tandis que l'excellent Dr Cairns l'a fort appuyé de son doux témoignage. Tous m'ont félicité d'une réussite pareille, surtout en ce moment où l'on a peine à faire entendre les appels venant d'autres œuvres philanthropiques ou chrétiennes. J'ai pu dire que nous avions déjà envoyé 15.375 francs et qu'il faudrait en envoyer le double l'année prochaine ; mais hélas ! cette faillite devant se manifester de bien des manières, ne manquera pas de stériliser les sources où puisent les œuvres charitables et chrétiennes !

Veuillez bien remercier Mme Mac-All de sa bonne lettre si encourageante de Lyon.

« Dale » est une grande puissance et était dans ses meilleurs jours.

Votre tout affectionné,

G. D. Cullen.

Du même au même :

Royal Terrace, Edimbourg, 27 novembre 1879.

M. Dale a réussi admirablement dans ses nombreuses allocutions, mais la mieux réussie de toutes a été celle du dimanche soir, dans l'*Eglise Augustine*, où il a prêché pour votre mission. Il y avait foule. Le texte : Luc xvi, 9-12, la collecte : £ 25, — 625 francs.



« Combien de noms, écrit Mme Mac-All, ces lettres du bon M. Cullen ne nous rappellent-elles pas! Comme dans les actes d'un drame, ces personnages entrent en scène — et puis la quittent —; aussi nous est-il impossible d'exprimer comme nous le voudrions toute la reconnaissance qui s'éveille en nous à la vue de ces figures expressives, vénérables, mais dont quelques-unes portent encore la rosée de leur jeunesse. La soirée du dimanche, 8 septembre 1878, est restée dans ma mémoire, — une belle photographie du reste, — elle a été reproduite par la plume du Rév. principal Tulloch (1). A côté de lui et de mon mari, dans la salle de Belleville, se trouvaient le Rév. Garden-Blaikie, d'autres pasteurs écossais, irlandais, et M. Watson dont il est fait mention dans la lettre de M. Cullen (le beau-frère de notre cher et regretté M. Paterson, pasteur du culte écossais à l'Oratoire du Louvre). Les Rév. docteurs ont bien exprimé leur satisfaction à la vue si frappante de cette salle remplie de gens du PEUPLE (oui, c'est le peuple qu'il nous faut, afin que nous lui montrions son Sauveur, son libérateur) (2).

(1) Voir *Church of Scotland Home and Missionary Record*, October 1878.

(2) L'un d'eux s'est mis de suite à écrire la notice intéressante mentionnée dans la note qui précède; l'autre, devenu président du Comité auxiliaire d'Edimbourg, a noblement revendiqué la situation des pasteurs français vis-à-vis de la Mission, contre quelques personnes qui osaient leur attribuer des motifs mercenaires.



Avec les pasteurs presbytériens d'Écosse, les hauts dignitaires du clergé anglican. Le 3 octobre 1878, l'archevêque de Cantorbéry écrivait :

Lambeth Palace.

Mon cher monsieur Mac-All,

J'ai à vous remercier de votre lettre du 14 septembre et de l'envoi des rapports qui l'accompagnaient, de votre « Mission aux ouvriers » ; cette œuvre m'intéresse beaucoup, et je serai heureux d'être renseigné plus tard sur sa marche et sur ses progrès.

Bien sincèrement,

A. C. CANTUAR.

En 1877 et encore en 1879, le journal mensuel « *The Congregationalist* » publiait deux articles sur « L'Œuvre Mac-All » accompagnés d'une note du Pasteur Dale, et en 1879, du Rév. E. G. Rogers et provenant de la plume de cet ami loyal et regretté le Rév. R. S. Ashton, bien connu comme le secrétaire de l'*Evangelical Continental Society* (1). Dans une de ces notices il rappelle les grandes fatigues physiques qu'il fallait savoir supporter ; les courses à faire, en train, ou en omnibus, ou à pied ; la rentrée tard du soir ; et cela, non seulement par le président et sa femme, mais par chaque soldat de cette petite armée ! Il parle, enfin, des débuts de l'œuvre à Lyon — où sa présence, à l'occasion

(1) *The Congregational Magazine.*



de l'ouverture de la salle de Vaise (si je ne me trompe), nous égayait, surtout pendant que les préparatifs de la réunion allaient leur train.

En cette même année 1879, M. Rosseeuw Saint-Hilaire, alors en villégiature dans le Jura, se rappelait, par la lettre suivante, au souvenir de ses amis M. et Mme Mac-All.

Frontenay, 11 septembre 1879.

Chers amis, frère et sœur en J.-C.,

Il m'est bien pénible d'être ainsi séparé de vous pendant des mois, sans savoir comment vous vous portez, et ce qu'il advient de vous et de votre œuvre bénie.

Laissez-moi donc vous demander, comme une charité, un de ces gentils petits billets que sait si bien écrire la chère Mme Mac-All. Vous devez être, je n'en doute pas, de retour de votre tournée annuelle en Suisse, et puissiez-vous y avoir trouvé, je ne dis pas le repos, mais la force et la santé dont vous avez besoin! Je serai et nous serons aussi bien heureux de savoir comment se portent vos chères réunions, à Paris et en province, et si vous avez toujours bien de la peine à trouver, surtout en été, les *helpers* dont vous avez besoin.

En attendant des nouvelles de vous, je vous en donne des nôtres. J'ai quitté Paris le 19 juin avec ma fille, pour aller en Suisse faire une visite d'adieu à mes amis de Lausanne et de Berne. Puis, nous nous sommes tous réunis au Val de Ruz, près Neuchâtel, à nos petites cousines qui sont en pension dans cette ville, et nous avons passé ensemble d'heureuses et douces vacances. Enfin, nous sommes depuis huit jours chez ma belle-sœur, dans le Jura français, et comptons, Dieu voulant, revenir à Paris vers le 20 ou

22 septembre, rafraîchis et reposés par cette longue villégiature, et bien reconnaissants des grâces dont Dieu nous a comblés. Jamais notre santé à tous trois n'a été meilleure. Pour moi, malgré mes soixante-dix-sept ans bien sonnés, j'ai pu faire des courses de montagne de quatre ou cinq heures, tout en travaillant activement à reviser et à abréger mon Histoire d'Espagne que Dieu, dans sa bonté, m'a permis de finir. Je compte la réimprimer, et des 14 volumes en faire 10; mais pour cela, il faut abréger et je retranche sans pitié toute longueur. Mais c'est assez vous parler de moi, et je serais si heureux d'entendre parler de votre œuvre, et de savoir si Dieu continue à la bénir! Ai-je besoin de vous dire combien il m'en coûte de ne plus pouvoir travailler à cette œuvre chérie, et de m'enfermer dans mon égoïsme en travaillant pour moi seul et à mon ouvrage? Mais au moins je me console de mon impuissance en priant pour vous, chers amis, et en demandant au Seigneur de bénir vos efforts et votre travail et de lui faire porter des fruits sérieux et durables.

J'espère donc, chers amis, que vous voudrez bien nous donner de vos nouvelles chez Mme *Landry, à Frontenay par Passenans (Jura)*. Ma fille me charge de la rappeler bien affectueusement à votre souvenir, et moi, croyez-moi toujours, avec une vieille et sincère affection en Christ,

Votre frère dévoué,

Rw Saint-Hilaire.

P.-S. Ma femme voulait aussi vous écrire; elle porte partout avec elle, pour y répondre, le joli petit billet que vous lui avez écrit il y a quelque temps; mais elle a tant de choses à faire, et est si fatiguée que ce ne sera pas encore pour cette fois. Veuillez l'excuser, chère madame, et croire à son affection bien dévouée, qu'elle me charge de vous exprimer.

L'année 1880 vit se fonder les stations de La Rochelle et de Rochefort. « Des souvenirs agréables, au point de vue historique et personnel à la fois, se groupent autour de cette fondation. Nous fûmes à La Rochelle, dit Mme Mac-All, les hôtes choyés de M. de Richemond, l'archiviste de la Charente-Inférieure. L'Hôtel de Ville, le Musée sont pleins d'intérêt, avec tous les muets messages qu'ils échangent par le « Gulf Stream » avec la Terre promise de l'Occident.

Cette année-là, M. Mac-All éprouva les premières secousses de ce qu'il appelle dans son journal : des épreuves graves et diverses. Pendant l'été, Dieu prit à lui le chrétien au « cœur de lion », le premier entre les amis et les aides de Paris, l'excellent pasteur Georges Fisch. Puis vint une saison de maladie pour M. Mac-All lui-même, dont la tête était toujours le siège de vives souffrances.

En cette même année une série de conférences fut organisée, sous les auspices de la Mission, à l'Élysée-Montmartre, — l'une des plus vastes salles de bal de Paris. M. de Pressensé donna la première conférence, le 24 mars, introduit par M. Réveillaud qui remplissait les fonctions de président. On craignait du tapage. « Nous n'étions pas sans inquiétude, note M. Mac-All, en faisant ce premier essai dans un local si réputé comme un lieu de frivolité et de dissipation. Quelle émotion d'entendre le premier cantique de louanges faisant

résonner les échos de cette salle qui n'avait jamais entendu, jusque-là, que des airs profanes, et quelle joie de voir l'attention soutenue que le grand nombre, dans cet immense auditoire, prêtait aux paroles des orateurs. Nous revînmes à la maison, bien encouragés, et convaincus de l'importance d'organiser des réunions publiques du même genre dans les divers quartiers de Paris (1) ».

En 1881, ouverture de nouvelles stations et branches de l'œuvre à Roubaix, Croix-lez-Lille, Dunkerque, Saint-Étienne, Saintes et Cognac, Clermond-Ferrand, Montauban et Toulouse. C'était là certes de la « marche en avant »! Il y aurait à relever beaucoup d'incidents de ces débuts d'œuvres : et presque chaque salle mériterait d'avoir son historique. Malheureusement il nous faut passer vite. Notons pourtant cette anecdote qui eut Roubaix pour théâtre. Un étranger entre dans la salle nouvellement ouverte et communique ses impressions à l'un de nos amis :

« Ce monsieur (montrant M. Mac-All), on voit bien que c'est le vrai type anglais; c'est un original. »

Et comme il montrait une grande hilarité :

(1) On sait qu'une des principales salles de la Mission Mac-All à Paris, — la salle Rivoli — est une conquête permanente sur l'ennemi. Cette salle avait été, depuis cent ans, sous le nom de bal de la Reine Blanche, etc., une salle tour à tour de bal et de clubs révolutionnaires.



« — Vous riez toujours », lui dit notre ami.

« — Oui, mais tout de même il est très sympathique, ce monsieur. Il me semble moins original que tantôt. Il est tellement sympathique que je sens le besoin d'aller l'embrasser. »

Presque chaque année, M. et Mme Mac-All quittaient la France, pour faire en Angleterre un séjour plus ou moins court. Mais ce séjour n'était pas, dans les premières années surtout, un temps de repos. M. Mac-All avait à plaider la cause de son œuvre auprès des chrétiens anglais, pour les intéresser et obtenir d'eux des secours. Les lignes suivantes sont de sa main :

« Durant notre court séjour à Birmingham en octobre 1880, nous eûmes l'occasion de prendre la parole devant une nombreuse assemblée, réunie à l'hôtel de ville de Birmingham pour entendre parler des œuvres chrétiennes en France et de la nôtre parmi celles-là. C'était à l'occasion de l'Union des congrégationalistes d'Angleterre et du pays de Galles. Huit ans auparavant, dans une occasion semblable, à Nottingham, j'avais parlé de quatre stations avec 330 sièges. A Birmingham, cette fois, je pus donner les chiffres de quarante stations comportant 7.300 sièges. L'ovation qu'on nous fit à cette occasion a laissé dans nos cœurs une impression indélébile. »

Voici l'exorde du discours prononcé par M. Mac-All à cette occasion :

> Quoique l'œuvre que je poursuis dans un autre pays ne se réclame d'aucune dénomination ecclésiastique particulière, je ne puis me défendre d'une émotion profonde, en me retrouvant ici, dans ma chère patrie, au milieu de mon propre peuple, et au sein de cette grande assemblée qui représente l'église de mes pères et des pères de mes pères. Comment me défendrais-je aussi des déclarations que m'inspirent à la fois d'anciens souvenirs et le retour en arrière, sur les longues et heureuses années de mon ministère en Angleterre? J'aime vos Églises congrégationalistes; j'aime leur indépendance et leur fraternité; j'aime cet élément de largeur qui me garde une place au milieu d'elles, alors que je suis engagé dans une tâche commune à tous les chrétiens, et je désire finir mes jours comme je les ai commencés, dans la communion de ces assemblées où, selon l'expression, « mes meilleurs amis, mes parents, ont eu leur demeure », où le Dieu Sauveur règne comme le seul Souverain spirituel, le Chef unique de son Église.

Cette année-là, 1880, nous pouvons noter la formation et le développement rapide des comités auxiliaires. Celui d'Edimbourg, créé depuis trois ans, se distingue en particulier, grâce à l'énergie extraordinaire et aux efforts déployés par son secrétaire et son trésorier honoraires, MM. Dovey et Brewis, aidés du docteur Horatius Bonar, du Rév. G. D. Cullen, et de tant d'autres dont le dévouement s'est montré digne de tous les éloges. Les dames, chargées de faire des collectes, se sont montrées infatigables. Et, pour se faire une idée de ce qu'était leur besogne, qu'on



songe à ces hautes maisons de quatre ou cinq étages, comme celles que nous possédons à Paris! Il s'agissait de monter jusqu'en haut, en s'arrêtant à chaque porte pour solliciter une offrande. C'est là ce que font chez nous les sœurs de charité pour lesquelles nous professons, nous aimons à le reconnaître à cette occasion, une respectueuse admiration.

On nous permettra encore une citation à ce sujet, tirée du neuvième rapport annuel composé par M. Mac-All.

« Nous avons eu, au mois d'octobre, le grand plaisir d'assister au troisième anniversaire du comité auxiliaire d'Edimbourg. Nous n'oublierons jamais la chaleureuse réception qu'on nous fit, et le grand nombre d'amis qui s'étaient rendus à l'appel de notre vénérable et bien-aimé frère M. Cullen. Quelques jours après, à Glasgow, réunis chez M. A. Campbell, sous la présidence de l'honorable Dr Somerville, nous constituâmes, dit M. Mac-All, un nouveau comité régional, qui fonctionne maintenant de façon fort satisfaisante, sous la direction dévouée de M. Andrew Williamson junior. Dans toute l'Écosse, du reste, s'étend le mouvement. A Perth, à Dundee, existent des branches prospères. Nous retrouvons là les noms du Rév. B. F. Greig, le père de notre collègue, et de MM. A. A. Maitland Heriot et J. Dickson Dodds. »

L'Angleterre ne reste pas en arrière. A Liver-

pool existe un comité auxiliaire. « A Londres dans les salons de M. et Mme Frank Bevan, nous assistâmes, dit Mme Mac-All, à la naissance d'un comité central. On commença par proposer la division de la ville en districts, de façon à faciliter le travail des collecteurs. Nous avions du reste dans la capitale l'aide de deux excellentes œuvres : la *Foreign Evangelisation Society* et *l'Evangelical Continental Society*.

« Mais le fait que les souscriptions nous venaient de tous les points de l'Angleterre ajoutait encore à leur signification. Nous étions assurés en outre du concours du sympathique membre du Parlement, M. Burley, et de John Bright ; de l'archidiacre Sandford, et d'un grand nombre d'autres esprits distingués. »

Nous nous en voudrions de ne pas dire un mot des efforts désintéressés d'une amie, Miss Howard, qui, dans le cours d'une visite qu'elle fit à Londres, se montra précieuse auxiliaire dans la formation du nouveau comité. Avant de quitter l'ancien continent et de passer en Amérique, il faut citer encore une petite anecdote rapportée par Miss Cullen d'Edimbourg :

Je veux vous signaler, écrit cette amie de la mission, un don qui fera plaisir à M. et à Mme Mac-All. On me dit l'autre jour qu'un homme désirait me parler. Pensant qu'il s'agissait d'un mendiant, je m'apprêtais à tirer ma bourse, quand je m'aperçus qu'il tenait à la main un des rapports édités par notre comité. — Je connais, me dit-il, la mission ;



car mon fils et moi sommes allés à Paris l'été dernier. Nous n'étions point là comme tant d'Anglais pour aller aux courses ; nous avons donc passé notre temps à nous promener. Passant rue Saint-Honoré, notre attention a été attirée par une des salles Mac-All ; nous sommes entrés. Quelle n'a point été notre surprise et notre joie de trouver une salle semblable « dans un pays que je m'attendais à voir voué au paganisme » ! Il m'expliqua ensuite le but de sa visite : il avait trouvé un rapport dans sa boîte aux lettres (bravo pour les dames du comité !), il y avait vu mon nom, et vite il était venu me trouver pour me remettre cela — je regardai, j'avais dans la main deux cent cinquante francs en billets, — mais déjà était parti le généreux donateur. Je courus, je voulus savoir son nom, il refusa. Tout ce que je puis dire encore une fois, c'est que c'était un pauvre ouvrier ; je crois avoir dit que je l'avais pris pour un mendiant. Quoi qu'il en soit, je viens d'envoyer le don à M. Brewis, notre trésorier (1).

(1) Cette lettre ne porte point de date, mais elle doit avoir été écrite après 1881, puisque c'est seulement au mois de mai de cette année-là que s'est ouverte la « salle Saint-Honoré », dans la rue de ce nom, presque en face de l'église de l'Assomption, non loin de l'imprimerie où sont actuellement les bureaux du *Signal*.

Citons encore, de ce même temps, les lettres suivantes :

De Montauban, le 10 février 1882, M. le pasteur D. Benoit écrit : « Quelle perte que celle du cher M. Cochet ! Mais il a été trouvé à l'œuvre, quand son Maître l'a appelé ! »

De Perpignan le 4 juillet 1882, Mme Parlier-Courtois écrit à M. Mac-All :

« Cher Monsieur et honoré frère,

« Depuis longtemps déjà j'ai le désir de vous écrire, pour vous dire ma profonde reconnaissance pour ce que vous avez fait dans notre chère ville de Toulouse ! Ah ! si du ciel on voyait

En Amérique aussi, l'intérêt pour la Mission allait toujours croissant. Nous avons déjà fait allusion, en parlant de M. Dodds, au succès de la Mission qu'il avait acceptée : d'aller, conjointement avec M. Réveillaud, parler de l'œuvre évangélique en France, de ses progrès, des occasions merveilleuses qui s'ouvraient devant elle, et demander aux chrétiens des États-Unis de venir en aide au pays qui avait jadis envoyé à leurs pères l'aide des La Fayette et des Rochambeau.

L'intérêt éveillé par leurs appels, dans cette tournée de conférences qui dura trois mois (du 18 septembre à fin décembre 1880), ne se ralentit

ce qui se passe sur la terre, mon père et mes oncles vous béniraient comme je vous bénis! Je n'ai pu assister qu'une fois à ces chères réunions que j'ai demandées au Seigneur pendant trois ans! Mais j'en ai souvent des nouvelles et il m'est précieux de les recommander à notre Dieu et de m'y trouver moi-même par la pensée et la prière. Maintenant mon cœur soupire après un agent pour cette œuvre que Dieu bénit si grandement! Vous aurez su, sans doute, qu'il n'y a pas eu moyen de cesser les réunions pendant l'été! Dieu ne l'a pas voulu et s'est servi pour cela de la bouche des chers ouvriers; par Toulouse vous devez être mieux que moi tenu au courant de ce qui s'y passe. Oh! s'il y avait un agent qualifié, avec le concours dévoué de M. Viel, on pourrait ouvrir trois, quatre salles, et ce qui nous réjouit à Saint-Michel nous le verrions dans d'autres quartiers. Quelle joie!.... Oh! que *la vie est différente quand on songe aux âmes!* »

On sait avec quel dévouement l'œuvre de Toulouse a été soutenue par MM. les pasteurs, les amis et le Rév. Daniel Robert.



plus désormais. Accru par les tournées de Miss Beach, qui, vers le même temps, s'adressait aux dames américaines et fondait avec elles les Comités auxiliaires qui sont allés depuis en se multipliant, — entretenu par des opuscules, comme la brochure du Rév. Dr Léonard Woolsey Bacon : *God's wonderful work in France*, le petit livre intitnlé : *In the land of Calvin and Voltaire*, etc., cet intérêt dut encore beaucoup aux rapports que publièrent sur toutes les œuvres d'évangélisation en France, mais spécialement sur la Mission Mac-All, les pasteurs américains qui desservirent successivement l'Église américaine de Paris, MM. les Rév. Drs Hitchcock, W. W. Newell, A. F. Beard et Thurber.

Dans un travail dont il donna lecture à la seconde convention des œuvres chrétiennes tenue à New-York, voici ce que le Rév. Dr A. F. Beard, qui avait appris à la connaître sur place, disait entre autres choses de l'œuvre Mac-All et de son fondateur :

De toutes les œuvres d'évangélisation entreprises hors de nos États-Unis, il n'en est peut-être aucune qui ait attiré une attention plus générale que la Mission évangélisatrice de France, connue sous le nom de Mission Mac-All. L'histoire de cette œuvre, accomplie dans le pays de Calvin et de Voltaire, est l'histoire d'une grande foi, travaillant sous l'inspiration d'un grand amour, et prouvant sa puissance en même temps que l'accomplissement des desseins providentiels et des promesses de Dieu.

Suivait l'histoire abrégée de la Mission depuis ses origines. Puis venait le portrait du fondateur :

M. Mac-All croit que Christ a tout pouvoir dans le ciel et sur la terre ; et de là son espérance qui défie toute crainte. Il n'est pas de santé robuste, mais sa force vient de sa bonne grâce et du rayon de soleil de son bon sourire. Je crois vraiment que c'est en France le seul Anglais que les Français aiment. Les Français aiment passionnément la France, mais n'aiment guère l'Angleterre ni les Anglais. M. Mac-All, au contraire, a conquis tous les cœurs, et le fait qu'une mission, présidée par un Anglais, ait pu gagner ainsi l'amour et la confiance du peuple, atteste assez hautement la puissance et les qualités de la direction, ces qualités qui commandent le succès dans toutes les œuvres missionnaires. Personne, au surplus, ne peut entrer dans ces salles d'évangélisation sans en éprouver l'attrait. Ces paroles : « Dieu vous aime » et « Je vous aime » pénètrent l'œuvre tout entière. Il n'y a, à ma connaissance, pas trace de « cant » ni de mômerie ou de fausse piété dans la Mission. Quand le Dr Mac-All a chassé le « vieil homme », il a mis dehors aussi « la vieille femme ».

C'est la même admiration pour l'homme et pour l'œuvre que montre le Rév. Dr A. T. Pierson, bien connu aussi des chrétiens des deux mondes, dans son beau livre des *Nouveaux actes des Apôtres* récemment traduit en français. Un de ses chapitres est consacré à la Mission Mac-All. Nous voudrions pouvoir en citer de longs passages et regrettons d'être obligés de nous en tenir à ce fragment :



« Cette mission tout entière est un des miracles modernes de la Providence. Dieu a suscité et envoyé dans sa mission l'homme du moment. L'homme était fait pour l'œuvre et l'œuvre pour l'homme. »

Puisque nous avons été amenés à parler de l'Amérique et des amis américains, de qui nous aurions encore tant de témoignages à recueillir et à qui nous aurions en retour tant de témoignages de gratitude à rendre, ne les quittons pas sans mentionner ici celui que M. Mac-All appelait son « premier ami américain ». C'était en effet le plus ancien, car il l'avait connu peu de temps après la mort de son père, l'année 1838, alors que sa mère voulant, autant que possible, conserver les traditions de la famille Whitaker, accompagnait son fils à une petite école missionnaire que M. Atterbury, grand commerçant américain, venait d'établir dans un quartier pauvre de Manchester. Ce M. Atterbury était, par sa mère, d'origine française, descendant des huguenots qui se sont réfugiés en Amérique au temps de la Révocation. Il présidait lui-même les réunions et les travaux de son école missionnaire. La veuve lui présenta son fils, qui lui offrit ses services et, dès lors, voilà Robert Mac-All qui collabore avec le *Yankee*, son ami. Un jour, le président donne la parole à son jeune ami pour la prière. Le jeune homme répond avec tremblement à cet appel. Il commence très ému ; mais après avoir





MAISON ET JARDIN DE LA RUE PIERRE-GUÉRIN

balbutié quelques phrases, silence!... Il reste court! — M. Atterbury aimait à raconter ce petit incident lorsque, quarante ans plus tard, il faisait des séjours à Paris avec sa femme et sa fille — à qui l'on doit, pour le dire en passant, la fondation de l'œuvre excellente des « Demoiselles de magasin ». « Ah! quels doux souvenirs, écrit Mme Mac-All, que ces heures arrachées à notre vie surchargée et passées avec ces bons amis, retenus pour *l'afternoon tea* ou le dîner, avant de partir pour nos réunions du soir! Bien que l'exode de ses aïeux ait eu lieu à une époque déjà si reculée, on pouvait toujours saisir, dans les yeux noirs de notre ami, l'étincelle héritée de ces vaillants huguenots. »

Et puisque nous sommes, par la citation qui précède, ramenés à Paris et même introduits dans le *home*, dans la demeure intime et hospitalière de M. et Mme Mac-All, — si souvent pleine, selon le vœu de Socrate, de vrais amis, — terminons ce chapitre par un coup d'œil sur les distractions et les délassements que M. Mac-All s'accordait chaque semaine, lorsque, dans l'intimité de ses relations avec quelques amis de choix, il oubliait, pendant quelques heures, les responsabilités et les tracas de sa grande et lourde tâche.

Ici, nous cédons simplement la parole à M. Léon Rieder qui, avec sa charmante famille, a été tout particulièrement honoré de ces relations intimes avec M. et Mme Mac-All :

Chère madame Mac-All,

Je crois qu'il ne sera pas sans intérêt pour les lecteurs du livre si touchant que vous publiez sur la vie de notre regretté M. Mac-All, d'avoir quelques détails sur nos soirées familiales d'Auteuil, pendant les dernières années de sa vie, depuis 1886 jusqu'à son départ pour Londres, en 1892.

Ces souvenirs tout intimes de l'amitié dont votre mari honora ma femme et moi, et surtout nos filles qu'il se plaisait à appeler « nos enfants », n'auraient jamais été divulgués au public, si vous ne m'aviez vous-même exprimé le désir de voir un chapitre ajouté à votre livre, qui retraçât une des formes de son caractère que personne ne put soupçonner, à moins d'avoir été de son « samedi soir ». Qui, en effet, pourrait croire qu'un homme aussi sérieux, aussi occupé, aussi tourmenté par l'idée fixe de son œuvre de relèvement et d'évangélisation parmi les déshérités de la terre, pût prendre un plaisir quelconque à ces jeux enfantins auxquels restent généralement étrangers tous ceux qui ont en tête de graves préoccupations? Non, tel n'était pas M. Mac-All; il adorait la jeunesse et se plaisait à s'entourer d'enfants, à partager leurs jeux, « jeux innocents » et jeux d'esprit principalement. Aussi excellait-il en cela comme en toute autre chose. Son plus grand bonheur était de gagner au « jeu des lettres », c'est-à-dire, avec un certain nombre de lettres, de former le plus de mots possibles, et il mettait à cela un acharnement extraordinaire; vous avez retrouvé dans ses papiers des problèmes de ce genre, qu'il se posait quelquefois pour se reposer de ses durs travaux et, sans doute aussi, pendant ses longues insomnies. Et les *charades?* Que de souvenirs ce mot nous rappelle, autant à la rue Pierre-Guérin qu'à la Villa Molitor! Sans aucun travestissement (car il n'approuvait pas ce qui sortait du cadre naturel des choses), il représentait, avec les enfants qu'il conviait à ses jeux, tantôt l'Anglais débarquant en

France et se servant de son mauvais anglais pour traduire ses pensées, tantôt le Français blagueur et parlant avec abondance de choses qu'il ne connaît que superficiellement. Quoique l'auditoire fût très peu nombreux, et ne se composât guère que de deux ou trois personnes, M. Mac-All mettait à ce jeu le même soin que s'il eût parlé devant une salle de conférence remplie de monde, et il avait, pour représenter certaines syllabes, les idées les plus originales, je pourrais dire les plus cocasses : le mot « rien » restera toujours un souvenir ineffaçable de nos bonnes soirées d'Auteuil.

Au jeu de « bagatelle », il excellait également et surtout n'admettait pas que l'on pût jouer mieux que lui ; c'est en le voyant s'adonner à tous ces jeux que l'on pouvait, mieux que jamais, voir à nu son caractère. Mais, à côté de ce petit faible bien excusable, de vouloir primer les autres, quelle bonté d'âme, quelle aménité! Aussi était-il aimé par tous, jeunes et vieux, et son souvenir restera vivant dans les cœurs des parents comme dans ceux des enfants. Sa mémoire sera en bénédiction à tous ceux qui l'ont connu, et surtout à ceux qui ont eu le rare privilège de le voir de près dans l'intimité, comme nous par exemple.

CHAPITRE VIII

RAYONS ET OMBRES

1882-1891

A mesure que nous avançons, cette histoire devient toujours plus difficile à écrire, car c'est de l'homme que nous avons à parler plus que de l'œuvre. Or, l'homme se confond avec son œuvre. Et l'œuvre sortie du grain de sénevé primitif n'est plus seulement un grand arbre, c'est toute une forêt luxuriante et touffue. Sur la tige des réunions proprement dites se sont greffées des œuvres qui la complètent et qui l'étendent : écoles du dimanche et du jeudi pour les enfants, groupes pour les jeunes gens et les jeunes filles, réunions pour les mères de famille, ouvroirs, dispensaires gratuits (1), salles pour les militaires, bateau missionnaire, etc. Chacune de ces branches, comme chacune des stations fondées à Paris ou en province, mériterait une étude spéciale, et cette étude serait riche en documents intéressants, vécus. L'embarras ici est celui du choix entre

(1) Les premiers dispensaires gratuits furent adjoints aux salles des Ternes, de Grenelle et de la rue Lauriston. Les médecins attachés à ces dispensaires ont été successivement les docteurs Darcus, Estrabaud et Anderson. Nous ne devons pas omettre de parler des services si importants qu'a rendus M. Taylor, pharmacien de 1re classe en retraite, qui, ainsi que sa femme, se sont dévoués pour l'œuvre, comme collaborateurs bénévoles, d'une façon vraiment admirable.

toutes ces richesses. Mais, nous l'avons dit, cette histoire-là ne s'écrira jamais complètement que dans le ciel. Ici-bas, nous n'en aurons jamais que des fragments, et, même quand nous le voudrions essayer, nous faudrait-il renoncer à recueillir tous ces fragments. Ils sont trop. Les seuls rapports de la Mission font de gros volumes, et ces rapports ne disent pas tout. Forcé de nous borner, nous prenons donc le parti auquel s'était arrêtée déjà Mme Mac-All dans la biographie anglaise, celui de donner un peu pêle-mêle, dans l'ordre seulement de leur date, les documents les plus intéressants : lettres, adresses, notes, citations, extraits des rapports. Que le lecteur veuille bien excuser l'apparent désordre de ce travail. La matière ici vaut par elle-même et peut se passer de l'art de l'ajusteur.

Voici, par exemple, une lettre de M. Théodore Monod qui, dans l'anglais où elle fut écrite, est un véritable bijou. Nous craignons seulement que notre traduction ne trahisse, comme c'est si souvent le cas, la pensée et l'expression de l'auteur. M. Mac-All lui avait demandé s'il ne voudrait pas s'attacher d'une manière permanente à son œuvre [1]. M. Théod. Monod lui répond :

(1) C'était aussi M. Moody qui souhaitait ardemment que les dons de M. Théodore Monod fussent consacrés à l'évangélisation « pour notre œuvre ».



18 novembre 1882.

Mon cher frère,

Vous avez rarement écrit une lettre — ou même une prédication — aussi affectueuse que ces dix lignes que j'ai reçues de vous hier. Eh bien, les jours s'écoulaient les uns après les autres, et la lettre que je me proposais de vous écrire, ainsi que tant d'autres, restait à l'état de projet. De sorte que, lorsque je vis votre écriture, je m'attendais à trouver quelque chose comme une discussion, un argument, des reproches; et voici... c'était une délicieuse petite fleur d'amour fraternel. Oui, *certes*, la lettre incluse m'a « fait plaisir », et m'a encouragé. Je remercie Dieu de l'avoir donnée, et vous de l'avoir communiquée. Quant à la grande question, pas un mot, — et pourtant... pourtant, vous avez marqué un seul trait qui désigne un mot... « pour notre œuvre »; et cela est allé doucement, sûrement, profondément dans mon cœur. Une aiguille, vous le savez, pénètre plus loin qu'un marteau. Depuis lors, j'ai appris par M. Ashton que vous avez été très souffrant, et je n'en éprouve que plus le besoin de vous venir en aide. D'un autre côté, « la sortie » — comme les Anglais le mettent dans leurs stations de chemins de fer — n'est pas claire du tout. Au fait, je suis surchargé de raisons — et elles sont fortes, je vous assure — qui me pressent de rester à mon poste et de concentrer toutes mes forces au milieu de ma propre paroisse, m'efforçant de la faire revivre d'abord — bref « commençant à Jérusalem » avant de m'occuper des Samaritains, même des « bons Samaritains ». A mon avis, il y a beaucoup à dire des deux côtés, et je crois que je suis prêt à me décider pour l'un et pour l'autre partis. Que le Maître me donne toutes les lumières au moment où cela sera nécessaire; je n'en ai aucun doute.

Je serai prêt à recommencer mes réunions de la rue de

Rivoli, vendredi, 8 décembre. Et j'aimerais inaugurer une réunion de prières à la salle de la rue Saint-Antoine, samedi, 9 décembre, à 8 h. 1/2 du soir, si cela vous convient. Mes meilleurs compliments à Mme Mac-All. Bien affectueusement.

Th. MONOD.

Voici un document d'un autre genre. C'est une demande venue de Nantes, si célèbre dans les fastes religieux de la France, afin d'organiser dans cette ville une œuvre d'évangélisation. — Cet appel était accompagné d'une lettre du Synode régional de l'Église réformée, dont voici les termes :

Au Rév. M. Mac-All,

Cher et très respecté frère,

Nous avons l'honneur de vous transmettre la résolution suivante du synode des Églises Réformées évangéliques de la quatrième circonscription, assemblées à Nantes, les 9 et 10 octobre.

Le Synode, sur la proposition de M. de Richemond (archiviste du département de la Charente-Inférieure), adresse un témoignage de reconnaissance et de sympathie fraternelle au Rév. R. W. Mac-All, le fondateur respecté de la Mission évangélique aux Ouvriers de France, œuvre qui a pris une si grande extension, grâce à la générosité des chrétiens d'Angleterre et des États-Unis d'Amérique. Ce témoignage, voté à l'unanimité, n'est qu'une faible expression de l'admiration et de la gratitude avec lesquelles nos Églises considèrent votre œuvre. Dans notre circonscription, La Rochelle, Rochefort, Brest et Lorient ont déjà

des *réunions populaires*, et nous espérons que, bientôt, le même privilège sera étendu à Nantes, à Rennes et à Saint-Nazaire.

E. Berthe, pasteur à Brest, président.
A. Roufineau, pasteur à Nantes, secrétaire.

Une station Mac-All ne tarda pas, selon ce vœu, à être fondée à Nantes avec le concours des pasteurs de la ville et de laïques dévoués, comme M. Hipp. Durand-Gasselin. Avec des péripéties diverses, cette branche s'est toujours maintenue depuis lors et y dure encore.

Un appel semblable, venant des pasteurs d'Alger, recevait une réponse non moins favorable, et M. Mac-All déléguait à Alger un de ses jeunes coadjuteurs,—entré depuis lors, avec le fondateur, dans le repos du ciel, Arthur de Rougemont — qui, déjà à Nice, à Saint-Étienne et à Paris, avait mis au service de la Mission sa foi profonde, sa piété touchante, son enthousiasme communicatif. Comme le relate le rapport de 1883, les débuts furent difficiles dans cette ville, où l'incrédulité soi-disant libre-penseuse est facilement intolérante, échauffée et batailleuse.

Au bout de quelques jours, une cabale fut montée parmi quelques mauvais sujets pour troubler et empêcher les réunions. Il y eut tapage, désordres, et finalement on dut fermer les réunions. M. Réveillaud, mandé à la rescousse, arriva — muni, entre autres armes, d'une attestation de M. de

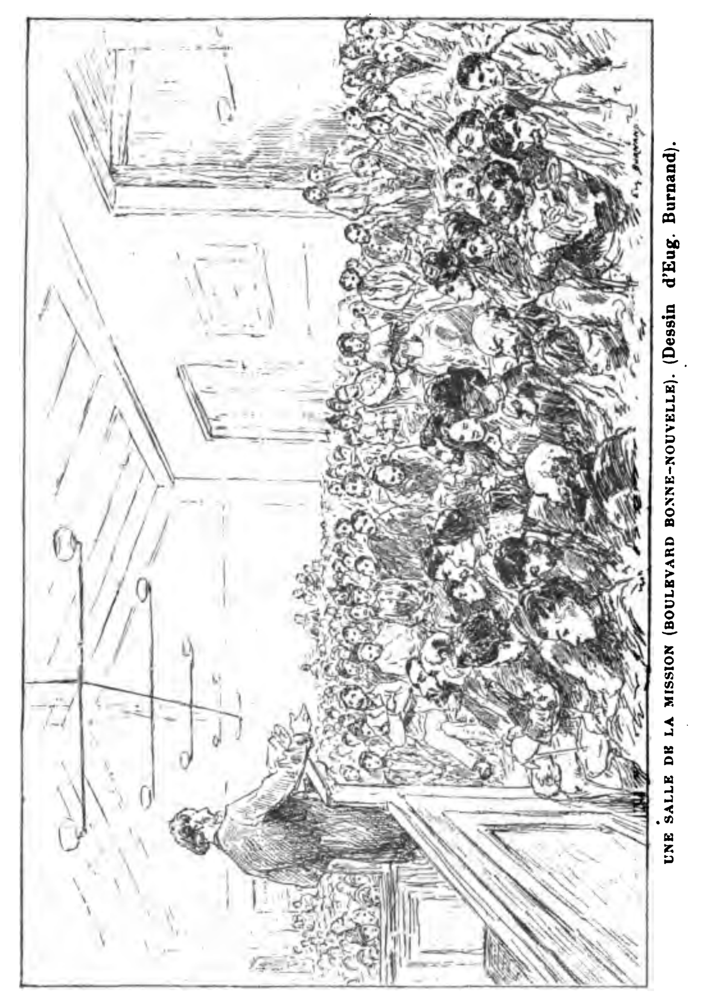
Pressensé, qui rendait hommage au caractère patriotique en même temps que chrétien de l'œuvre. On visita les journalistes; on agit par la presse sur l'opinion, et bientôt, les malentendus étant dissipés, les réunions purent être reprises et non sans succès. *Post tenebras, lux.* Ce fut, comme il arrive si souvent dans la nature et aussi dans l'histoire du règne de Dieu, une alternance d'ombres et de rayons.

Dans le rapport de 1883, qui relate ces faits, M. Mac-All fait un tableau des progrès de l'œuvre en plusieurs lieux, et donne, entre autres, une description de la salle Philadelphie, rue Saint-Honoré.

Ici, dans cette petite salle, confortable maintenant et, à sa manière, élégante, on peut voir, chaque soir de la semaine, à 8 h. 1/4, et le dimanche, dans l'après-midi, à 4 h. 1/4, deux cents personnes assises, assemblée suffisamment nombreuse, composée surtout de gens bien vêtus. Ce sont là les assistants réguliers et les passants d'occasion. On peut y voir souvent des personnes connues par leur intelligence et leur influence. Le ruban rouge, insigne de l'ordre de la *Légion d'honneur*, n'est pas rare. Outre la sympathique figure de notre facteur, vêtu dans ses plus beaux habits du dimanche, qui a trouvé son Sauveur dans cette salle, il y a deux ans, on peut surprendre le regard curieux ou protecteur de quelque personnage à l'air sévère, peut-être un notable ou un *grand savant*. Le charme produit sur les personnes de toutes les classes, par le chant des cantiques, est remarquable et significatif. J'ai vu dans la rue Saint-Honoré plus d'un regard, hautain d'abord,



prendre tout à coup un air de sérieux intérêt à l'ouïe du



UNE SALLE DE LA MISSION (BOULEVARD BONNE-NOUVELLE). (Dessin d'Eug. Burnand).

chant : « Redites-moi l'histoire ». Et nous avons lieu de

croire qu'aucune réunion ne se tient dans cette salle, le dimanche ou les jours de la semaine, sans qu'il y assiste quelques auditeurs qui, à la lettre, entendent l'Évangile pour la première fois.

En octobre 1883, Lord Radstock dirigea, dans cette salle, une double série de réunions en vue des collaborateurs chrétiens, et pour l'évangélisation. A la suite de ces réunions, plusieurs personnes déclarèrent qu'elles étaient résolues à se consacrer à Christ. Une petite réunion de prières, tenue dans la même salle, à cinq heures de l'après-midi, fut la conséquence de cette heureuse visite (1).

Notons encore, comme une suite de ces réunions, l'impulsion donnée par M. Mac-All pour organiser une série de services évangéliques de chrétiens de toutes dénominations, dans le grand temple de l'Oratoire du Louvre.

En avril 1884, la « salle Baltimore », 8, boulevard Bonne-Nouvelle, fut ouverte, près de la porte Saint-Denis. Nous extrayons le passage suivant d'une note écrite en mai par le cher et regretté

(1) C'est dans cette même année 1883 que ce clergyman dévoué, le Rév. T. Howard Gill, M. A., vint à Paris comme chapelain de l'Église de l'ambassade britannique, rue d'Aguesseau, où ses travaux furent abondamment bénis. Malgré les charges de son ministère, il trouva le temps de manifester ses sympathies à l'œuvre de la Mission et, sur les instances du fondateur, consentit à entrer comme membre dans le Comité de direction.



M. Rosseeuw Saint-Hilaire, car cette note témoigne, pour M. Mac-All, d'une affection profonde, vraiment remarquable. La lettre est adressée à Mme Mac-All :

Vendredi. 17 mai 1884.

Chère amie et sœur en Jésus-Christ,

A peine arrivé ici, je vous ai écrit une carte pour vous demander des nouvelles de votre cher mari, et, depuis cinq ou six jours que je vous ai écrit, vous ne m'avez pas répondu ! Vous ne vous doutez pas des inquiétudes, des tortures même que m'a infligées votre silence. Je prie sans relâche, et je tremble pour cette vie si précieuse, à laquelle se rattache l'existence d'une œuvre non moins précieuse, d'où dépendent l'avenir et le salut de la France. Écrivez-moi, je vous en supplie, fût-ce trois lignes seulement, pour me dire comment va, depuis mon départ, votre cher mari. Dites-lui à quel point sa santé et sa vie me sont chères et combien je prie pour lui et pour vous, son ange gardien. S'il va mieux, hâtez-vous de me donner cette joie; s'il va plus mal, tenez-moi au courant de tout, que je redouble mes prières; mais en tout cas, rappelez-vous que, à tout prix, il a besoin de repos, d'un repos de plusieurs mois, pour se remettre de ses longues fatigues et de ses travaux forcés; s'il ne se repose pas, il est perdu, je vous le dis sans hésiter; on ne résiste pas toujours, ni même longtemps, à une tension pareille. Aurais-je oublié de vous donner mon adresse ici? Kate aurait pu vous la donner — en tout cas la voici : chez Mme Landry, à Frontenay par Passenans (Jura). Ma chère sœur vous envoie ses plus affectueux souvenirs; nous prions tous les matins ensemble pour votre cher mari et vous. Que Dieu veuille nous entendre !

Si par hasard, il allait mieux, pourriez-vous lui demander s'il croit que je pourrais envoyer à Londres deux

traités de plus à M. White qui en a déjà cinq de moi. Je viens d'en écrire un sous la dictée de ma chère sœur, qui a éprouvé bien souvent la puissance de la prière à côté du lit de ses malades. Adieu, chère amie, ayez pitié de moi, et écrivez-moi sur-le-champ.

Votre frère affectionné,

ROSSEEUW SAINT-HILAIRE.

Il est à peine nécessaire d'expliquer ce que cette lettre donne à comprendre; que nous sommes ici en présence des « grandes » épreuves dont nous aurons à parler. Avec chaque année nouvelle, l'effort physique devenait plus fatigant pour M. Mac-All. De bonne heure, en 1884, il eut pour conséquence une maladie excessivement grave. Lui-même a raconté d'une manière frappante ce temps d'épreuve.

3 ou 4 mai 1884. — A mon réveil, je m'aperçus que j'avais été favorisé d'un doux sommeil, après quelques jours et quelques nuits de terribles maux de tête, et que la douleur insupportable avait cessé (bien qu'elle revînt quelques heures après). Involontairement, jouissant de cet inexprimable soulagement, je m'écriai intérieurement : « Dieu soit béni pour ce repos! » Puis, j'ajoutai, comme malgré moi : « Hélas! pourquoi faut-il que je L'aime si peu, que ma foi soit si hésitante et si faible! » Mais c'est justement mon désir, c'est le besoin ardent de mon cœur de saisir et de posséder mon Sauveur. — Je puis l'affirmer du fond de mon être. — Il n'y a rien que je ne sois disposé à faire et à souffrir pour cela. N'est-ce pas merveilleux qu'Il ait confié une œuvre si importante pour la

gloire de son glorieux nom, à un instrument si peu en rapport avec tout ce qu'elle exige de vie spirituelle et d'amour pour Lui? Je désire que, partout où l'on parle de mes faibles efforts, on puisse savoir, quand je ne serai plus, que du commencement à la fin, parmi toutes les choses remarquables qui concernent l'œuvre en France, je n'en connais pas de plus étonnante que le choix que le Seigneur a daigné faire de moi, en m'accordant le privilège d'être son pionnier pour cette œuvre, moi dont la foi est si faible, et qui manque tant d'amour pour Lui et d'amour pour les âmes !

Je désire signer *de nouveau* ce papier, octobre 1892.

C'étaient là des jours d'épreuve et d'angoisse. Nous n'oublierons jamais, écrit Mme Mac-All, les efforts dévoués et anxieux du Dr Anderson, pour essayer de guérir — tout au moins de diminuer ses souffrances. — Les terribles maux de tête revinrent par intervalles tout l'été et tout l'automne. Les encouragements et les consolations, dictés par l'amour fraternel et par la reconnaissance pour son œuvre, ne lui manquèrent pas. Témoin cette lettre du Synode général des Églises réformées :

Cher Monsieur et très honoré frère. — Le Synode général des Églises réformées évangéliques de France, réuni à Nantes, a, dans sa séance du 17 juin 1884, pris à l'unanimité la résolution suivante :

« Des remerciements sont votés à M. Mac-All pour l'œuvre bénie qu'il accomplit depuis si

longtemps dans notre pays, avec tant de dévouement et de succès. »

Vous trouverez le texte de cette résolution dans le recueil des actes et décisions du Synode général qui vient de paraître (n° 56).

Je suis heureux d'être appelé à vous la transmettre, comme président de la Commission permanente, et je saisis cette occasion pour vous exprimer les sentiments personnels de respect et d'affection chrétienne avec lesquels je demeure, cher monsieur et très honoré frère, votre tout dévoué,

EUG. BERSIER.

Outre la maladie, « des épreuves graves et diverses » venaient atteindre, de temps en temps, M. Mac-All, dans l'accomplissement d'une œuvre si grande, qui prenait chaque jour un plus grand développement. Nous en avons un aperçu dans la lettre suivante :

Rue Pierre-Guérin, Auteuil, Paris, 12 mars 1885.

Mon cher monsieur Monod. — Merci pour votre bonne petite lettre. Je sais que je puis compter sur votre sincère sympathie dans cette si grave épreuve... Nos relations ont toujours été pleines d'une inaltérable cordialité! — A mon égard il a toujours montré une parfaite sympathie, et a toujours été prêt à m'obliger. Vous pouvez comprendre quel fardeau de détails et d'arrangements embarrassants m'est ainsi imposé... Sans doute, vous avez eu une heureuse et agréable visite chez vos bons amis de La Rochelle, à l'occasion de l'heureux événement qui vient d'avoir lieu dans leur famille. Chaque fois que je vous écris, je voudrais



M. MAC-ALL DANS SON CABINET DE TRAVAIL

pouvoir vous dire quelque chose qui vous fasse sourire, mais cette douleur concernant *** m'empêche absolument de le faire.

J'essaierai, cependant, de diminuer la longueur de ma figure, quand, vous présent, votre vue agréable me permettra de me livrer à un moment de « légèreté ».

R. W. MAC-ALL.

Nous voulons donner ici un portrait de M. Mac-All, à cette époque, tracé par un ami d'Amérique et qui intéressera le lecteur. Il est tiré de « Une Grande Vie », par le Rév. A. F. Beard, D. D., publiée dans la « Missionary Review of the world ».

On l'aurait difficilement pris pour un véritable Anglais. Ne possédant pas une grande vigueur physique, il avait pourtant une force de fer, une énergie spontanée, nerveuse, qui appartient plutôt au type américain. Remarquablement instruit, il aimait surtout la nature et les sciences naturelles — fait qui rend d'autant plus surprenante sa prodigieuse disposition à l'action, qu'il s'agît des vues d'ensemble ou du soin des détails. Son habileté à discerner les caractères et son jugement fin et judicieux faisaient facilement de lui le chef entre les chefs.

Les relations avec lui étaient des plus agréables. Alors que l'esprit missionnaire s'imposait partout et en tous lieux, et que le grand objet de sa vie l'absorbait au point de l'empêcher de donner à ses goûts sociaux les satisfactions qu'il aurait voulu, il se présentait cependant, de temps en temps, des occasions qui révélaient une disposition à la gaieté à laquelle on ne s'attendait pas, et qui était pour lui une ressource incalculable au milieu des difficultés et des anxiétés inséparables de la conduite de l'œuvre qu'il chéris-

sait et que sa volonté le poussait à accomplir. Je n'oublierai pas de longtemps un exemple de cette gaieté, et ceux qui en ont été témoins ne l'oublieront pas non plus. (C'était dans la jolie vieille maison de la rue Pierre-Guérin, le 15 mai 1885) (1).

Pour amuser les enfants, on propose une charade dans laquelle l'auteur de cet article devait se plaindre à lui, comme juge de paix, de la perte de son portefeuille, tandis que les enfants jouaient un rôle différent. Les jeunes gens se tirèrent assez bien de leur français; mais la manière dont le juge de paix s'amusa à laisser l'auteur de ce récit faire sa déclaration en un français épouvantable, refusant d'entendre une seule explication par un seul mot d'anglais, devint à la fin si extraordinairement drôle, que M. Mac-All, dont la figure se contractait depuis quelque temps sous les efforts qu'il faisait pour réprimer sa gaieté, et dont les yeux riaient malgré lui, ne put à la fin tenir bon, et renonçant à tout effort, laissa éclater toute sa joie, et parut comme un enfant au milieu des enfants. Le lendemain, son zèle ardent et sa ferveur avaient repris leur cours avec une force encore plus grande. Il me sembla cependant que, pendant la durée d'une semaine, il paraissait plus jeune.

On nous permettra de rappeler ici les paroles prononcées par un homme qui, lui aussi, est entré dans l'autre monde — le vénérable et distingué pasteur Ernest Dhombres. Ces paroles se trouvent dans « *le Petit Album de la Mission* », publié par M. Arthur de Rougemont en 1886.

(1) M. Lorado Taft, jeune sculpteur de talent, a bien voulu faire le buste de M. Mac-All, en marbre blanc, qu'on vit au Salon de 1885.



« Vaillant et doux, plein d'autorité et de charme, il n'a qu'à paraître pour que tous les visages s'épanouissent. Il y a, dans son regard loyal, dans son sourire, dans son cordial serrement de main, quelque chose qui gagne même les plus distraits et les plus indifférents. Ses allocutions, courtes, simples, pleines de finesse en même temps que de bonhomie, sont écoutées avec une attention singulière. On voudrait qu'il pût se multiplier et être tous les soirs dans chaque salle, etc., etc. »

Le lundi de Pentecôte, 13 mai 1886, la grande salle des fêtes du Palais du Trocadéro était remplie par les élèves du dimanche de Paris — j'entends, par ceux des Églises protestantes et de la Mission Mac-All. — C'est la première fois qu'on faisait une semblable tentative, le grand nombre des enfants de la Mission le rendant possible. M. Mac-All dit : « De la plate-forme, nous regardions cette mer de jeunes et joyeuses figures. Les pasteurs demandèrent les uns après les autres : « Où sont les élèves de votre Mission? » Et désignant du doigt le vaste amphithéâtre de galeries qui s'étendaient autour et au-dessus de nous, nous répondîmes : « Ils remplissent ces galeries. » Alors, nous nous rappelâmes la première petite réunion pour enfants, tenue par Mme Mac-All et moi, sans aucun aide, quatorze ans auparavant. »

Dans l'automne de cette année, écrit Mme Mac-All, des difficultés survinrent relativement aux ressources de la Mission, et nous nous proposions

de louer notre maison pendant six mois, pour visiter l'Angleterre et essayer d'organiser des comités auxiliaires dans les différents centres. Mais la crise eut une solution, de sorte que nous n'y allâmes pas. De nouvelles stations s'ouvrirent à Montpellier, Cette et Béziers, en septembre, et une à Menton, en novembre.

Citons ici une nouvelle lettre du vénéré M. Rosseeuw Saint-Hilaire à Mme Mac-All :

Frontenay, 13 août 1887.

Chère et fidèle amie,

Merci de votre bonne lettre qui, malgré sa longueur, est encore incomplète, car elle ne me dit pas un mot sur la santé de votre cher mari ni du bien qu'a dû lui faire sa promenade alpestre d'un mois en Suisse et en Tyrol. Mais quels voyageurs vous êtes tous deux! Je vous croyais en Suisse ou à Paris, et vous voilà en Angleterre, où j'ai bien peur que vous ne perdiez, dans la fatigue et le souci des affaires, le bien que vous a dû faire à tous deux votre promenade à travers les Alpes. Enfin, je vous ai, dans votre course que je ne soupçonnais pas si longue, fidèlement suivis par mes prières, et j'espère qu'elles seront exaucées, et que vous nous reviendrez tous deux bien portants de votre voyage. Je suis heureux d'apprendre que vous et votre belle œuvre allez être représentés à Londres par quelqu'un qui porte ce cher nom de Mac-All, aussi respecté qu'aimé en France et en Angleterre, et j'espère que vous en recueillerez des fruits sérieux pour le succès de votre mission.

Si vous passez par Londres, comme je n'en doute pas, je prierai votre cher mari de plaider la cause de mes

traités qui dorment dans les cartons de la *Tract Society*, et de les rapporter avec lui à Paris, s'il pense qu'on ne doit pas les imprimer, car il pourrait alors les donner à la *Société des Traités de Paris*, dont je suis membre, et dont le secrétaire, M. Arbousse Bastide, ne demande qu'à m'obliger. La société de Toulouse, et M. Courtois, dont j'ai fort à me louer, m'ont envoyé mon volume des *Grandes Figures d'Israël*, que je suis en train de relire, et qui, je l'espère, pourra être appelé par Dieu à faire quelque bien. M. Mac-All recevra bientôt ses traités à distribuer dans vos chères réunions, et, s'il a quelque occasion d'écrire à Toulouse, je le prierai de proposer à la société d'imprimer mes *prières* qui seront bientôt terminées, et formeront un petit volume.

De moi, rien de bien nouveau à vous dire, si ce n'est que, épuisé par ces atroces chaleurs, j'ai suspendu mon travail, et me repose un peu en relisant ce que j'ai fait, manuscrit ou imprimé. Ma santé, grâce à Dieu, est toujours parfaite et nous attendons avec impatience ma chère Kate qui doit nous arriver, Dieu voulant, après le 20 août..... Ma chère sœur Landry, toujours active et vaillante, malgré les chaleurs, vous envoie ses plus tendres amitiés.

Je ne pense pas être de retour à Paris avant la fin d'octobre, ce qui me paraîtra bien long à attendre, car je suis bien impatient de vous revoir tous deux, et puissé-je vous retrouver en bonne santé, et votre chère œuvre en prospérité, sous le regard de Dieu, ce que je ne me lasse pas de lui demander. Ma vue est bien affaiblie, et j'ai eu bien de la peine à lire votre lettre, comme vous en avez sans doute à lire la mienne; mais, malgré tous mes efforts, je ne peux pas parvenir à écrire plus gros; on ne change pas les habitudes de quatre-vingts ans!

Adieu, chers amis, que la direction et l'amour du Seigneur vous accompagnent dans toutes vos courses, et quand vous

serez de retour à Paris, j'espère avoir quelques lignes du cher M. Mac-All pour savoir s'il a passé à Londres, et vu la *Tract Society*. Croyez toujours tous deux à la vieille et constante affection de

Votre frère dévoué.

R^W SAINT-HILAIRE.

De temps en temps M. Mac-All recevait, malgré lui, d'autres honneurs que ceux qui avaient un rapport direct avec ses œuvres. Preuve en soit la lettre suivante qui lui apportait le titre de Docteur en théologie, conféré, *honoris causa*, par une Université d'Amérique.

30 juin 1887.

Cher docteur Mac-All. — Le Président Gates du collège de Iowa, le principal collège universitaire de l'un de nos États les plus grands et les plus importants, un collège qui est tenu en haute estime dans tout le pays, sachant que j'étais bien placé pour me mettre en relations avec les pasteurs les plus capables et les plus influents de nos États, a eu avec moi un entretien, en vue de conférer un diplôme de Docteur en Théologie. Je lui ai dit que l'Américain le plus méritant que je connaisse, était le Rév. Robert W. Mac-All et, le temps et les événements ayant suivi leur cours... mais, nous y sommes!

Je tiens à dire, au sujet de ce Collège, que s'il n'a pas l'ancienneté de ceux d'Aberdeen ou de Glascow, son importance n'est inférieure à aucun des deux, et sa situation dans ce pays est universellement connue. J'aurais pu obtenir pour vous la même distinction dans n'importe laquelle de nos institutions de l'Est; mais je désirais que le grand



Ouest vous connût et connût votre œuvre. Le collège s'est honoré, et j'espère que vous permettrez qu'il puisse compter sur cet honneur. Mes amitiés à vous et à Mme Mac-All, et mes constantes prières pour vous et pour votre œuvre. La mission Mac-All n'aura aucunement à en souffrir aux États-Unis. Croyez à mes sentiments bien sincères.

A. F. Beard.

Au Rév. Robert-W. Mac-All, D. D.

Grinnell-Iowa, 25 juin 1887.

Cher et honoré frère, — J'ai le grand plaisir de vous envoyer, par l'entremise du Rév. Dr Beard, notre ami commun, la nouvelle officielle que le Conseil des administrateurs du collège de Iowa vous a conféré, à l'unanimité et cordialement, le titre honorifique de docteur en théologie.

Nous espérons que cette décision, en souvenir de votre mérite comme savant, de votre haute situation dans notre communauté chrétienne, et, par-dessus tout, de votre œuvre pour le Christ parmi les Français, œuvre universellement connue, ne vous déplaira pas. En vous accordant ce diplôme, nous sentons que nous nous sommes honorés nous-mêmes, bien plus que nous ne vous avons honoré. En réalité, elle ne vous honore pas du tout, et ne fait que reconnaître l'honneur qui vous est dû depuis longtemps.

Veuillez, monsieur, agréer l'assurance de ma haute estime personnelle, et croire à mes sentiments sincères et respectueux,

George A. Gates, *président*.

C'est pendant nos vacances, nous dit Mme Mac-All, que cette nouvelle inattendue nous parvint. M. Mac-All la reçut avec un vif plaisir. Si seule-



ment M. le Principal Gates et les Conseillers de son Université avaient pu le voir rayonner!

Du Rév. professeur Mac-All.

Clapton, 23 août 1887.

Mon cher neveu. — Voilà des jours et des semaines que je me propose de vous écrire. Je n'ai pas su que penser de votre distinction académique. Vous n'en aviez pas besoin, sans doute, pour être honoré de tous. Qu'elle ait été bien et honorablement gagnée, je n'en doute pas. Puisse Iowa en avoir beaucoup de semblables! Et puisse l'honneur qu'il en retirera être durable et se réfléchir au loin! Et maintenant, mon cher neveu, il faut que je termine.

Écrire est pour le moment presque une impossibilité, tant est grande ma faiblesse, dans mon état de santé. Ainsi, au revoir à vous deux! Que Celui qui est plein de grâce et de vérité soit toujours avec vous!

Sincèrement à vous,
S. Mac-All.

Peu de temps après la réception de cette lettre, le Rév. S. Wardlaw Mac-All, M. A., fils du vénérable professeur, mourut soudainement. En écrivant à la veuve à la date du 28 octobre 1887, le D[r] Mac-All disait :

Vous n'ignorez pas, je suis sûr, que nous avions pour votre cher défunt une affection toute particulière, non seulement en tant que parent, mais parce que nous comprenions tous son mérite et savions les sentiments qu'il avait pour nous. Combien de fois n'avons-nous pas exprimé le désir que lui et vous pussiez vivre plus près de nous, pour que

les échanges d'une douce amitié, qui amènent toujours la joie et les consolations, pussent être plus fréquents : naturellement, nous avions espéré que leur renouvellement ne cesserait pas de nous apporter de la joie aussi longtemps que durerait notre propre vie. La pensée qu'il partirait « avant nous » ne nous venait pas à l'esprit. Et maintenant nous avons de la peine à réaliser la chose. Mais la carrière qui, à nos yeux obscurcis, semble inachevée, est, en réalité dans un sens, bénie, une carrière « terminée », et nous verrons qu'il en est ainsi, à la lumière du jour éternel. N'ayant jamais été atteint par les souillures du monde, invariablement sincère et dévoué dans l'accomplissement du ministère qu'il avait reçu du Seigneur Jésus, fidèle jusqu'à la fin dans toutes les relations de la vie, jouissant de l'estime et de l'affection de tous ceux qui avaient le bonheur de le connaître intimement, il est maintenant entré en possession d'un bonheur qui dépasse infiniment tout ce que nous pouvons concevoir. Il sait maintenant qu'il a « plu » à Celui qui a bien voulu le choisir pour son soldat... C'est maintenant, pour vous, une joie de penser que sa vie entière a été consacrée à l'œuvre que le Seigneur lui avait donnée à faire. Et maintenant, si nous pouvions tout voir, nous verrions cette œuvre accomplie à la lettre... achevée, selon le dernier mot prononcé de son dernier sermon.

Le rapport de 1886 mentionne l'activité, à Montpellier, de M. Chéradame, « jeune évangéliste bien qualifié qui a pris la direction de l'œuvre ». A Calais (où la visite du bateau missionnaire de M. Henry Cook avait suscité un véritable intérêt pour l'Evangile) ce même rapport rend hommage au zèle de M. et Mme Brun « deux amis, dit M. Mac-All, qui

ont jadis collaboré avec nous à Paris et que leurs affaires ont conduits dans cette ville, où ils ont pris entièrement à leur charge la conduite de cette station ».

Relevons aussi, cette année-là, la mention suivante consacrée aux rapports de la Mission avec l'Amérique :

La Société auxiliaire des Dames américaines nous a noblement soutenus pendant cette année; notre œuvre fait de grands progrès dans les sympathies des chrétiens de ce grand pays, grâce aux efforts de nos sœurs. Mme Mariné J. Chase, présidente, a collecté une somme très importante pour aider à combler le déficit, sans que cela ait en rien diminué les contributions ordinaires. M. Robert Mac-All (parent du fondateur de la Mission) qui consentit à accompagner MM. Saillens et Greig en Amérique, il y a quatre ans, a fait cette année une nouvelle visite à nos amis de là-bas, et il a constaté que, « tandis qu'en 1883 nous n'avions en Amérique que trois Comités auxiliaires, nous en possédons aujourd'hui cinquante ».

Le Rév. J.-C. Bracq, qui, bien que devenu Américain, est resté Français de cœur, est occupé depuis plusieurs années à parcourir les Etats-Unis pour y fonder de nouveaux Comités auxiliaires, et y faire connaître la France et ses besoins.

Dans sa lettre annuelle, insérée en tête du rapport de 1887, M. Rosseeuw Saint-Hilaire relève un fait encourageant qui atteste, en même temps, les progrès de la foi chrétienne dans notre cher pays, et le besoin qu'il sent d'opposer une digue au flot montant de l'incrédulité :

Ce fait, c'est que, dans plusieurs villes de second et de troisième ordre en province, on vient d'inaugurer cette année plusieurs stations nouvelles, où les pasteurs ou évangélistes, aidés par quelques laïques de leurs troupeaux, se chargent d'organiser les réunions et d'y parler, ne laissant à votre charge que le loyer et les menus frais des salles d'évangélisation.

Parmi les nouvelles stations fondées par cette initiative chrétienne, je citerai celles de : Quimperlé, en Bretagne, dirigée par M. le pasteur Kissel; Roanne (Loire), par M. le pasteur Thouvenot; Thiers (Puy-de-Dôme), par M. Marseille; Saint-Fortunat (Ardèche), par M. le pasteur Ad. Maillet; Sainte-Florine (Haute-Loire), par M. Thierry. Aux stations que je viens de citer, il faut encore en ajouter huit, de sorte que le chiffre total de vos stations en France est monté de 99 à 113; ce chiffre seul en dit plus que toutes les paroles! (1)

L'année 1888 vit, entre autres événements importants dans l'histoire de l'œuvre, l'ouverture — le 5 septembre — de la « salle Rivoli » (2), l'une des « cathédrales » de la Mission. « Nous avons longtemps pensé, écrivait M. Mac-All, que si nous

(1) Dans ce rapport de 1887, M. Mac-All écrit : « Nous sommes heureux d'avoir pu mettre à la disposition du Rév. Howard Gill, M. A., pasteur de l'Eglise anglaise de la rue d'Aguesseau, l'usage de quelques-unes de nos salles pour ses services en faveur des ouvriers anglais de Paris. »

(2) Mistress Chase et Miss Lea, l'une présidente et l'autre trésorière de l'*American Mac-All Association* étaient présentes, ainsi que quelques autres dames chrétiennes des Etats-Unis, à l'ouverture de cette salle Rivoli qui a reçu en outre le nom de « salle New-York ».



pouvions avoir de plus grandes salles au centre de Paris, le nombre des auditeurs s'accroîtrait en proportion, et qu'ainsi, sans augmenter notre personnel, nous pourrions cependant étendre davantage notre sphère d'action. La rareté des locaux spacieux et le prix élevé des loyers nous avaient jusqu'ici empêchés de poursuivre cette idée. Mais, cette année, plusieurs maisons se sont présentées qui nous ont permis de mettre notre plan à exécution. Outre les stations déjà mentionnées, nous avons loué la salle Rivoli (l'ancienne salle de bal si connue de la rue Saint-Antoine) où, depuis trois mois, nous constatons avec joie la présence d'un auditoire attentif, recueilli, et de jour en jour plus nombreux. »

Le rapport, pour cette année 1888, mentionne en outre le « transfert de notre petite station de la rue Boissière dans un vaste local à Neuilly, l'ancienne église de l'excellent et regretté pasteur Léon Paul », lequel avait suivi, à un an d'intervalle, la vénérée Mme André-Walther, dans le repos des bienheureux.

En province, le rapport énumère, parmi les salles nouvelles, celles de Poitiers et de Châtellerault, avec M. Migault; celle de Cholet, sous la direction de M. le pasteur Samuel Vernier; celle de Grenoble, fondée de concert avec M. le pasteur Vinard, avant son départ pour Paris; celle de Tonnerre, avec le concours de M. le pasteur Fallourd;

celle de Cherbourg, avec celui de M. Sinel; enfin celles de Saint-Quentin, où la Mission ne faisait que seconder l'initiative de M. le pasteur Monnier.

En mai 1888, le Synode d'Orléans envoya une lettre fraternelle au Dr Mac-All, l'engageant, de la part des pasteurs, à donner une plus grande coopération à l'œuvre des salles de Mission, en vue de transformer graduellement ces stations en annexes de leurs églises respectives (1).

Le voyage d'été, cette année-là, se fit en Danemark, en Norvège, au Hartz et en Hollande — rapidement, cela va sans dire, mais pourtant d'une façon très agréable, si nous en exceptons ce *triste* compagnon « ma tête, ma tête », survenant toujours, non pas comme l'Esclave de la Lampe, quand on l'appelle, mais sans qu'on l'appelle et quand on n'y pense pas. Nous allâmes à Skagen et au Scaw, et vîmes « ce que » (dit Hans Andersen) « la lune vit », et les collines de sable du Jutland, où Linné

(1) Voici le texte de cette résolution :

« Le Synode de la IIIe circonscription, appréciant les services rendus à l'évangélisation par la Mission Mac-All, et disposé à favoriser l'admission dans l'Eglise Réformée des convertis de cette Mission;

« Invite fraternellement les pasteurs de son ressort à donner leur concours le plus large aux stations de la Mission établies dans le voisinage de leur Eglise, de manière à préparer la transformation graduelle de ces stations en annexes de leur Eglise. »

(Proposition faite par M. Buscarlet et votée à l'unanimité des suffrages exprimés.)



fit l'école buissonnière, apprenant plus par la nature que par son professeur. Nous reçûmes aussi un accueil hospitalier de M. le pasteur Henry Ussing, à Aarhus, de M. le pasteur Stein, à Copenhague, et aussi de son frère, sculpteur de talent, qui nous expliqua tout ce qu'il y avait de beau au musée Thorwaldsen.

Le 18 juin 1854, M. Mac-All avait prêché le sermon annuel pour l'école du dimanche de Macclesfield qui, à cette époque, comptait deux mille enfants. En 1888 il avait promis de prêcher encore. Mais il ne put réaliser son projet, et son cousin, le Rév. Robert Mac-All qui, récemment, s'était donné tout entier à l'œuvre de la Mission, eut la bonté de le remplacer :

A ce sujet, nous sommes naturellement amenés à insérer l'extrait suivant, qui nous paraît devoir intéresser le lecteur.

Il y aura soixante-trois ans, dans quelques mois, que deux ministres chrétiens, pleins de dignité et de distinction, avaient été nommés pour présenter à S. A. R. la duchesse de Kent, des adresses de condoléance, à l'occasion de la perte de son mari, le regretté duc, mort récemment. Ces messieurs venaient comme représentants de deux des plus grandes écoles du dimanche d'alors, — ou depuis, — dans le royaume, situées à Macclesfield et Stockport, et comptant de quatre à cinq mille élèves. Le duc avait été le patron de ces célèbres institutions, et l'on désirait que le patronage fût continué en la personne de la duchesse et de son frère, le prince Léopold. Ces deux buts furent heureu-

sement atteints. Pour la démarche projetée, les membres de la députation étaient le Dr. Collyer, le populaire et éminent ministre de Hanover Chapel, Peckhem, et le Rév. Robert Mac-All, un des premiers ministres de lady Huntingdon, père de l'éloquent Dr. Mac-All, de Manchester, et grand'père du Fondateur de la Mission de Paris, dont les travaux d'évangélisation ont récemment excité un intérêt sans exemple. Le narrateur se rappelle, comme si c'était hier, le compte rendu fait à leur retour, par son père, le président d'âge de la députation.

Ce dut être un beau et imposant spectacle à Kensington Palace, quand eut lieu cette visite qu'on pourrait appeler « princière » : — les ministres revêtus de leurs robes, la maison assemblée, un officier général et le médecin de la famille de service. — La duchesse était accompagnée d'une dame de rang, et quand on lut les adresses, elle les écouta avec une profonde attention et avec un vif intérêt, attesté par beaucoup de larmes. Dans un compte rendu de l'époque, on dit qu'elle ne put vaincre son émotion, et qu'elle pria la députation de l'excuser de ne pouvoir répondre, comme elle l'aurait voulu, à cause de l'état de ses sentiments et aussi parce qu'elle ne pouvait pas s'exprimer couramment en anglais; mais, posant la main sur son cœur, elle dit qu'elle *sentait* la bonté de ses amis, et qu'elle en ressentait une grande joie. »

La partie cérémonielle de l'entrevue étant terminée, l'auteur du récit ajoute : « Comme je m'informais de la santé de la princesse infante (notre reine actuelle, qui n'avait alors que treize mois et demi), la duchesse répondit « qu'elle allait bien » et demanda « si nous aimerions la voir ». Nous répondîmes que « cela nous ferait un très grand plaisir ». Tous alors, nous allâmes dans la salle voisine, où la gentille petite créature était assise par terre, entourée de ses joujoux, sa gouvernante, debout, à ses côtés. La duchesse la prit dans

26

ses bras, puis s'avança vers nous, et nous eûmes le plaisir d'embrasser la petite main de celle qui, peut-être un jour, portera le sceptre du royaume. »

S. Mac-All.

Clapton, mars 1888.

« Là où étaient les pères, là seront les enfants. » Le 5 avril 1889 se tint, dans l'école du dimanche de Macclesfield, une réunion publique en faveur de la Mission Mac-All. La présidence était occupée par M. Charles H. Johnson, et le Rév. Robert Whitaker Mac-All, D. D., F. L. S., de Paris, neveu du fondateur de l'Ecole du dimanche de Macclesfield, et fils de son premier chapelain, prononça un discours à cette occasion. Ce jour-là, on fit une charmante visite à la vieille ville et à l'école, si pleines de souvenirs. Toutes les deux en profitent, car, lorsqu'un vieil ami, possédant un tableau, ou un cantique chanté aux funérailles de M. Whitaker, ou n'importe quelle relique, vient à mourir, on ne manque pas de les envoyer au Comité pour être placés dans les salles de réception.

Les marques de sympathie et de reconnaissance cordiales données à M. et Mme Mac-All, ne manquaient pas non plus en France. Souvent, comme il était arrivé à la « salle Boston » du boulevard Barbès, à la date du 21 décembre 1885, c'étaient tous les habitués d'une salle qui se cotisaient

spontanément pour lui offrir « un témoignage d'affection et de reconnaissance ».

Ou bien, comme au 20 février de l'an 1889, c'étaient les pasteurs de Paris, dont on lira les noms ci-après « appartenant à diverses églises et collaborateurs de M. Mac-All dans la Mission populaire évangélique», qui se réunissaient pour lui présenter un souvenir, et se disaient « heureux de renouveler le témoignage de leur attachement à cette œuvre excellente et de leur gratitude pour son fondateur».

« Ils considèrent, disait leur adresse, les mesures récemment prises avec l'intention, — tout en maintenant le caractère distinctif des stations missionnaires, — de les rattacher plus intimement aux différentes églises, comme constituant un progrès dans l'œuvre de la Mission, comme un bienfait pour leurs églises et surtout comme un moyen nouveau d'accroître la culture spirituelle pour les auditeurs amenés sous l'influence de l'Evangile.

« Ils ne voient rien dans ces mesures, ajoutaient-ils, qui compromette cette neutralité religieuse dont la mission n'a jamais eu le désir ni les motifs de se départir (1). »

(1) Cette adresse était signée des noms suivants :

MM. Georges Appia, Eglise Luthérienne; A. Decoppet, Eglise Réformée; Ernest Dhombres, Eglise Réformée; Frédéric Dumas, Eglise Luthérienne; Aug. Fisch, Eglise Libre; Roger Hollard, Eglise Libre; Matt. Lelièvre, Eglise Méthodiste; Th. Lorriaux, Eglise Réformée; Aug. Mettetal, inspecteur ecclésiastique, Eglise Luthérienne; Théodore Monod, Eglise



Mentionnons encore, d'après le rapport de l'année, un incident touchant du même genre :

A la salle Rivoli, près de 600 réunions évangéliques, pour les adultes et les enfants, auxquelles ont assisté plus de 80.000 personnes, ont été tenues pendant l'année 1889. M. le pasteur Mettetal, qui a dirigé avec soin l'éducation religieuse des nouveaux convertis, et M. le pasteur

Réformée; E. de Pressensé, Eglise Libre; N. Recolin, Eglise Réformée; Louis Vernes, président du Consistoire, Eglise Réformée; Philémon Vincent, Eglise Baptiste.

Nous rapprochons de cette adresse la lettre de félicitations suivante, adressée peu de jours après (le 4 mars 1889) par le « Comité auxiliaire d'Edimbourg. »

Edimbourg, 4 mars 1889.

Cher Dr. Mac-All,

En notre qualité de membres du Comité auxiliaire de la Mission Mac-All, nous avons eu le privilège de recevoir un manuscrit du Rapport annuel qui va paraître, et nous adressons, à vous et aux directeurs de Paris, nos cordiales félicitations pour l'évidence qui y est démontrée de la vigueur et de l'utilité croissantes de la Mission, et aussi et surtout, pour le développement important que ce Rapport enregistre dans la direction de l'organisation en faveur des nouveaux convertis, ainsi que pour le progrès de l'organisation ecclésiastique et de l'union entre les fidèles. Nous reconnaissons qu'il y a toujours une tendance à travailler en vue de poursuivre seulement la continuation des efforts évangéliques, et à amoindrir l'importance du fait d'amener de bonne heure les convertis à partager les responsabilités et les privilèges des membres d'une Eglise, et nous avons éprouvé à ce sujet la même anxiété que vous, en regrettant que par le manque d'occasion, ou peut-être à cause des nécessités relatives de leur position, beaucoup de convertis de la Mission « ont vécu et sont morts sans avoir joui du privilège de commémorer le sacrifice du Sauveur ». En conséquence, nous

Th. Monod, donnent chacun leur précieux concours à cette réunion, une fois par semaine. Vers le commencement de l'année, nous avons appris que quatorze des habitués de la station s'étaient joints aux Eglises de ces deux pasteurs. Le 15 septembre, la vieille salle de bal était remplie par un auditoire sympathique, venu pour offrir à M. Mettetal un témoignage de gratitude pour ses services désintéressés et dévoués; M. Mac-All, qui présidait la réunion, dit qu'ils

partageons aujourd'hui votre satisfaction, d'autant plus cordialement, que, finalement, une méthode s'est montrée manifeste, — variée quant au procédé, mais une en principe — encourageant à participer à la communion d'une église, et par laquelle les forces et les résultats de la Mission seraient employés, non à la formation d'une nouvelle église, mais surtout au développement de la vie évangélique dans les Églises déjà existantes. Nous comprenons que ceci est un grand pas accompli relativement à la détermination de la voie dans laquelle l'œuvre doit progresser, et quoique des difficultés dans le détail s'élèveront certainement, notre espérance intime est que les directeurs pourront maintenir une attitude impartiale et faire profiter de la position neutre qu'occupe l'Alliance évangélique, pour rendre le développement de la Mission une bénédiction croissante pour les Églises en ajoutant à leur effectif, et en les unissant dans un lien commun de fraternité et d'effort pour la propagation du règne de Christ.

Avec nos considérations affectueuses à vous et à Mme Mac-All, et nos salutations cordiales et fraternelles aux directeurs de Paris, nous restons, cher Dr. Mac-All,

Tout à vous dans le service de l'Evangile,

Horatius Bonar,	Charles Anderson,
John Cairns,	John George-Cunningham,
John M'Murtrie,	John Ed. Dovey,
W. G. Blaikie,	J. Forbes,
David K. Guthrie,	Alexandre Whyte,
G. D. Cullen,	Robert H. Muir, *honor. Sec.*
John Brewis,	

étaient réunis à l'occasion de deux fêtes — premièrement, pour célébrer le premier anniversaire de la transformation de la salle en une station évangélique; secondement, pour souhaiter une cordiale bienvenue à M. Mettetal au retour de ses vacances. Puis il appela le Rév. S.-R. Brown, chargé plus spécialement de cette station, qui avait été député par les habitués de la réunion pour offrir à M. Mettetal, en leur nom, un beau fauteuil de bureau, qui fut apporté au pied de l'estrade par deux ouvriers, devenus membres de son Eglise. M. Mettetal, profondément ému, dit qu'il ne méritait pas l'honneur qui lui était fait. Puis il parla avec l'éloquence d'un vrai patriote. Il remercia le fondateur de la Mission de n'avoir pas désespéré de la France à son heure la plus sombre. Il loua les sacrifices faits en Amérique et en Angleterre pour répandre la connaissance de l'Evangile en France, et prédit que le temps viendrait où son pays bien-aimé, amené à la lumière de l'Evangile, joindrait les mains avec ces nations sœurs en envoyant aussi ses enfants annoncer le Christ dans les parties les plus reculées de la terre. Puis, s'adressant à M. Mac-All, il dit : « Au nom de Dieu, je vous bénis, Monsieur, nous ne sommes pas un peuple ingrat. Comme nation nous avons nos fautes, mais l'ingratitude n'est pas l'une d'elles. Au nom de la France, comme pasteur et comme Français, je vous embrasse. »

Cette année 1889 fut — nul ne l'a oublié — l'année de la grande Exposition universelle du Centenaire. Chaque jour, à cette occasion, des réunions étaient tenues dans la salle de l'avenue Rapp et dans celle de la place du Trocadéro. L'affluence était grande. Le rapport ne mentionne pas moins de 600 réunions dans l'année, et de 80,000 personnes



MAISON DE LA VILLA MOLITOR, AUTEUIL

présentes dans le compte total de ces réunions [1]. Plusieurs des visiteurs de ces salles étaient amenés, par la suite, à visiter les autres salles de la Mission et aussi la maison de M. et Mme Mac-All, à Auteuil.

« La foule, le soir, était vraiment terrible. Souvent, entre le pont de l'Alma et le pont d'Iéna, la circulation sur les quais de la Seine était impossible et arrêtée pour un temps. Je me rappelle entre autres un soir, dit Mme Mac-All, où, revenant de notre réunion à Paris, le blocus commençait même à la place de la Concorde. Chevaux et voitures étaient forcés de s'immobiliser. Il n'y avait plus trace de mouvement d'un côté ni de l'autre. Il faut dire que l'embrasement de la Tour Eiffel était dans le programme de cette soirée-là. La journée avait été surtout marquée par la présence du chah de Perse à Paris. Ayant cette foi ancrée en nous qu'on est plus en sûreté sur ses deux jambes que derrière

(1) « Il faut y ajouter, dit le Rapport, nombre de réunions d'édification (*after-meetings*), les réunions de prière quotidiennes de l'Alliance évangélique, enfin les réunions pour les Anglais, les Espagnols, les Italiens et les Juifs. Notre collègue, M. le Dr. Henry J. Benham, s'était chargé de la *surintendance* de ces réunions, auxquelles il s'est consacré chaque jour avec un dévouement aussi complet que désintéressé. N'oublions pas non plus M. Dundas Chauntrell, qui déjà, lors de l'Exposition de 1878, avait rendu de si grands services à la salle évangélique, place du Trocadéro, et qui, plus tard, après l'extension de l'œuvre à Bordeaux, remplit les fonctions de Directeur bénévole avec le plus grand tact et non sans succès. »



les quatre de n'importe quel animal, nous avions voulu, à la descente du train, regagner à pied notre logis. Mais il n'y avait pas moyen, tant nous étions étroitement comprimés. Dans ce moment d'immobilité, nous entendîmes un joyeux gamin qui, la tête penchée hors de la portière, criait facétieusement : « Ah! le voilà, le chah de Perse! Quel beau *chat!* »

A côté des joies qu'elle apporta avec elle (1), l'année 1889 fut attristée par les nombreux deuils dont eut à souffrir la Mission. Citons parmi les principaux : Dr Horatius Bonar, Dr Somerville, professeur Elmslie, Rosseeuw Saint-Hilaire et Eugène Bersier. Le 18 novembre, les dernières paroles de M. Bersier, dans sa prière, boulevard Barbès, avaient été : « Que chacun de nous puisse dire : Non pas ce que je veux, Seigneur, mais ce que tu veux! »

A neuf heures du soir, dit le Dr Mac-All, « nous nous séparâmes après nous être serré la main. Il rentra chez lui, écrivit quelques lettres, se retira pour se reposer, et, à deux heures du matin, il se réveilla pour pousser quelques soupirs difficiles et pour mourir. » Si éloquent dans la chaire, il préfé-

(1) Mentionnons, dit Mme Mac-All, que la fin de cette année vit le mariage de notre chère et charmante amie, Miss Frances Lea, trésorière de l'*American Mac-All Association*, avec le Rév. Leander Chamberlain, D. D. A l'imitation d'un usage français, une Bible de mariage leur fut offerte par nous tous.



rait se trouver « au milieu du peuple » et Dieu a eu la bonté de lui accorder ce qu'il désirait, « mourir » en lui prêchant l'Evangile. La liste des morts, cette année, parmi les amis et les soutiens les plus dévoués de la Mission, fut extraordinairement longue.

Le 14 avril 1890, le Rév. Robert Mac-All, le cousin aimé du fondateur de la Mission, et, pendant trois ans, son honorable représentant en Angleterre, mourut subitement. Ce fut une nouvelle « grave épreuve » pour le Dr Mac-All, car le ministère béni de son parent avait fait naître de grandes espérances, et il comptait sur lui pour étendre, dans la France qui en avait tant besoin, l'œuvre d'évangélisation. Assurément, « quoique mort, il parle encore », car chaque jour nous avons des preuves du vif intérêt qu'avait excité son ministère béni. Et nous avons encore à mentionner une autre perte, celle d'un homme qui fut, au point de vue financier, peut-être un des plus grands bienfaiteurs que l'œuvre ait connus, je veux parler de M. David Paton, d'Alloa.

Le caractère *universel* de la Mission apparaît avec évidence dans le « Garden-party » tenu chez le Dr Benham, à Auteuil, le 7 juin 1889. Environ deux cents personnes y assistaient, et, dit M. Soltau :

Nous entendîmes plusieurs personnes faire la remarque que, jamais auparavant, elles n'avaient vu une telle variété

de *nations* et une telle variété de *dénominations* réunies, et qu'elles ne pensaient pas qu'une telle assemblée eût pu — ni à Londres, ni à Paris — se rencontrer sur d'autres *fondements* que ceux de la Mission Mac-All.

C'était un vrai sujet de joie pour nous. Et, chose significative, il nous aurait été impossible, si on nous avait interrogés, de dire à quelle branche particulière de l'Eglise Universelle de Christ appartenaient quelques-uns des collaborateurs!

Heureuse communauté, celle où les *ismes* auront disparu! Et pourtant, quelques mois plus tard, une grande et sérieuse épreuve nous était réservée, quand un membre, admirablement doué, qui, dès les premiers jours, s'était montré un des plus fermes appuis du fondateur, se sépara tout à coup de la Mission, simplement pour des raisons de dénomination. Le Dr Mac-All, lui, avait *toujours* agi pour l'« Union » qu'il avait toujours crue possible. Suivant les paroles d'un cantique anglais : « Oh! quelle gloire et quelle bénédiction, quand tout ce qui souffre et qui paraît mal sera englouti avec la terre et le péché! » (1).

Un autre ami inoubliable était le Rév. G. D. Cullen. Le 7 novembre 1890, il envoie d'Edimbourg

(1) Ce fut avec de vifs regrets, écrit Mme Mac-All, que nous vîmes, cette année-là, Mr. Howard Gill avec sa famille quitter Paris pour Tonbridge.

Citons ici les lignes suivantes de ce chrétien si regretté de nos églises et si richement doué qui, pendant une suite d'années, s'était réjoui de prêter son concours à l'œuvre dans la mesure

une lettre remplie des expressions les plus chaleureuses, où il rend compte d'un grand *meeting* en faveur de la Mission Mac-All tenu à Edimbourg, avec un plein succès, sous la présidence de l'éminent professeur D[r] Garden Blaikie.

Voici ce qu'écrivait le D[r] Mac-All à un jeune pasteur, à l'occasion de sa consécration :

Je regrette infiniment qu'il me soit impossible de profiter de votre aimable invitation à prendre part à votre consécration au saint Ministère demain en huit. C'est l'heure même où je suis appelé à présider la réunion de la rue Royale, et je trouve qu'il ne m'est pas possible de m'en absenter, d'autant plus que j'ai été empêché d'y aller dimanche dernier, par suite d'une affreuse migraine.

M. Anderson étant absent, en Amérique, et M. S... ayant quitté l'œuvre, ma présence, à cette occasion-là, semble être indispensable. Il va sans dire, cher ami et frère, que je suis des vôtres par l'esprit. Mon désir ardent pour vous,

où sa santé déclinante et les exigences de ses devoirs d'homme public le lui permettaient.

SÉNAT.

Paris, le 5 juin 1890.

Cher Monsieur,

J'espérais me rendre vendredi à votre invitation, mais voilà qu'un devoir impérieux me retient à l'heure même au Sénat. Je crains aussi d'être empêché dimanche, devant partir pour ***. Je regrette ce contretemps, qui m'empêche de témoigner une fois de plus ma sympathie à l'œuvre excellente que vous poursuivez, et dont j'ai l'honneur d'être le collaborateur.

Croyez à mon affectueux dévouement,

E. de Pressensé.

c'est que le Seigneur puisse se servir de vous comme d'un témoin fidèle de son Evangile, qu'il vous accorde de longues années dans ce saint ministère, que vous soyez son instru-



LE BATEAU-MISSION

ment, en amenant au Sauveur un grand nombre d'âmes précieuses! (1).

(1) Voici un extrait d'une lettre que M. Mac-All adressait à M. Louis Sautter, le 19 juin 1891 :

« Cher Monsieur Sautter,

« Nous sommes vivement peinés à la pensée que vous êtes souffrant : il est évident que vous avez trop travaillé. Mais nous aimons à croire que vous retrouverez votre santé et vos forces en vous reposant, et en respirant l'air des montagnes.

« Qu'il en soit ainsi!... »



Le 17 décembre 1891, la maison, dans la Villa Molitor, vit arriver en foule des visiteurs amis — Français, Américains, Suisses — qui venaient offrir, avec des fleurs exquises, leurs meilleures félicitations au Dr Mac-All, à l'occasion de son soixante-dixième anniversaire. Le cabinet de travail fut transformé en une serre. Et voici ce que M. Mac-All lui-même dit, dans une de ses nombreuses lettres de remerciement, la seule que l'espace nous permette d'insérer :

18 décembre 1891.

Madame Mariné J. Chase,

Je suis plein de reconnaissance pour toutes les marques de bon souvenir et de sincère affection qui me sont arrivées hier, et c'est à vous que je veux avoir le plaisir d'adresser ma première lettre, parmi les nombreuses que je voudrais pouvoir écrire. Certes, je puis bien dire que je me suis senti accablé par la *solennité* (intervalle d'un jour, 19 décembre) de la crise « les jours de nos années » déjà achevée. Jamais je n'ai senti l'éternité si près. En passant ma vie en revue, je conclus, sans hésiter, qu'aucune créature humaine n'a jamais été « aussi privilégiée » que moi. Mon enfance entière a été marquée par *tout* ce qui pouvait incliner mon cœur vers Dieu et vers Christ. Et puis, que dire de ce privilège unique, étonnant, de mes derniers jours... avoir été choisi pour être, en un certain sens, le pionnier de l'Evangile dans ce pays! Plus je réfléchis, plus je suis étonné que Dieu ait pu choisir un homme comme moi pour une telle œuvre. Il me semble que j'aurais plutôt dû être *le dernier* à recevoir un tel honneur.

Je ne puis vous remercier autant que je le voudrais pour



toutes les bonnes expressions contenues dans votre délicieuse lettre. Entre autres choses, elle me prouve que vous êtes sensible à la profonde affection que nous avons les uns pour les autres, au prix que nous attachons à votre amitié. Le vêtement nous est bien parvenu, et il est à la fois le plus seyant et le plus *commode* de tous les dons de ce genre que nous avons reçus le 17 décembre. Il est remarquable que le temps vraiment *froid* soit venu juste quelques heures après l'arrivée du paquet ; et hier soir, j'ai trouvé doux abri et agréable chaleur grâce à votre présent. Mme Mac-All l'admire tant, qu'elle voudrait, je crois, que je le porte toute la journée ; elle trouve qu' « il me va bien ». Oui, vous nous avez envoyé un souvenir qui, jour et nuit, sera un vivant témoignage de votre affection pour nous.

J'ai été profondément touché des visites, des lettres et de tous les petits cadeaux qui sont arrivés en masse (1). Mon cabinet de travail est devenu une véritable serre avec les plantes et les fleurs. Le Dr. Loba a essayé de les photographier en groupe hier. Je crains que le jour n'ait pas été suffisant. Un grand nombre de nos amis français ont été touchants dans le témoignage de leur amitié, le vénérable pasteur Dhombres, entre autres. Et aussi nos amis d'Ecosse, — le Principal Cairns, d'Edimbourg, et une longue liste de pasteurs d'Edimbourg. Mais rien ne nous fait plus de plaisir que le récit que vous nous faites de la réunion chez Lady Congleton, et du mouvement parmi les dames de Londres. Je suis on ne peut plus reconnaissant que, sous ce rapport, vous soyez si encouragée.

Mais il faut me hâter de finir. La correspondance, en ce moment, m'accable véritablement. Je vous remets ci-inclus

(1) Bien longue serait la liste qui les énumérerait tous. Citons seulement la famille Barbour. Sur les lettres venant de Bonskied, ce vrai paradis d'Écosse, M. Mac-All avait inscrit de sa main : « Archives de la Mission. »



une étiquette des paquets de conserves de Easthampton Auxiliary, vendus par la maison pour aider la Mission. Le bon M. Anderson m'a envoyé cette curiosité — la dernière nouveauté américaine Mac-All.

Le lancement du *bateau-mission* est définitivement fixé au 6 mars. Ne tenterez-vous pas la traversée de la Manche avant cette date, afin d'être avec nous pour cette occasion intéressante?

CHAPITRE IX

VINGT ANS APRÈS

1892

Le samedi après-midi, 16 janvier 1892, eut lieu une réunion de collaborateurs pour célébrer le vingtième anniversaire de la Mission, et le soixante-dixième (justement écoulé) de son fondateur. La salle de Philadelphie était décorée de plantes et de drapeaux des trois grandes nations : France, Grande-Bretagne et Amérique. M. le pasteur Hollard présidait et, avec sa gracieuse amabilité, il accueillit le Dr et Mme Mac-All, qui étaient les hôtes de la soirée. Des discours furent prononcés — non seulement des paroles de pure forme — par le vénérable pasteur Ernest Dhombres (qui, à cette heure, a reçu sa récompense); par les pasteurs Georges Appia et Hocart; par M. Louis Sautter, qui offrit au Dr Mac-All, de la part de beaucoup de souscripteurs, un portefeuille contenant 4.750 francs, et à Mme Mac-All une jolie palme et un vase de la part des dames de la Mission.

Le Dr Mac-All, profondément touché, répondit. Après avoir rappelé les premiers soutiens de l'œuvre, pasteurs et autres, qui ne sont plus de ce monde, il remercia un groupe de frères anglais et américains, représentant leurs églises respectives et de nombreuses branches de l'œuvre chrétienne,

et enfin, ses collègues actuels, et il conclut ainsi : « Je rends grâce à Dieu de nous avoir donné, en réponse à nos prières, mon cher nouveau collègue, le Rév. Dr Loba ». Il y eut aussi une lettre de félicitations du Conseil d'Administration de l'association américaine Mac-All, à Philadelphie; et une cordiale résolution du Comité de Londres apportée par le président, M. J.-J. Deacon. Nous fûmes très touchés en entendant M. le pasteur Decoppet lire les strophes suivantes, si pleines de grâce, composées par lui-même :

« Au Rév. M. Mac-All, à l'occasion du vingtième anniversaire de la Mission populaire, 16 janvier 1892 :

Me sera-t-il permis, au sein d'une chapelle,
De porter la santé du héros de ce jour?
Et de dire en mes vers tout ce que nous rappelle
Son nom que tant de cœurs disent avec amour?

Il est connu, ce nom, dans toute notre France;
Il est béni partout et partout respecté;
Depuis nos sombres jours de deuil et de souffrance,
Comme un joyeux espoir nous l'avons répété!

Vous avez tout quitté, cher et généreux frère,
Famille, amis, patrie, un troupeau bien-aimé,
Pour venir annoncer, sur la terre étrangère,
L'Évangile éternel par Jésus proclamé.

Et du Maître imitant la charité profonde,
C'est vers les plus petits que vous êtes allé,
C'est à nos ouvriers, sans espoir en ce monde,
Et trop souvent sans Dieu, que vous avez parlé.



Vous avez su trouver le chemin de leur âme ;
Ils se voyaient aimés, ils vous ont écouté !
De l'amour du Sauveur ils ont senti la flamme,
Car son reflet en vous, c'était votre bonté !

Ah ! souffrez qu'en leur nom je vous bénisse, frère ;
Souffrez que je vous dise : ils vous aiment aussi !
De leur cœur et du nôtre en cet anniversaire,
Un même mot s'échappe et ce mot c'est « merci ! »

Puissiez-vous conserver votre verte vieillesse !
Voir votre œuvre arriver à de nouveaux vingt ans,
Et, par nous entouré de respect, de tendresse,
« Du travail de votre âme » en paix jouir longtemps.

Il y eut aussi de la musique, le duo de Gounod qui s'harmonise si bien avec les vers de Racine :

« D'un cœur qui t'aime,
Qui peut troubler la paix ? »

Le lundi, 18 janvier 1892, le grand Temple de l'Oratoire du Louvre est rempli pour le service public en commémoration du même événement. Ménilmontant et Montmartre sont descendus de leurs hauteurs ; jeunes gens et vieillards sont là réunis. Jamais le vieux bâtiment, en ses jours de maison conventuelle, n'a dû présenter un tel spectacle. Le Passé et le Présent semblent se saluer à travers les siècles, — du moins, notre imagination nous le représente ainsi. — A cette occasion, cependant, le Présent a banni les revenants ; et pourtant, pas entièrement, car à un certain moment, une

statuette est dévoilée, et voici! nous voyons apparaître le quinzième siècle avant son *exit*. Non pas, cependant, le grand docteur Martin Luther, mais un jeune garçon avec une besace à sa ceinture, chantant, son livre d'hymne à la main, pendant qu'il mendie son pain, *panem propter Deum*, 1497. Cette gracieuse statuette en bronze est l'œuvre du sculpteur autrichien Beer; elle surmonte une petite pendule et porte l'inscription suivante :

A M. et M[me] Mac-All, fondateurs de la Mission Populaire Évangélique de France, les auditeurs reconnaissants, 17 janvier 1892. « Votre travail ne sera pas vain auprès du Seigneur. »

M. le pasteur Recolin préside et, après une cordiale adresse au D[r] Mac-All, suivie d'un serrement de main aussi cordial, le pasteur Th. Monod se lève, et à un signe de sa main, un grand nombre d'hommes des diverses salles de Mission de Paris se lèvent et restent debout sous la tribune, pendant que le président présente au D[r] Mac-All un album de lettres — il y en a 117 — représentant 136 salles de Mission, et contenant 5.300 signatures. Beaucoup de ces chers amis ont fait des croix, ne « *sachant pas écrire* », et d'autres ont fait les leurs aidés par une main amie — car ils sont *aveugles*. Les lettres sont aussi nombreuses que les traits caractéristiques de leurs auteurs. En voici une de Marseille, datée du 21 décembre 1891 :



STATUETTE DE MARTIN LUTHER REMISE A M. MAC-ALL

Notre situation, cher M. Mac-All, était auparavant bien triste; notre cœur était aveugle, notre vie troublée par les plaisirs du monde, surtout par l'abus des alcools, ce qui rendait notre vie de famille misérable. L'abîme de l'éternité était prêt à nous engloutir, quand nous avons été arrêtés sur cette pente fatale en entrant dans une salle de Mission où l'on parlait de Dieu. Nous avons reçu Jésus comme notre Sauveur. Aussi tous nos péchés ont-ils disparu; la vie du ciel a pris la place de celle du monde, et le bonheur celle de la misère. En un mot, la paix, la joie, l'amour de Dieu et la vie éternelle sont maintenant notre partage. Je vous remercie au nom de tous les rachetés de Christ pour avoir concouru à cette rédemption par vos travaux. Nos cœurs, pleins de gratitude, prient Dieu de vous bénir, et de vous donner une heureuse vieillesse. Signé au nom des membres de la Société Évangélique de Tempérance.

Le volume est relié en maroquin rouge, garni de *moire* rouge, et porte cette inscription :

A M. et Mme Mac-All, de la part des habitués de toutes les Salles Populaires de Paris, de la banlieue et de la province, à l'occasion du 70e anniversaire de M. Mac-All, et du 20e de la Mission Populaire Évangélique de France, qu'il a fondée. Janvier 17, 1892. « Ceux qui en auront amené à la justice, luiront comme des étoiles, à toujours et à perpétuité. »

Les affectueux souhaits exprimés dans ces lettres sont résumés, en tête du volume, en quelques strophes. L'incident auquel il est fait allusion dans la première est absolument authentique. Il eut



lieu il y a quelque quinze ans dans la salle du Boulevard Ornano, Montmartre, Paris.

A Monsieur Mac-All, fondateur de la Mission Populaire Évangélique de France (1872-1892).

Un soir de conférence, une vieille ouvrière
Disait (vous présidiez) : « Qu'importe son accent!
Il est si bon, si doux, et si compatissant! »
C'était donner la clef de votre vie entière.

Les arts et les plaisirs, sentiers semés de fleurs,
Attirent l'étranger vers notre capitale;
Mais vous, au lendemain de la guerre fatale,
Ce qui vous attira, ce furent nos douleurs.

Vous aviez entendu, comme autrefois l'apôtre,
Une voix suppliante : « Oh! viens nous secourir! »
Et dans un quartier pauvre on vous vit accourir,
Quittant votre pays pour adopter le nôtre.

Laissez-nous vous bénir, laissez-nous vous aimer,
Vous, et de vos labeurs la compagne fidèle :
Vous nous avez porté la Parole éternelle...
Notre dette envers vous ne saurait s'exprimer.

Vous avez fait jaillir l'eau de la source vive,
Sur la route poudreuse où l'on marche à pas lourds;
L'Église est descendue au bord des carrefours
Offrir le pain du ciel à la foule attentive.

On parle simplement, pour les simples d'esprit;
On prie et Dieu fait grâce à nos âmes troublées;
Combien nous les aimons, ces simples assemblées,
Où l'on chante à plein cœur le Seigneur Jésus-Christ!

De faubourg en faubourg, de Paris à la France,
Le semeur voit grandir le champ de ses travaux;
Déjà blanchit au loin l'aube des temps nouveaux...
Il verra la moisson passer son espérance.

TH. MONOD.

Le Dr Mac-All, se levant au milieu de grands applaudissements, répond :

Monsieur Recolin, monsieur Monod, et vous, mes chers frères, je me sens incapable de vous exprimer les sentiments qui remplissent nos cœurs. Je dis *nos* cœurs, car ma chère femme ne fait qu'un avec moi dans tout ce que je pourrais essayer de dire. Ai-je besoin de parler de l'émotion qui nous gagne lorsque, jetant les yeux autour de nous, nous voyons cette foule d'amis qui se pressent dans cette vaste église ? Comme nous nous rappelons — étonnant contraste ! — notre première petite réunion évangélique à Paris, il y a juste vingt ans ! Dieu soit béni pour tout ce qu'il a fait ! Nous Le prions pour vous, chers pasteurs et laïques français, pour vous, notre armée de coopérateurs, et pour les dames chrétiennes qui nous aident avec tant de désintéressement.

Il rappelle ensuite les noms vénérés de ceux qui « sont partis avant », qui avaient prêché la Parole de vie dans les salles. Puis, se tournant vers les habitués des salles de la Mission :

« Quelle n'est pas notre joie de vous voir vous presser ici autour de nous ! Je ne vous cacherai pas qu'il nous en a coûté beaucoup, il y a vingt ans, de quitter notre pays, nos amis, notre église, et de nous établir ici, où nous étions alors entièrement des étrangers. Je puis dire que personne ne prenait plus de plaisir que moi aux saintes relations qui unissent le pasteur chrétien à son troupeau. Je me rappelle très bien avoir dit à Mme Mac-All, au

moment même où nous quittions l'Angleterre : « Il faut nous préparer à nous passer entièrement de l'affection de notre congrégation, notre grande famille, pour ainsi dire. Si les classes laborieuses françaises veulent écouter la prédication du Christ crucifié, nous aurons des raisons bien suffisantes de rendre grâce à Dieu. Mais, quant à l'attachement personnel de ceux au milieu desquels nous travaillerons... c'est fini. » Comme nous nous trompions! Votre estime affectueuse a été pour nous un précieux encouragement.

« Nous sommes *nombreux* ce soir; nombreux, dis-je. Une pensée m'impressionne vivement au moment où je constate ce fait. Il y a une autre assemblée, réunie en cette même heure, la compagnie de nos chers assistants d'autrefois, qui nous ont devancés au ciel — de ceux qui ont reçu dans nos salles de Mission la connaissance de leur Sauveur, et sont morts dans Sa paix. Ils sont maintenant là où la pauvreté, la souffrance, le péché sont inconnus. Et je crois fermement que cette assemblée d'en Haut est au moins aussi nombreuse que celle qui est réunie ce soir ici.

« Eh bien! mes chers amis, ne désirons-nous pas tous que ces deux assemblées puissent, avant longtemps, devenir une seule milice céleste unie et bénie! Souffrez donc que votre vieux directeur vous prenne par la main, un par un, et vous conduise aux pieds de ce Sauveur qu'il a cherché,



pendant ces vingt dernières années, à vous apprendre à aimer. Vous qui avez longtemps fréquenté nos réunions sans prendre une résolution décisive, et vous, chers et jeunes amis, qui êtes, en quelque sorte, l'avenir de la Mission et la joie de notre cœur, dites ce soir, devant Dieu : « A partir d'aujourd'hui, Jésus-Christ est pour moi. A partir d'aujourd'hui, j'appartiens à la Famille. A partir d'aujourd'hui, je réclame une humble place dans la grande Église des premiers-nés écrits dans le ciel. »

Le lendemain, un journal de Paris disait : « Hier, nous avons eu une vraie *fête* de l'Alliance Évangélique..... Luthériens, Réformés, Méthodistes, Baptistes, Anglicans, Français, Américains, entouraient M. et Mme Mac-All sous des guirlandes de plantes vertes — une vraie famille réunie. »

Moins de deux ans après, M. Mac-All se préparait à partir pour l'Angleterre où l'appelait le souci des finances de la Mission. Voici la lettre qu'il écrivait, au milieu de ses préparatifs, à Mme Mariné J. Chase :

28, Villa Molitor, Auteuil, Paris.

1er mars 1892.

Comme je voudrais pouvoir, enfin, répondre à votre bonne lettre, et vous raconter tout ce que nous faisons ici! Mais vous m'excuserez de ne pas pouvoir le faire, accablé que je suis par tant de devoirs pressants, et obligé de pré-



parer mes rapports annuels (non encore commencés), avant de partir pour Londres (D. V.) juste dans quinze jours. J'entreprends la difficile mission de la campagne, et je compte uniquement sur la force du Seigneur pour la mener à bien. Je la vois, en ce moment, complètement au-dessus de mes forces. Mais elle semble nécessaire pour les finances de l'œuvre, et Dieu me la fera réussir. Le Dr Loba me sera d'un grand appui. Nous avons de la peine à réaliser la pensée que nous aurons bientôt le plaisir de vous voir, et le *home* à Redhill que nous avons essayé de nous représenter. La partie la plus fatigante du voyage paraît devoir commencer quand nous aurons quitté Londres : deux réunions par jour, et un grand trajet de ville à ville !

A la même, datée, cette fois, d'Angleterre :

Peckham, 1er avril 1892.

C'est notre dernier jour à Londres, et, avant de partir, je saisis un moment au milieu de mes si nombreuses occupations, pour vous dire combien je suis triste et désappointé d'être empêché, avant mon départ, de vous voir, ne serait-ce qu'un tout petit moment. Mardi, j'avais tout à fait compté passer une journée avec vous et Mme Robert Mac-All, et je m'en faisais un plaisir à l'avance. Hélas! mon vieil *ennemi* ne me l'a pas permis, et j'ai dû passer tout le temps avec mes violentes douleurs sans pouvoir rien faire. Comme je suis reconnaissant de me trouver encore debout, et, il me semble, préparé pour la dernière partie de ma tournée, celle qui est bien la plus fatigante : deux réunions hier, deux aujourd'hui, et douze dans trois villes du nord.

La *tournée* fut, en effet, fatigante, reprend Mme Mac-All, mais moins qu'elle ne nous l'avait



paru d'abord, parce que nous nous trouvions au milieu de vieilles connaissances, de bons amis de notre enfance, de notre jeunesse et de l'époque de notre ministère. La dernière étape de notre voyage fut Sheffield, et là, nous eûmes mille raisons de remercier les chers amis chez lesquels nous étions descendus, car le vieil *ennemi* fut encore notre maître, et pendant deux jours de souffrances intenses, j'eus à faire preuve de beaucoup de patience.

Le repos de l'été fut troublé à son déclin par des ennuis financiers, qui prirent fin, grâce à des avances faites à la Mission par le Dr Mac-All et par un des membres les plus dignes et les plus généreux du comité. Les nuages et les rayons de soleil alternaient. Le 12 juillet, le *Journal Officiel* de la République française annonçait ainsi la nomination du Dr Mac-All dans l'ordre national de la Légion d'honneur :

M. le Révérend Mac-All, R. W., citoyen anglais, établi à Paris depuis 1871. Créateur de conférences populaires, de dispensaires médicaux, lauréat de la Société d'Encouragement au bien. Poursuit depuis vingt ans son œuvre philanthropique avec le plus grand dévouement et le plus grand désintéressement. Services rendus à l'instruction populaire.

Le 22 juillet, M. Ribot, Ministre des Affaires Étrangères, lui écrivait en ces termes :

MINISTÈRE
des
AFFAIRES ÉTRANGÈRES

Paris, le 22 juillet 1892.

Monsieur,

Il m'est bien agréable de vous faire connaître que M. le Président de la République, voulant vous donner un témoignage particulier de sa haute bienveillance, vient, sur ma proposition, par un décret en date du 9 de ce mois, de vous conférer la croix de chevalier de l'ordre national de la Légion d'honneur. Je me félicite d'avoir été à même de faire valoir les titres que vous vous êtes acquis à cette marque de distinction, et je m'empresse de vous transmettre le brevet et les insignes de l'Ordre.

Recevez, monsieur, les assurances de ma considération très distinguée.

Le ministre des Affaires étrangères,
RIBOT.

Aucunes félicitations ne furent plus précieuses au Dr Mac-All, que celles qui lui vinrent de ses collègues, à l'occasion de cet heureux événement.

« Notre petite *tournée* dans le coin Est de l'Angleterre se fit sur un tout autre pied, dit Mme Mac-All. Notre dernière petite tournée... Oh! comme elle fut délicieuse! Sous les Cheviots, à Holy Isle et à Bamborough. Nous revînmes à Paris le 2 septembre. Une de nos « graves épreuves » à ce moment fut le départ du Rév. Dr Loba pour l'Amérique. La *Tournée* du printemps, à Londres et à la campagne, avait élevé bien haut les espérances du Dr Mac-All; il voyait l'enthousiasme



pour l'œuvre grandir, grâce au zèle et au dévouement de son collègue si longtemps désiré et attendu. A notre retour, notre ami était parti. Il y eut de graves questions à examiner, de sérieuses résolutions à prendre. Le Dr Mac-All eut vite pris son parti. Il résolut de retourner en Angleterre et de faire là de son mieux, autant que ses forces le lui permettraient, en plaidant en faveur de l'œuvre qu'il avait eu le privilège de fonder. Il n'avait pas l'intention de quitter Paris, c'eût été trop pénible. Mais il fallait, pensait-il, faire un essai, se partager entre Paris et Londres, gardant notre « home » de Paris sur un plus petit pied, et transportant la plus grande partie de nos meubles à Londres.

« C'était une très difficile question à résoudre pour le mieux, car nos cœurs avaient été fortement attirés vers tout ce qui était français, surtout pendant les deux derniers mois. Le 18 octobre, six semaines seulement après que nous avions débarqué à Calais, nous repartions pour l'Angleterre. »

En arrivant à Norwood, en octobre 1892, le Dr et Mme Mac-All firent don de 37.500 francs à la Mission, en valeurs et en espèces, somme qui devait servir de réserve dans les jours difficiles. Ces valeurs furent déposées chez des banquiers de la Mission, choisis entre eux sur une liste que M. Mac-All leur avait soumise; l'intérêt à 4 0/0 devait être payé au Dr et à Mme Mac-All, pendant leur

vie, et à leur mort, le principal et l'intérêt revenaient à la Mission. Le 6 novembre, M. et Mme Mac-All étaient à Hadleigh. Au service de communion, les paroles adressées aux assistants par leur ancien ami et pasteur touchèrent profondément les cœurs. Pour ce qui suit, il est préférable de transcrire la lettre que le Dr Mac-All écrivit aux dames de la « Philadelphia Auxiliary » de l'association américaine Mac-All.

13, Highview Road, Upper Norwood, London,
février 1893.

Chères amies chrétiennes,

A la suite d'une subite et dangereuse maladie, j'ai été contraint de renoncer aux incessants devoirs de la Mission, à laquelle, depuis vingt et un ans, j'ai consacré tous mes soins. J'ai pensé que quelques mots, adressés de l'endroit où nous nous sommes présentement retirés, pourraient être utiles, non seulement pour vous assurer de notre entier dévouement à l'œuvre, mais aussi, par la grâce de Dieu, pour raviver votre sympathie et votre esprit de prières, et vous porter, si possible, à montrer une activité encore plus grande et plus énergique au service de l'Évangélisation en France.

Mme Mac-All et moi, attristés des grandes pertes que la Mission avait éprouvées par la mort de beaucoup de ses plus généreux soutiens, avions pensé que c'était notre devoir de sacrifier, pendant une grande partie de l'année, la part que nous prenions aux réunions évangéliques du soir à Paris — que nous avions fini par aimer si fortement — afin de consacrer nos efforts à la propagation de l'œuvre d'Évangélisation, à Londres et dans toute l'Angleterre. En



prenant cette décision, nous espérions éviter la triste nécessité de fermer un grand nombre de stations, et de renvoyer de précieux coopérateurs. Nous avions gardé la moitié de notre petit *home* à Paris, et nous avions loué cette maison et y avions fait transporter nos meubles, quand, trois jours après y être entrés, une maladie terrible vint me surprendre et me réduisit à l'état de la plus extrême faiblesse. Une seconde attaque suivit la première, présentant un caractère encore plus alarmant. Après deux mois, je suis reconnaissant plus que je ne puis le dire, de me sentir suffisamment bien pour pouvoir tranquillement me remettre au service de la Mission par la pensée et par la plume. Pour ce qui regarde le grand travail public de l'œuvre et l'administration, je n'ai aucun espoir de retrouver ma force d'autrefois. Sous ce rapport, notre plan aimé doit être mis de côté. Mais ceux qui me soignent me font espérer que, dans quelque temps, je pourrai retourner à Paris, y retrouver ma place auprès de mes estimables collègues, et, en une petite mesure, reprendre quelques-unes des réunions évangéliques et pieuses que nous aimions tant. Je serai trop heureux de consacrer le peu de forces et les quelques moyens qui me restent à l'œuvre que j'ai entreprise et que je considère comme le plus grand privilège de ma vie. Comme je l'ai souvent dit en plaidant la cause de la Mission, si j'avais cent vies à ma disposition, je serais heureux de les consacrer toutes à l'œuvre d'évangélisation, pour gagner la France à Christ.

Nous entrâmes, dit M[me] Mac-All, dans notre maison de Norwood le 15 novembre; le 16, le D[r] Mac-All parla sur la Mission à la salle d'école Clifton Road Church, Peckham; le 17 novembre, à Mildmay, il assistait à une conférence donnée par le cha-



noine Girdlestone; et le 18, il tomba gravement malade. Le 21 novembre, il était incapable de lire sa correspondance, et fut contraint de renoncer à tous ses engagements. Des réunions circulaires avaient déjà été annoncées pour Londres, Bath, Eastbourne et Leeds. Le 20 décembre, il se sentait mieux, tellement mieux, qu'il put assister à une réunion dont le but était de souhaiter la bienvenue au nouveau ministre de Saint-Andrew, et d'adresser des adieux sympathiques à celui qui se retirait; le 18, il assista au service du matin à Saint-Aubyns; le 23, il sortit, prit froid, se sentit plus mal et le 31, la veille du nouvel an, fut plus bas qu'il n'avait jamais été. Le 2 janvier, il allait « un peu mieux »; le 3, un ami le trouva assis dans son cabinet de travail, et, le 4, « la nuit fut très bonne ». Dieu—pouvons-nous en douter, et nos cœurs n'en sont-ils pas remplis de reconnaissance? — Dieu exauçait avec bonté les prières que la Mission lui avait adressées, dans la réunion du vendredi, réunion qui, comme le dit le D[r] Mac-All lui-même, se signala « non seulement par un plus grand nombre d'assistants, mais par un accroissement incomparable de ferveur et d'affection ».

Voici un télégramme plein d'encouragement daté du 6 janvier :

« Réunion extraordinaire de tous les collaborateurs d'hier. Comptez sur affections et prières.



Télégramme proposé par pasteurs Gust. Meyer et Greig » (1).

Et ce n'est pas seulement de Paris que des messages aussi encourageants nous parvenaient : la sympathie exprimée par les chrétiens de Norwood nous était bien précieuse. Si ces pages viennent à

(1) Voici la réponse que M. Mac-All fit à ce télégramme :

Chers collaborateurs et chères collaboratrices en J.-C.

Nous sommes vivement touchés par votre aimable pensée en nous faisant parvenir, samedi dernier, un tel message d'affection et de sympathie.

Les paroles divines sur lesquelles vous attirez notre attention sont admirablement choisies.

Quant à moi, je me trouve véritablement dans la faiblesse extrême. Puisse la force de notre divin Maître s'accomplir dans cette faiblesse! Je le bénis de ce qu'Il me rend capable de vous écrire ces quelques mots, et surtout de ce qu'Il nous est permis d'espérer nous retrouver encore une fois au milieu de vous et dans nos chères réunions, pendant le printemps.

Ai-je besoin de vous assurer que nous sommes toujours des vôtres par l'esprit? L'œuvre que nous avons tant soignée depuis de si longues années nous semble maintenant plus chère que jamais.

Au milieu de tout ce que nous avons été appelés à souffrir, la pensée de votre affection et l'assurance que vous vous êtes souvenus de nous dans cette réunion de vendredi, ont été pour nous une consolation infiniment précieuse.

Nous vous conjurons donc, amis bien-aimés, par notre Seigneur Jésus-Christ et par la charité de l'Esprit, de combattre avec nous dans les prières que vous ferez à Dieu pour nous, afin que nous arrivions chez vous avec joie, si c'est la volonté de Dieu, et que nous nous consolions avec vous.

« Que le Dieu de paix soit avec vous tous! »

R.-W. Mac-All.



tomber sous les yeux des personnes qui, aux jours d'épreuve, ont si délicatement pensé à « ceux qui étaient fatigués et chargés », nous désirons qu'elles reçoivent ici l'assurance que leurs attentions si pleines d'affection ne seront jamais oubliées.

C'est un trait charmant du caractère du Dr Mac-All qu'il n'y avait en lui rien de morbide; il avait trop de vitalité pour se laisser abattre et pour succomber sous le poids des jours sombres. Sans doute, il lui arrivait quelquefois de se décourager un peu; mais cela ne durait jamais longtemps. Si seulement il apercevait un peu de ciel bleu devant lui, la promesse de succès dans n'importe quelle œuvre il entreprenait, il y persévérait doucement et fermement jusqu'au bout. Il savait aussi comment tirer le meilleur parti de toutes choses. Je me rappelle les vifs reproches qu'il adressa à une personne qui parlait avec dénigrement d'une situation dont on examinait le pour et le contre. Il dit : « Vous, vous seriez capable d'arracher toutes les fleurs! » Ce don le maintenait jeune. Deux chers et jeunes amis, le frère et la sœur, passèrent une soirée avec nous pendant notre séjour à Norwood. En arrivant à la maison, le garçon dit : « Mère, quand je suis avec le Dr Mac-All, je ne puis croire qu'il soit *vieux*, il est si jeune! il est vraiment plus jeune que moi à certains égards! » Il y avait aussi les enfants de quelques bons voisins qui entraient chez nous

quelquefois. Jamais nous n'oublierons la remarque du Dr Beard, après la réunion qui eut lieu le soir, à Auteuil : « Le Dr Mac-All parut plus jeune la durée d'une semaine. »

Le ministère du Rév. George Martin était très apprécié du Dr Mac-All, et il est à remarquer que, le 8 janvier, une semaine seulement après l'atteinte de sa grave maladie, il put assister au service du matin à Saint-Aubyns, ce qui faisait quatorze *assistances* dans l'espace de trois mois, en y comprenant quelques-unes à Saint-Andrew et diverses autres le soir. Le 26 mars, il assista deux fois au service divin à Douvres, échangeant, à l'issue, quelques bonnes paroles avec les pasteurs, et disant qu'il lui tardait d'être à l'œuvre, parce que « le temps était court ».

Bien que notre séjour en Angleterre eût été très court, le Dr Mac-All avait pu former deux bons groupes auxiliaires : l'un à Norwood, qui prit naissance sous notre toit, le 10 février (1); l'autre à

(1) Le Révérend R.-S. Ashton fut, dès le commencement, son frère d'armes. Nombreuses et géniales furent les lettres échangées entre le secrétaire de la Société continentale évangélique et le fondateur de la Mission Mac-All.

Les visites de tournée nous étaient des plus utiles et encourageantes; il remplaçait très aimablement M. Mac-All en cas d'absence, et nous nous rappelons bien son aide fraternelle à l'époque de l'ouverture des salles de Lyon. En 1893, le 24 février, il vint voir son ami à Norwood — combien nous prévoyions peu alors, que dans quelques mois, nous verrions ces fidèles ouvriers réunis sur le rivage céleste.



Croydon, le 4 mars. Il avait pu aussi visiter des amies à Clapham, et le Dr et Mme Süss Hahnemann.

C'est à cette époque qu'il donna à la formation du supplément de nos Cantiques, les soins les plus patients et les plus fatigants.

La lettre suivante était adressée à M. Théod. Monod :

23 février 1893.

Le croiriez-vous, je guette anxieusement l'arrivée de chaque courrier, m'attendant à recevoir une autre feuille remplie de critiques sévères, mais hélas! justes. Je suis même prêt à faire bon accueil à la verge! Vous comprenez ce que je veux dire : notre imprimeur ne pourra pas continuer son travail avant que j'aie reçu vos remarques sur les autres hymnes qu'il a en préparation.

Je recommande à votre tendre miséricorde les malheureux auteurs d'hymnes et Mme Mac-All, qu'on a de la peine

« Un ami après l'autre nous quitte. » Le Rév. Howard Gill, chapelain à l'ambassade d'Angleterre, 1883-1890, — fut le suivant qui fut rappelé par Dieu. Ici encore nous avons à mentionner la mort d'un autre brave soldat du Christ, qui fut toujours un ami et qui, par amour pour M. Mac-All, fut membre du conseil de la Mission. Deux noms encore de zélés serviteurs du Seigneur : le Rév. William Gibson et, le dernier de tous, le vénéré Ernest Dhombres.

Robert-Whitaker Mac-All; mai 1893.
Robert Stone Ashton; septembre 1893.
Howard Gill; juin 1894.
William Gibson; août 1894.
Ernest Dhombres; décembre 1894.



à calmer quand on est obligé de mettre de côté ses airs favoris, parce que les paroles ne sont pas ce qu'elles devraient être. Mais, croyez-moi, je suis persuadé que vous nous rendez un réel service en ceci. Notre aimable imprimeur écossais m'écrit spirituellement, en réponse aux excuses que je lui avais faites, de le tant ennuyer, avec tant de corrections : « Dites à M[me] Mac-All qu'elle va chez sa couturière et se fait prendre mesure pour une robe; quand la robe vient, elle ne va pas. Elle la renvoie pour la faire arranger; de nouveau on l'envoie à la maison, très peu améliorée. Alors la dame dit : « Je ne puis pourtant pas ennuyer la couturière une troisième fois, » et elle se décide à porter la robe avec déplaisir, ou bien la met de côté sans la porter. »

N'est-ce pas là un brave Écossais? Je suis plein d'admiration pour lui. Dans l'attente anxieuse de votre *envoi*, je suis toujours votre fidèle ami.

R.-W. MAC-ALL.

Le docteur croit que je pourrai faire le voyage de Paris dans une semaine ou dix jours, de sorte que nous serons partis, et à notre poste favori, D. V., quand vous viendrez en ville.

Après être restés cinq jours à Douvres, nous fîmes la traversée de la Manche, le 28 mars 1893. La mer était calme, et M. Greig raconte ainsi l'arrivée à la gare du Nord :

« Comme un cadeau de Pâques, il nous est revenu, et presque comme une personne ressuscitée des morts. Un télégramme avait annoncé son arrivée à la gare du Nord, le mardi soir; et quand la foule



des arrivants eut un peu diminué, nous l'aperçûmes s'avançant lentement le long des plateformes si connues, les yeux grands ouverts, les oreilles attentives, observant bien tout ce qui l'entourait, comme s'il cherchait à s'assurer qu'il était réellement de retour à Paris, de retour sur son champ de bataille. Quand il se fut assis sur les coussins de la voiture, où, avec toutes les précautions imaginables, son cher ami M. Rouilly l'avait conduit, c'est, pour ainsi dire, avec triomphe que de sa voix fatiguée il nous invita avec bonté à l'accompagner tout de suite à sa maison d'Auteuil.

« Bien peu oublieront la réunion de prières de la rue Royale, trois jours après, le Vendredi Saint. En partie à cause du jour, qui est jour de fête à Paris, en partie parce que la nouvelle de l'arrivée du Dr Mac-All s'était répandue, l'assistance était plus nombreuse que de coutume, et remplissait presque la salle, et quand, peu après cinq heures, la figure aimée apparut, qu'on le vit s'avancer comme autrefois, le chapeau à la main, vers la nef, un frisson parcourut toute l'assemblée, et bien peu de paupières restèrent sèches.

« Il commença immédiatement à s'occuper des affaires de la Mission, écrivant des lettres, formant des plans, présidant des comités, visitant même ses chères salles de la Mission. En vain nous protestâmes ; il ne voulait pas se ménager ; et peut-être, la joie qu'il éprouvait de travailler encore

pour son Maître, fit-elle plus que contre-balancer la fatigue et les préoccupations. »

Nous eûmes le plaisir, en rentrant « chez nous », de trouver ces accueillantes paroles :

7, rue de la Cerisaie,
27 mars 1893.

A vous la bienvenue dans votre *home* français — votre vrai *home*, chers amis! Je me hâte de vous retourner les deux épreuves : (1) 393, Fisch — sans changement. Ce que j'ai déjà fait la semaine dernière; mais j'imagine que vous n'étiez plus à Norwood, quand mon envoi y est arrivé. Laissez voler les mots sur les ailes de la musique! (2) 38. Sauvé par Palestrina, *un peu retapé* (dans le dos).

Votre bien dévoué,

THÉODORE MONOD.

Il y aurait de curieuses histoires à raconter sur les *Cantiques* du Supplément, quelques-unes assez drôles.

L'aimable message qu'on va lire a été envoyé au nom des pasteurs assemblés pour les « réunions de mai ».

A monsieur le Rév. D[r] Mac-All,

Soixante et un pasteurs de Paris, des départements et de l'étranger, réunis ce jour à un déjeuner amical à l'occasion des conférences pastorales générales, se font, sur la proposition de M. le pasteur Dumas, un vrai plaisir d'envoyer à monsieur Mac-All leurs vœux pour sa santé, et le prient d'agréer la cordiale assurance de leur satisfaction de



le savoir de nouveau dans *leur* pays de France, dans *leur* Paris, à lui et à eux. D'un même cœur, ils demandent à Dieu de garder et de bénir cet ami vénéré. En leur nom,

F. MOURON.

Un toast ayant aussi été porté aux femmes des pasteurs, madame Mac-All nous fera la gracieuseté de vouloir bien croire qu'elle est pour une large part dans cette affectueuse *address* à monsieur Mac-All. Paris, ce 19 avril 1893, cinq heures de l'après-midi.

Voici la réponse du Dr Mac-All :

28, Villa Molitor, 20 avril 1893.

Cher monsieur et frère,

Je vous remercie bien sincèrement de m'avoir envoyé l'expression d'affectueuse estime de la part de la réunion pastorale. Je n'ai pas besoin de vous assurer que ce témoignage fraternel m'est *bien précieux*. Je suis encore extrêmement faible et souffrant, mais je me réjouis beaucoup d'avoir pu retourner à Paris et à l'œuvre qui m'est si chère. Mme Mac-All est très reconnaissante pour l'expression d'amitié envers elle que vous avez eu également l'obligeance de nous faire parvenir.

Votre bien dévoué,

R.-W. MAC-ALL.

Ainsi passaient les jours, et le Dr Mac-All, l'esprit toujours en travail, cherchait les moyens de remédier aux difficultés présentes. Aussi plein de ressources que jamais, il exposa deux fois ses plans au Comité; mais son cerveau, selon ses propres paroles, « faisait dans le même temps trois fois le travail ordinaire ».

Lorsqu'on parcourt les notes inscrites dans son portefeuille, durant ces jours, on ne peut sans émotion lire ce mot souvent répété : *Différé*, indiquant un projet qui, hélas, ne devait pas se réaliser. Il se faisait un plaisir d'aller passer l'automne et l'hiver dans le sud de la France; mais son Père céleste avait en réserve de meilleures choses pour lui.

Jetons un regard en arrière sur le travail accompli depuis 1893 — simplement au point de vue de la correspondance. De janvier au 3 mai 1893 : lettres reçues, 636; lettres et articles écrits, 743; de ceux-ci, 131 concernent le supplément au recueil d'Hymnes, — c'est-à-dire lettres, cartes, corrections d'épreuves — et 74 concernent les groupes auxiliaires (*auxiliaries*) américains. Et depuis son retour à Paris, il avait cinq fois présidé, selon sa coutume, les réunions de l'après-midi du dimanche dans la salle Philadelphie. Il était allé une fois au boulevard Barbès, une fois à la Villette, deux fois à la réunion de prières du vendredi. Le 2 mai, il se rendit à la rue Royale [1], et occupa le fauteuil comme d'habitude, à l'occasion d'une importante discussion financière. « Nous lui dîmes tous adieu, raconte M. Greig, en exprimant la crainte qu'une aussi longue séance n'eût été trop fatigante; mais il nous rassura avec son bon sourire habituel, et

(1) En route, il dit à M. Soltau qui l'accompagnait : « Il y a deux choses sur lesquelles nous devons être absolument fermes : le caractère évangélique de nos orateurs et l'observation du dimanche. »



aucune crainte particulière ne vint troubler nos cœurs. » Le 3, il était souffrant. Huit jours devaient s'écouler encore. Quand le dernier arrivera, il demandera qu'on le laisse seul, comme avaient fait son père et sa sœur.

CHAPITRE X

EN DOUBLANT LE CAP. AU REVOIR

C'est ainsi qu'il s'endormit, paisiblement, comme un enfant dans les bras de sa mère ; il vit son Sauveur s'approcher et l'attirer doucement vers lui, en laissant sur ses lèvres l'empreinte d'un divin sourire, comme une fleur du paradis. Ce fut le jour de l'Ascension, le 11 mai 1893, à huit heures et demie du soir, qu'il entra dans son repos.

Paris resplendit sous les rayons d'un soleil de printemps ; les arbres du boulevard et des avenues dressent leurs rameaux verdoyants vers un ciel sans nuage, mais bien des cœurs sont dans la tristesse. L'ami des *ouvriers*, de tous ceux qui sont isolés et travaillent dur, a cessé de vivre. Celui que les journaux appelaient l'*homme de bien*, le vénérable Robert-Whitaker Mac-All vient de descendre dans la tombe. — Le *Journal des Débats*, en annonçant la nouvelle de sa mort, dit que *sa cordialité gagnait tous les cœurs*.

Il ajoute : « Nous avons raconté comment il avait été conduit à fonder en France une œuvre à la fois religieuse et philanthropique en même temps que populaire. Il était devenu tout à fait Français de cœur. » Le journal le *Matin* écrit : « *Il aimait passionnément son pays d'adoption* ». Tel fut l'hommage que les journaux parisiens rendirent à son

caractère. Il avait commencé tard et à un âge relativement avancé son grand travail d'évangélisation missionnaire, mais il vécut assez longtemps pour voir la petite étincelle qui avait jailli sur les hauteurs de Belleville *allumer* un vaste incendie. C'est ainsi qu'à sa mort on comptait, en France, jusqu'à cent trente-six petits foyers de lumière et de vie, comme résultat béni de ses efforts persévérants.

Quelques semaines après son retour d'Angleterre où il s'était rendu, au mois de mars, pour y plaider la cause de la Mission, il s'était remis au travail, bien qu'affaibli et fatigué. Le 30 avril, il avait pu présider encore, non sans effort, une réunion à la rue Royale, et assister au culte anglais le soir. Il en avait éprouvé une grande joie ; trop faible pour pouvoir adresser à chacun un mot à la sortie, il avait levé les mains comme pour donner la bénédiction, puis la porte s'était refermée sur lui. Ce devait être le dernier acte de son ministère. Le 2 mai, il avait pu assister encore à un Comité important. Puis étaient venues huit longues journées d'accablement et de souffrances, supportées avec une patience et une résignation admirables. Sur son lit de mort, ne pouvant plus parler, il répondait par signes aux paroles d'encouragement que lui adressaient les amis chrétiens rassemblés autour de lui. La fin arriva comme une vague qui vient mourir doucement sur le rivage. Il avait vivement désiré mourir à Paris, au milieu de ses fidèles compagnons

d'œuvre. Son corps repose auprès de celui de Théophile Dodds, et sa veuve a voulu qu'une place d'attente restât pour celle qui fut sa compagne et travailla à ses côtés pendant quarante-trois ans, en attendant que l'heure de la réunion sonne aussi (1).

Dix-huit mois auparavant, on avait célébré, dans le temple de l'Oratoire, le double anniversaire de la vingtième année de la fondation de la Mission et du jour de naissance de M. Mac-All, qui venait d'atteindre ses soixante-dix ans. Le lundi, 15 mai 1893, le même temple se remplissait de nouveau pour une solennité d'un genre bien différent. Ce n'étaient plus les joyeux témoignages de sympathie et de félicitations arrivant de tous les coins de la France, mais la tristesse morne d'une immense assemblée entourant son cercueil et lui disant, tout en larmes, un dernier adieu.

Les salles de réunion, les ouvriers de la Mission, le Comité et les amis du défunt, avaient envoyé à la maison mortuaire une si grande quantité de fleurs

(1) Décision trop hâtive, hélas! et qui a dû lui causer par la suite de poignantes angoisses ; car, la pierre étant presque couverte de l'inscription de notre bien-aimé collègue, G.-T. Dodds, n'admettrait guère que le nom de son mari et quelques lignes de plus. Elle (Mme Mac-All) a donc acheté une concession au Père-Lachaise, en décembre 1893. Le lieu sera marqué par une croix archaïque à laquelle M. Aug. Rey, jeune et généreux ami de M. Mac-All, a voulu consacrer son beau talent d'architecte, tandis que le site a été choisi par M. Frédéric Christol, se souvenant des réunions de la première heure au boulevard de Ménilmontant.



qu'on ne savait plus où les mettre. Voici deux ouvriers en blouse qui apportent une couronne provenant de la salle de Grenelle et la déposent à ses pieds avec les signes du plus profond respect. Deux femmes, sans se soucier du fait qu'une matinée perdue pour elles est un repas de moins, arrivent aussi, au nom d'un autre groupe. Et c'est ainsi qu'on voit défiler les riches et les pauvres, témoignant, les uns comme les autres, de la douleur profonde qui s'étend, comme un voile de deuil, sur leurs cœurs. Puis on entend le pas saccadé des militaires, et une vingtaine de soldats prennent position sur l'allée de la Villa Molitor. Son titre de chevalier de la Légion d'honneur lui avait valu cette marque de respect de la part des autorités. Les cantiques chantés autour de son cercueil arrivent jusqu'aux oreilles des soldats, à travers les fenêtres qu'on a laissées toutes grandes ouvertes, conformément au désir exprimé par Mme Mac-All. Puis, quand le cortège sort de la maison, les soldats portent les armes jusqu'au moment où il a disparu à l'horizon. La croix de la Légion d'honneur orne le cercueil au milieu des robes pastorales, dont l'une, en soie, avait été portée par son père, à Manchester, plus de soixante ans auparavant.

Nous traversons à pas lents les rues bruyantes, et arrivons au delà de la tour Eiffel, après avoir franchi la place de la Concorde; ouvriers, hommes



d'affaires, écoliers, tous se découvrent en voyant passer le catafalque tout couvert de fleurs; dans les rangs on entend murmurer un nom : *Mac-Call.* C'est par habitude sans doute qu'on ôte ainsi son chapeau, mais c'est une fort belle coutume qui rappelle la solennité de la mort et apporte un témoignage de sympathie à ceux qui pleurent. Les palmes, entrelacées avec le ruban tricolore au-dessus du cercueil, sont comme un emblème des victoires remportées dans cette œuvre d'évangélisation populaire. On a souvent appelé le temple de l'Oratoire la *cathédrale protestante* de Paris; c'est Napoléon Ier qui l'a donné à l'Eglise réformée de la capitale. Tout l'édifice, jusqu'aux tribunes les plus élevées, était rempli d'une foule émue, en tenue de deuil; des larmes coulaient de bien des yeux; plus d'un des assistants était resté debout pendant plus de trois heures. Bien que le service ne commençât qu'à deux heures et demie, il y avait, dès dix heures, des gens qui attendaient l'ouverture des portes. Les plus pauvres habitués des salles de conférence (et il y en avait des centaines) s'étaient mis en deuil. Une femme entendant quelqu'un s'écrier : Quelle foule! répliqua : « Il y en aura bien plus encore *là-haut* pour venir à sa rencontre! » Après un silence solennel, M. le pasteur Decoppet prononça l'invocation, puis deux mille voix entonnèrent le vieux cantique connu : « Sainte Sion, ô patrie éternelle! »

Parmi les services que la Mission populaire a rendus au protestantisme français, on peut signaler celui qui consiste à l'avoir enrichi du Recueil des cantiques populaires recueillis et publiés sous la direction de M. Mac-All et de sa compagne. Quelques-uns de ces cantiques, on le sait, sont de lui, et c'était un spectacle bien touchant que d'entendre ces hommes et ces femmes des réunions chanter les paroles qu'il avait composées lui-même, et où il est question de la belle patrie céleste où la douleur ne pénètre plus.

Après le chant du cantique, M. le pasteur Théodore Monod, de sa voix claire et bien timbrée que l'émotion rendait encore plus pénétrante, raconta quelques épisodes de la vie et de l'œuvre de « son cher et vénéré frère en Jésus-Christ » ; après lui, le pasteur Noyes exprima, au nom de l'Eglise anglaise, la vive admiration de la colonie britannique de Paris pour sa personne et la grande œuvre qu'il avait accomplie. M. le pasteur Hollard traduisit le sentiment unanime en s'exprimant comme suit : « C'est aujourd'hui une journée de profonde tristesse, mais faisons en sorte que ce ne soit pas un jour d'ingratitude ! Rappelons-nous le beau don que Dieu a fait à la France par l'entremise de son fidèle serviteur. » M. le pasteur Appia prit ensuite la parole : « Il y a quinze jours, dit-il, j'ai eu le privilège d'assister à la dernière réunion présidée par lui. J'aime à me le représenter, assis

devant la petite tribune de la rue Royale, où, comme autrefois, il était à l'œuvre et paraissait plus fort et mieux portant qu'il ne l'était en réalité. J'aime à le revoir par la pensée, debout à cette place, à l'entendre indiquer, d'une voix quelque peu affaiblie, les numéros des cantiques, et annoncer les orateurs inscrits; fidèle au poste comme un soldat français un jour de bataille, ou un capitaine anglais commandant la manœuvre au milieu de la mer en courroux. »

Le Rév. A.-D. Philps apporte, à son tour, un message de sympathie au nom de l'Union congrégationaliste d'Angleterre et du pays de Galles. Il dit combien les chrétiens anglais s'étaient montrés reconnaissants pour les honneurs accordés à M. Mac-All par le gouvernement et pour l'affection dont la nation française l'avait entouré. Le vénérable pasteur Hocart termina par la prière.

Le service s'acheva comme c'est l'usage à Paris. L'assemblée resta assise, tandis que la veuve, accompagnée de ses parents et de ses amis, venait se placer près de la porte de sortie, de manière à ce que chacun pût lui serrer la main au passage. Pendant plus d'une demi-heure la foule s'écoula en lui serrant la main et en pleurant. Riches et pauvres se trouvaient là réunis et confondaient leur douleur. Des femmes l'embrassaient à plusieurs reprises; plusieurs d'entre elles lui murmuraient à l'oreille des paroles chrétiennes d'encouragement : « Je lui

dois tout. Vous ne serez jamais seule, madame! Jésus pleura. Je ne vous laisserai pas orpheline. Il est maintenant au ciel. » La rue en face de la porte de sortie était pleine de curieux. Après avoir reçu de quatre à cinq cents de ces témoignages de sympathie, nous montâmes dans les voitures de deuil pour l'accompagner dans son dernier pèlerinage, à Passy. Des centaines de personnes suivaient à pied ; puis venait une longue file de voitures, de telle sorte qu'autour de la tombe il y avait encore une assistance très nombreuse. M. Louis Sautter prononça au cimetière quelques paroles de tendre souvenir et d'actions de grâce pour cette vie si belle et cette œuvre si magnifique; puis on chanta le cantique connu :

« Pour toujours avec Lui. »

M. Anderson prit aussi la parole et, dans un langage familier et impressif, s'écria : « Cher président, ami et fondateur de la Mission, adieu, au revoir! *A Dieu* en attendant que nous nous retrouvions là-haut! » M. le pasteur Vincent pria ensuite et M. le Rév. Charles Greig donna la bénédiction (1).

Et maintenant, qu'ajouterons-nous pour juger cet homme et cette œuvre ?

M. Mac-All, justement parce qu'il n'a voulu être

(1) Extrait du compte rendu de l'*American Mac-All Record.* Annie Philps. Juillet 1893. On trouvera les discours à l'Appendice.



qu'un homme qui s'offre et se donne pour servir Dieu et servir ses frères, à commencer par les plus petits et les plus dédaignés d'entre eux : les étrangers, les païens, les samaritains, les communards de Belleville; justement parce qu'il n'a eu qu'un but : suivre Jésus-Christ, faire la tâche que son Maître mettait devant lui, la faire à la gloire du Maître et non du serviteur, en vue de la Patrie céleste et de l'Eglise universelle invisible, non pour les intérêts de sa patrie ou de son Eglise particulière; à cause même de cela, à cause du désintéressement parfait, de l'oubli de soi-même, du renoncement de son serviteur, Dieu lui a donné un nom, une gloire, un succès, une moisson d'âmes, de pleins champs d'épis dont il retrouve, à cette heure, liées dans le ciel, dans les greniers du Père, les gerbes drues qu'il a eu la joie de lier sur la terre.

O le bon et fidèle serviteur! O la belle vie utile, bénie et pleine! O le bon et fortifiant exemple qu'il nous laisse! Bénissons le Père qui nous l'a donné, et qui ne l'a repris à lui qu'après sa journée achevée ; et quand il avait si bien gagné le droit au repos dans l'une de ces demeures du « Home » céleste où son Maître (ô bonté!) lui avait d'avance préparé lui-même sa place.

C'est là, désormais, inscrit dans ce « chœur sacré » des saints et des bienheureux qui « louent l'Agneau » et le Roi des rois, qu'il continue, avec

des transports nouveaux et des symphonies plus belles, ces beaux cantiques qu'il aimait à composer sur la terre, et qu'il accompagnait de sa voix mâle et grave dans les réunions populaires qu'il avait fondées. Tel celui-ci, qui est de lui, et qu'il réalise à cette heure :

Sion, belle cité des cieux,
O beau séjour des bienheureux,
Revoir éternel sans adieux,
Tu resplendis devant nos yeux!

Sainte maison de notre Père,
Sainte amitié du divin Frère,
Saint paradis plein de lumière,
Sainte demeure hospitalière !

Glorieux trône du Seigneur,
Glorieux don du Rédempteur,
Glorieuse œuvre du Sauveur,
Glorieux et parfait bonheur!

Douce retraite après l'orage,
Doux repos après le voyage,
Doux port de la céleste plage,
Doux abri sur le beau rivage!

Quand je mourrai, — devant mes yeux,
Au moment des derniers adieux,
Ouvre ton abri bienheureux,
Sion, sainte Cité des cieux!

Aujourd'hui son vœu est exaucé et au delà, sans doute, de tout ce qu'il rêvait de gloire, de félicité, de splendeur. Il entrevoyait, il voit. Il espérait, il

possède. Il croyait, il tient. Il aimait, il aime encore mieux, dans une plénitude de cœur, avec une mesure comble de paix, une coupe débordante de joie et d'enthousiasme. Que souhaiteraient pour lui sa bien-aimée veuve, ses plus chers amis? Ceux qui l'ont le plus aimé, le plus entouré de soins, ceux qui eussent le plus volontiers donné de leur part de vie terrestre pour le conserver plus longtemps ici-bas, voudraient-ils maintenant, si même ils le pouvaient, le rappeler d'auprès de Christ, « ce qui lui est beaucoup meilleur »?

Il se repose de ses travaux, mais ses œuvres le suivent. Et ces œuvres-là, étant des œuvres de vie, ayant donné des fruits de conversions, de ces nouvelles naissances par qui se communiquera la vie spirituelle d'où sortiront d'autres nouvelles naissances à l'infini — cette œuvre durera sur la terre autant que la terre elle-même. Et, dans le ciel, comme il est écrit, « ceux qui en auront amené plusieurs à la connaissance brilleront comme des étoiles, à toujours et à perpétuité ».

Nous n'avons pas de doute non plus pour l'avenir de la Mission qu'il a fondée et qui, plus que jamais, gardera son nom. Cette œuvre vivra parce qu'elle est de Dieu, selon le cœur du Père, et qu'elle porte en elle-même, avec le témoignage de Jésus et l'esprit de prophétie, le sceau de l'adoption divine. Quand il a quitté, comme autrefois Abraham, « son pays, sa famille et sa parenté » pour venir en

ce pays de France que Dieu lui avait montré, où, par la voix d'un ouvrier de Belleville, comme autrefois à Paul, par la vision d'un Macédonien, Dieu lui avait dit : « Passe et va les secourir » ; quand il a accepté de renoncer à son Eglise, à ses conforts, à ses relations, de « perdre sa vie dans ce monde », pour suivre et servir son Maître, il a été, dès cette heure, consacré « homme de Dieu ». De même l'œuvre qu'il a faite, cette Mission dont le développement a été lent et sûr et la croissance constante, pareille à celle du grain de sénevé ou du grain de froment qui, « s'il ne tombe en terre et ne meurt, reste seul, mais s'il meurt porte beaucoup de fruit », cette Mission, par qui des aveugles ont recouvré la vue spirituelle, des sourds ont entendu la Parole de Dieu, des boîteux ont redressé leur conduite, des morts (morts dans leurs fautes et dans leurs péchés) sont ressuscités, et par qui, dernier trait, « l'Evangile a été annoncé aux pauvres », cette Mission a tous les caractères d'une « Œuvre de Dieu ».

Aussi longtemps qu'elle gardera ces caractères, elle vivra ; comme un arbre planté le long des ruisseaux d'eau et qui donne ses fruits dans sa saison, elle croîtra encore, et poussera des rameaux et des jets vigoureux, et les oiseaux du ciel nicheront dans ses branches.

M. Mac-All, avons-nous dit déjà, a été suscité comme un apôtre à la France à l'heure de sa

détresse, en cette heure sombre où son étoile obscurcie semblait sur le point de tomber dans la nuit de l'abîme. Il est venu, ce « bon Anglais », comme le « bon Samaritain » de la parabole, panser nos plaies morales, en y versant l'huile et le vin de la parole de relèvement et de charité.

Comme les Juifs le disaient du centenier romain de Capernaüm, il « a aimé notre nation » et, de tout son cœur, a voulu et demandé à Dieu son salut. Or, puisque Dieu l'a envoyé vers nous, c'est que Lui aussi aime notre nation et veut la guérir, la sauver, lui rendre la vie. Il a chargé son serviteur, comme un jardinier fidèle, de semer cette petite graine de la Mission populaire et de veiller sur sa première pousse.

Le bon jardinier s'est acquitté de sa tâche, et maintenant que la plante a grandi et peut se passer de tuteur, Dieu a rappelé le jardinier.

Mais si Dieu destine cette plante, comme il est permis de le croire, à devenir un plus grand arbre encore, un vigoureux spécimen de cet Arbre de vie, dont les feuilles sont pour la guérison des nations, nous pouvons nous attendre à voir son tronc grossir et ses rameaux se multiplier jusqu'à ce qu'ils ombragent la France entière. A ce moment seulement, l'œuvre de la « Mission populaire évangélique de France », l'œuvre de la Mission Mac-All sera achevée, quand la France tout entière sera couverte de la connaissance de l'Eternel et

quand nul n'aura plus besoin d'enseigner son frère en disant : Connais l'Eternel, parce que tous le connaîtront. A ce moment-là, Dieu pourra clore les pages de l'histoire de la Mission Mac-All, comme il vient d'en clore la préface en rappelant à lui son fondateur. Mais à ce moment-là, nous tous qui aurons été ses associés, sous la conduite de Dieu, nous chanterons avec lui cet autre cantique qu'il nous a appris :

> Jérusalem, céleste ville!...
> Le repos dans ton doux asile
> Comble tous nos désirs.

En attendant, la mémoire de ce bon et fidèle serviteur sera en bénédiction sur la terre où, à l'exemple de son Maître, il a passé en faisant le bien. *In memoria œterna erit justus.*

APPENDICES

APPENDICE I

M. Mac-All a composé beaucoup de traités et d'écrits. Nous donnons ici une liste de quelques-unes de ces compositions, dont la plupart ont été publiées par les Sociétés de traités religieux :

« L'Utopie, ou mieux que le bon vieux temps. »
« Un dimanche bien triste. »
« La ligne droite. »
« Si l'homme meurt revivra-t-il? »
« Un sermon éloquent. »
« Une prière écrite. »
« Toucher le bord. »
« L'enfant de quatre ans. »
« Venez et voyez. »
« Adieu chère maison! »
« La piété est utile. »
« Le cordonnier espagnol. »
« Deux petites maisons. » (*charming, une petite Idylle*).
« Le vieux rentier et son maître d'hôtel. »
« Arrêtons-nous. »
« Il l'amena à Jésus. » (*Fête du 1er janvier*), *87, rue Royale.*
« Deux hommes. »
« Souvenir de R. Mac-All. »
« La croix — où? »
« Le cœur brisé. »
« Même quand je marcherais. » (*Souvenir d'un paysan du comté de Leicester*).
« Aujourd'hui. »
« Les paroles que je vous dis. »

« Il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir. »
« Une parole à propos. »
« La fille du gardien. »
« La vieille, vieille histoire. »
« Le débiteur insolvable. »
« Être avec Christ. »
« Racheter son frère. »
« La main vide. »
« Bethesda. »
« Le pauvre rémouleur. »
« Souviens-toi. »
« Le charbonnier de Leicester. »
« Que Dieu protège Édouard. » (bateau sur la Seine).
« La Bible en France, 1885. »
« Tel que je suis. »
« Comme Moïse éleva. »
« Fêtes, mars 1886. »
« Une parole. »
« Le phare. »
« Mon frère. »
« Les deux voyageurs. »
« Ne perdons pas notre guide de vue. »
« Fête, mai 1888. »
« Celui qui donne. »
« Pas de regrets. »
« Réunions de fête 1881. »
« Noël, les étrennes. »
« Arbre de Noël 1882. »
« Fête, février 1889. »
« Conférences, mars 1889. La foi et la prière. »
« Voilà ce qu'il me faut! »
« Fête, novembre 1889. »
« Le cantique des mourants. »
« L'homme le plus riche est mort. »
« La Rose de juin à Saint-Monans » (*Story of a shipwreck off the coast of Fife, from miss Marsh*).
« La prière ne sert à rien? »

« La musique. »
« Personne ne pourra. »
« Enseigne-nous à comprendre. »
« Inauguration rue Royale », le 25 décembre 1885.
« Société Bib. Brit. et étrangère », adresse 1886.
« Semons dès l'aurore. »
« Vous *me* l'avez fait. »
« Réunion de prières sur le déficit », octobre 1886, adresse.
« Souvenir du Rév. S. W. Mac-All », le 25 octobre 1887 et le 30 octobre 1889.
« Discours de réception, Mme Chase et miss Lea », le 25 juin 1887.
« L'année toujours nouvelle », 1er janvier 1888.
« Garçons d'Hôtel », octobre 1888.
« Chancellor. »
« L'histoire de deux années. »
« Le chiffonnier de Montreuil » (*chœur*).
« Souvenir du Rév. R. Mac-All », avril 1890.
« Adresse de retour à Paris », le 2 avril 1893.
« Inauguration. Bonne nouvelle », année 1884.
« Les barrières imaginaires » (*Société fraternelle. 200 présents*).
« Réunion, fête du 29 décembre 1887 » (*Histoire de la salle*).
« Culte, Église réformée, Inauguration », 29 novembre.
« Fête, Histoire de la station, prière de », 1er juillet 1890.
« Bienvenue à M. le Rév. L. Chamberlain », 24 mars 1891.
« Sonder les Ecritures. »
« Arbre de Noël, boulevard Barbès », 1881.
— — — 1882.
— — — 1884.
« Société Bib. Brit. étrangère », 1885.
« Réponse au témoignage d'affection », 1886 (Barbès).
« Soc. Bib. Brit. étrangère », 1886.
« 14e anniversaire » (Barbès), (deux réunions).
« Ici et là-haut Jésus nous recevra », etc.
« Présentation à M. Bersier (*Mireille*). »
« Arbre de Noël » (Barbès), 1887, janvier (M. Bersier, *le Père de famille*).
« Arbre de Noël » (Barbès), janv. 1888.

« Que nous arrivions tous à vous ressembler. »
M. Bersier, « La jeunesse perpétuelle. »
« Le 17e anniversaire. »

APPENDICE II

Nous croyons devoir reproduire, à titre d'exemples, deux manuscrits qui donneront l'idée des allocutions de M. Mac-All dans les salles de la Mission. La première de ces allocutions intitulée : *Mon Frère!* fut donnée par M. Mac-All à Belleville et à Vaugirard, en septembre 1876; l'autre, *Vous me l'avez fait*..., au boulevard Ornano, en décembre 1878 :

I. — Mon Frère!

« Il y a un lien de fraternité qui l'emporte sur toutes les distinctions de race, d'âge, de circonstances, d'idées quelconques. Une fois reconnu, ce lien a le pouvoir d'ouvrir les lèvres de ceux qui étaient, auparavant, entièrement étrangers, le pouvoir de leur faire dire, l'un à l'autre : « Mon frère, mon véritable frère! »

« Lors d'un voyage en Suisse, nous nous étions arrêtés, pendant un moment, pour contempler l'ensemble d'une sublime vallée des Alpes, au fond de laquelle les glaciers étincelants et les plus hauts sommets du canton du Valais bordaient l'horizon. Assis sur un vieux pont, nous nous occupions à distribuer des traités et des évangiles français aux quelques personnes qui y suivaient leur chemin. Parmi elles, se trouvait une paysanne qui, ayant reçu un traité avec bien des remerciements, le montra à un vieillard, un homme qui paraissait avoir au moins quatre-vingts ans. Immédiatement il s'approcha de nous, en nous demandant, d'une manière douce et naïve : « Est-ce que vous êtes en route pour Zinal? (village alpestre



en haut de la vallée). Les montagnes de glaces, ajouta-t-il, sont très belles par là.

« — Non, mon ami.

« — Allez-vous donc à Zermatt?

« — Non. Les noms de trois ou quatre endroits voisins suivirent. Chaque fois, même réponse : « Non ».

« — Où donc allez-vous?

« — Au glacier du Rhône, à la Furka, à Lucerne, puis en Angleterre, enfin à Paris, où nous demeurons.

« — Ah! donc, répondit-il, nous ne nous rencontrerons plus jamais sur cette terre; mais, continua-t-il, en élevant les yeux vers le ciel, notre prochaine rencontre sera là-haut, dans un meilleur pays, n'est-ce pas? » En disant cela, son visage bronzé et sillonné s'illumina!

« Oui, cher ami, lui répondîmes-nous, oui; par les mérites de Notre-Seigneur Jésus-Christ. » Ainsi nous nous serrâmes la main, en nous donnant rendez-vous, l'un à l'autre, au ciel. Dites-le, mes auditeurs, n'avions-nous pas trouvé dans ce pauvre paysan du Valais un véritable *frère?* Quoique nous eussions été entièrement inconnus l'un à l'autre jusqu'à cet instant, et quoique notre rencontre eût été si courte, quelle *révélation intime du cœur* de ce vieillard se déployait devant nos yeux! Il pouvait être très ignorant; ses idées sur beaucoup de choses, même sur l'évangile, pouvaient être très imparfaites et peu semblables aux nôtres, néanmoins, *combien il y avait du commun* entre lui et nous! que de pensées, que d'espérances précieuses étaient également à nous et à lui!

« Voilà notre frère, notre propre frère, notre proche parent, disions-nous quand il nous eut quittés, un véritable membre de la même famille!

« Mes amis, est-ce que vous demandez une preuve pour vous montrer que l'*amour d'un Sauveur* renferme une vraie puissance, une puissance qui suffit pour dominer, pour élever, pour renouveler toute notre nature? Reconnaissez-la ici; en ce fait merveilleux, mais incontestable, que l'empreinte de cet amour sur le cœur peut faire des êtres, à certains égards les plus éloignés les uns des autres, de véritables frères; qu'elle peut



être reconnue par ceux qui la possèdent, de sorte qu'en un instant, ils peuvent bien se connaître les uns les autres.

« Oh! *la foi personnelle* en Jésus crucifié pouvait seule nous rapprocher ainsi du pauvre vieillard du Valais. Par cette foi, nous étions arrivés à nous connaître l'un l'autre en deux minutes, beaucoup mieux que nous n'aurions pu le faire sans elle en deux mois, ou même en deux années! Le sentiment profond qu'ils sont également redevables de tout leur bonheur au même Ami divin, fait naître le vrai amour fraternel dans les esprits les plus éloignés!

« Voulez-vous donc *goûter* cette douce fraternité, cet amour, ces joies de la famille divine? *Reçevez*, je vous supplie, le Sauveur du paysan des montagnes et le nôtre, — recevez-le pour *votre* Sauveur.

« S'il en était ainsi, nous pourrions nous servir des paroles du pauvre Valaisan, en nous serrant la main, l'un à l'autre, à la fin de cette réception : « Nous nous rencontrerons là-haut, dans un pays meilleur. Nous nous donnons rendez-vous au ciel. »

« Que le Seigneur nous rende capables, chacun d'entre nous, de le dire! »

II. — Vous me l'avez fait.

Nous venons de lire ces paroles : « Le roi (Jésus-Christ lui-même) dira : En tant que vous l'avez fait à l'un de ces plus petits de mes frères, vous *me* l'avez fait. »

« On dit qu'une nuit, au plus fort de l'hiver, un soldat russe se tenait debout, en sentinelle, à son poste. Le froid était si perçant, qu'il était près de périr. Un paysan, pauvre journalier, passant devant lui, se sentit ému de compassion envers son semblable. Il ôta son propre habit, et, l'offrant au soldat, il lui dit : « Mettez-le, mon frère, ou vous serez gelé avant le matin. Quant à moi, je retourne à ma cabane, où je serai à l'abri et trouverai du feu pour me chauffer. » Néanmoins, à l'aube du jour, on trouva la pauvre sentinelle morte de froid.

« Quelques mois plus tard, ce brave paysan, lui aussi, allait mourir. Alors il eut un songe, un beau et glorieux songe. Il rêva qu'il voyait entrer dans sa petite cabane le Seigneur Jésus,



auquel il demandait : « Seigneur Jésus, *est-ce vous* que j'aper-« çois au chevet de mon lit? — est-ce vous que je vois *revêtu de* « *mon habit?* » — « Oui, répondit le Seigneur, je porte l'habit « que vous avez retiré pour le donner à la sentinelle russe, cette « nuit terrible où elle mourut de froid. *J'étais nu et vous m'avez* « *revêtu.* »

« Un songe, sans doute, mais un songe plein de vérité glorieuse. Arrêtons notre pensée, pendant un instant, sur ce trait du beau caractère de Jésus qui y resplendit. « Que vous semble-t-il de Christ », mes chers auditeurs? Il est possible que quelques-uns d'entre vous entretiennent des idées sur le Sauveur tout à fait *opposées* à celle que renferme le songe du paysan. Qu'est-ce que nous enseignent, à son égard, et ce songe et les paroles de Jésus que je viens de lire? N'est-ce pas qu'il estime toute action généreuse, tout sacrifice personnel fait volontairement pour le bonheur d'autrui, *comme si on le faisait à lui-même?* Combien donc, n'est-il pas PLEIN de générosité, de pitié, de sympathie ! Si l'action du paysan, ôtant son habit pour réchauffer son semblable, lui était si agréable, ne s'ensuit-il pas que si, pendant son séjour ici-bas, il avait *rencontré lui-même* le pauvre soldat, *il aurait fait de même?* Oui, je crois fermement que, *si j'avais été moi-même* cette sentinelle et si Jésus m'avait rencontré par cette terrible nuit d'hiver, *il aurait en effet retiré son habit*, pour m'empêcher de mourir de froid! Je crois qu'il l'aurait fait, non seulement si j'avais été un étranger pour lui, mais encore *son ennemi*, ou même, si je m'étais trouvé parmi les hommes cruels qui cherchaient à le faire mourir!

« Quel *beau* caractère que celui-là! Tel était le bon berger pendant son séjour ici-bas; tel il est encore aujourd'hui; car il ne change jamais! Il m'assure que s'il m'avait vu exposé à une peine, à une douleur quelconque, il aurait voulu *accepter cette souffrance lui-même,* afin de m'en alléger!

« Ah! mes auditeurs, ce qu'il se montra à l'égard des maux *temporels* qui affligèrent ses frères humains, il l'est également à l'égard de leurs maux *spirituels*; il est le même ami sympathique, prêt à aider et à délivrer, *partout*.



« Comment donc pouvez-vous douter, mon ami, que Jésus ne soit *prêt à vous sauver*, vous? Voyez comme il se hâte de donner la vue aux aveugles, de nettoyer les lépreux, de guérir les malades. Est-ce qu'il voudrait prendre un si grand soin de ce pauvre corps mortel, s'il ne voulait pas prendre infiniment plus de soin de notre précieuse âme immortelle? Chaque âme, dans son estimation, vaut mieux qu'un millier de mondes! *Il est mort* pour racheter nos âmes! Oh! reconnaissez cette grande vérité dans *l'image imparfaite* que nous présente ce paysan si généreux, et allez à ses pieds pour réclamer le pardon, la réconciliation, le ciel! »

APPENDICE III

Voici le texte de l'allocution prononcée par M. Mac-All à l'Oratoire du Louvre, le 18 janvier 1892, dans la grande assemblée destinée à célébrer le vingtième anniversaire de la fondation de la Mission.

« Je ne saurais vous dire combien nous sommes touchés, Mme Mac-All et moi, en nous trouvant au milieu de cette grande assemblée et en recevant cette adresse, ce témoignage d'affection, de la part des chers habitués de nos salles. Nous conserverons ce document, comme un vrai trésor, un souvenir bien précieux, jusqu'à la fin de notre vie.

« J'ai exprimé avant-hier, à la rue Royale, notre reconnaissance envers les chers pasteurs et laïques français qui, — comme vous, M. Recolin, — nous ont accordé leur collaboration, leur sympathie chrétienne pendant les vingt années qui viennent de s'écouler. J'aime à prononcer encore les noms honorés et chéris de ceux que le Seigneur a déjà rappelés à lui : Bersier, Georges Fisch, Edmond de Pressensé, Irénée Lepoids, Rosseeuw Saint-Hilaire, Keller, le Dr Gustave Monod, et les noms de chères dames françaises : Mme de Stael, Mme André-Walther,



Mme Schneider, Mme Saint-Hilaire, Mme Keller. Puis-je oublier un autre nom gravé d'une manière ineffaçable dans mon cœur : celui de mon bien-aimé collègue, George-Théophile Dodds !

« Et j'ai prié, avant-hier, mes braves et fidèles collaborateurs qui forment notre personnel, et les dames chrétiennes qui nous aident d'une manière si désintéressée, de recevoir l'assurance de notre attachement et de notre affection.

« Maintenant je m'adresse à vous, les habitués de nos diverses salles, afin de vous faire part de notre joie en vous voyant, au bout de vingt ans, entourant ainsi l'étranger (je dois plutôt dire les deux étrangers) qui ont essayé d'être, au milieu de vous, les faibles représentants de leur Sauveur et Maître.

Chers amis, il nous a coûté beaucoup de quitter notre pays, notre chère église, nos amis, tout, afin de nous installer à Paris. J'ose affirmer que personne n'aime plus que moi les relations sacrées qui lient un pasteur chrétien à son troupeau.

La veille de notre départ, j'ai dit à Mme Mac-All : « Il faut nous préparer à être entièrement privés de l'affection de notre chère congrégation, notre grande famille, pour ainsi dire. Si les ouvriers français veulent écouter le message de l'Evangile, nous devrons en être infiniment reconnaissants au Seigneur. Mais nous ne pouvons nullement compter parmi eux, sur ces liens si doux qui nous ont unis à notre peuple en Angleterre.

« Grâce à Dieu, en ceci nous nous étions trompés. L'attachement que vous, nos chers habitués, nous avez témoigné, surtout dans les stations qui ont existé depuis longtemps, a été pour nous un grand soutien et un puissant encouragement. Voici notre grande famille, voici notre chère congrégation !

« Nous sommes *nombreux* ce soir. Nombreux, dis-je. Une pensée me frappe à cet égard, — c'est celle d'*une autre assemblée* qui est réunie à la même heure, — la compagnie de nos bien-aimés habitués d'autrefois, qui nous ont devancés dans le ciel, — ceux qui ont été amenés au Sauveur dans nos salles et qui sont morts en sa paix. Oui, nous osons croire que cette assemblée là-haut, — là, où il n'y a plus de pauvreté, plus de souffrance, plus de péché — est au moins *aussi nombreuse que celle-ci* !



« Eh bien, ne désirez-vous pas que ces deux assemblées puissent devenir bientôt une seule réunion bienheureuse ? Ah ! permettez à votre vieux directeur de vous prendre par la main, un par un, afin de vous amener aux pieds de ce Sauveur qu'il a essayé de vous faire aimer depuis vingt ans. Vous qui avez fréquenté nos réunions depuis longtemps sans faire le grand pas décisif, — vous, chers jeunes amis, qui êtes, pour ainsi dire, l'avenir de la Mission, aussi bien que la joie de notre cœur, dites ce soir même :

« Désormais, Christ pour moi. Désormais, j'appartiens à la famille. Désormais, je réclame une humble place dans la grande église des premiers-nés inscrits dans les cieux.

« Voici le but de tous nos travaux, le seul désir de notre cœur. Chers pasteurs, laïques, collègues, collaboratrices, — et vous, nos chers habitués convertis, nous voulons nous consacrer de nouveau pour travailler avec vous, la main dans la main, en cherchant à hâter dans cette chère France le règne de notre glorieux Sauveur.

« Poursuivons l'œuvre bénie
Avec zèle, amour et foi ;
Puis, notre tâche finie,
Nous dirons : Maître, prends-moi ».

R. W. Mac-All.

Le 18 janvier 1892.

APPENDICE IV

LES OBSÈQUES DE M. MAC-ALL

Nous croyons devoir reproduire ici, d'après le *Signal* du 20 mai 1893, le compte rendu de ces obsèques et le texte des discours prononcés à cette occasion.

Les obsèques de M. Mac-All ont eu lieu lundi passé, 15 mai,



ainsi que nous l'avions annoncé. Un service funèbre, célébré par M. Anderson, pasteur congrégationaliste, avait rassemblé d'abord à Auteuil, dans la maison mortuaire, — cette petite maison bien connue de la villa Molitor, — autour du cercueil du défunt, sa famille et les membres du Comité directeur de la Mission. Le service public des obsèques a été fait à l'Oratoire.

AU TEMPLE

Le temple n'était pas assez vaste pour contenir la foule de ceux qui avaient désiré venir saluer le départ pour le Ciel du puissant ouvrier d'évangélisation que l'amour de Dieu avait prêté à la France pendant vingt-deux ans. A deux heures l'orgue retentit; tout le monde se lève; des employés des pompes funèbres apportent le cercueil et le déposent en face de la chaire, dans un catafalque que de nombreuses et magnifiques couronnes viennent revêtir. La famille et les membres du Comité de la Mission prennent place sur les sièges qui leur ont été réservés. Les collaborateurs de la Mission sont réunis dans la partie du temple située du côté de la rue de Rivoli. Les tribunes et la partie du temple qui ouvre sur la rue Saint-Honoré sont occupées par une foule recueillie. Le banc des pasteurs est entièrement garni. Grâce à des mesures d'ordre très bien comprises, chacun a pu trouver sa place rapidement et sans qu'aucune confusion se soit produite. On distribua aux invités une feuille imprimée avec les paroles des cantiques qui devaient être chantés. Les murs du temple étaient drapés de deuil.

Après l'invocation et la lecture de quelques fragments de la parole de Dieu, par M. le pasteur Decoppet, l'Assemblée chante les deux premiers versets du numéro 199 des « Cantiques populaires » :

Sainte Sion, ô patrie éternelle,
Palais sacré qu'habite le grand Roi,
Où doit sans fin régner l'âme fidèle,
Quoi de plus doux que de penser à toi !



Dans tes parvis tout est joie, allégresse,
Chants de triomphe, ineffables plaisirs.
Là, plus de deuil, plus de maux, de tristesse :
Là, plus d'ennuis, de langueurs, de soupirs.

M. le pasteur Théodore Monod prononce l'oraison funèbre.

RÉSUMÉ DU DISCOURS DE M. THÉODORE MONOD

L'orateur lit d'abord dans Jean XII les versets 24 et suivants, puis il trace la biographie de M. Mac-All.

M. Mac-All, le père de l'homme de bien que nous pleurons aujourd'hui, était pasteur dans une ville industrielle des environs de Manchester. C'était un croyant humble et actif, un prédicateur distingué, sur lequel une biographie en deux volumes a été publiée. Il devint pasteur à Manchester, lorsque son fils, Robert-Whitaker Mac-All, né le 17 décembre 1821, était un enfant intelligent et développé. Dès l'âge de douze ans il se plaisait à faire des compositions, écrites d'une écriture soignée qui n'a guère changé depuis lors, dans des cahiers cartonnés proprement tenus, et qu'il laissait volontiers lire à ses parents. Dans les compositions il abordait les sujets les plus divers, l'histoire, la botanique, la langue éthiopienne, les rêves (il recommandait comme un moyen souverain, pour écarter les rêves pénibles, de lire chaque soir avant de s'endormir quelques pages du « Voyage du Chrétien » de Bunyan). Il manifestait surtout de grandes dispositions pour l'architecture et avait l'intention de se consacrer à cet art. Un jour, dans une chapelle, Dieu lui parla, non par le sermon qu'il entendait, mais par une voix intérieure qui l'appelait au service direct du Seigneur. Le jeune Mac-All était de ces enfants privilégiés qui, élevés dans le christianisme, sont chrétiens dès leur jeune âge et qui ne passent pas, pour ainsi dire, par les affres de la conversion. Dans les circonstances que nous venons de dire, il eut seulement à prendre la décision de servir Dieu directement. Il fit donc des études de théologie et devint pasteur de l'église congrégationaliste, dans le nord de l'Angleterre, à Sunderland, où il a laissé les souvenirs les plus

durables. Il fut pasteur aussi à Leicester, où il obtint que les places ne fussent plus mises aux enchères dans l'Église. Il fut pasteur à Birmingham, à Manchester, enfin à Hadleigh. Il était connu comme un pasteur distingué et actif. De bonne heure, il avait associé à sa vie une compagne qui, jusqu'au bout, n'a été qu'un seul cœur avec lui.

En 1871, M. Mac-All et sa femme vinrent passer quatre jours à Paris; et, en bons Anglais, en bons chrétiens, ils y distribuaient des traités religieux. Le soir avant leur départ, le 18 août, ils allèrent à Belleville qui représentait pour eux le centre du mouvement révolutionnaire.

Et — cette anecdote a été racontée bien des fois, mais elle est inséparable de l'histoire de M. Mac-All, — au coin de la rue et du boulevard de Belleville, ils furent abordés par un ouvrier, qui adressa la parole en anglais à M. Mac-All et lui demanda de venir enseigner au peuple de Belleville une « religion de liberté », comme en Angleterre. M. Mac-All considéra l'invitation de cet homme du peuple comme un appel de Dieu. Il consulta quelques pasteurs de Paris. Dire que ceux-ci l'ont encouragé serait beaucoup dire, mais ils ne l'ont pas découragé non plus, ils lui conseillèrent d'essayer.

Le 17 janvier 1872, il ouvrit la première salle de réunions populaires à Belleville, 103, rue Julien-Lacroix. Il tremblait, a-t-il écrit, en mettant la main sur la clef de la porte; mais Dieu le soutint, et — il y a aujourd'hui plus de trente salles Mac-All à Paris, plus de cent en France.

Comment dire ce qu'est l'œuvre de M. Mac-All? Elle est caractérisée par cette femme du peuple qui s'écrie : « Notre ménage était autrefois un enfer, maintenant c'est un paradis »; — par ce vieux soldat qui ignorait la Bible et qui maintenant s'en nourrit; — par cette jeune fille mourante qui recommande à sa mère de continuer à lire la Bible, et qui la console de son prochain départ avec ce trait charmant et si français : « Tu penseras comme je suis heureuse là-haut de danser avec les anges. »

Mais la santé peu robuste du Président de la Mission populaire ne correspondait pas à son infatigable activité. Plusieurs

fois, il dut se résoudre à prendre du repos. Il souffrait en particulier d'intolérables maux de tête. L'an dernier, cela devint plus grave. Il dut partir pour Londres. Il s'y ennuya : il songeait à la France et à son œuvre, il avait le mal du pays. Il fallut que les médecins lui prescrivissent de rentrer à Paris. Il revint, mais ses forces l'abandonnaient de plus en plus. On lui donna ce dont il avait besoin, du calme, de la solitude; durant ses derniers jours il ne fut vu que de rares intimes : « Laissez-moi mourir, laissez-moi seul », avait-il dit une fois.

Celui qu'il aimait à appeler son pasteur, M. Anderson, lui demanda — ce fut un de leurs derniers entretiens : « Est-ce que Jésus est près de vous ? — Oui, répondit M. Mac-All. — Que nous sommes heureux de savoir que tout est grâce! — Oui, répondit encore le malade. — Jésus-Christ nous a été fait de la part de Dieu, sagesse, justification et rédemption », reprit le pasteur. — M. Mac-All ne répondit plus que par un sourire. « Il s'est endormi comme un enfant, » ajoute M. Monod; nous l'avons vu sur son lit de mort avec nos couleurs nationales, avec son ruban de la Légion d'honneur, avec sa redingote boutonnée, avec son sourire, et sur une table, auprès de lui, un petit livre de textes et de poésies.

Maintenant il faut continuer son œuvre! « Ah! si Dieu voulait nous envoyer trois cents Anglais et Américains, nous soulèverions la France! » s'écriait-il un jour. Cette parole est pour nous faire un peu honte : Pourquoi pas trois cents Français? Les trois cents Français ne se trouveront-ils pas? Ils sont parmi nous, et jamais les circonstances n'ont été aussi favorables qu'à l'heure magnifique et solennelle où nous sommes.

M. Mac-All a donné son organisation définitive à un nouveau mode d'évangélisation. Quelqu'un qui s'y connaît, M. Moody, disait : « Je considère la Mission Mac-All comme une Mission modèle pour le monde », car elle ne se cache pas, elle ouvre sur la rue des boutiques à l'évangélisation.

Par M. Mac-All, Jésus-Christ nous a appelés, et de cette vie si belle sortent pour nous des leçons précises : d'abord, soyez fidèles, là où vous êtes, là où Dieu vous a mis, n'essayez pas de faire grand. Ensuite, servez Dieu seul. Les meilleurs de

nous donnent à Dieu une part de leur vie, la meilleure, je veux bien, mais il en est peu qui fassent de leur vie tout entière l'œuvre de Dieu. Si nous avons encore dans notre vie une occupation, si minime soit-elle, qui n'appartienne pas à Dieu, il nous y faut renoncer. Enfin, il faut que nous soyons toujours dans la main de Dieu. M. Mac-All avait plus de cinquante ans et possédait dans son pays une situation établie solidement, lorsque Dieu lui dit : « Sors de ton pays et de ta parenté. » Demandons-nous : fais-je exactement ce que Dieu veut que je fasse? et ne tenons pas plus compte que M. Mac-All de nos plans, de nos projets personnels et de nos fantaisies.

En terminant, M. Th. Monod adresse à Mme Mac-All des paroles de consolation et aux habitués des salles, aux collaborateurs de la Mission, des paroles d'encouragement.

Un ministre anglican, le Révérend H. E. Noyes, pasteur de l'Eglise de la rue d'Aguesseau, succède à M. Th. Monod; il porte le costume ecclésiastique de son Église et fait brièvement, en langue anglaise, l'éloge de M. Mac-All et de son œuvre.

DISCOURS DU RÉV. H. E. NOYES, D. D.

M. Mac-All, dit-il, fut appelé à cette œuvre par le souverain Chef de l'Église, qui sait toujours trouver des hommes pour la tâche qu'il leur assigne ici-bas. Dieu l'a donné à la France comme il a donné Luther à l'Allemagne, Savonarole à l'Italie, et il est impossible de lire l'histoire de sa vie, depuis le jour mémorable où il entendit le cri du Macédonien sur les boulevards extérieurs de la grande cité, jusqu'au dernier rapport publié par la Mission, sans être bien convaincu qu'il a rempli jusqu'au bout le ministère qui lui avait été confié. Il avait les genres d'aptitudes qui sont indispensables dans toutes les sphères de la société pour diriger, organiser et mener à bonne fin une grande œuvre. A cela venaient s'ajouter les dons et le charme particulier d'une piété de bon aloi. Il possédait cette force de volonté, cette ténacité de caractère, cette sûreté de coup d'œil, cette puissance d'organisation, qui sont une condition de succès ici-bas. Avec cela, il avait une amabilité, une

simplicité, une charité chrétienne qui le recommandaient à tous ceux qui entraient en rapport avec lui. Sa seule présence était comme un rayonnement, et l'expression de son visage le meilleur des discours. Personne ne pouvait l'approcher sans sentir le pouvoir de son influence, sans être obligé de reconnaître qu'il était bien à la place que Dieu lui avait assignée.

Je dois mentionner encore une autre cause qui explique la sympathie que l'on éprouve pour son œuvre. Il est dit dans les Évangiles que Jean-Baptiste adressait ses propres disciples à l'Agneau de Dieu, quand bien même il devait en perdre deux de cette manière, et cette attitude de Baptiste est toute à son honneur. Le but que se proposait M. Mac-All n'était pas de gagner des adhérents à une théorie quelconque, mais d'adresser les âmes à Christ comme à leur Sauveur. Il ne méconnaissait nullement l'importance de l'organisation ecclésiastique, mais laissait à chaque individu placé sous l'influence de l'Évangile le soin de s'occuper de cette question. Il avait posé lui-même les grands principes qui sont la base de l'œuvre, et l'on a pu voir quelle sagesse avait présidé à ce choix. C'est grâce à ces principes, que l'on a pu éviter l'esprit de jalousie, de rivalité et d'aigreur ; ce sont eux qui ont stimulé l'esprit de charité qui, nous pouvons bien l'espérer, ne se refroidira jamais. C'est ainsi que nous voyons aujourd'hui les représentants de tant d'Églises, qui, sans aucun compromis de conscience et sans renoncer en quoi que ce soit à leurs vues particulières, sont venus déposer un tribut d'affection aux pieds de celui qui a poursuivi l'œuvre du Maître en France sur les seules bases qui puissent lui assurer le succès, et qui a réussi au delà de toute espérance. Je suis sûr d'exprimer le sentiment d'un grand nombre de personnes présentes, en disant que nous éprouvons une vive reconnaissance pour la réunion du mois de janvier de l'an dernier, où des centaines d'ouvriers et d'amis de la Mission ont pu célébrer ensemble le soixante-dixième anniversaire de l'ami qui vient de nous quitter ; ce fut une belle fête, qui réjouit le cœur de ce cher frère, que nous ne nous imaginions pas perdre si peu de temps après. S'il pouvait parler encore, il nous dirait comme il le fit alors : « Voyez les grandes choses que Dieu

« a accomplies ! Ne regardez pas au faible instrument, mais à « l'Auteur de toute grâce, à cette puissance d'en haut, qui m'a « rendu capable de commencer et de poursuivre ce travail. » Chers amis, le meilleur témoignage d'affection que nous puissions offrir à celui qui nous a quittés, celui qui subsistera et aura plus de prix encore, quand les paroles prononcées en ce jour seront effacées de notre mémoire, c'est de prendre l'engagement de continuer l'œuvre qu'il a commencée, de poursuivre avec sérieux et dans un esprit de prière ce grand travail missionnaire, jusqu'au jour où les campagnes ensoleillées de la France se couvriront d'une belle moisson en l'honneur du Roi des Rois.

M. G. Appia, pasteur de l'Église de la confession d'Augsbourg, prend ensuite la parole :

PAROLES PRONONCÉES PAR M. G. APPIA

Aux jours obscurs de l'ancienne alliance, la voix du sage a dit : « Regarde l'œuvre de Dieu ! » Combien plus redisons-nous cette parole, aujourd'hui que le ciel a été ouvert et que le chrétien peut répéter, comme le faisait mercredi, veille de la mort de notre frère, celui qui l'assistait : Christ vous a été fait de la part de Dieu sagesse, justice, sanctification et rédemption, à quoi le mourant répondait : « Oui! » regardant le ciel avec transport et ouvrant largement ses deux bras, comme pour recevoir la plénitude que renferme cette parole du grand apôtre. D'autre part, j'aime à rappeler les paroles de saint Paul qui disait en quittant l'Église d'Éphèse : « Maintenant je vous recommande à Dieu et à la parole de sa grâce : je vous ai montré qu'en toutes choses il faut s'accommoder aux faibles et se souvenir de ce que Jésus-Christ a dit, qu'il est plus heureux de donner que de recevoir. »

Nous regardions l'œuvre entreprise par Dieu et désormais achevée par Lui dans un de ses serviteurs d'élite. On vous a dit comment Il le préparait par les goûts de l'enfance, par la persévérance de l'adolescent, par les premières études pratiques du



jeune architecte, pour faire de lui cet ouvrier qu'il allait employer à bâtir tant d'abris pour la doctrine du salut, et à édifier le temple spirituel de Dieu dans tant de cœurs! Nous contemplons l'œuvre terminée, et en jetant un coup d'œil d'ensemble sur la vie de l'homme, telle que l'a faite le Dieu de l'Évangile, nous bénissons le Dieu de la nature et de la grâce.

Cette œuvre a revêtu en lui les formes modernes; notre frère a su mettre au service de la cause du Salut des forces variées, créées par notre dix-neuvième siècle : la publicité, la presse, les voyages, la fraternité entre les peuples; il a anticipé, en quelque mesure, l'accomplissement de la prophétie qui dit : Que les nations apporteront leurs richesses au Temple de Dieu. Il a su faire appel au patriotisme, à l'attrait qu'exerce la France sur ceux du dehors, renouvelant les formes du culte, les chants d'Église, les appels aux curieux, tirant, comme le docteur décrit par Jésus-Christ, de son fonds des choses neuves et des choses vieilles.

Il l'a fait avec la plus entière assurance parce qu'il pouvait répéter avec saint Paul : toutes choses sont à nous, soit Paul, soit Apollos, soit Céphas, soit le monde, soit la vie, soit la mort — tout est à nous, parce que nous-mêmes ne nous appartenons pas, mais que nous sommes à Christ, et que nous nous sommes donnés tout entiers à Dieu.

L'œuvre de Dieu s'est faite en lui et par lui, parce qu'il prenait à tâche d'amener toutes ses pensées captives et toutes ses énergies augmentées et soumises à l'obéissance de Christ.

Dieu réserve la vie éternelle à ceux qui cherchent la gloire, l'honneur et l'immortalité; dans son âme tendre et forte, notre bienheureux frère a su réunir l'ambition légitime de l'homme de bien, qui veut avoir le droit de parler dans l'assemblée des hommes, et les saintes aspirations du chrétien qui ne veut que la gloire de son Maître.

Il est venu sur le continent le cœur plein d'une profonde, intime bienveillance, il est venu, pour ainsi dire, l'offrir à la France blessée et meurtrie et, sans rien exagérer, nous pouvons dire que la France l'a accepté. Qui pouvait alors pressentir l'étendue de l'œuvre que Dieu allait confier à son serviteur,

lorsque, accompagné du bienheureux Georges Fisch et du pasteur Robin, il louait sa première salle à Belleville? On pouvait le critiquer, contester son droit, comme on le fit pour David Livingstone, alors que celui-ci semblait contredire les vrais principes de la théorie missionnaire; mais comme l'illustre explorateur, il persévérait silencieusement dans l'œuvre entreprise, parce que, comme lui, il se sentait guidé par Dieu. Car c'est Dieu qui l'avait préparé pour son œuvre et qui lui indiquait l'œuvre spéciale à accomplir. Dieu sait faire rentrer dans ses desseins et ses intérêts les dons spéciaux de ses enfants; et la tâche de l'homme est de connaître les dons reçus et de les appliquer le plus sagement à l'œuvre que le Maître lui indique. C'est là ce qu'a su faire notre bienheureux frère : il a su se limiter. Arrivé en France, comme à la découverte, il n'a pas tardé à reconnaître la voie précise que lui assignait le Maître.

Il eût aimé proclamer par la parole, en langue française, les immenses richesses qu'il avait trouvées dans l'Évangile : il se refusa cette grande et en apparence si légitime satisfaction. Ses efforts et ses premiers essais furent pleins de succès; mais il sentit que, pour présenter les vérités éternelles du salut dans un langage, à la fois digne de son sujet et de son auditoire, que pour être respectueux des exigences d'une nation cultivée à qui il semblait demander de l'adopter, il lui aurait fallu des travaux et un temps qui le détourneraient de l'action au profit de la parole. Il sentit que le plus grand bien qu'il pût préparer à ses frères, ce n'était pas de chercher à les dépasser et à leur fournir de nouvelles formes d'enseignement, mais de leur donner l'occasion de déployer leurs ressources sous ses yeux, de les encourager de sa bienveillance, de leur accorder presque son admiration, de ne jamais les décontenancer par la critique ou la froideur. Il a su montrer que le plus sûr moyen de gagner les hommes, c'est de les aimer, de leur montrer toujours et partout une inaltérable bienveillance et de mettre constamment en pratique le précepte de l'Apôtre : Prévenez-vous les uns les autres par honneur; ne soyez point paresseux à vous employer pour autrui!

Certes il ne manquait pas de finesse; mais jamais il ne

demandait aux combinaisons d'une habileté charnelle ce qu'il ne voulait recevoir que de Dieu. Et cependant il se rappelait que le Maître a dit non seulement : Soyez simples comme des colombes; mais encore : Soyez prudents comme des serpents. Il lui fallait cette prudence chrétienne pour manier tant d'hommes et pour s'imposer toujours la réserve nécessaire, afin de ne jamais empiéter sur autrui et faire toujours accomplir par d'autres ce qu'il n'était pas obligé de faire lui-même; au sein des susceptibilités et des compétitions individuelles, nationales, ecclésiastiques, il savait par l'instinct de la charité, éviter tout froissement, et avec un tact plein de justice, donner à chacun la place qui lui convenait le mieux, tout en faisant presque croire à chacun, qu'il lui donnait la première, tant était grande la salutaire et bonne illusion que produit la charité, qui croit tout, qui espère tout, qui supporte tout, qui ne soupçonne pas le mal et qui finit par le faire disparaître à force de ne pas vouloir y croire.

Certes s'il était au milieu de nous, il nous dirait où était sa force et nous répéterait avec le grand apôtre des Gentils : « Pour moi, à Dieu ne plaise que je me glorifie en autre chose que dans la croix de notre Seigneur Jésus-Christ! » Cette croix, il aimait tant à la chanter et à la faire chanter, après avoir cherché à en comprendre les saintes harmonies! Écoutez comme il l'exprimait dans l'un de ses vingt-huit cantiques :

Quel cri perçant a réveillé
Ton silence, ô Calvaire?
C'est l'appel d'un cœur travaillé,
Brisé par sa misère.

Pour un malfaiteur tel que moi
Reste-t-il de la place?
Me laisses-tu venir à toi?
Puis-je trouver ta grâce?

Oh! puisses-tu rendre un ingrat
A l'amour de son Père!
Pense à moi, quand tu reviendras
Couronné de lumière!

Le Sauveur écoute son cri;
Dans sa grâce infinie
Il dit: Tu verras aujourd'hui
La céleste patrie!

Jésus, qui reçut ce pécheur,
Te recevra, mon frère.
Accepte-le pour ton Sauveur!
Retourne vers ton Père.

Dieu lui a donné de réussir. On dira encore dans les temps futurs qu'un étranger est venu comme saint Paul dans l'Athènes de nos pays, plutôt comme Aquilas avec sa Priscille, appeler, au nom de son maître, non les nobles, les sages, les forts, mais les déshérités et les petits, demandant aux Églises de travailler à côté d'elles à la seconde place, de leur amener des recrues, de leur fournir, lui l'étranger, des cantiques et des mélodies populaires, et d'enrôler sous le drapeau de l'Évangile, pour les mener au combat, les forts, les privilégiés, les hommes de foi, d'éloquence et même de richesse. Vous vous souvenez que c'est à son œuvre que M. Bersier donna ses dernières forces; et vous savez avec quelle sympathie profonde en parlait Edmond de Pressensé. Il a réussi, en groupant autour de lui les bonnes volontés et en donnant aux forces disponibles de l'Église des applications nouvelles et bénies. Il a réussi par l'attrait de la charité et de la sincère et réelle bienveillance : écoutez comment il l'exprimait dans un de ses cantiques :

Mon prochain, n'est-ce pas celui,
Qui seul, dans sa misère,
Mourant de faim, privé d'appui,
A besoin d'un vrai frère?

Mon prochain, c'est le malheureux
Chargé de lourdes chaînes.
Pour les porter, nous serons deux,
J'allégerai ses peines.

Oh! pourrais-je oublier l'Ami,
Qui, voyant ma misère,
Mourut pour moi, son ennemi,
Sur la croix du Calvaire?



Je veux, divin Frère, imiter
Ta charité bénie;
Je veux, Seigneur, te consacrer
Mes biens, mon cœur, ma vie!

Mon cœur, ma vie, mes biens : et pourquoi, en effet, ne rappellerais-je pas qu'il a tenu parole et a voulu participer à la noble ambition de saint Paul qui disait : Qui a jamais été à la guerre à ses propres dépens? et cependant il est plus heureux de donner que de recevoir; je n'ai pas voulu user de mon droit; j'ai accepté tous les sacrifices pour ne pas créer des obstacles à l'Évangile — et j'aimerais mieux mourir que de me laisser enlever ce sujet de gloire!

Vous savez que, lorsque brisé par la maladie, il se retira en Angleterre, c'était en partie pour faire des économies et pouvoir mieux soutenir l'œuvre de la Mission. A Dieu ne plaise que je me glorifie en autre chose que dans la croix de notre Seigneur Jésus-Christ! Quant à moi, eût-il ajouté, je me glorifierai dans mes faiblesses.

Il y a quinze jours, j'eus le privilège de prendre part à la dernière réunion populaire qu'il présida.

J'aime à conserver ainsi son souvenir, non pas sur son lit de mort où je n'ai pu le voir, mais derrière la petite chaire de la rue Royale, où, avec la bienfaisante monotonie des bonnes choses, il reprenait ses anciennes habitudes, et nous faisait illusion par sa force. J'aime à le voir debout, à l'entendre, d'une voix quelque peu cassée, donner pour ainsi dire ses ordres, indiquer les numéros des cantiques, appeler les orateurs, ferme au poste, comme un soldat français au jour du combat, comme un marin anglais, commandant la manœuvre sur une mer peu rassurante, invitant ensuite, avec son inaltérable bienveillance, ses auditeurs à revenir entendre les appels du Maître. Il est beau de voir ainsi ses vœux accomplis; il désirait revenir à Paris; Dieu lui a accordé ce vœu de détail; il est venu déposer ses os au milieu de ceux de ses enfants et de ses frères, et c'est ensemble qu'ils se présenteront devant le Maître au jour du grand réveil.

Que dirai-je maintenant à vous, fidèle Priscille de ce cher

Aquilas? Nous vous dirons un vœu; puissiez-vous rester et rester longtemps encore au milieu de nous : et quand, lassée de la route dans le désert, vous aurez besoin d'encouragement, il y aura des mains angéliques qui placeront près de vous une cruche d'eau et un pain pendant votre sommeil, et qui vous diront de la part du Seigneur : « Marche, le chemin est encore long pour toi »; vous continuerez ainsi à travailler avec votre mari dans la force du Seigneur, prenant, vous aussi, pour devise celle des Huguenots chassés de France par le grand roi, et inscrivant au-dessus d'une barque battue par les vents ces mots : « Repos ailleurs! »

Et vous, chers et vaillants collaborateurs de notre frère, vous qui avez ramassé le manteau qu'il a laissé tomber, que le Seigneur vous soutienne; un autre, plus grand qu'Élie, n'a pas laissé tomber de manteau, mais en montant au ciel, il vous a promis et vous donnera son esprit de force, de patience et d'espérance.

Quant à nous, nous voulons tout à nouveau apprendre combien sont réelles les forces de la solidarité du bien, nous resserrer comme chrétiens unis dans la même foi, quoique appartenant à des corps d'armée divers, unis pour un même combat, accomplissant une même tâche, la conquête du monde à notre Maître.

Puis M. Roger Hollard, pasteur de l'Église libre, monte en chaire :

DISCOURS DE M. HOLLARD

Appelé à prendre la parole, l'un des derniers, je dois me faire violence et renoncer à exprimer la douleur profonde qui me remplit en face du cercueil de cet homme que j'ai tant aimé, et la sympathie pleine de respect que j'éprouve, avec vous tous, pour la veuve de notre ami, pour celle qui était associée d'une manière si étroite et si complète à son âme et à son œuvre.

Mais il est deux pensées qui, en ce moment, s'imposent à moi et dont je ne puis ni ne veux retenir l'expression. C'est aujourd'hui pour nous un jour de deuil; il ne faut pas que ce jour soit pour nous un jour d'ingratitude. Il ne faut pas, parce

que nous avons beaucoup perdu, que nous oubliions que Dieu nous avait beaucoup donné, en nous donnant celui que nous pleurons aujourd'hui. Il ne faut pas que la voix du Maître, qui lui dit, là-haut : « Cela va bien, bon et fidèle serviteur, entre dans la joie de ton Seigneur! » et que la voix de tant de malheureux auxquels il a enseigné le chemin de la vie, et qui le reçoivent avec des cantiques dans les tabernacles éternels, non, il ne faut pas que ces voix glorieuses ne trouvent ici-bas, parmi nous, pour tout écho, que la voix de nos lamentations.

Nous pleurons, sans doute, mais en pleurant, nous bénirons, n'est-ce pas? Oui, nous bénirons!

Nous bénirons Dieu tout premièrement de ce qu'il avait donné à notre ami ce trésor qui est le plus nécessaire à tous, aux petits et aux grands, dans la vie et dans la mort, ce trésor qui est resté, jusqu'à la fin, pour le plus grand de tous les missionnaires, pour saint Paul, le trésor le plus précieux, celui qui était comme la source et la garantie de tous les autres, savoir : sa miséricorde par Jésus-Christ.

Nous bénirons Dieu de ce qu'il lui avait donné de mettre en œuvre cette miséricorde dans l'une des vies les plus belles, les plus pleines qu'un homme, qu'un chrétien puisse ambitionner, et dans l'accomplissement d'une tâche qui a été grande, non seulement en elle-même, mais par les fruits vivants et abondants qu'elle a produits. Nous bénirons Dieu pour le grand exemple que son serviteur nous a donné. Nous le bénirons pour cette sympathie dont il avait, je ne dirai pas seulement le don mais le génie même, qui a fait qu'entre tous les champs de mission il a choisi le nôtre, oui, qu'il est venu à nous, à notre patrie, parce qu'elle était défaite, malheureuse, abandonnée, et qu'il y est venu avec son cœur tout grand ouvert, son regard tuot illuminé de tendresse, et sa main loyalement tendue. Nous le bénirons pour cette foi indomptable qu'il a eue en nous, en nos concitoyens, c'est-à-dire en Dieu et en ce qu'Il pouvait faire de nous et par nous pour le relèvement des âmes et pour son Royaume, dans notre patrie. Nous bénirons Dieu de ce qu'il a répondu à cette foi d'une manière si fidèle et si magnifique. Nous bénirons Dieu de ce qu'après tant de labeurs et, en

dernier lieu, tant de souffrances, il a donné à notre ami le plein repos dans la lumière, où, par la grâce de Dieu, nous le retrouverons bientôt. Oui, nous bénirons Dieu. Mais nous ferons autre chose encore. Nous nous souviendrons de ceux auxquels la tâche entreprise par M. Mac-All a été léguée, et qui tremblent sous le poids d'un héritage, si noble assurément, mais si lourd aussi.

Et nous leur dirons : Bon courage! Cette œuvre n'est pas d'un homme seulement, elle est de Dieu. Dieu a mis son sceau sur elle. Elle subsistera. La forme en pourra être quelque peu modifiée, — et encore je ne sais, — mais, en elle-même, elle subsistera. Dieu la soutiendra et vous soutiendra.

J'ose ajouter, — et je suis sûr, en le faisant, de parler au nom d'un grand nombre, — j'ose ajouter : et quant à nous, nous ferons, avec Dieu qui nous aidera, tout notre possible pour la soutenir et pour vous soutenir.

Eh quoi! Un étranger, — je me sers de ce terme faute d'un autre, — un étranger serait venu à nous en des jours sombres entre tous; il nous aurait apporté ce qu'il avait de meilleur et ce qui nous était, à nous, le plus nécessaire; il nous aurait apporté en même temps son cœur et sa vie; il nous aurait fourni une preuve éclatante qu'il y a une place pour le Christ en toute âme et en tout foyer des fils et des filles de notre peuple; il aurait obéi simplement à cette parole du père de famille à son serviteur : « Va sur les places et dans les rues de la ville et presse d'entrer ceux que tu rencontreras! » et des multitudes auraient répondu à cette invitation, — et quand il serait tombé, lui, accablé par la maladie et plus encore par les travaux et par les sollicitudes ardentes qui le consumaient, nous nous bornerions, nous, à des larmes et à des louanges! Non pas! Ce n'est pas ainsi que l'on honore des morts comme lui. Le vrai moyen de les honorer, c'est, après leur avoir fait de justes funérailles, de ramasser l'épée qui est tombée de leurs mains défaillantes et de retourner au combat, vaillants, pleins de l'esprit qui les animait et prêts à tous les sacrifices. C'est ce que nous ferons, n'est-il pas vrai? Une fois lui disparu, nous ne tromperons pas sa confiance. Nous ferons, si j'ose

ainsi parler, honneur à sa foi, à ses prières, nous répondrons d'une manière qui ne soit pas trop indigne de lui à ses ardentes et dernières sollicitudes. Et Dieu nous bénira!

Il me semble, pour revenir à notre parabole de tout à l'heure, l'entendre qui dit au Père, qui est là-haut : « Maître, j'ai fait ce que tu as commandé, et il y a encore de la place » — et entendre le Père qui répond, non pas à lui, car pour lui la lutte est terminée, sur la terre, mais à nous : « Allez sur les chemins et le long des haies et pressez d'entrer ceux que vous trouverez, car je veux que ma maison soit remplie! »

L'assemblée chante alors les strophes suivantes (cantique populaire nº 282) qu'accompagne l'harmonium de l'Oratoire, tenu par l'organiste de l'Oratoire :

Non, ce monde n'est pas
Notre patrie!
La joie est ici-bas
Trop tôt flétrie,
C'est la terre des pleurs,
Des chutes, des douleurs;
Elle doit être ailleurs,
Notre patrie !
Auprès de ton Sauveur,
Ame ravie,
Tu verras le bonheur
Et la patrie !
Paix, amour, liberté.
Joie, immortalité,
Dans la sainte cité,
Dans la patrie !

Un représentant des Églises indépendantes (congrégationalistes) d'Angleterre, M. le pasteur Philps, proche parent de M. Mac-All, termine la série des discours par une très brève allocution en langue anglaise.

« Les membres de l'Association (plus de 3.000) des Églises congrégationalistes, dit-il, étaient réunis en séance, à Londres, vendredi passé, lorsque est arrivée la nouvelle douloureuse de la mort de leur cher collègue, M. Mac-All, dont ils suivaient

l'œuvre avec une sollicitude attentive. Ils ont chargé M. Philps d'exprimer à la France toute la reconnaissance des pasteurs congrégationalistes pour l'accueil sympathique et cordial que M. Mac-All a trouvé chez nous. »

Une émouvante prière du vénéré M. Hocart, pasteur de l'Église méthodiste, suivie de la bénédiction, clôt la cérémonie à l'Église. L'orgue joue la marche funèbre de Chopin, la foule s'écoule lentement, et défile respectueusement devant Mme Mac-All qui se tient près de la grande porte, sur le perron de la rue Saint-Honoré. Il est quatre heures et demie.

Le protestantisme a fait à M. Mac-All de belles funérailles. Des larmes ont coulé aux accents touchants ou vibrants des orateurs. Mais les actions de grâces non plus n'ont pas manqué pour l'œuvre accomplie, et pour le bienfait qu'a été et qu'est encore à la France l'effort persévérant de M. Mac-All.

AU CIMETIÈRE

C'est au cimetière de Passy, tout près du Trocadéro, qu'a eu lieu la dernière partie des obsèques, l'inhumation du corps dans un caveau provisoire, en attendant qu'il puisse être placé dans le caveau où l'attend déjà la dépouille mortelle de M. Dodds, pasteur écossais qui fut le fidèle compagnon d'armes de l'organisateur des victoires de l'évangélisation. Pendant le long chemin qui sépare le cimetière de Passy de la rue Saint-Honoré, MM. Greig et Benham, avec leurs collègues du Comité de la Mission, conduisent le deuil, marchant derrière le corbillard à la tête du nombreux cortège. Dans l'abondance des fleurs qui recouvrent la bière, nous remarquons une superbe couronne de roses donnée par le Comité directeur, et une autre qu'ont envoyée les dames de la Mission.

A l'entrée du cimetière, à deux pas du monument somptueux de Marie Bakirsheff, le corbillard s'arrête un instant. Mme Mac-All, descendue de voiture, vient prendre, derrière le cercueil de son mari, la place qu'elle ne quittera qu'à la fin de la cérémonie. Auprès de la tombe, parmi les monuments funéraires et la verdure, beaucoup de personnes attendent le convoi. Le



ciel qui, de couvert qu'il était le matin, s'était ensoleillé dans l'après-midi, s'assombrit de nouveau. De menaçants nuages gris foncé montent de l'horizon.

M. Anderson, le pasteur de M. Mac-All, adresse à Dieu une fervente invocation, puis il lit une portion de l'Écriture-Sainte (Apocalypse VII, 9-17).

M. Louis Sautter s'avance ensuite, et prononce d'une voix ferme un discours que ponctuent les sanglots d'un auditoire composé presque entièrement d'amis et d'habitués des salles populaires.

DISCOURS DE M. LOUIS SAUTTER

Chers amis,

Je viens au nom du Comité directeur de la Mission populaire évangélique, au nom de tous les collaborateurs et amis de M. Mac-All, exprimer quelques-uns des sentiments qui remplissent notre cœur en présence de ce cercueil. C'est d'abord une grande douleur. Notre cher Président! nous ne le verrons plus, nous ne serrerons plus sa main, nous n'entendrons plus sa voix! Il ne sera plus là pour nous encourager par son exemple, pour nous guider de ses conseils, pour conquérir toutes les sympathies et triompher de toutes les résistances avec la seule autorité de son dévouement sans bornes, de son jugement pénétrant et sûr, de sa patiente, persévérante et inaltérable bonté! Un vide s'est fait, une lumière s'est éteinte; nous pleurons tous un chef et un ami.

C'est ensuite une profonde compassion pour celle qui a été, pendant tant d'années, la fidèle et inséparable compagne de M. Mac-All, celle qui reçut la première confidence de son désir de venir se fixer en France, et qui, voyant dans ce désir un appel de Dieu, lui dit sans hésiter : « allons » !

Oh! comme nous sentons le besoin de l'entourer de notre respectueuse affection! La France était devenue, pour elle et pour son mari, une seconde patrie; nous voudrions tous lui être, n'est-il pas vrai, comme une autre famille.



C'est encore la reconnaissance. Hommes et femmes, nous ne saurions dire assez haut le bien que M. Mac-All nous a fait en nous invitant, en nous entraînant à travailler avec lui pour le Seigneur, en ouvrant à notre activité chrétienne, hélas!. si souvent timide et paresseuse, des champs de travail où chacun pouvait trouver des tâches appropriées à ses dons et à ses forces, en affermissant ainsi notre foi, en nous apprenant à devenir à côté de lui, et à son exemple, des serviteurs et des servantes de Jésus-Christ. — Français, nous remercions M. Mac-All de l'amour dont il a aimé la France, et du bien qu'il lui a fait, sans se laisser arrêter par aucune difficulté, sans reculer devant aucun sacrifice. — Chrétiens, nous rendons grâce à Dieu pour les semences de vie que M. Mac-All a répandues dans nos Églises, pour ces portes qu'il leur a ouvertes sur les masses populaires, pour ces moyens d'évangélisation si simples, si pratiques, si conformes au goût et au génie de notre peuple dont il les a dotées; pour cette démonstration nouvelle qu'il a donnée de la puissance de l'Évangile pour attirer les âmes, pour consoler, sauver et transformer les pécheurs.

Enfin, avec la tristesse, l'amour, la reconnaissance, nous éprouvons un sentiment de confiance et de paix. La Mission populaire évangélique a fait une perte immense en perdant son fondateur et son président. Il ne doit cependant y avoir aucune place dans notre cœur pour le découragement. J'ose dire que ce jour de deuil doit être en même temps un jour d'actions de grâce et de saintes résolutions. Le feu que M. Mac-All a allumé ne s'éteindra pas; l'œuvre qu'il a commencée ne sera pas interrompue et ralentie par son départ. Nous ne nous lamenterons pas sur notre faiblesse, nous ne nous inquiéterons pas de l'avenir; nous compterons sur notre Maître, sur sa force, sa fidélité; nous nous consacrerons de nouveau et plus complètement à son service, répétant avec un de nos cantiques :

Nous aurons la victoire
Par le Ressuscité!

Chers amis des réunions populaires, qui avez voulu donner

un témoignage de votre affection pour M. Mac-All en accompagnant au cimetière ses restes mortels, permettez-moi de me faire aussi votre interprète. N'est-ce pas que vous aimiez M. Mac-All? N'est-ce pas que, lorsqu'en entrant dans la salle de conférences, vous aperceviez M. Mac-All debout sur l'estrade et Mme Mac-All assise à l'harmonium, vous étiez contents? N'est-ce pas que vous aimiez, en défilant devant lui à la sortie, recevoir sa cordiale poignée de main, accompagnée de son doux et gracieux sourire? N'est-ce pas que vous êtes tristes de penser que jamais, jamais plus nous ne le reverrons sur cette terre? (De nombreuses voix répondent : oui, oui!) Oh! voyez-vous, on vous a déjà dit, mais on ne vous dira jamais assez combien il vous aimait! Pour vous, il est venu s'établir, seul avec sa femme, dans un pays dont il connaissait à peine la langue. Pour vous, il a travaillé pendant vingt et un ans, sortant tous les soirs, pour présider l'une ou l'autre de vos réunions, et, quand il rentrait chez lui, écrivant jusqu'à une heure avancée de la nuit, à ses amis d'Angleterre, d'Écosse, d'Amérique pour les intéresser à l'œuvre dont ils étaient en grande partie les soutiens. Pour vous il a sacrifié ses goûts, ses aises, ses forces, sa vie. Et savez-vous, chers amis, pourquoi il a fait cela et vous a aimés à ce point? C'est parce qu'il aimait le Seigneur Jésus, parce qu'il avait appris de lui ce que c'est que la charité, et que, de même que Jésus-Christ a donné sa vie pour nous, il a voulu donner sa vie pour ses frères. Son but, en venant à vous, était de vous amener à Jésus-Christ. Il voulait, en vous aimant, vous faire comprendre et vous montrer l'amour de votre Sauveur.

Chers amis, je viens de dire que ce jour de deuil doit être aussi un jour d'actions de grâce pour les bénédictions reçues et attendues. Ce n'est pas assez; il faut que ce soit un jour d'appel, un jour de décision; il faut qu'en présence de la tombe encore ouverte de M. Mac-All, chacun de nous entende la voix de Jésus lui disant : « Vous savez ce que j'ai fait pour vous, que ferez-vous pour moi? » « Mon fils, ma fille, donne-moi ton cœur ». Après avoir entendu cette voix il faut y répondre, et, rachetés de Jésus, devenir les témoins et les messagers de la

bonne nouvelle du salut. C'est ainsi, chers amis, que vous honorerez le mieux la mémoire de M. Mac-All. C'est ce qu'il vous a toujours dit; et si, nouveau Lazare, nous le voyions en ce moment, à la voix toute-puissante de Jésus, sortir de son cercueil, et se tenir debout sur le bord de cette fosse, c'est encore ce qu'il vous dirait.

Et maintenant, cher M. Mac-All, adieu, et au revoir! Le vœu que vous avez formé il y a quelques mois, au moment où, vous sentant très malade en Angleterre, vous exprimiez l'ardent désir de revenir en France, a été exaucé.

Vos restes reposeront au milieu de cette population parisienne que vous avez tant aimée, non loin de la demeure où vous avez passé les dernières années de votre vie, à côté des restes de votre ami et compagnon d'armes M. Dodds, auquel, il y a onze ans, nous rendions à cette même place et avec vous, les derniers devoirs. La même pierre tumulaire rappellera aux visiteurs de ce cimetière vos deux noms, et ce que vous avez fait l'un et l'autre pour le bien de vos semblables et pour l'avancement du règne de Dieu. Le souvenir en restera gravé dans nos cœurs, en attendant le jour des rétributions où, selon la parole de nos saints livres, « Ceux qui en auront amené plusieurs à la justice, luiront comme les étoiles, à toujours. »

M. Ph. Vincent, pasteur baptiste, est appelé vers la tombe pour faire la prière de la fin. A son tour, il rend grâces à Dieu de la bénédiction qu'a été pour ce pays l'arrivée de M. Mac-All. Au nom des ouvriers de l'œuvre, il exprime la gratitude qu'il éprouve, parce que cet homme de bien a mis à la portée de plusieurs le moyen d'annoncer l'Évangile. Il prie pour qu'il y ait en ce moment de la joie dans le Ciel, pour que, maintenant, ici même, une âme se donne à son Sauveur. Il prie Dieu d'apporter à Mme Mac-All toute consolation.

Et les affligés qui sont au cimetière, les femmes en pleurs, les amis, les chefs et les soldats de l'œuvre, les sauvés du grand naufrage, tous les chrétiens présents entonnent avec force et confiance le nº 211 des cantiques populaires.

« Pour toujours avec Lui! »
Une douce espérance
À ces mots, dans mon cœur a lui
Et calme ma souffrance.

Je languis ici-bas.
Ma route est solitaire,
Mais chaque soir un nouveau pas
Me rapproche du Père.

O douce éternité!
O fleuve des eaux vives!
Bientôt je serai transporté
Sur tes célestes rives.

Doux Sauveur, près de toi
Que je vive et je meure;
Fais de mon âme, ô puissant Roi,
Ton trône et ta demeure.

Puis, laissant ici-bas
Ma route solitaire,
Je m'envolerai dans tes bras
Vers la maison du Père!

M. Anderson prononce les dernières paroles liturgiques : Il rend à la terre ce qui appartient à la terre. M. le pasteur Greig donne la bénédiction, et nous nous retirons sous l'impression que cette journée de deuil a été une journée de foi, d'espérance, d'amour, de paix entre les chrétiens, — une journée digne de M. Mac-All (1).

(1) Le correspondant du *Times* dit : « Plusieurs congrégations envoyèrent des couronnes, quelques-unes d'une simplicité touchante, contrastant étrangement avec les offrandes plus coûteuses. Quand ces couronnes et ces bouquets furent placés sur le cercueil, les fragments tombés à terre furent ramassés avec empressement pour être conservés comme souvenirs. »

APPENDICE V

QUELQUES SOUVENIRS DE M. MAC-ALL

Fondateur de la Mission populaire évangélique de France.

LA MÉMOIRE DU JUSTE EST BÉNIE

Pendant les dix années qui ont précédé la mort de cet homme de Dieu, j'ai eu l'honneur et le privilège d'être un de ses collègues et de ses amis intimes, et, parmi les belles qualités de son âme, celles que j'ai le plus admirées ont été son amour, son zèle et son humilité.

Son amour.

Il me semblait avoir un amour particulier pour tous les enfants de Dieu, sans distinction de dénomination, en un mot, pour tous ceux qui font profession d'aimer le Seigneur Jésus-Christ, fussent-ils membres de l'Église Catholique, de l'Église Grecque ou de l'Église Protestante.

Outre cela, il aimait « l'âme précieuse », même de certaines personnes dont l'apparence était souvent des plus repoussantes.

Il aimait les animaux, et toutes les œuvres de Dieu dans la nature.

Certes il pouvait dire avec le disciple que Jésus aimait : « Nous aimons parce qu'il nous a aimés le premier » ; non seulement nous aimons Dieu, mais nous aimons *tous*, parce qu'Il nous a aimés le premier.

Un soir, après une réunion à Paris, tandis que deux pasteurs de ses collègues l'accompagnaient en marchant le long de la Seine, on parlait des choses secondaires qui divisent les Églises, et il dit : « A nous trois, nous pourrions fonder une nouvelle Église qui réunirait toutes les autres, composée de tous ceux qui aiment le Seigneur Jésus-Christ, l'adorent comme leur Divin Rédempteur, croient en la Parole de Dieu, et s'efforcent de suivre Jésus comme modèle ; — quant aux rites,



aux cérémonies et aux formes de gouvernement ecclésiastique, il y aurait entière liberté ».

Il désirait que rien de blessant ne fût prononcé dans les « Conférences », à l'égard du juif ou du grec, du catholique ou du libre-penseur. Il avait confiance que tous pouvaient être attirés au pur Évangile par l'amour.

Il aimait les païens. Il a beaucoup fait pour les œuvres parmi eux; et ses dernières paroles concernant l'œuvre de Dieu, étaient qu'on n'oubliât pas d'annoncer une réunion spéciale qui devait avoir lieu en faveur de la Société des Missions de Paris parmi les païens, dirigée par M. Boegner.

Je crois que la seule fois où j'aie vu M. Mac-All laisser éclater son indignation, fut peu de temps après qu'on eut transféré l'auditoire de la salle de la rue de la Tacherie à celle du boulevard Sébastopol. Un sergent de ville me disait à la porte de la salle : « Vous n'aurez rien de propre là-dedans, monsieur » ; on eût dit parfois une assemblée de vrais païens à Paris; eh bien! un soir, qu'un homme à l'intérieur, terriblement sale et repoussant, troublait la réunion, et que quelqu'un, dans l'assemblée, le mettait *brusquement* à la porte, notre cher président, au beau milieu d'un cantique, s'écria : « C'est vous, monsieur, qui devriez sortir ! »

Il me dit un jour : « Beaucoup de personnes qui veulent m'aider, ne comprennent pas que je désire attirer tout le monde à entendre la parole de Dieu ; un homme est venu me proposer de l'employer pour garder l'entrée des réunions, me disant : « J'ai un immense chien à la maison, je l'emmènerai avec moi, et je vous prie de croire que nous empêcherions bien des gens d'entrer ! »

Il aimait beaucoup les enfants, et je me suis plu à le voir se baisser (car il était grand) pour embrasser quelques petits qui venaient le saluer à la fin des réunions. Et quelques-uns de ces jeunes amis n'oublieront jamais les soirées agréables qu'ils ont eu le privilège de passer chez lui, lorsque, pendant ce seul soir de repos de la semaine, il se mettait complètement à leur disposition, pour se mêler aux jeux qu'ils lui proposaient. Il oubliait alors, pendant une heure ou deux, tout le poids de la grande œuvre qui pesait sur ses épaules.



On l'a vu un jour, pendant les grandes chaleurs, tandis qu'il cherchait le délassement qu'il avait si bien mérité, marchant dans la mer accompagné d'une bande d'enfants étrangers. Il savait si bien les gagner en causant avec eux ! D'une main il portait ses chaussures, de l'autre son parapluie. On eût dit un grand frère au milieu des petits !

Qui dira combien de milliers d'enfants pauvres des rues de Paris, et d'autres villes de France, ont été réellement bénis par le moyen de la Mission Mac-All ?

Il aimait les animaux, et un soir en hiver, tandis que nous allions prendre le train, après une Conférence à la rue Royale, il s'arrêta, partageant la douleur d'un pauvre petit chien blanc, qui, grelottant, grattait en vain à la porte de sa demeure. Ce ne fut que lorsque la porte fut ouverte et que la petite bête eut été admise, qu'évidemment reconnaissant, il continua son chemin.

Je le vois encore assis à la table de son cabinet d'étude, absorbé dans ses écritures, et son chat blanc dormant sur ses genoux. Le soir, vers minuit, le même compagnon fidèle l'entendant sonner à la grille de la maison, rue Pierre-Guérin, venait miauler doucement derrière la porte, comme pour lui souhaiter la bienvenue. Un jour, à table, avant le repas, « Minet » était assis sur les jambes de son maître. Celui-ci lui joignant les pattes en guise de mains, et les posant sur le bord de la table, lui dit : « Avant de manger, fais ta prière, Minet ».

Un soir, il disait : « J'ai eu aujourd'hui une visite délicieuse, un charmant petit oiseau est venu se percher sur l'appui de ma fenêtre, il y est resté longtemps, tandis que je travaillais dans mon étude. »

Il aimait aussi les plantes et les fleurs ; c'est ce qui aida, sans doute, à faire de lui un membre de la Société Botanique de Linné. Il me raconta avec plaisir comment, après l'avoir longtemps cherchée, il découvrit enfin une petite fleur très rare, sur une des montagnes de la Suisse.

Il jouissait beaucoup des beautés de la nature ; les montagnes, les lacs, l'océan, la forêt, le soleil, la lune et les étoiles, rien ne lui échappait des œuvres admirables de l'Éternel. Il était de



ceux qui peuvent dire avec bonheur : « Mon Père les a tous faits ».

Son zèle :

Plusieurs ont dit que M. Mac-All se fatiguait beaucoup trop, tandis que d'autres ont cru trouver dans son travail excessif le secret du succès de sa Mission.

Un jour qu'on lui rappelait la parole de Talleyrand : « Surtout, messieurs, pas trop de zèle ! », il ajouta : « J'aurais dit : Surtout messieurs, beaucoup de zèle ! »

On le voit à la Station de « London Bridge » à Londres, prêt à partir pour Paris. C'était peu après la Commune. Il se souvient qu'il n'a pas de traités pour distribuer en France. Dans vingt minutes le train va partir ; il s'élance dans un fiacre, se rend au Dépôt des Traités Religieux, à Paternoster Row, revient à la gare, bondit dans le train, qui roule immédiatement, — mais il a obtenu ce qu'il voulait ; et c'est en distribuant ces mêmes traités sur le boulevard de Belleville, que lui et son épouse recevront d'un ouvrier la vocation de venir travailler en France. Sans ce zèle extraordinaire, il ne serait pas devenu le fondateur de la grande Mission qui porte son nom.

Ce n'est que par pur zèle pour le salut des âmes, que sa digne compagne et lui osèrent distribuer ces feuillets religieux dans les rues de Belleville, sitôt après qu'on eût fusillé l'archevêque de Paris et ses collègues, pendant les jours terribles de la Commune.

Les soirées du premier jour de l'an et du jour de Noël ne le détournaient point de ses chères réunions d'évangélisation. Par toutes les saisons et par tous les temps, dans la neige et la pluie, la boue et l'obscurité, on l'a vu piétinant sur les chemins de Puteaux, de Pantin, de Montreuil ; souvent il n'avait que Mme Mac-All pour faire ces trajets avec lui.

Et dans les réunions, petites ou grandes, quelle ardeur ne manifestait-il pas, soit dans la lecture de la Bible, ou dans la courte allocution, mais, surtout dans le chant des cantiques populaires qu'il annonçait verset par verset, habitude qu'il serait dommage de laisser perdre, car elle tend à graver les paroles des chants dans la mémoire de ceux qui ne savent pas lire.

Il avait l'habitude de se remettre au travail à son retour des réunions du soir, jusqu'à une et deux heures du matin. Peu après son arrivée à Paris, il est resté jusqu'à trois heures, m'a-t-on dit, étudiant la langue française.

Dans sa dernière maladie, tandis que les médecins lui ordonnaient un repos absolu, il écrivait encore plusieurs douzaines de lettres par semaine. Sa correspondance avec la Grande-Bretagne et l'Amérique était volumineuse, et il écrivait des traités religieux et composait des cantiques aussi.

A l'ordinaire, il présidait une Conférence chaque soir de la semaine, excepté le samedi, et souvent les séances de Comité et d'autres réunions l'après-midi.

Il était un des fondateurs de la Société de Tempérance, à Paris, et pendant un temps, il a porté à sa boutonnière le ruban bleu de cette Société, qu'il remplacera plus tard par le ruban rouge plus brillant de « Chevalier de la Légion d'honneur ». Il était aussi un des membres les plus actifs et les plus fidèles du Comité auxiliaire de l'Évangélisation de Paris (*the Paris city Mission*). La Société de l'Alliance Évangélique, la Société Biblique, la Société des Traités Religieux, la Mission pour les juifs, et la Mission pour les païens perdent en lui un sincère ami et un vaillant soutien.

Il s'intéressait beaucoup à l'œuvre de l'Église Indépendante anglaise, dont il avait été ministre en Angleterre pendant de nombreuses années, et cette église de la rue Royale, à Paris, a perdu en lui son pilier principal. A sa mort, il était encore un des diacres de cette petite assemblée.

Son humilité :

M. Mac-All a été un exemple frappant de cette vérité, que « Dieu fait grâce aux humbles », et de cette autre, que « Celui qui est humble d'esprit obtient la gloire ! »

Son humilité se faisait voir par sa courtoisie irréprochable envers tout le monde. Il était doux, débonnaire et poli ! Il attirait à lui et ne repoussait personne.

« Peu après sa mort, quelqu'un me disait : « J'ai travaillé avec M. Mac-All depuis vingt ans, et je n'ai jamais eu connaissance d'une parole ou d'une action par laquelle il ait pu blesser qui que ce soit. »



Il était assez humble pour pouvoir ôter son paletot et se mettre à travailler avec l'ouvrier qui préparait la première petite salle de réunions à la rue Julien-Lacroix, à Belleville; assez humble pour se tenir aux portes, à la sortie des assemblées de Ménilmontant, afin de serrer la main à tout le monde, aux plus âgés, aux plus petits, aux plus pauvres!

Je l'ai entendu citer cette parole d'un autre grand serviteur de Dieu : « Je voyage en troisième classe, parce qu'il n'y a pas de quatrième » ; et je l'ai vu dans la fumée du tabac et la poussière des troisièmes, sur les bancs des voitures peu commodes, se rendant à Creil le soir, pour arriver à Auteuil après minuit.

Un soir, en rentrant de la salle Boston, au boulevard Barbès, il fut surpris par la pluie; son collègue lui dit : Ouvrez votre parapluie, M. Mac-All; il lui répondit : « il est trop vieux et ne peut plus servir ». Laissez-moi vous abriter alors, dit son compagnon, « votre chapeau et vos vêtements seront mouillés » ; — « ils sont vieux », dit-il, « et ne s'abîmeront pas. »

A une réunion où il y avait foule, au boulevard Sébastopol, il murmura à l'oreille d'un de ses collaborateurs en lui souhaitant la bienvenue : « J'étais comme perdu en mer, jusqu'à ce que je vous aie vu venir. »

Souvent il quittait sa place sur l'estrade, pour aller offrir un livre de cantiques à un étranger ou à un ami; et souvent il restait après la réunion, pour écrire une ligne à quelque asile, afin d'y faire entrer pour la nuit quelque malheureux !

A un mendiant qu'il avait constamment soulagé, il donna un jour plus d'argent qu'il ne devait, et au guichet du chemin de fer, voyant qu'il n'avait pas de quoi payer son billet, il emprunta au mendiant les quelques sous nécessaires.

Deux fois il consentit à être élu diacre de la petite congrégation anglaise de la rue Royale, et, à la communion de la Sainte Cène, il ne voulut pas présider, mais il insista pour servir le pain et le vin, dans les rangs des communiants.

Quant à sa grande humilité vis-à-vis de son Dieu, elle se découvrait d'une manière admirable dans ses prières, et elle se manifesta joyeusement sur son lit de mort, la veille même de

son départ pour être avec le Seigneur. Avec reconnaissance, il accueillit alors ces paroles : « Jésus-Christ nous a été fait de la part de Dieu, sagesse, justice, sanctification et rédemption ; afin que celui qui se glorifie, se glorifie au Seigneur. » (1. Cor., I, 30.)

Quoique mort il parle encore, et vous dit avec saint Paul : « Soyez mes imitateurs, comme je le suis aussi de Christ. »

Sa vie nous rappelle les paroles de Jésus-Christ : Comme mon Père m'a aimé, je vous ai aussi aimés, demeurez dans mon amour..... C'est ici mon commandement : que vous vous aimiez les uns les autres comme je vous ai aimés..... Personne n'a un plus grand amour, que de donner sa vie pour ses amis. (Jean, xv, G., 12-13.)

Pendant qu'il est jour, il me faut faire les œuvres de Celui qui m'a envoyé ; la nuit vient dans laquelle personne ne peut travailler. (J. IX, 4.)

Le Fils de l'homme est venu non pour être servi, mais pour servir, et donner sa vie pour la rançon de plusieurs. (Math.xx,28.)

S. H. Anderson.

APPENDICE VI

M. le pasteur Horace Noël a écrit aussi, à la mémoire de son ami, les lignes suivantes :

C'est en septembre 1872 que, pour la première fois, je suis entré en relation avec M. Mac-All. Je venais d'assister à une conférence de l'Alliance évangélique à Genève. On était sous l'impression des terribles événements de 1870-1871 ; les cœurs étaient pleins de sympathie pour le peuple français, et tout particulièrement pour la ville de Paris si cruellement éprouvée. Il était tout naturel, dès lors, que l'un des sujets d'entretien de la conférence fût l'état religieux de la France à la suite de la guerre. Georges Fisch prit une part active à cette conférence, et

ceux qui l'ont connu peuvent se représenter avec quelle chaleur de cœur il traita cette question. Il nous parla, entre autres choses, d'un Anglais qui venait de s'établir à Paris et qui, malgré son accent étranger, avait réussi à attirer les ouvriers à ses réunions populaires. J'avais moi-même beaucoup de peine à parler le français à ce moment-là, faute d'habitude. Mais en apprenant le succès de M. Mac-All, je me dis que je pourrais peut-être lui être utile, d'une manière ou d'une autre. Les personnes avec lesquelles je voyageais se dirigeant vers l'Italie, je me décidai à aller à Paris en attendant leur retour, et à travailler à l'œuvre de l'évangélisation populaire, si Dieu m'y appelait.

Un ou deux jours après mon arrivée à Paris, je me rendis chez M. Mac-All. Il était sur le point de partir avec Mme Mac-All pour l'Angleterre, où il devait passer trois semaines; il avait l'intention d'assister à la réunion d'automne de l'union congrégationaliste, pour y raconter ce que Dieu avait fait à Paris par le moyen des réunions. Je fis part à M. Mac-All de mon projet, et il accepta avec empressement mon offre de concours, en me priant de le remplacer pendant son absence. Il y avait alors quatre salles de réunion : Belleville, Ménilmontant, Charonne et le boulevard Ornano. Il est triste de penser que M. Monod est, aujourd'hui, presque le seul représentant de ces débuts de la mission. Plusieurs des autres sont morts ou ont quitté la capitale.

Je retournai en Angleterre en novembre; mais l'impression que m'avait laissée l'œuvre de Paris, me poussa à fonder la *Foreign Évangelisation Society*, qui a pour but d'aider les œuvres missionnaires du continent qui, comme celle de M. Mac-All, sont dirigées par des hommes isolés, travaillant sous leur propre responsabilité.

L'année suivante, en 1873, je reçus une lettre de M. Mac-All, dans laquelle il me priait de venir le remplacer pendant quelques semaines de vacances, certes bien gagnées. Je n'ai pas besoin de dire que j'acceptai très volontiers cet appel. Le nombre des salles s'était élevé de quatre à six. Celle de Charonne avait fait place à une autre, située au faubourg Saint-Antoine, et l'on en avait ouvert de nouvelles à Grenelle et rue Monge.

Quand je retournai en Angleterre, M. Mac-All se préparait à en ouvrir une à la Chapelle, ce qu'il fit quelques mois après. S'il avait suivi mes avis, il aurait jugé, je le crains, dès ce moment-là, que tout le travail dont il était capable était déjà sur ses épaules. Plus tard, lorsqu'on lui demanda de commencer une œuvre à Lyon, j'essayai encore, je dois l'avouer, de faire l'office d'un frein. Bon nombre de personnes partageaient alors mon sentiment; mais M. Mac-All n'était pas un homme ordinaire, et, fort heureusement pour la France, possédait des dons d'organisation remarquables, qui ne se manifestaient qu'au moment où il fallait les mettre en exercice.

Depuis cette époque, jusqu'à la fin de sa vie, je reçus de lui, chaque année, une invitation à prendre sa place, pendant ses vacances d'été, et parmi tous les bienfaits de Dieu, il n'en est pas de plus grand que le privilège qu'il m'a accordé de pouvoir prendre une part active à une œuvre si abondamment bénie, et d'y travailler en compagnie de tant de zélés et fidèles serviteurs de Dieu. En même temps, le fait que je ne venais à Paris que lorsque M. Mac-All en était absent, avait pour conséquence que je ne le voyais guère plus de deux ou trois jours chaque année. Et c'est pour cette raison que je ne puis apporter ici qu'une impression d'ensemble sur les relations que j'ai eues avec lui.

L'histoire de la mission est riche en enseignements pour ceux qui aiment à voir la main de Dieu à l'œuvre dans l'action qu'il exerce sur les hommes. Les longues souffrances du siège, les horreurs de la Commune, ont beaucoup contribué à préparer le peuple de Paris à accueillir l'Évangile, en le rendant moins frivole et mieux avisé. Les abondantes provisions de vivres que l'Angleterre a envoyées aux affamés après les deux sièges ont eu ce résultat, qu'un grand nombre de personnes ont été beaucoup plus disposées qu'elles ne l'auraient été avant la guerre à écouter ce qu'un Anglais pouvait avoir à leur dire. L'invitation que M. Mac-All avait fait imprimer pour la distribution aux portes des salles : « des amis anglais désirent vous parler de l'amour de Jésus-Christ », était tout à fait à sa place alors, mais produirait, je le crains, moins d'effet de nos jours.

Outre les dons que l'on rencontre chez tout fidèle messager

de Jésus-Christ et que je passerai sous silence, M. Mac-All réunissait en lui une grande mesure de prudence, d'énergie et de courage. — La rapide extension de sa mission qui, après avoir débuté en 1872 par quatre salles de conférence, en compte aujourd'hui plus de trente à Paris ou aux environs, et plus de quatre-vingts dans les départements, est due, sans contredit, à l'ardeur avec laquelle il allait toujours de l'avant. Lorsque le cri : « Passe en Macédoine et viens nous secourir », se faisait entendre, de quelque côté qu'il vînt, il lui était pénible de dire non. Et avec cela, il était très prudent, lorsque la prudence était nécessaire. — Les traits de son visage dénotaient une grande bienveillance unie à beaucoup de fermeté et de décision de caractère. Mais cette fermeté n'était pas de celles qui peuvent traverser un buisson d'épines sans rien sentir. Sa nature était très sensitive, et à sa manière de parler, on pouvait reconnaître une grande délicatesse de nerfs.

Son amabilité et son extrême politesse étaient bien faites pour lui gagner les cœurs des Français. Ce sont là des qualités précieuses en tout pays, mais quiconque a habité la France doit reconnaître que c'est surtout là qu'on sait les apprécier. La cordiale poignée de mains et le sourire amical que les auditeurs étaient sûrs de rencontrer à la porte de la salle, lorsqu'il avait présidé la réunion, avaient certainement pour résultat de les engager à revenir entendre le divin message. L'attitude du messager était en complète harmonie avec le message qu'il leur apportait.

Je signalerai deux particularités de la méthode employée par M. Mac-All, qui peuvent être, à mon avis, imitées avec succès, non seulement en France, mais aussi en Angleterre. La première est la location de boutiques vides pour y annoncer l'Évangile. Un homme en vêtements de travail n'entre pas volontiers dans une église ou une chapelle où se trouve une assemblée de personnes revêtues de leurs habits du dimanche, mais s'il entend parler ou chanter dans une simple boutique, il sera tenté d'y jeter un coup d'œil, sachant qu'il pourra se retirer aisément s'il le désire. Et s'il trouve dans l'auditoire des gens en vêtements de travail comme lui, il se décidera à rester.

La seconde particularité, c'est le fait de placer à la porte un ami pour distribuer des feuilles d'invitation et engager les passants à entrer. Le rapport annuel de la Mission pour 1892 et 1893, mentionne le cas d'une jeune femme qui était sur le point de se jeter à la Seine, et qui fut détournée de son funeste dessein, par l'invitation qu'elle reçut à la porte de l'une des salles de conférence devant laquelle elle passa un jour. On peut lire aussi, dans le rapport de 1884, un autre exemple remarquable qui prouve l'efficacité de cette méthode. Elle a été employée aussi en Angleterre avec succès, mais sur une trop petite échelle.

Les amis anglais de la Mission n'ont pas compris suffisamment, je le crains, l'immense service que M. Mac-All a rendu à l'évangélisation de la France, en y introduisant un nouveau recueil de cantiques avec des airs et des paroles appropriées à des réunions populaires. Les cantiques en usage dans les églises protestantes françaises sont, pour la plupart, destinés plutôt à des auditeurs réguliers qu'à des gens à qui on adresse une invitation dans la rue. On sentait le besoin de quelque chose de plus entraînant, de plus gai, de plus en harmonie avec le goût populaire. Un ou deux petits recueils de ce genre avaient déjà paru, et l'un d'entre eux a formé le noyau de celui de M. Mac-All avec lequel il s'est amalgamé. Les cantiques populaires ont dépassé actuellement le chiffre de quatre cents. Un bon nombre des mélodies qu'il renferme appartiennent à la collection de M. Sankey, et les paroles de ces airs ont été traduites plus ou moins librement de l'anglais en français, plusieurs par la plume alerte de M. R. Saillens. Quelques-uns de ces cantiques sont de M. Mac-All lui-même; mais beaucoup d'autres écrivains français et anglais ont aussi collaboré à cette entreprise. Les airs proviennent de sources très variées; M. et Mme Mac-All s'en sont beaucoup occupés. Le recueil est en usage bien au delà des frontières de la Mission, et on peut affirmer sans exagération que, par ce moyen, l'Évangile a été placé sous les yeux de centaines de milliers de lecteurs français.

La facilité avec laquelle les salles de conférence se rem-

plissent le dimanche soir, fait naître la question de savoir, s'il n'y aurait pas de grands avantages à ce que les Églises protestantes fussent ouvertes, ce jour-là, dans l'après-midi ou dans la soirée, au lieu de rester fermées tout le jour après le service du matin, comme c'est la coutume. Un grand nombre de ceux qui viennent aux conférences de la Mission sont des auditeurs réguliers, et ceux qui sont empêchés par des devoirs domestiques de se rendre au culte du matin, seraient privés de tout moyen d'édification si les salles de conférence n'étaient pas ouvertes. Espérons que nos frères protestants de France comprendront l'importance qu'il y a à mieux utiliser les heures si précieuses du jour du Seigneur.

Nous avons aussi le ferme espoir, que le noble exemple donné par M. Mac-All aura pour effet d'amener les chrétiens d'Angleterre à sentir davantage leur responsabilité en ce qui concerne l'état religieux de l'Europe. Le zèle missionnaire de l'Angleterre se partage entre la mission intérieure, les missions coloniales, et les missions parmi les païens; et on oublie trop, là-bas, que nous avons à la distance d'une ou deux journées de voyage, plus de cent millions d'âmes qui ont un besoin urgent d'être évangélisées. Il a été heureux pour la France, que M. Mac-All n'ait pas songé avant tout à lui-même et à ses propres compatriotes.

APPENDICE VII

Extraits d'un sermon commémoratif prêché a Upper Norwood par le Rév. Georges Martin en juin 1893.

Au mois d'avril 1838, à l'âge de dix-sept ans, notre ami se joignit à l'église de son père.

Dans une lettre qu'il adressa à notre église, lorsque nous lui souhaitions la bienvenue comme nouveau membre de notre congrégation, il rappela le temps où il s'adjoignit à l'église de son père, en ces mots :

« Il y a cinquante-quatre ans, je fus le dernier à recevoir la

communion dans l'église de mon vénéré père, le Rév. R. S. Mac-All LL. D. de Manchester, au dernier culte qu'il présida, deux ou trois mois avant sa mort. »

Je connaissais M. le Dr Mac-All depuis plusieurs années, et j'avais été à plusieurs reprises dans sa société; mais pendant les six mois de sa dernière résidence à Norwood, j'eus le privilège d'être avec lui dans des termes d'amitié intime et toujours croissante, et Dieu nous fit l'honneur — car je sens que cela a été véritablement un honneur — de l'avoir, ainsi que sa chère épouse, comme membres actifs de cette église. Ce fut de plus pour moi un grand privilège, j'en ressentis une joie profonde.

Presque aussitôt après son arrivée à Norwood, sa santé se trouva assez gravement compromise, et j'eus l'occasion de constater combien il avait donné à l'œuvre pour laquelle Dieu l'avait appelé.

Ce n'était pas assez de son intelligence, il disposait de sa vie même pour le service du Seigneur. Je crois le voir encore, pâle et épuisé par les nuits sans sommeil, assis malgré la souffrance à sa table de travail, devant des monceaux de lettres; longtemps il travaillait, faisant des plans, s'occupant de l'organisation de réunions en Angleterre, et parlant encore de « retourner à Paris travailler à son champ de prédilection ».

Voilà ce qu'accomplit notre frère : au prix de quelles souffrances, je ne puis mieux faire, pour le dire, que de rapporter quelques phrases extraites d'une lettre qu'il m'écrivit : « En ce qui concerne ma santé, j'ai bien peu de chose à vous dire : mes nuits affreuses continuent; d'ordinaire une nuit me fait l'effet d'une semaine, je ne puis dormir une heure de suite, ce qui épuise complètement mes forces. Ma tête aussi me fait bien souffrir. On pense que j'ai besoin de l'air de la campagne, et qu'il me faudrait absolument cesser toute correspondance. »

Comme Daniel, le docteur Mac-All fut un homme grandement aimé; rien d'étonnant du reste; car, sans parler de toutes ses qualités et de la tâche si noble qu'il avait entreprise, il avait une nature aimante, tendrement affectueuse, toujours prompte à apprécier les qualités qu'il rencontrait chez les autres, et reconnaissante pour le moindre service qu'on lui



rendait. Son nom a été, pendant des années, tellement uni à l'œuvre qu'il avait fondée par la grâce de Dieu, que ce qu'il a pu faire ici est en danger d'être abandonné.

Évidemment, la Mission Mac-All fut son *magnum opus*, la grande œuvre de sa vie; mais avant son départ pour la France, il avait déjà été choisi comme instrument, pour accomplir plus de choses que beaucoup ne sont capables de faire, même pendant une longue carrière de ministère.

« C'est bien, bon et fidèle serviteur; entre dans la joie de ton Seigneur. »

APPENDICE VIII

A la suite de ces témoignages, nous aimons encore à donner le suivant, de M. Frédéric Christol, qui, après avoir longtemps dirigé l'œuvre pour les enfants dans la Mission Mac-All, est devenu depuis missionnaire au Lessouto.

Voici, cher Monsieur Réveillaud, quelques mots que vous me demandez sur notre vénéré ami, M. Mac-All.

Peu d'hommes ont fait sur moi une impression aussi profonde que le fondateur de la « Mission Populaire », aussi m'est-il précieux de vous en parler.

Je me souviendrai toujours de ce soir d'hiver — en 1875 — où, pour la première fois, je suis entré dans une « salle Mac-All » — c'était celle de la rue de Belleville. Ce fut pour moi toute une révélation.

L'Evangile que je connaissais ne m'apparaissait que du haut de la chaire, solennellement prêché, et écouté avec respect et... somnolence. Aussi, voir l'Evangile descendre, pour ainsi dire, dans la rue, s'adresser au premier venu et de façon familière, fit sur moi une telle impression, que ma vie prit sur l'heure une autre direction.



J'étais alors artiste peintre, professeur de dessin dans les écoles municipales de Paris; mais, de suite, j'offris de faire quoi que ce fût dans cette belle œuvre d'évangélisation qui, par la suite, devait prendre tant d'extension.

Quelles bonnes réunions nous avions alors entre collaborateurs de la Mission! On se réunissait soit chez M. Mac-All, soit chez les excellents L. de Watteville, ou chez les chers Moilliet, pour étudier la Bible, discuter les méthodes d'évangélisation. La physionomie si cordiale et si affable de notre président et vénéré ami faisait du bien à tous.

Après quelques années, je fus appelé à diriger la Mission pour les enfants, à la place du brave Maitland-Hériot, tout en restant professeur de dessin; cela me procura l'avantage de voir un peu plus M. Mac-All et d'occuper une petite place dans le cercle d'exquise intimité qu'il présidait avec tant d'humilité et une si parfaite aménité.

Quelle fête pour ma femme et moi quand, entre deux réunions, lui et Mme Mac-All voulaient bien consentir à s'arrêter, le dimanche, pour prendre, dans notre modeste logis, une légère collation! Nous ne pouvions pas « mettre les petits plats dans les grands », mais nous sentions vivement le privilège dont nous jouissions.

Quel entrain il mettait dans nos fêtes d'écoles du dimanche et du jeudi : promenades au bois de Boulogne ou réunion générale des enfants dans un spacieux local loué à cet effet et suivi d'un goûter; il en jouissait autant, du reste, que les jeunes invités et oubliait, pour faire plaisir aux autres, les graves préoccupations qui l'assaillaient.

Lorsque nous quittâmes la France, en 1882, pour travailler à la Mission lointaine du sud de l'Afrique, nous avons souffert de nous séparer de cet homme d'élite et de la belle œuvre à laquelle nous avions eu l'honneur de travailler à ses côtés. Nous ne l'avons jamais revu, mais nous reverrons celui qui, à l'exemple de son Maître, fut humble

et doux, et dont l'œuvre bénie a été, pour bien des âmes, l'aurore d'une vie nouvelle, et pour beaucoup de nos églises un vivifiant exemple.

Ces mots sont, sans doute, bien incomplets, mais j'ai quand même tenu à vous les écrire, car c'est de l'abondance du cœur que la bouche parle et que la main écrit.

FRÉD. CHRISTOL.

APPENDICE IX

CANTIQUE FUNÈBRE

Un an déjà,
Depuis qu'il n'est plus là,
S'est écoulé; nous voudrions nous taire
Pour le pleurer,
Et pour mieux célébrer
Ce jour de deuil, ce triste anniversaire.
Il n'est pas mort!
Il est au port!
Son âme au ciel s'est envolée!
Que par l'espoir
D'un doux revoir
Notre douleur soit consolée!

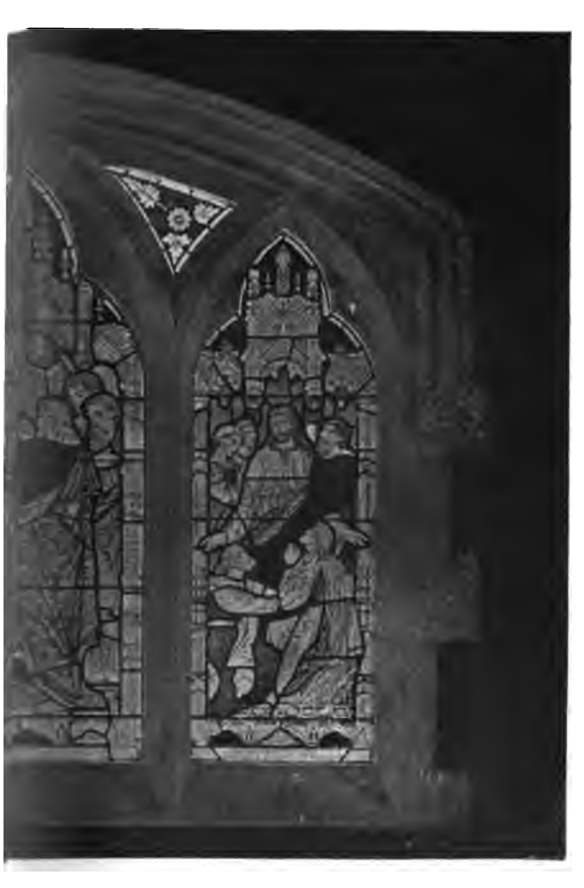
Souvent ta main
Sur le sombre chemin
Nous a guidés pendant les jours d'orage;
Ton front joyeux
Réjouissait nos yeux
Et semblait dire à tous : « Prenez courage! »
Aux cœurs troublés
Et désolés
Dieu seul peut rendre l'espérance;
Oui, chaque jour
Son tendre amour
Calme et guérit notre souffrance.

Que d'égarés
Par la foi rassurés,
Nouveaux venus dans la maison du Père,
Ont, à ta voix,
Contemplé sur la croix
L'Ami qui vint secourir leur misère!
Qu'ils sont nombreux
Les bienheureux
Qui, grâce à toi, sont dans la gloire !
Et nous aussi
Nous te disons : « Merci, »
Et bénissons ton nom et ta mémoire.

AUG. FISCH.



VITRAIL COMMÉMORATIF DU FONDATEUR, DANS L
DÉVOILÉ PAR Mme MA



GLISE CONGRÉGATIONALISTE, GRANGE-SUNDERLAND
-ALL, LE 30 MARS 1898

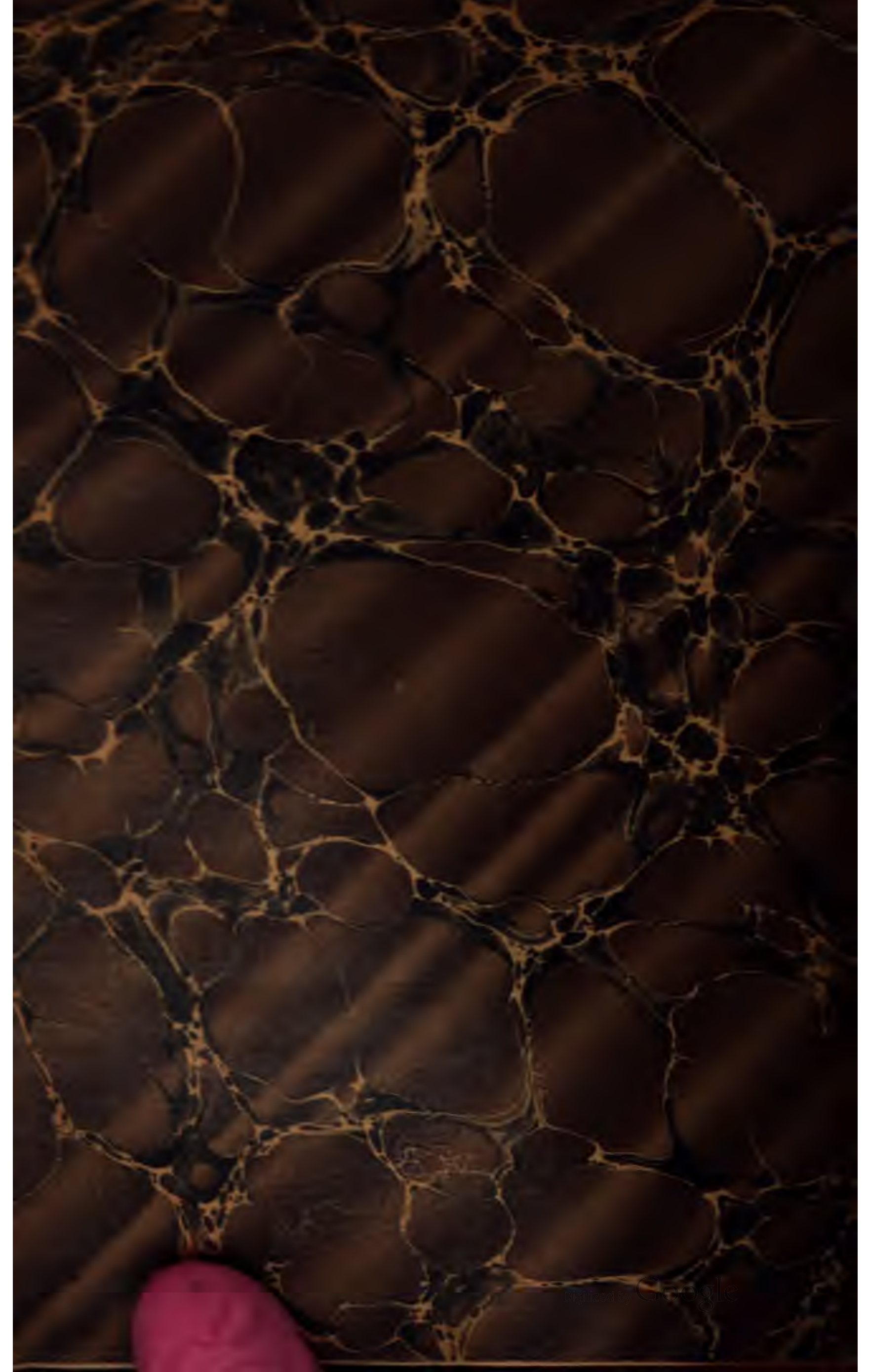
TABLE DES GRAVURES

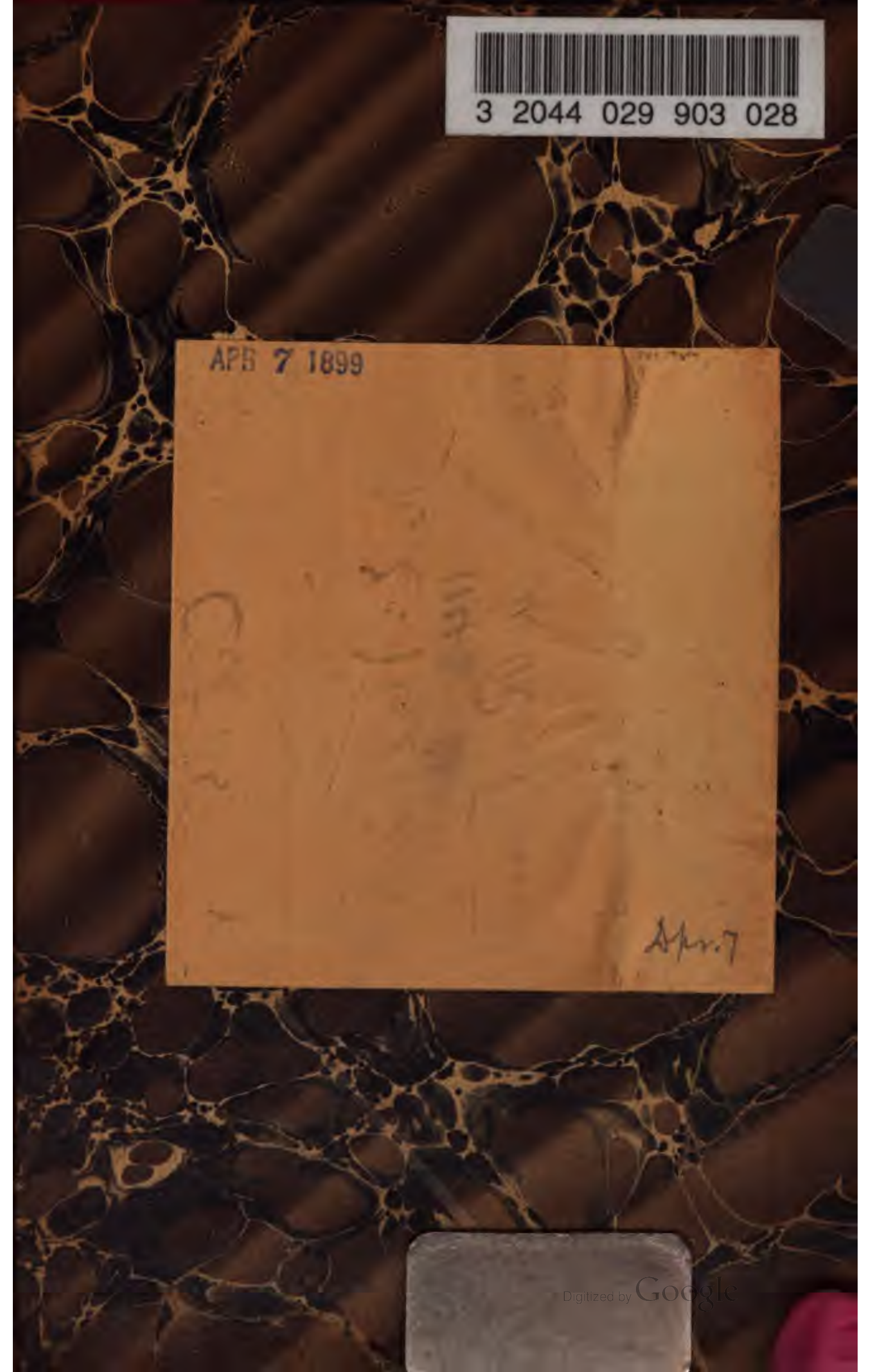
TABLE DES MATIÈRES

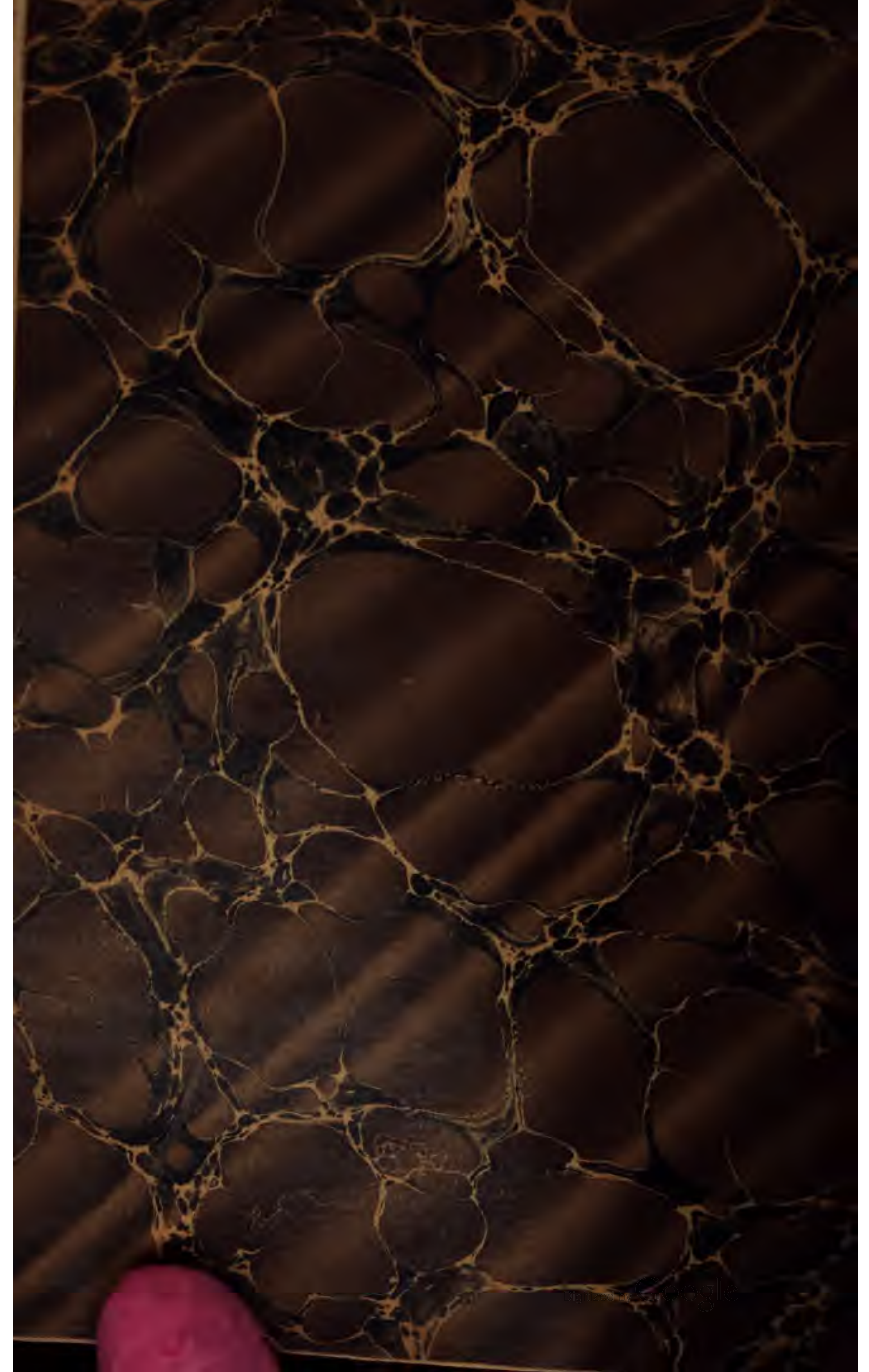
Imp. Paul SCHMIDT, 5, avenue Verdier, Grand-Montrouge (Seine).

ERRATA

Page 125, dernière ligne, au lieu de	*Laciniatum*	lisez	*laciniatum*
— 128, ligne 7,	— *Cysiopteris*	—	*Cystopteris*
— 204, — note,	— Robert		Robin
— 439, — 17,	— Il		il
— 464, — 16,	— *œterna*		*alterna*




3 2044 029 903 028
APR 7 1899
Apr. 7
Digitized by Google




3 2044 029 903 02
APR 7 1899
Apr. 7
Digitized by Google

